

La cité heureuse

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

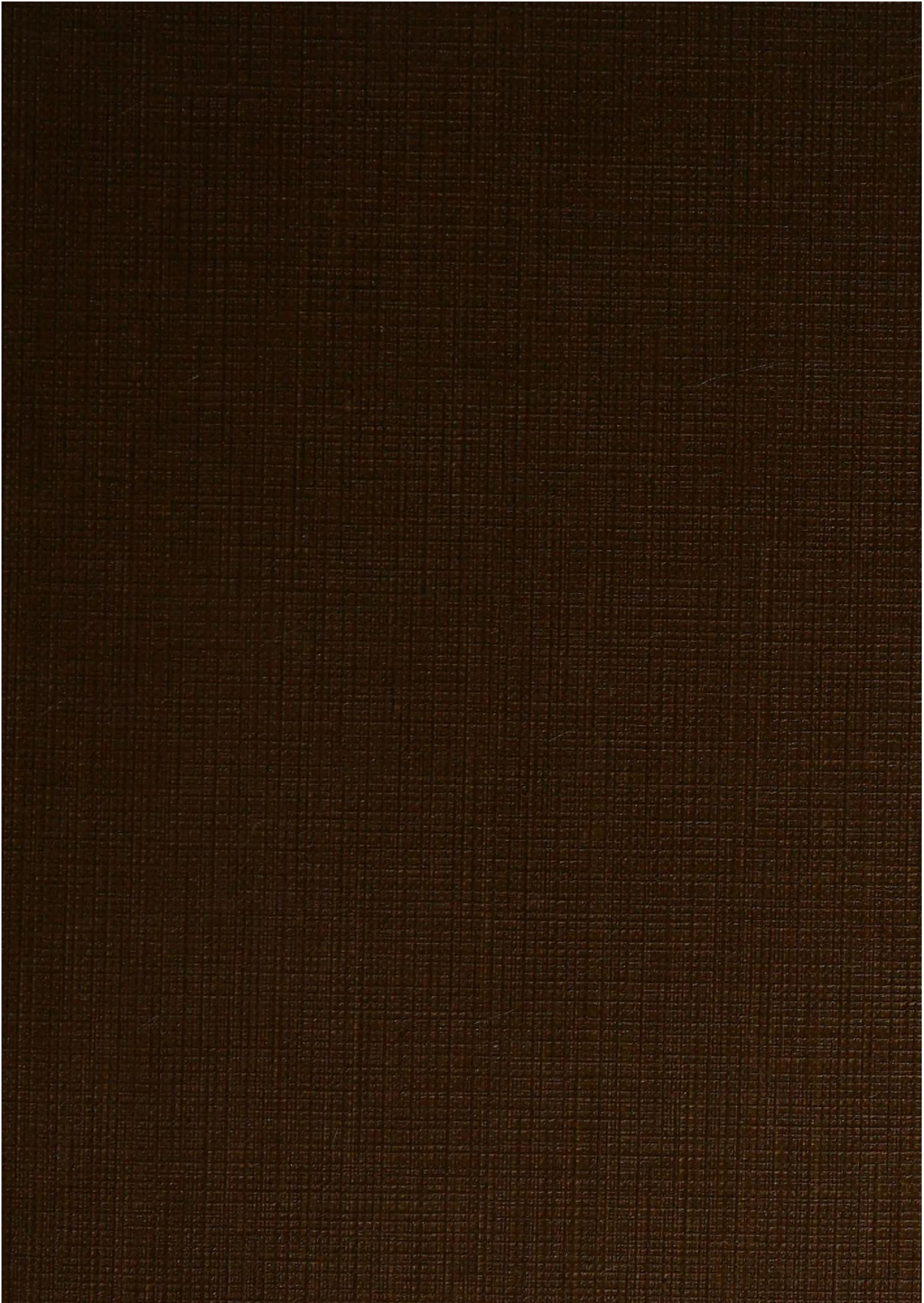
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

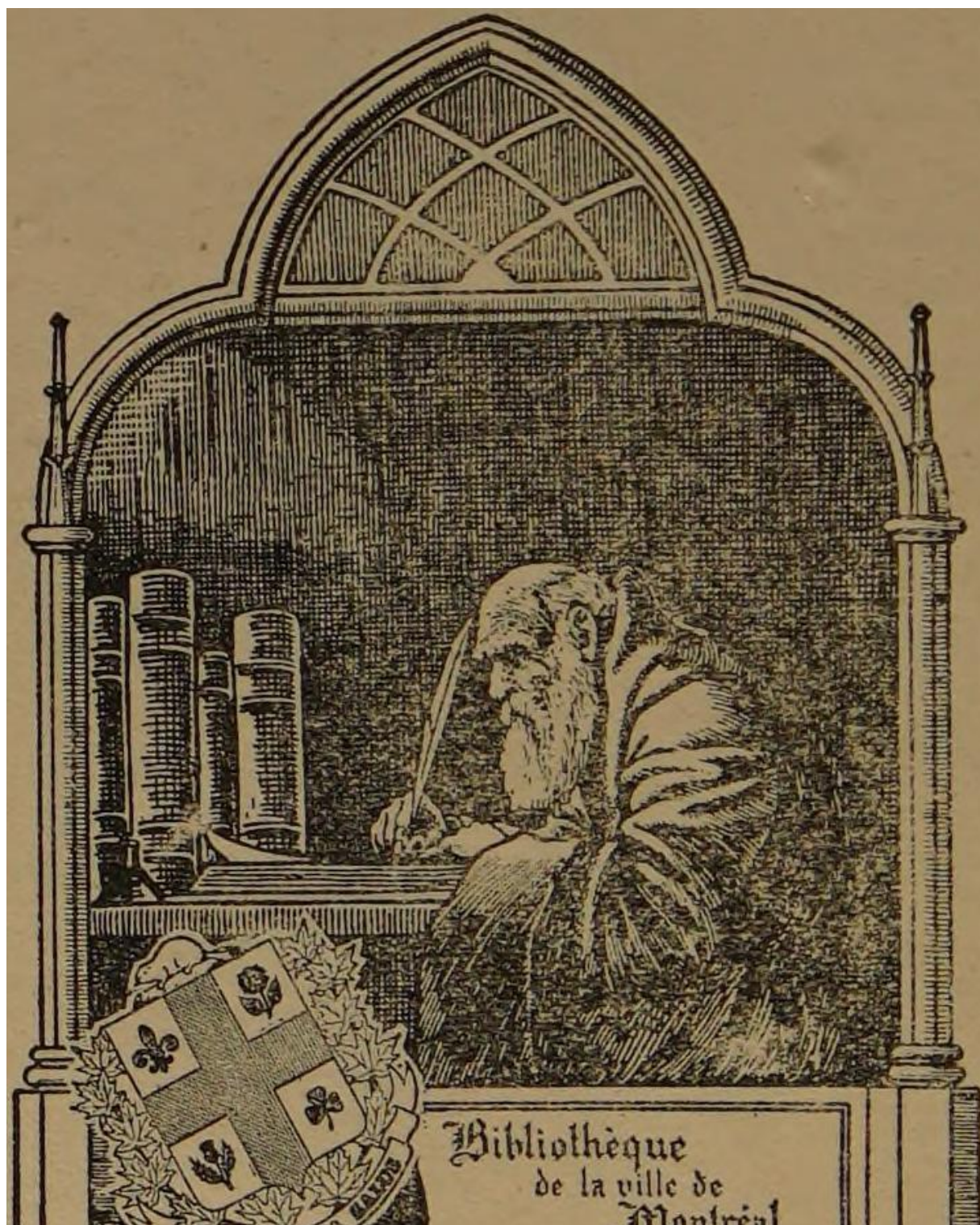
The text on this page is estimated to be only 15.91% accurate

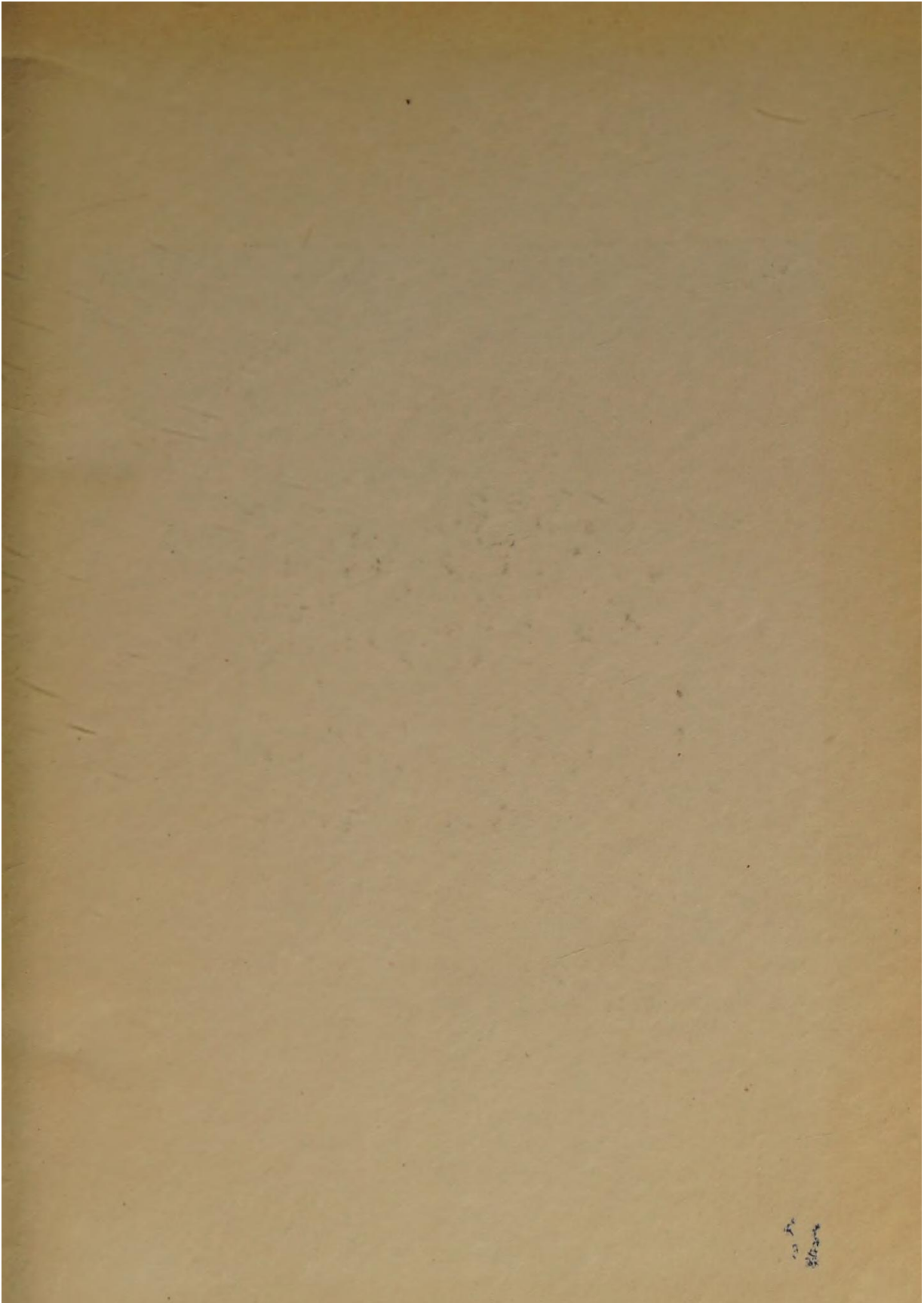
cite act Ebi recieras Been Esti f24) sae RR wees baal: Pegs eee ss
dd caer EINE Lisl Arh ste Sales verae

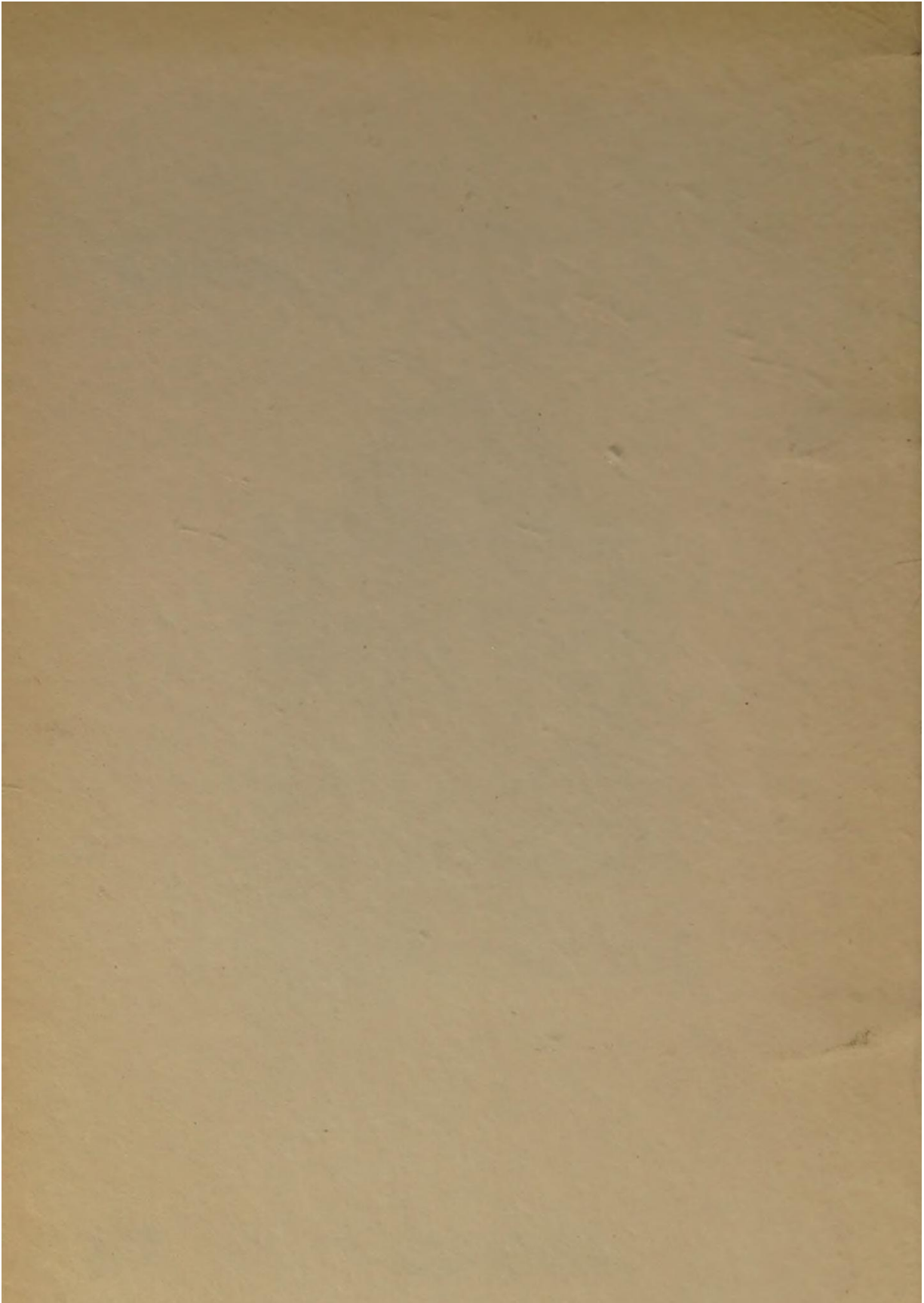


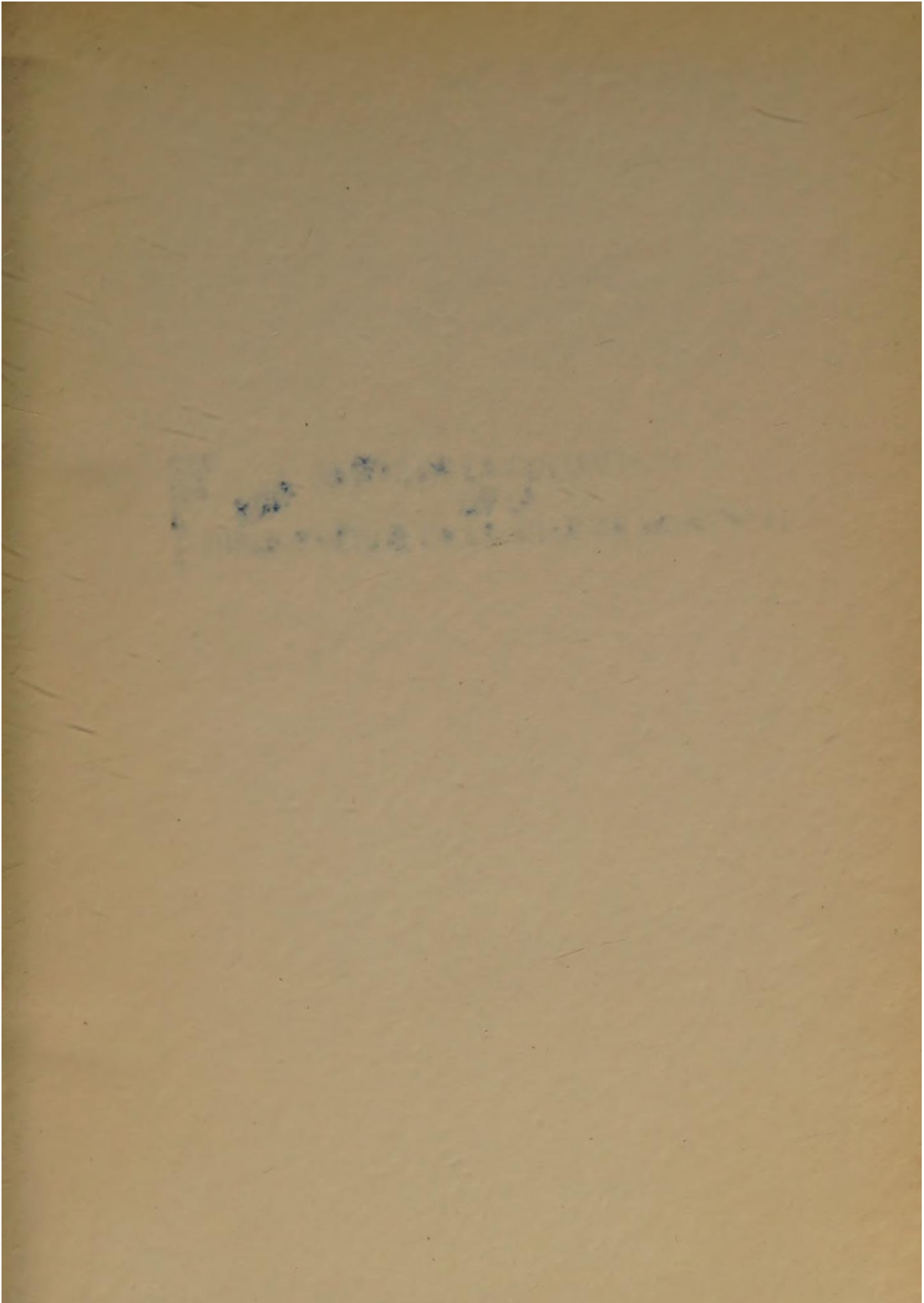
The text on this page is estimated to be only 45.90% accurate

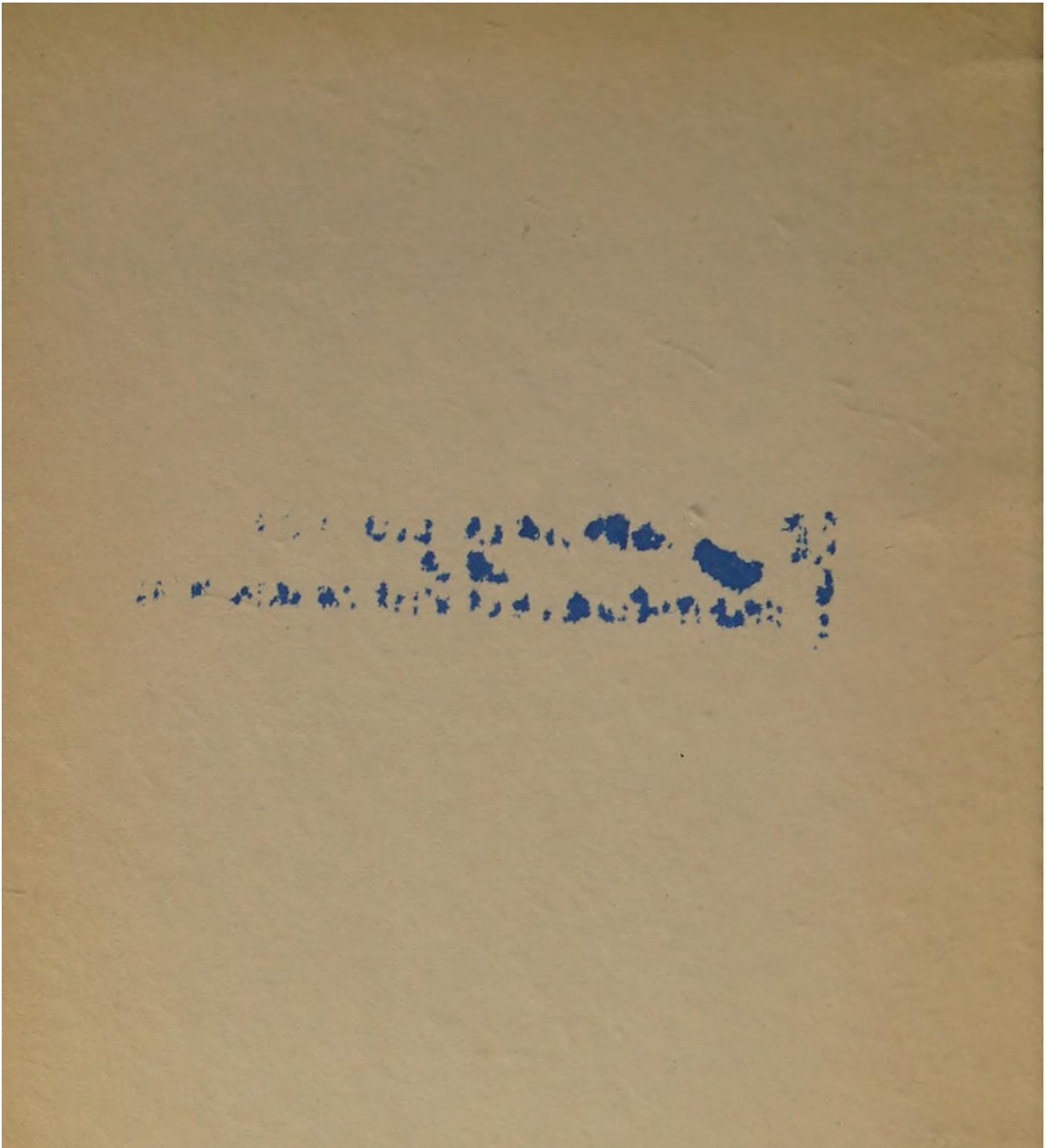
AMUNTSIC \ aes, Bibliotheque de fa ville de _SMontréal J











Ree DE LA \ COLLECTION a BELA BIBUOTHEQUE DE LA
WILLE of MONTRE AL

 RETIRÉ DE LA COLLECTION
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

RECEIVED OF THE COLLECTOR
A. B. J.
RECEIVED OF THE COLLECTOR

FRANC-NOHAIN La Cité heureuse |





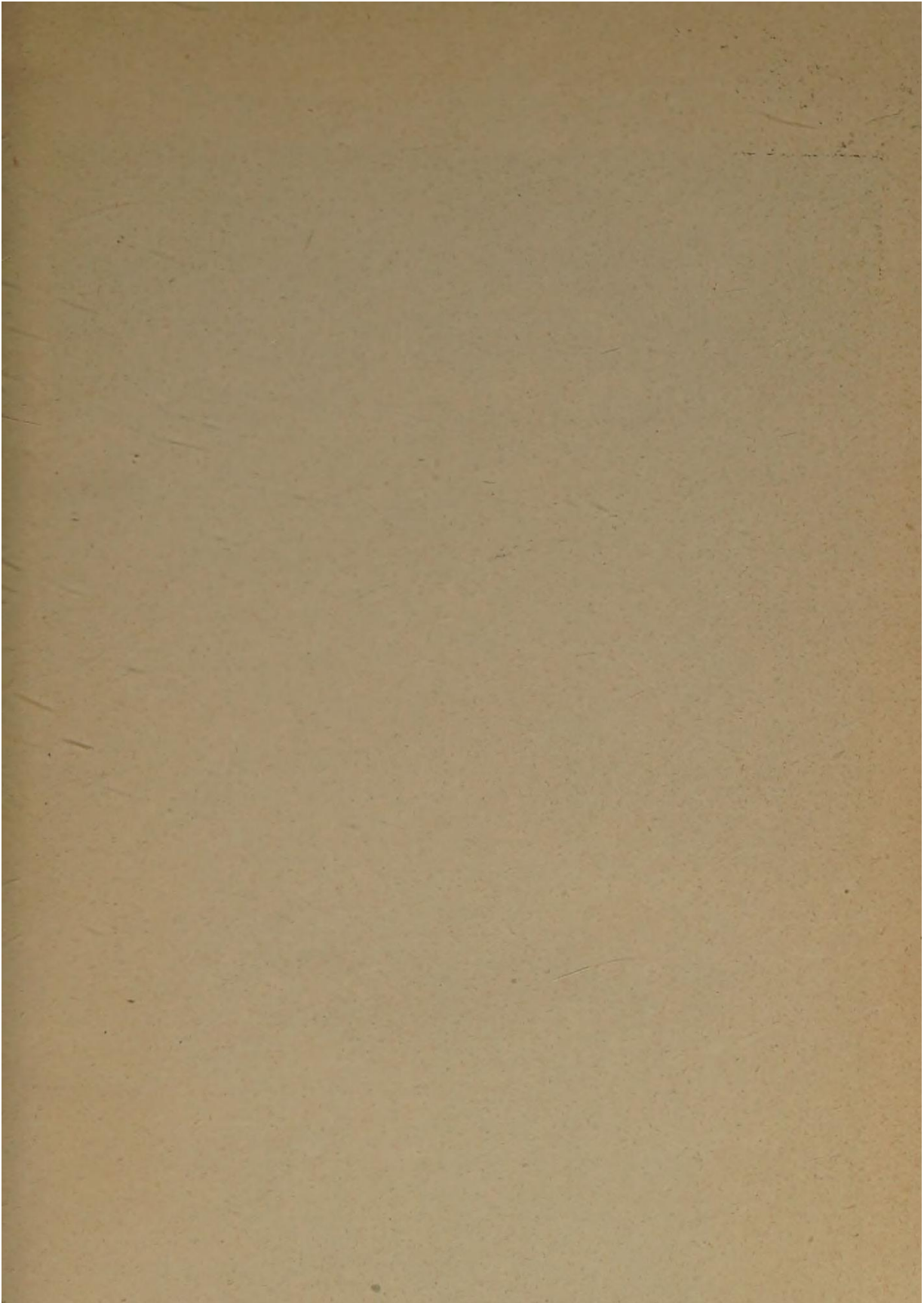
The text on this page is estimated to be only 11.75% accurate

Has ae eta) erin



wh ureuse he







Ons EDITI

FRANC-NOHAIN

**La Cité
heureuse**

The text on this page is estimated to be only 41.50% accurate

bX Editions 'Spes RLata

*Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires
sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma
numérotés de 1 à 30.*

285743

A JEAN-MARIE, CLAUDE _ Be! cs <ct FRANCINE (22> =
pour qui j'ai taché de construire une cité heureuse



-CHAPITRE PREMIER tr =. {3 ‘ C’est une question de savoir...
 — Adam Eve. — M. Perrichon et Alceste. — Donne-moi de ce que tu as...
 — Les devoirs et les droits. — La noix dans sa coque, — Un président et un vice-président. — Le Behe es, froupeau et le joueur de flite. — ae .— Un triple ban. — La « République - . des Castors ». — Une bonne administra-
 tion. — Les lapins de Francport. — Les troglodytes. — L’Ingénieur des wagons- — lits. — Piéges 4 loups. is * | C’est une question de savoir si l’homme est fait pour vivre seul ou en société: plus exactement si - le bonheur des hommes s’accommode mieux de la société ou de la solitude. ~ On a un peu perdu de vue que le Paradis, 4 Vori_ gine, avait été conçu pour un couple unique, et que 4 la multiplicité de ces couples, d’où la vie sociale est 4 née, est le résultat d’une punition. D’où le caractère a _ arbitraire de la plupart des éléments qui nous sont _ offerts comme éléments du bonheur social: dîner "en ville, aller au cinéma, être décoré. Si le couple initial n’avait encouru la colère divine, jamais Adam n’eût songé à briguer une décoration, non ‘plus: qu’Eve A inviter du monde 4 dîner (puisqu’il n’y aurait pas eu d’invité possible), ni à passer la soirée dehors. Mais une habitude de plusieurs millénaires a si

Data ca dy bei SE NS et i este e LA CITE HEUREUSE bien faussé en nous !'idée du bonheur, que nous songeons moins 4 être heureux par nous-mémea et "pour nous-mêmes que par les autres et pour les autres, C'est aux autres que nous pensons d'abord, non pour faire leur bonheur, mais pour faire notre bonheur, étant entendu que si notre première pensée est pour eux, en effet, c'est parce que nous ne pouvons nous empêcher de penser A les envier, a les étonner, ou a les exploiter. On dit que le bonheur des uns cause le malheur: des autres, et réciproquement: formule exagérément brutale et simpliste. Mais il est exact que nous sommes arrivés A concevoir le bonheur, moins en Sol que par comparaison. Même la-
notion du bonheur en soi semble s'être peu a peu vidée de toute signification précise, tant que le bonheur d'Adam et Eve, bonheur en soi par excellence, il faut que nous fassions un effort pour l'imaginer, autrement qu'une chose prodigieusement monotone et assez fastidieuse. Le bonheur des uns peut causer le bonheur des autres, et c'est l'effet de la politesse, par exemple, ou du dévouement, et que tel se sente heureux parce qu'il se sent meilleur, comme on dit, heureux et meilleur de se montrer poli, heureux et meilleur de s'être dévoué: un M. Perrichon n'est jamais si heureux que pour avoir, & ce qu'il suppose, sauvé la vie d'un de ses semblables, pour lui avoir donné cette marque exaltante et magnifique de son dévouement; et l'usager des transports en commun, qui cede sa place assise 4 un vieillard ou & une femme, ce n'est évidemment pas pour le plaisir de rester debout, mais pour qu'on l'admire et proclame: — Comme ce monsieur est poli!

ae _ Au contraire, si la rudesse des temps — comme on le constate. aujourd'hui, que plus per- — -gonne ne s'émerveille d'un tel témoignage de poli'tesse, vous vous apercevez, les vieillards et les — femmes s'aperçoivent, que quatre-vingt-dix-neuf fois" sur cent désormais le monsieur assis demeurera assis. _ La première manifestation de politesse, mais — c'est le Serpent disant & Eve : « Après vous, — chère Madame! cueillez donc cette pomme!... » La première preuve de dévouement, c'est Adam se dévouant, sur les instances d'Eve, à manger un — morceau de la pomme, dont il ignorait le goût, et _ si V'aimerait, ni plus ni moins que l'enfant A sa _ première cuillerée d'huile de foie de morue: « Ce que j'en fais, c'est bien pour vous, ma chère amie, et uniquement parce que vous m'en priez!... » : En regard de ces vertus sociales, dévouement, politesse, dressez la liste des défauts et des vices que la société engendre, provoque, et demandez-vous si la plupart des péchés dits capitaux, notamment, et les pires, ne sont pas essentiellement des péchés sociaux: ainsi de l'orgueil et de l'envie, et probablement de tous les autres, sauf peut-être de la gourmandise, qui, sans doute, est grave, mais n'est pas le plus grave, — et encore il n'y a ni bars ni pâtisseries dans une île déserte, et l'on n'y donne pas de banquets... On ne saurait nier que la solution que préconise Alceste est, en somme, celle du moindre effort, quand il se propose d'aller vivre_g en un lieu écarté, ot d'être homme dhormeur. of ait. Ja sliserté... ».

L'honneur dans <ua, ø-lieu écarté, , lhonneur: gui n'a A s'exercernien faveur d'autres hommes: ni 3. leur encontré; c'est un moulin qui tourne a vies. fF Voda oD CORT ee en eT eee ee S53) vo 4 FT, y ce) ¥ 2 ve who 4 7. 2 2 coee y a) Peery

C'est trop commode. Et surtout a quoi cela sert-il, sur quoi cela repose-t-il, qu'est-ce qui l'établit, et _ qu'est-ce que ça prouve ? La société existe, ce n'est pas nous qui l'avons - faite, mais il faut bien que nous nous en accommodions et il ne nous sera pas défendu de tacher & en profiter. A la base, un grand principe: — « Donne-moi de ce que tu as, je te donnerai de-ce que j'ai. » Mais ce principe est mal posé, qui sous-entend: Je te donnerai de ce que j'ai, si tu me donnes de ce que tu as, — qui transforme en un bienfait conditionnel ce qui devrait être considéré comme un échange normal et nécessaire, pas même un échange, un mécanisme qui a été monté et qui fonctionne une fois pour toutes: est-ce que le puits échange son eau contre les aspirations et les expirations de la pompe ? Je te donne de ce que j'ai, voilà le principe, et la question ne se pose même pas: je te donne de ce que j'ai en tout état de cause, parce que c'est mon rôle, le rôle du rouage que je figure dans la société où j'ai été placé. De ce que je te donne, je ne te demande aucune reconnaissance: on ne doit pas de reconnaissance à un rouage. Mais tu n'as pas non plus à apprécier la valeur de ce que je te donne, ni si cette valeur est inférieure, supérieure ou égale, à la valeur de ce que, toi, tu t'apprêtes à me donner & ton tour. Pas de reconnaissance, mais pas de marchandage. Et tu n'as pas plus de droit d'exiger que je te donne: de ce que j'ai, que moi-je. n'ai le droit, ayant: de te le donner; de réclamer: 'Contre-partie ce' que tu me donnes. on c " CE OU ee ee ow cece re ec cee ce

ra 'avoir des ae > Nous raisonnons: des uns idk des autres comme
 s ae étaient indépendants les uns des autres, et surtout comme si leur qualité
 était 'différente, comme s'il était plus flatteur d'accomplir un _devoir, plus
 avantageux d'exercer un droit. bs Le devoir n'est pas l'envers du droit, ni le
 droit la BS - doublure du devoir: ils sont, tous deux, la meme: . Ettoffe. — pa
 Et surtout il n' y a entre eux ni rivalité, ni anté- j riorité, ni préséance, et
 quand le droit entre par la "porte, le devoir n'a pas & sauter par la fenêtre,
 ils ~ _ n'ont pas 4 se céder le pas, ils marchent ensemble. —__ C'est faute
 d'en être suffisamment persuadés que _ d'aucuns réclament des droits sans
 vouloir se rendre compte que le droit n'existe pas sans un devoir
 correspondant, et qu'accrocher A sa ceinture ou fourrer dans sa poche un
 trousseau de clés n'est qu'une charge inutile s'il n'y a pas de serrures. Voici
 une noix: pour avoir Je droit de la manger, le premier devoir est d'en briser
 la coque. Mais __nest-ce pas celui qui brise la coque qui acquiert ~ ainsi du
 même coup le droit de manger la noix ? C'est tout le problème. Et c'est le
 type même du _ problème social puisque, pour l'individu, il ne se pose pas.
 I] est bien certain, en effet, que si !'indi- vidu fait l'effort de casser la noix,
 c 'est parce qu "il a envie de manger cette noix, et c'est lui qui la mangera,
 lui qui est seul et qui la mange. La difficulté commence A partir du moment
 ot d'autres individus ayant formé avec celui-l4 une collectivité, une
 communauté, une cité, il y a parmi eux ceux qui aiment les nolx et ceux qui
 ne les

LA CITE HEUREUSE - aiment pas, — car, A la différence des droits et des devoirs, on ne saurait exiger l'uniformité des goiits, — et ot il s'agira de savoir si, moi qui n'aime pas - Jes noix, j'ai le devoir de les casser pour assurer la faculté de les manger A ceux qui les aiment, si ceite faculté, qui n'est pas la mienne, crée 4 ceux qui la possèdent un droit supplémentaire, et un surcroit de devoirs pour moi. Non, si l'on est convaincu, et l'on devrait l'être, que, pour tout être, la somme des droits est toujours égale A celle des devoirs, jamais supérieure, — je 'parle en théorie, — bref que le propre du devoir est de créer, A l'instant même, un droit correspondant. A Vinstant même. Les devoirs et les droits ne sont pas des pièces de monnaie que l'on échange: c'est la même pièce de monnaie, — pile, le devoir, et le droit, face... Le malheur est que |'Etat s'est avisé de fabriquer de la fausse monnaie. Je dis]'Etat, ou le Prince, pour distinguer la collectivité de |'individu. Car le malheur aussi est que cet individu, sans qui la collectivité n'existe pas, qui n'est que la réunion des individus, |'individu ne s'est jamais fondu dans la collectivité au point qu'on ne l'en puisse distinguer, distinguer ses intérêts, ses besoins particuliers, alors que la collectivité devrait être précisément une réuhion et une union de besoins et d'intérêts communs. Pourquoi faut-il que lindividu et la Cité s' opposent >? Et, aussi bien, & partir de quel moment la Cité est-elle fondée, combien faut-il d'individus pour former une Cité ? I] en est de lindividu et de la Cité comme de l'enfant et de ses parents, qui s'étonnent un jour que l'enfant qu'ils ont élevé, qui ne les a jamais * é + x: <a a ee oe

s, dont Vintelligence et ah sensibilité, Pesprit . at le coeur, ont été entièrement formés par eux, aie. ~mélé aux éléments fournis ae la famille, rien “que par la famille dont il est issu, cet enfant, un beau "jour, se trouvera en brusque rupture, en opposition, en lutte avec sa famille, pour des sentiments qui lui iennent d’ou, qui lui sont venus quand? Ft pourquoi aujourd’hui et non pas hier, et plutét que demain ? J'ai connu deux amis fraternels, ‘qui, sans nulle Ss apparente, avaient conçu l'un pour l'autre "une inimitié soudaine et farouche. Ils expliquaient - que, se promenant ensemble, ainsi qu’ils avaient ~-accoutumé, dans une ville qu ‘ils visitaient pour la première fois, et parvenus 4 un carrefour, l’un _ proposa de prendre la rue de gauche, |’autre la rue - de droite, et tous deux ignoraient ot les mènerait la _ rue de droite, et tous deux ignoraient ott les mènerait la rue de gauche. Mais s’étant également entétés, et aucun n’ayant consenti A en démordre, l'un sui"vant son inspiration ou son caprice s’en alla par la - gauche, |’autre par la droite, et jamais plus ils ne voulurent se rencontrer. Mais si ces deux amis avaient ete, Yun laveugle de la fable, et l'autre le paralytique, i] leur eit bien fallu faire abstraction du désir qui poussait - chacun dans une direction différente, et continuer de voyager de conserve avec leur haine et leur rancune. . Nos Gités sont plemes de ces paralytiques et de ces aveugles: mais, je le répète, combien, pour qu'on leur donne le nom de Cité, pour qu’on les e

-considère comme formant une Cité, faisant partie — d'une Cité, quel nombre d'aveugles faudra-t-il, — joints & combien de paralytiques ? a C'est toujours le nombre qui régne, c'est toujours — -Y'arithmétique qui régit et organise, ici comme en — Stout. Py Car si la Famille est antérieure, a l'enfant et s'il est naturel qu'elle subsiste malgré le départ de — l'enfant prodigue, et même si elle doit toujours attendre et ne jamais fêter son retour, — si l'Amitié a des racines assez profondes et tenaces pour survivre A la trahison de deux amis, — sans l'individu, la Cité n'a pas d'existence propre, pas de raison d'être. Et sans doute, pas plus qu'une seule hirondelle ne fait le printemps, la Cité ne saurait tre constituée par un seul individu, Mais il faut revenir encore au point de vue de l'arithmétique. Vous dites ceci-est une forêt, ceci n'est qu'un bois. Seuls les enfants y mettent la différence du mystère et des contes de fées, comme la petite fille qui me demandait si, la nuit, le Bois de Boulogne devenait une forêt. Mais en réalité, la différence est de la hauteur, de l'épaisseur et du nombre des arbres: donc il y a un arbre, un seul, qui, s'ajoutant aux autres, a transformé en forêt le nombre d'arbres qui n'a droit qu'A la qualification de bois, ou, pire, de boqueteau. Et de même il suffit d'un franc pour faire un millionnaire du simple propriétaire de 999,999 francs, dont on ne pouvait auparavant affirmer légitimement qu'il fGt millionnaire. Qu'est-ce qu'une foule >? Et je ne parle pas de la façon qu'auront de l'apprécier deux entrepreneurs de spectacle rivaux, ou des adversaires politiques

“t . : = i ; ess dant compte du même banquet ou de la même _
 conférence: cette foule de spectateurs, d’admira- _ P ‘ teurs, de partisans
 qui, sous la plume ou dans la bouche de tout autre que l’organisateur, se fond
 en cette expression dédaigneuse: « I] n’y avait pas un chat! » Certains
 spécialistes, notamment parmi les poli_ ciers, se flattent d’évaluer A une
 dizaine près la _ composition d’une assistance, la densité d’une _ foule. A
 une dizaine près, car i! serait excessif de ‘parler de la foule des assistants
 s’ils étaient ica . . . : A ~TMoins de dix, voire dix ou même un peu plus... =
 Jon ck Et cependant il y a bien un chiffre d’assistants qui correspond A la
 foule comme un nombre _ d’arbres A la forêt... ~ Et j’en arrive A la Cité,
 qui est comme la foule et comme la forêt, la réunion d’un certain nombre
 _ d’individus, plus un. Que dis-je un certain nombre ? Un individu, plus un,
 cela .suffit. C’est la société qui commence: pour qu’une société se constitue,
 on nen saurait être le président tout seul, mais _ n’est-ce pas assez d’un
 président et d’un vice-président ? A trois, il y aura un secrétaire, ou peut-
 être, de préférence, deux vice-présidents. Le fonctionnement idéal est
 assuré A partir de sept, chiffre fatidique, puisqu’une société de sept
 personnes peut avoir un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un
 secrétaire-adjoint, un trésorier, un trésorier-adjoint: pour peu qu’un huitième
 sur-vienne, qui représentera, & |’état embryonnaire, la foule, précisément,
 des sociétaires, des membres _ adhérents et participants, pour assurer la
 gestion y . . of, _ des intérêts de ce sociétaire et de la société, sera-ce

Pan: sa Ht 'CITE HEUREUSE ~ at trop d'un trésorier et de son adjoint, d'un secrétaire 'et de son adjoint, de deux vice-présidents et d'un président ? re . A la vérité, un troupeau n'a qu'un seul berger, sans vice-bergers, sous-bergers et bergers adjoints. Mais encore que ceux qui, de leur propre autorité ou par le choix des autres, assumeront le soin de diriger la Cité, encore qu'ils s'intitulent volontiers. des bergers, qu'ils comparent au rôle du berger leur rôle de pasteur d'hommes, ce nest qu'une image et qui pêche par la base: le pasteur d'hommes est un homme de la race des hommes, tandis que les bergers, — leurs chiens non plus, — ne sont pas de la race des moutons. Or c'est un mouton que les autres moutons ont suivi dans la mer, ce n'est pas Panurge: si Panurge, seul, s'était jeté le premier dans la mer, rien ne dit que ses moutons sy seraient jetés après lui. Vous connaissez l'expression « grégaire » qui désigne et qualifie ce qui a trait A la collectivité, au troupeau. La facheuse aventure des moutons de Panurge est un exemple de sensibilité grégaire. Ce n'est certes pas un exemple d'intelligence. Mais il n'y a pas d'intelligence grégaire, et seulement une sensibilité. Vous ne manquerez pas de le constater dans une salle de spectacle ot chaque spectateur, pris individuellement, est si fréquemment d'une intelligence supérieure au niveau intellectuel de l'ensemble des spectateurs. En tout cas le niveau intellectuel n'est certainement pas égal 4 la somme des intelligences présentes : et surtout il n'y a guère d'apparence que le plus intelligent détermine chez le reste du troupeau un sursaut d'intelligence. A l'inverse, il est remarquable que les gens dont

de la pièce une tenue morale que l'on souhaiterait | ur voir observer, en ce qui les concerne, ailleurs © - gu'au théâtre: telle situation les choque, qui est _ leur situation même; et telle peinture exacte de la _ vie qu'ilsiménent, ils ne. se feront pas faute de pro- — tester contre elle, avec une indignation véhémence, _ _ et se refuseront A la supporter. _ Mea _ Hypocrisie ? Non, sensibilité grégaire. Sensibilité — ~ ou insensibilité: ne suffira-t-il pas par ailleurs oes se trouvent réunies sur les gradins d'une : arène, pour que des personnes calmes, posées, Beces peut-être, et qui ne feraient pas de mal A Be _ une-mouche, trépignent d'enthousiasme devant les. tripes 4 l'air des chevaux éventrés et, remplies tout 'a coup d'une frénésie sanguinaire, se mettent A hurler 4 la mort contre des taureaux qui ne leur ~ demandaient rien ? ; | - Une foule, un troupeau, c'est donc sur leur sensi _ bilité que tu dois agir pour les diriger, et non pas _ chercher & les persuader, & les raisonner, comme tu _ pourrais espérer le faire d'homme & homme, VoilA pourquoi, sans doute, tous les bergers jouent de la. fiite, et pourquoi toutes les cités ont un hymne national ou qui aspire a le devenir, un chant collec- © tif qui sert A entrainer les citoyens, qui sont les habitants réunis dans la cité: un seul de ces habitants, pris en particulier, tu n'aurais pas l'idée de 'Vappeler citoyen, mais la qualité de citoyen est 'inhérente 4 l'homme pris en tant que partie d'une -assemblée d'hommes. —

LA CITÉ HEUREUSE

19

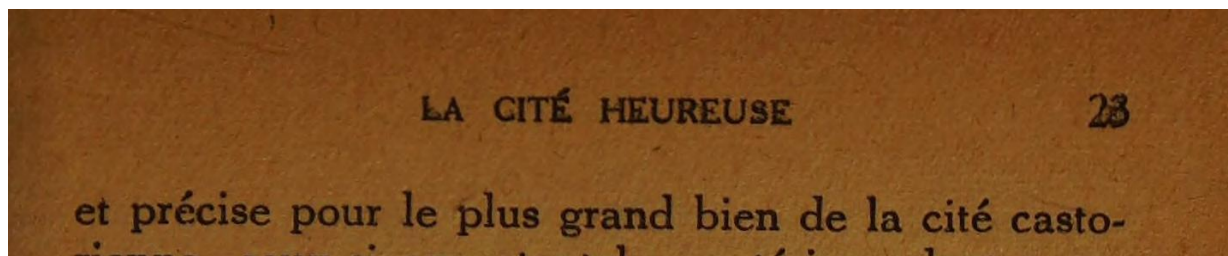
vous connaissez l'existence dissolue, la conscience complaisante, les mœurs déplorables, ces mêmes gens, à peine installés dans leur loge, assis dans leur fauteuil d'orchestre, exigeront de l'auteur et de la pièce une tenue morale que l'on souhaiterait leur voir observer, en ce qui les concerne, ailleurs qu'au théâtre: telle situation les choque, qui est

20 LA CITE HEUREUSE Et de même que lesdits citoyens éprouvent le besoin de chanter leur hymne quand ils sont rassemblés, jamais l'idée leur viendrait-elle d'en entonner la première mesure pour leur satisfaction personnelle ? Rien ne marque mieux l'absence de contrôle intellectuel qui caractérise ces assemblées, que l'absence de toute signification raisonnable qui caractérise ce que l'on y chante. Un de ces chants le plus célèbre n'est-il pas pour inviter les chanteurs 3 prendre les armes et A verser un sang impur, à l'instant qu'ils prétendent uniquement, par ces mots, témoigner de leur allégresse, le verre en main, 3 la fin d'un banquet, ou accueillir avec honneur un personnage d'importance ? Combien plus judicieuse, en pareil cas, cette manifestation que l'on appelle un « ban », voire un « triple ban », qui est tout aussi bruyante et significative et a l'avantage de ne pas chercher 4 donner le change par des paroles mensongères: du bruit, rien que du bruit, & la bonne heure! Et le plus étonnant n'est-il pas de prétendre inclure dans ces paroles, 'qui ont exactement autant de portée sur l'esprit que le bruit de nos paumes entrechoquées avec violence et en cadence, d'y prétendre inclure une profession de foi, un évangile social ? Lorsqu'on voit, par exemple, des gens qui ne sont plus des enfants, agitant, comme des enfants qui jouent au chef de gare, agitant un drapeau rouge, et accompagnant ce geste puéril d'une déclaration plus puérile encore, d'une déclaration chantée que « L'Internationale sera le genre humain », est-ce bien sérieux, est-ce raisonnable, et voilà-t-il pas un témoignage caractéristique de sensibilité grégaire >

LA CITE HEUREUSE LAK os - Certainement pas d'intelligence, en tout cas, puisque _ : Moi qui ai eu l'occasion de l'entendre chanter cent _ fois, j'en suis encore 4 me demander, et n'ai jamais pu démêler, si les chanteurs affirment ici, comme leur idéal et le but suprême de leurs efforts, que _ l'Internationale sera ou qu'elle fera le genre humain, — et je suis 4 peu près sûr que ces chanteurs eux-mêmes partagent mon incertitude.] m'est arrivé de participer aux opérations d'un jury musical qui avait A décider des mérites d'une cinquantaine d'orphéons, dur labeur! Des orphéonistes nombreux et valeureux étaient venus de tous les coins de France, et même de Belgique, avec des bannières garnies de médailles, de palmes, de couronnes et de lyres, attestant le charme, la force, l'harmonie mesurée et disciplinée de leurs voix, et qui, cependant, infatigables et insatiables, souhaitaient de nous une attestation nouvelle, encore une lyre, encore une couronne, au moins une nouvelle palme, une nouvelle médaille... L'une des épreuves, la principale, du concours, et qui n'était pas une épreuve pour les seuls concurrents, consistait dans la « lecture A vue » d'un « morceau imposé ». C'est-à-dire qu'à tour de rôle -chacune de ces cinquante sociétés d'amateurs de bonne volonté, de trop bonne volonté, entonna la même cantate qui, je ne l'ai jamais oublié, était intitulée « La République des Castors ». Je n'ai jamais oublié, pour l'avoir dans des circonstances si solennelles, entendu chanter cinquante fois de suite, je n'ai jamais oublié ce juste éloge des castors, proclamé et répété par des centaines de bouches mélodieuses, l'éloge de leur industrie, de leur puissance organisatrice, de leur prodigieux

instinct social, de leur sens et de leur application magnifique des vertus de solidarité. Or, il ne me paraît semblable morceau n'avait pas été guidé par des mobiles purement musicaux, encore que l'« air » de « La République des Castors », tel que je me surprends encore à le fredonner parfois, après tant d'années, le matin, quand le temps est beau. Dans « mon cabinet de toilette, l'air de « La République des Castors » était d'une musicalité charmante; mais ce n'est pas l'air, ici, qui faisait la chanson: oui, le choix de « La République des Castors » était _ moins d'un dilettante que d'un sociologue, et par ce « morceau imposé », ce n'est pas seulement sur les beautés de l'art du chant que l'on se proposait manifestement de fixer l'attention des orphéonistes, mais sur les beautés de la mutualité, dont les mœurs de ces rongeurs si bien avisés et subtils apportaient, de couplet à couplet, les exemples les mieux propres à impressionner des êtres réfléchis. Mais un orphéoniste réfléchit-il, lorsqu'il fait sa partie dans un orphéon ? Réfléchit-il à autre chose qu'à ne point détonner, à reprendre à propos sa respiration, et à ne pas se tromper de mesure ? Et j'ai bien peur que la leçon des castors n'ait été perdue pour lui et pour tous les orphéonistes comme lui, ce qui est grand dommage. C'est dommage parce que l'exemple des castors avait été choisi pour donner à ces orphéonistes une leçon d'harmonie, non que les castors chantent, mais l'harmonie est indispensable à la cité, à la république (6 république des castors!) tout autant qu'aux orphéons: le poète des castors nous montrait chacun d'eux employant à une tâche limitée et pas douteuse que le choix d'un ~ bscpitin oni ih as Pht AS à eee btiza's

tienne, ceux-ci apportant Tes” matériaux dont « ceux _ la
 construiront, au milieu de la rivière, le barrage qui protégera leurs abris,
 castors charpentiers, castors menuisiers et maçons, castors architectes,
 cha_cun occupé & parfaire sa besogne sans empiéter _ sur la besogne du
 voisin: pareils 3 A eux, orphéonistes, _ ne devriez-vous prendre soin de ne
 chanter que votre _ partie, rien que votre partie, et non, ténors, la par-~ tie
 des basses, ou, basses, la partie des ténors ? La bonne. exécution d’une
 cantate est soumise aux ‘mêmes principes qui réglementent la bonne
 admimistration de la république, et pas seulement de la _ république des
 Castors. a _ Ajoutons, etc *est le complément de la ion que ~-ces principes
 n'ont pas été établis d’abord dans des _ livres, — les castors font beaucoup
 de choses, mais ils ne lisent pas, — que la théorie n'est pas ict antérieure A
 la pratique, mais la pratique indépendante de toute théorie, bref que la
 bonne admi-nistration répond A un besoin de la nature, A une force
 naturelle, instinctive, puisque la plupart des animaux font de la bonne
 administration, sans faire, _ - que l'on sache, de bonne politique, supérieurs
 en cela & ces hauts fonctionnaires, parmi les hommes, -- qui réclament: «
 Faites-nous de la bonne politique, je vous ferai de la bonne administration.
 » Le sens de |’effort en commun pour le bien de tous, qui est le fondement,
 4 la fois le but et la base, de toute doctrine sociale, vous le chantez chez les
 castors, mais vous ne l’admirez pas moins chez les abeilles, chez les
 fourmis, chez certains oiseaux migrants. Je n’ai jamais eu l’occasion de
 me rencontrer ya i hy ij *



eee Cone reUnane esc avec des pingouins, dont les documents photographiques nous laissent constater qu'ils tiennent de véritables assemblées, qui ressemblent de façon si frappante aux assemblées des hommes, qu'il paraît impossible que l'on n'y discute pas des mêmes intérêts. Mais à défaut de meetings de pingouins, j'ai fréquemment assisté & des meetings de lapins de garenne, en forêt de Compiègne, exactement dans une clairière où j'irais encore les yeux fermés, & la sortie de Francport, non loin de la rivière, à gauche du pont: mais cela se passait avant l'année 1914, et il est possible que la guerre, qui a bouleversé les habitudes de tant de gens, ait aussi déterminé les lapins & modifier l'endroit de leurs meetings. Mais qu'ici ou là, à la sortie de Francport ou ailleurs, ils aient continué et continuent de se réunir, à cela, j'en suis sûr, la guerre elle-même n'aura rien pu changer. L'instinct social, auquel ces réunions correspondent, est dans le sang des lapins, aussi profondément que des hommes; et cela nous permet d'en saisir l'objet véritable, seul inscrit & l'ordre du jour de ces réunions: ce ne sont, ce ne peuvent être les intérêts moraux de la cité des lapins, qui sont débattus dans ces meetings de lapins, mais l'aménagement des terriers, l'installation de réserves et de greniers pour l'hiver, comment se loger et comment manger, — il n'y a jamais eu, en sociologie, d'autre problème, ou du moins, s'il en est d'autres, ceux-là priment tous les autres, sont à l'origine de tous les autres... Avez-vous quelquefois visité des demeures de troglodytes ? Qu'un architecte après cela vous initie & ses plans, vous fasse les honneurs de ses plus

—récentes constructions, vous ne pourrez manquer > d'être frappés de l'analogie qui persiste entre ce que les troglodytes avaient conçu et les conceptions — 'issues de]'Exposition des Arts Décoratifs de 1925. Aes wy — eg \$ rhe ve oie mages « Siri ey : t Il y a des différences, évidemment, mais pas un abîme. A l'Age de pierre comme & |'age de l'aluminium, ce sont toujours mêmes besoins, mêmes nécessités, auxquels il s'agit de pourvoir, et l'un des premiers de ces besoins est de dormir A l'abri, et la première de ces nécessités est d'avoir, pour dormir, un coin protégé de tout danger extérieur, et de la chaleur excessive, et du froid trop vif. Tout ce qui est élégance et confort vient par surcroît, sujet aux mille fluctuations d'une mode passagère, qui peut très bien abandonner demain le 'style 1925 pour revenir résolument au style troglodyte; avec peaux de bête et blocs de pierre, et en remplaçant tout au plus la pierre par du ciment armé, le studio troglodyte sera peut-être ce qui se fera de mieux dans les nouveaux et fastueux immeubles de Neuilly, en lisière du Bois, boulevard Maurice-Barrés... Tout ce qui est élégance et confort, mode mise A part, n'est jamais question que de plus ou de moins. J'ai toujours fort apprécié le genre de labeur de ces ingénieurs des wagons-lits, qui imaginent sans relâche des perfectionnements a leur matériel, et qui, pour cela, se substituent au voyageur dans son sleeping, passent la journée & se demander: — « Voyons, si j'allonge ma main comme ceci, n'aurai-je pas plaisir A trouver ici un accoudoir ? Et ma montre, ow la placerai-je plus volontiers ? Et mon chapeau ? Et ma cravate? » Curieuses et passionnantes expériences, gue |'on

7 troisième classe, ou l'industrie inventive de ces ingénieurs aurait, certes, et plus encore semble-t-il, de quoi s'exercer... "Mais je ne considère pas que la cité heureuse doive être celle où le confort des sleepings serait 'commun à tous les voyageurs. Je crois que le bonheur de la collectivité n'est pas dans l'égalité mais dans l'équilibre, qu'il nécessite un certain dosage, et que l'émulation est une des formes de l'espérance, sans laquelle les hommes s'ennuieraient trop pour se sentir réellement heureux. Si tous les voyageurs étaient admis, de plain-pied, dans les mêmes compartiments, il n'y aurait plus dosage, il n'y aurait plus équilibre, et il n'y aurait plus surtout cette émulation qui se crée de préférence, parce que c'est le but le plus évident et le plus simple, autour des avantages matériels. Vous avez certainement vu, dans les squares des grandes villes, les fleurs des massifs et le gazon des pelouses placés « sous la protection des habitants ». Mais on n'a jamais songé que cette protection pourrait s'étendre à des fruits ni à des légumes: et lorsqu'il s'agit de protéger un plant de fraises ou un carré d'artichauts, on estime plus sûre la protection des fils barbelés et des tessons de bouteilles, et l'avertissement aux habitants n'est plus pour recourir à leur obligeante surveillance, n'est plus pour leur faire galamment confiance, mais pour les prévenir qu'il y a un « chien méchant » et des pièges à loups. "regrette de ne pas voir se poursuivre, aussi bien — que dans les sleepings, dans les compartiments de 1^{re} et 2^e classe « WS »

CHAPITRE II - Comme chez soi... »— Diogène dans so tonneau.
— Le laboureur m'a dit en songe.,. — L'heure de la nourrice. AG refrain
d'opéra-comique. — Les clans. — — A la façon de M. Jourdain. — Une —
—s pierre dans l'eau. — L'escargot et l'es~ pion. — Dans le train
immobile. — Le ee maestro allemand. — Quelle heure est-il 2 — : — «
Hétel de Aveyron et des Deux— ag Mondes. » — L'accordeur. — Les
gamins — aa du village et le peintre paysagiste. — — Sous le signe de
l'arc-en-ciel. os x Le premier contact de |'individu avec la collectivité, avec
la « cité », — qui est la collectivité organisée, — ce premier contact, c'est le
collège, puis le' régiment: et la première parole du colonel du régiment
comme du principal du collège ne sera-t-elle pas pour affirmer que collège
et régiment sont « une © _ grande famille »?) Avec la meilleure intention
du monde, aie exagèrent un peu. Si paternel qu'un colonel se veuille -
montrer A l'égard de ses hommes, il n'y a que dans" la chanson de « La
Tour, prends garde!... » ot Ton voie des officieés supérieurs, interpellés par
leurs subalternes, leur répondre avec une affectueuse et surprenante
familiarité: « Mon hirondelle, — ma tourterelle, — que me demandez

eT (5 * arn Wy LA CITE HEUREUSE vous? » Et dans le collège le mieux tenu, le petit collégien le plus choyé ne saurait s'attendre à ce que le principal vint chaque soir border son lit, et chaque 'matin lui apporter au réveil son chocolat ou son café au lait... Mais de ces affirmations excessives, de ces promesses téméraires et irréalisables, retenons du moins cette indication que, pour nous attirer à elle, la collectivité sait bien qu'elle ne peut nous offrir rien de plus tentant que la continuation des avantages familiaux, que d'imiter la famille, de se substituer à la famille. Ainsi de ces restaurants dont la formule de séduction et de publicité à l'adresse de la clientèle est « Comme chez soi! », — tout un programme! — « comme chez soi! » inscrit sur le menu, ou sur une large bande de calicot, à la devanture. : Si d'aucuns, cependant, vont au restaurant, n'est-ce pas précisément pour n'y point déjeuner ou dîner « comme chez soi », parce qu'ils ont une Mauvaise cuisinière, ou pas de cuisinière du tout, ou simplement par fantaisie et pour l'amour du changement ? Le passage de la famille à la cité procède d'un mobile analogue à celui de la carence de la cuisinière. Je suis disposé à admettre et à proclamer que l'idéal serait de rester chez soi; mais pour rester chez soi, il ne faut pas avoir besoin des autres. Ce que l'on nous raconte de Diogène et de son tonneau ne me persuadera pas que ce philosophe, en dépit de sa philosophie, n'était pas obligé par instants de sortir du tonneau. Sans compter que ce tonneau pouvait être une gêne pour la circu

Nation, et que si Divesne n'en était pas atti 'fe Stef -gré, ce sont les autres qui, pour leur commodité, l'en auraient parfois fait sortir de force. es A supposer qu'un certain nombre des individuee qui la composent veuillent, pour leur bonheur, habi-. | _ ter chacun son tonneau, je doute qu'une cité heucela, il faudrait d'abord avoir accoutumé de ne recourir A l'aide de personne, d'vupérer soi-même en tout et pour tout, sans attendre aque le laboureur vous dise en songe: « fais ton pain », ni que le macon renchérisse: « Prends la truelle en main ». ~ Malheur & ceux qui ne sont pas capables de planter un clou sans taper sur leur pouce! A l'opposé de ces maladroits, je n'ignore pas qu'il est des « bricoleurs », qui excellent & tous les travaux manuels, qui y excellent et qui s'y complaisent, et que l'ultimatum du laboureur, du macon, et autres personnages du sonnet célèbre, ne générerait, ceries, ni ne prendrait au dépourvu. Mais il y a, comme je l'ai indiqué, l'heure de la cuisinière, A quoi vous m'objecterez que le bricoleur n'est pas embarrassé non plus devant les fourneaux. Passe pour l'heure de la cuisinière: mais comment t'en tirer, 6 bricoleur, lorsque sonnera l'heure, plus grave, l'heure fatidique, celle que j'appellerai l'heure de la nourrice ? Voici une famille qui se suffit entièrement A ellemême, le père bricole, la mère bricole, c'est la famille Diogène, avec ou sans tonneau: ils sont, ils doivent être, parfaitement heureux, puisqu'ils +t. reuse pourrait s "accommoder de tous ces tonneaux ~ _ individuels et juxtaposés. L'idéal, je le répète, serait sans doute de demeu- — rer, sinon dans son tonneau, du moins chez soi. Pour —

a = SF a en - =F ont dans la main tous les éléments de leur existence, partant de leur bonheur. Et j'admets qu'ils n'ont - pas de cuisinière et n'en ont pas besoin, c'est-à-dire, que la collectivité n'a pas & intervenir chez eux en leur déléguant une cuisinière. 'Supposez maintenant la venue de l'enfant, — il n'y a pas de famille heureuse sans enfant, — et que la mère, toute bricoleuse qu'elle soit, n'ait pas de ~ lait, et que le seul aliment que puisse absorber cet enfant 'soit le lait d'une nourrice ? Cette nourrice, il faudra bien la chercher dans la collectivité, et, & partir de cette première intrusion 'nécessaire, |'heure de la nourrice marque, non pas la fondation de la cité, mais la première étape de la famille vers la cité, l'entrée de la famille dans la cité — nous dirons désormais cité au lieu de collectivité, — puisque en organisant la collectivité, la cité m'a pas manqué d'organiser aussi les nourrices de la collectivité, ce qui lui a permis de mettre A la disposition de la famille embarrassée, et pour la tirer immédiatement d'embarras, un bureau de nourrices... _ Il y a un vieux refrain d'opéra-comique, qui ne - parle pas, il est vrai, des nourrices, mais d'un sujet tout de même assez proche des nourrices, puisqu'il s'agit du baptême, et qui, proclamant qu'un baptême est une fête « pour les parents, pour les amis, pour les habitants du pays », indique fort exactement, A cette occasion, quelle progression doit suivre la formation de la cité, et comment la cité a été formée, en effet, par l'individu au fur et a mesure qu'il a annexé successivement a sa famille, base, embryon, noyau central, cellule de la cité:

Ta que l'on s'en est tenu aux parents, ce n'éta' as une cité, mais un clan. Mais les gens d'un By Tous, & l'origine, étaient chasseurs et bouchers, puis qu'ils dépeçaient et paraient eux-mêmes les bêtes qu'ils avaient tuées, viande de buffle ou d'aurochs. On se représente moins commodément, dans ces temps préhistoriques, un clan de tailleurs, ou de bijoutiers, bien qu'il soit manifeste que la recherche ~ des vêtements et le gofit de la parure ont été presque = aussi impérieux et immédiats que l'instinct de se défendre contre les bêtes fauves, et de manger, — de les manger. ~ Tout indique que ce sont les mêmes qui ont commencé par chasser, tuer, dépecer, et qui confectionnaient des complets de fourrure et des ornements, - broches, bagues, colliers, d'os, de bois, ou de pierre, à leurs moments perdus. | Puis il apparait que certains se sont spécialisés dans la confection de ces ornements et de ces vêtements, soit par paresse et par répugnance à l'effort physique, soit par une prédisposition et des aptitudes particulières: mystère des vocations qui, dans une famille de polytechniciens fait naître un chanteur d'opérette, ou un chirurgien dans une famille de confiseurs... . Oe Le résultat est qu'un clan de bijoutiers, un clan de tailleurs, se sont installés à côté et en dehors du clan des chasseurs et des bouchers, et qu'il a bien fallu régler les relations des uns avec les autres : la femme du boucher a eu envie d'une jolie bague, le chasseur avait besoin d'un manteau élégant, et peu à peu au { RE pe

LA CITÉ HEUREUSE

31

1° ses parents; 2° ses amis; 3° les habitants du pays.

Cy Sot eer eee “Wa 4 pa Paes sp ort. HEUREUSE Ses Soak eee
See arent s'est substitué. le foomneeee la notion du fournisseur a complété
celle du parent. Un monsieur Jourdain en revient simplement & cette notion
première du fournisseur, quand il explique que son père ayant acquis une
exceptionnelle connaissance des étoffes consentait à en laisser bénéficier
telles personnes qui étaient de son amitié, & mettre au service de ces
personnes ses lumières spéciales en matière d'étoffes. C'est par amitié
qu'ont été effectuées les premières opérations commerciales, et les premiers
fournisseurs ont été d'abord nos amis. Il n'est pas impossible qu'ils le soient
demeurés par la suite, et un commerce d'amitié n'est pas forcément
incompatible avec n'importe quelle espèce de commerce. Et voilà
constituée, après les parents, cette seconde catégorie des « amis » avec
laquelle, lorsque nous y aurons ajouté la troisième catégorie des « habitants
du pays », nous nous acheminerons vers la constitution définitive de la cité.
Parents, amis, habitants du pays, comme chantait le vieux refrain d'opéra-
comique, c'est pour répondre à des besoins qui leur étaient communs, c'est
pour les réunir en une même communauté d'intérêts, que la cité s'est
organisée. Mais ce qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est que cette
organisation ne s'est pas créée toute seule, de toutes pièces, -extérieurement
à la famille qui aurait été ensuite invitée ou contrainte à y entrer; c'est au
contraire la famille qui a poussé de plus en plus loin ses antennes. Pour user
d'une comparaison, qui n'est sans doute pas très originale, mais qui a
l'avantage d'être suffisamment claire et significative, ces

; Pie Ris RE, Tat taps ee ay 2 ee. : Sor € v.) £2 a ie : Ay tas
 neentriques que vous voyez se former a ' Pe ROA ace d'une eau calme, ces
 cercles | "qui embrassent une portion de plus en plus étendue de la surface
 de l'eau, au centre de tous ces cercles, et qui ne sont formés que par elle, il
 y a une pierre, qui ; se. Comme le cercle' disparattre: la _ milieu de l'eau. ra
 _ Et les antennes, dont le nom m'était venu tout ~ haturellement le premier
 sous la plume, non qu'il | ~ soit peut-être le plus juste, mais parce qu'il est
 du _ vocabulaire dont on use actuellement le plus volon_ tiers: antennes et
 directives — les antennes m'inci" e a . ' _ teraient a une autre comparaison,
 celle de l'escarag g ' _ got, si j'étais sfr que ce que l'on nomme
 vuleai _ rement les cornes de lescargot correspondit A des antennes, et bien
 qu'il n'existe pas A ma connais'sance de cité d'escargots. Mais,
 précisément, la forte individualité de l'es2! cargot, son empressement A
 rentrer ses antennes, — _ Si antennes il y a, — au moindre contact avec le
 monde extérieur, montrent bien que Ja formation de la cité n'est nullement
 une obligation naturelle, et que !'on peut préférer, apr&s tout, demeurer
 dans sa - coquille, comme |'escargot, sans se soucier de révéler aux
 étrangers ce qui s'y passe. ; . _ Qui donc a prétendu que le sage habitait une
 maj. son de verre ? Le sage, peut-atre, mais pas l'escargot, en tout cas, et je
 croirais plus volontiers que c'est l'escargot qui est sage. Tu connais, aux
 fenêtres des maisons de province, 'derrière lesquelles, tapis de l'aube au
 crépuscule, 3 a

cercles concentriques que vous voyez se former à la surface d'une eau calme, ces cercles qui embrassent une portion de plus en plus étendue de la surface de l'eau, au centre de tous ces cercles, et qui ne sont formés que par elle, il y a une pierre, qui est tombée ou que l'on a jetée. Comme le cercle autour de la pierre, la cité peut disparaître : la famille demeure, qui avait seule présidé à sa naissance et à son développement, comme la pierre au milieu de l'eau.

~ LA CITE HEUREUSE~ Ate comme les araignées dans leur toile, passent toute une existence inquiète et monotone, tant de vieilles filles passionnées et de petits rentiers curieux et podagres, tu connais la disposition ingénieusement perfide de ces miroirs obliques que l'on a justement -nommés des « espions ». Il n'est pas d'exemple que l'on ait jamais découvert d'espions sur la coquille, sur la maison d'un escargot. : : Aussi bien la lenteur des escargots, qui est légendaire, ne provient-elle pas de ce qu'ils ne se soucient, en effet, ni des passants, ni du voisin? Si telle est la précipitation dont témoignent les habitants de la cité, c'est que la précipitation de chaque passant s'ajoute à celle des autres, se multiplie par celle des autres, — comme un train immobile semble, pour ceux qui en occupent les compartiments, participer à la vitesse du rapide lancé sur la voie voisine. Et n'est-il pas tristement notoire que les pires accidents de la circulation sont provoqués par ce brusque désir qui s'empare de tout automobiliste qui a aperçu sur la route, en avant de lui, un autre automobiliste, de le doubler, de le dépasser, de le « gratter »? Parce qu'il poursuit toujours son chemin comme ~ s'il était seul et sans se préoccuper, apparemment, du qu'en dira-t-on, ni d'étonner ses semblables, ni de rivaliser avec eux, on ne s'aperçoit pas qu'aucun escargot s'acharne, s'escrime et s'entête à gratter un autre escargot. On ne se dépêche, on ne se hâte, on ne se précipite que pour les autres, et quand on affirme qu'il n'y a pas d'heure pour les braves, c'est pour un homme seul qu'il faudrait dire qu'il n'y a pas d'heure; l'heure, et les instruments qui servent à ;

as mesurer et & marquer l'heure, sont essentiellement. des institutions sociales: je m'étonnerais fort que — l'on ne t'eût donné ta première montre pour ta première communion, et la place accoutumée des horloges est au fronton des édifices publics. On a parfaitement raison de considérer l'exactitude comme une des formes de la politesse: c'est que l'on ne témoigne de son exactitude, comme de sa politesse, qu'à l'égard des autres. Ce maestro allemand qui, peu de mois avant la guerre, avait été convié à diriger l'une de ses œuvres dans un grand théâtre de Paris, devant le Président de la République, et qui, monté au pupitre à l'heure dite, leva aussitôt son baton, sans se soucier que le président, retardé, ne fût pas encore assis dans sa loge, ce maestro allemand était exact, il n'était pas poli. — L'heure est si bien une institution sociale et considérée comme telle, que fixer l'heure est devenu une des attributions de l'Etat, qu'elle est réglée, non par le lever ou le coucher du soleil, mais par un décret qui paraît comme tous les décrets au Journal Officiel, et non pas au firmament. Mais pourquoi invoquer l'Etat > Est-ce que toutes les Compagnies de Chemins de fer, y compris, bien entendu, la Compagnie des Chemins de fer de l'Etat, avant qu'il fût question de l'heure d'hiver et de l'heure d'été, n'avaient pas imaginé le puéril et plaisant paradoxe de l'« heure extérieure » et de l'« heure intérieure » > . Vous vous rappelez cette attention délicate mais vraiment enfantine à l'égard des voyageurs, qui, suant et galopant, constataient, en arrivant dans la cour de la gare, que le cadran au-dessus de la porte marquait 14 h. 27 — et leur train qui était à 14h. 25!

— mais pouvaient se rassurer aussitôt A la pensée que ce n'était JA que l'heure « extérieure » en avance de cinq minutes sur l'heure « intérieure », seule valable, et que le cadran des quais, au même instant, ne marquait encore que 1/4 h. 22. Ajoutons que, pour les rassurer plus complètement sans doute, ils n'ont pas manqué d'apprendre bien souvent de la bouche autorisée du chef ou du sous-chef de gare, qu'il y avait un retard annoncé » de dix-huit minutes environ, à compter, celui-là, sur l'heure intérieure.... Or, je veux bien que, la première fois, le pieux mensonge de l'heure extérieure les ait agréablement surpris. Mais, pour que la surprise conservât tout son gel, il eût fallu modifier chaque jour le rapport entre l'heure intérieure et l'heure extérieure, ce qui aurait occasionné encore un surcroît de travail pour les employés de chemin de fer, qui se trouvent bien assez occupés comme cela... Il n'en reste pas moins que des personnages importants et graves, des ingénieurs, c'est tout dire, s'étaient donné la peine de combiner cette attrapenigauds, mais par gentillesse, parce qu'ils croyaient que ça nous ferait plaisir, — dans le même sentiment que le législateur de l'heure d'été s'est tenu ce raisonnement : — Se lever à cinq heures du matin, c'est trop dur; 4 cinq heures du matin, je vais dire 4 ces braves gens un peu paresseux qu'il en est six, et la faveur de ce subterfuge, ils n'auront plus l'impression qu'on les tire du lit trop tôt, et ils se lèveront à l'heure dite comme un seul homme!... Subterfuge, mensonge mondain, dont il est en somme assez touchant de voir un législateur se donner la peine. Le monde, et c'est son bon côté, multiplie ces petits mensonges qui sont un des

e ' i x } aa 3 ; 4

constatons- que nos ae grisonnent a empes, et que notre patte d'oie s'accroît: et c'est le monde, 'avec sa charmante hypocrisie, sa politesse et ses mensonges, qui nous assurera que, — bien au contraire, nous avons toujours notre visage | de jeune homme; or, s'il nous attriste de vieillir, n'est-ce pas précisément aux yeux du monde, er! -comment ne nous laisserions-nous pas convaincre— - par lui de ce que nous souhaitons surtout le voir i, convaincu ? p Ee 'Prenons garde que le monde n'est pas la société, ~ et quant à ce qui est mondain et ce qui est social il y a une nuance. Spécifions tout de suite que, par _ une anomalie de langage, le monde qui devrait tout _-englober n'est que partie de la société. Oui, c'est ainsi, quand nous parlons du monde, nous n'entendons généralement que notre entourage immédiat, et c est dans ce sens que chaque individu se considère comme le centre du monde, — de son monde. Dans cette série de cercles concentriques que la cité, avant d'atteindre 4 son extrême et complet développement, décrit autour de l'individu, le monde, - c est le cercle qui vient après les parents et les amis, avant les habitants du pays. - - Il comprend d'ailleurs un certain nombre d'habi_ tants du pays, les habitants de votre pays, c'est-à-dire ceux qui sont originaires de la même région, du même village. Car de même que nous réduisons la notion du monde, nous adaptons la notion de pays à nos propres limites: le pays, c'est celui où nous sommes nés, et, dans le pays, le point précis de notre naissance; un compatriote, pour nous Français, n'est un Français qu'en dehors de la

France: en France, notre compatriote sera ce Nivernais ou cet Aveyronnais, si nous sommes venus à Paris de la Nièvre ou de l'Aveyron. Notez qu'un Parisien se trouve ainsi n'avoir de compatriotes qu'A l'étranger, et pas à Paris. Paris 'n'est pas un lieu de naissance, encore qu'il y naisse bon ou mal an, moins nombreux qu'on ne le souhaiterait pour la natalité française, mais assez nombreux tout de même, pas mal de petits Parisiens. Paris est un agglomérat, un composé de tous nos départements français, et son Grapeau devrait s'orner d'autant d'étoiles qu'il y a de départements, à la manière du drapeau américain. Il y a les Aveyronnais et les Nivernais de Paris, et les Limousins de Paris, les Bretons de Paris, les Auvergnats de Paris, qui sont déjà un agglomérat dans un agglomérat, Bretons des Côtes-du-Nord ou du Finistère, Auvergnats du Puy ou de Clermont-Ferrand. Tous animés d'un tel esprit particulariste, se considèrent si bien comme indépendants du reste du monde, qu'il n'est pas rare de voir un hôtel qui n'est même pas un palace, se parer sans modestie d'un titre aussi étonnant, par exemple, que celui d'« Hôtel de l'Aveyron et des Deux-Mondes », pour bien établir qu'il y a d'une part les Deux-Mondes, — un seul monde, ce ne serait pas assez, — et, en face de ces deux mondes, et suffisant, à lui seul, à leur faire équilibre: l'Aveyron. On aime à se réunir entre compatriotes sous le vocable d'un plat local plutôt qu'en évoquant le métier que l'on est venu exercer à Paris; et pourtant il est de notoriété que chaque « pays » a sa spécialité non seulement culinaire mais professionnelle: que Paris accueille et abrite tant d'habitants à la fois, et que Paris ne soit pas une ville morte.

tants de la Creuse, c'est de préférence pour qu'ils y soient magons, profession il est vrai plus stable que moins saisonnière que celle de ramona pour les Savoyards et de marchand de marrons pour les — _ Auvergnats. Mais tous les Auvergnats de Paris ne sont pas marchands de marrons, ni débitants de « vins et _tabac », et nous retrouvons ici ce que nous avons constaté pour les clans de la préhistoire, des Auvergnats, au gré de leurs aptitudes ou de leurs besoins, abandonnant les vins et tabac, et les marrons originels, des Savoyards les cheminées (d'autant qu'avec le chauffage central...), des Creusois même la maçonnerie, et tous les pays ainsi mélangés pour toutes les professions. On continuera d'ailleurs à distinguer chacune de -ces professions par la désignation d'un même « monde », le « monde des affaires », le « monde de la Bourse », le « monde du Palais », le « monde du théâtre », le « monde des lettres », chacun de ces mondes se compartimentant encore. A mesure que les professions se précisent, le monde des avocats n'étant pas celui des avoués, le monde des journaux n'étant pas celui des écrivains (et pourquoi donc ?), le monde de l'Épicerie, de la joaillerie, de la boulangerie, — que Sais-je ? Et chacun de ces mondes différents a ses usages et ses préjugés. « Hétel de l'Aveyron et des Deux Mondes » : mais ce n'est pas deux mondes qu'il faudrait dire, c'est cent, c'est mille mondes, des milliers de mondes. A travers le vaste monde |... Et ne crois pas à une simple expression courante, abusive et facile, que l'on emploie uniquement pour les commodités et la simplification du langage.

ig - Tous ces mondes sont bien des mondes, entre lesquels la société doit intervenir pour tout coordonner, ~ codifier, unifier. Quant au monde en soi, tu n ignores pas qu'il existe, mais que lorsqu un homme n'appartient ni au monde des affaires, des lettres, des théAtres, de la Bourse ni du Palais, celui que l'on -appelle un « homme du. monde », sans plus. c'est "apparemment que ne soccupant de Palais, de Bourse, ni du reste, il n'a rien & faire et ne fait rien. Et j'attire en passant ton altention sur cetie expression « le monde des travailleurs » alors que l'on ne parle jamais d'un travail de société, et seulement de ses jeux. Je viens d'avoir la visite de l'accordeur: dans la piece voisine de celle ou j'écris, j'ai entendu pendant plus d'une heure cet artisan consciencieux — cet artisan et cet artiste, — frapper dix fois la même note, puis une autre, puis encore une autre, | et revenir 4 la première, reprendre la seconde note, la troisieme, tantét en haut, tantdt en bas, plaquer un accord, exécuter un arpége, et, il faut bien le dire, sans plus d'agrément pour lui que pour moi: car les sons qu'il produit ainsi ne composent aucune musique qui compense leur brutalité a la fois et leur monotonie; le grillon non plus avec sa crécelle, ou le crapaud avec sa fifite, dans la campagne, ne se livrent pas & des modulations très variées; mais la fidte du crapaud: est sa fiiiite, la crécelle du grillon, sa crécelle, ils s'identifient en quelque manière 4 leur instrument: tandis que l'accordeur, évidemment, demeure extérieur au piano qu'il accorde. Et tandis que grillon et crapaud arrivent sans doute 4 ne plus même entendre leur cri répété (sinon quelle migraine!...), il faut bien espérer que l'accordeur «lp tn ae CRN hte ea ile a BN 1 aM SD pb peta WE

2. e qu'il fait pour l'accomplissement de sa _ iss t la justesse du piano désaccordé. Ce n'est _ as ce qui rend sa besogne moins ingrate, au conaire, et pas seulement pour la personne qui tra _ vaille dans la pièce voisine. I] n'empêche que, sans cette besogne ingrate, mais nécessaire, tu ne pour _ Yais convier un virtuose A jouer sur ton piano du Debussy ou du Ravel, ou simplement une petite fille ses exercices de Czerny. eA ea | Pas de virtuose sans accordeur, car si le piano _ Vest pas accordé, il vaudrait beaucoup mieux n'avoir } » pas de piano. hale La tache des accordeurs est celle précisément qui _ sera dévolue aux organisateurs de la cité, pour qui ~ chacun des éléments que nous avons dits, est pareil - qui, tout en ayant sa place fixe sur le clavier, ne _ vaudra que par rapport A la portée qui précède et A celle qui suit, et accordée avec elles. Et si tu veux _ faire de la musique d'ensemble, — et de même gu'il n'y a pas de virtuose sans accordeur, il n'y a pas de _ musique sans ensemble, — il ne suffra pas que le Piano soit accordé, il faudra qu'il le soit avec tous les pianos. Mais combien de pianistes qui ne songent qu'a leur piano, sans s'inquiéter de l'atroce cacophonie qui les environne, et A laquelle, comme s'ils avaient les oreilles bouchées pour toute musique qui n'est pas leur musique, A laquelle impitoyablement ils participent, en y ajoutant encore ! ! Ce qui est vrai pour les sons l'est pour les couleurs, qui ont aussi leur harmonie, mais une harmonie qui ne s'impose pas en quelque sorte physi _ quement, mathématiquement aux yeux, comme

ce eras ee pe Sg ee aA =e) ak Dy LA CITE HEUREUSE —
'harmonie des sons A !'oreille: car on a beau parler de la gamme des couleurs, elle n'a pas cette rigueur que prête A la gamme des sons |'instrument qui l'a enregistrée une fois pour toutes. L'artiste musicien ne se compose pas 4 lui-même son instrument comme l'artiste peintre sa palette: une palette n'est pas un piano, ni même un violon, ni un saxophone; - et il n'y a pas des accordeurs de palettes comme des accordeurs de pianos. De JA vient peut-être que tant de peintres ont horreur que l'on regarde par-dessus leur épaule quand ils posent leurs premières touches sur la toile, parce que leur vision intérieure se trouve gênée par la méfiance, |'étonnement ou la désapprobation secrète d'étrangers qui apportent devant leur ébauche une sensibilité visuelle différente. Aussi bien les peintres paysagistes devront s'y habituer, et en prendre rapidement leur parti, au milieu des galopins du village, ou surtout les audacieux qui installent leur chevalet sur un pont de Paris, ot tous les passants ont un avis personnel sur la façon d'interpréter la pointe de la Cité: et de même que cette petite fille qui affirmait jadis ne vouloir manger que des ceufs brouillés « et encore 4 condition qu'on ne la regardat pas manger » (sans doute la vie l'habitua-t-elle & moins d'impérieuse exigence), le peintre qui ne voudrait peindre que des ceufs brouillés devrait fir par accepter qu'on le regardat les peindre. Le virtuose ne saurait raisonnablement témoigner de cette timidité, de cette pudeur ou de cette inquiété. 4 : tude, puisqu'un Ja sera toujours un la pour tout le ~ monde, A la différence d'un rouge, je suppose, ou d'un vert, que tout le monde au même instant ne

__ gique de la vue que l'on appelle le daltonisme: ou alors c'est que tout le monde est daltonien, et en particulier les maris qui, interrogés par leur femme au retour d'une assemblée, n'arrivent jamais A __ s accorder exactement sur la couleur de la robe que __ portait la belle madame Une Telle. | __ N'insinuez pas perfidement que c'est le charme de __ la belle madame Une Telle qui opère ainsi et qui les __ a troublés. Des journalistes, gaillards que rien ne trouble, car ils en ont vu bien d'autres, ne s'ac__ cordent pas davantage dans leurs comptes rendus - de réceptions mondaines, de fêtes officielles ou de representations de gala, quand ils se mêlent de décrire les toilettes. Et, mieux encore, en août 1914, lorsque fut exposé au ministère de la guerre le premier drapeau pris à l'ennemi, et qui était un drapeau bavarois, si vous consultez les journaux de l'époque, vous constaterez que chacun, ou presque, avait vu et l'affirmait d'une nuance différente. Ceci ne devrait-il pas suffire A ruiner la théorie d'une correspondance entre les couleurs et les sons, puisque l'on ne saurait établir de correspondance certaine entre ce qui est fixé une fois pour toutes, le son, et ce qui semble varier suivant l'appréciation de chacun, la couleur. Le conférencier que j'ai entendu exposer cette prétendue théorie, et commencer son exposé en frappant son verre d'eau avec une petite cuiller, et en prononçant gravement : __ « Moi j'entends cela aubergine!... » — ce conférencier n'était qu'un imposteur ou un plaisantin. Mais à défaut de rapports constants, il n'est pas défendu de chercher et de tâcher A trouver des a ae wo] 3 ; PSolip. Wee __ verra pas nécessairement ou vert, ou rouge, et cela sans que soit en cause cette aberration patholoHt

_ le plus beau tableau. Discutera-t-on si le la a été donné 4 tous, arbi- -trairement, extérieurement, pour que tous, ensuite, s'efforcent de s'en approcher, ou si ce la n'est point, au contraire, le résultat, la résultante, de toute une série d'efforts individuels, d'approximations successives ? Ce fameux la serait moins un témoignage de réussite que de lassitude: « Ça suffit comme ça, ça ira comme ça, tenons-nous yl... » J'aurais tendance A croire, en effet, que le bonheur, dans la cité comme chez l'individu, n'est jamais acquis une fois pour toutes, qu'il se crée en se perfectionnant sans cesse, comme le mouvement en marchant. Le véritable la est-il bécarre, diéze, ou bémol ? Et cette palette idéale, l'arc-en-ciel, marque bien la fin d'un orage, mais si l'orage est fini, vas-tu imaginer que ce soit par l'effet, sous l'influence et sous le signe de l'arc-en-ciel ?

approximations satisfaisantes. L'organisation de la cité n'est pas autre chose que la poursuite de ces approximations puisqu'il s'agit d'utiliser ou d'accorder au mieux les éléments qui la composent, pareils aux notes de la gamme et aux couleurs de la palette, en vue de réaliser un maximum de bonheur qui ne peut-être qu'harmonie comme est et doit être la plus belle musique, comme est et doit être

Soupe au lait. — La lunette marine. — La main 4 la pate. —
Ordre et contre-ordre. _ indéfini. — La femme dans la cité. — La —
danseuse et son danseur. — Le meunier, son fils, et la charrette 4 bras. —
Qu'estce que la politique? — La République ~ Athénienne. — Un jeune
homme en Les chaussures vernies. — L'échelle des valeurs. — L'ouvreur
de portières. — La « gérontocratie »..— Les canards de Londres. _ On parle
du bouillonnement des passions populaires; et, d'un individu en colère, ne
dit-on pas _ qu'il s'emporte comme une soupe au lait? Je me - représente
volontiers une révolution sous l'aspect de quelque vaste marmite de lait
toute bouillonnante. I] a fallu que le cuisinier fût distrait, occupé ailleurs, ou
qu'il eût été pris de folie: bref, s'il ne revient "pas A temps, ou si quelqu'un
d'autre n'intervient _ pas A sa place, tout le lait va se répandre, et il n'y
aura de soupe pour personne. Toute modification ~ de la cité s'opère par
révolution ou par évolution: _ l'évolution, c'est le lait bouilli; la révolution,
c'est le lait répandu, — le lait, le sang aussi parfois, pardessus le marché: et
vous voila bien avancés!... — Le fantassin et le cavalier. — Pronom —
redingote. — Pour « aller au peuple ».—

CHAPITRE III

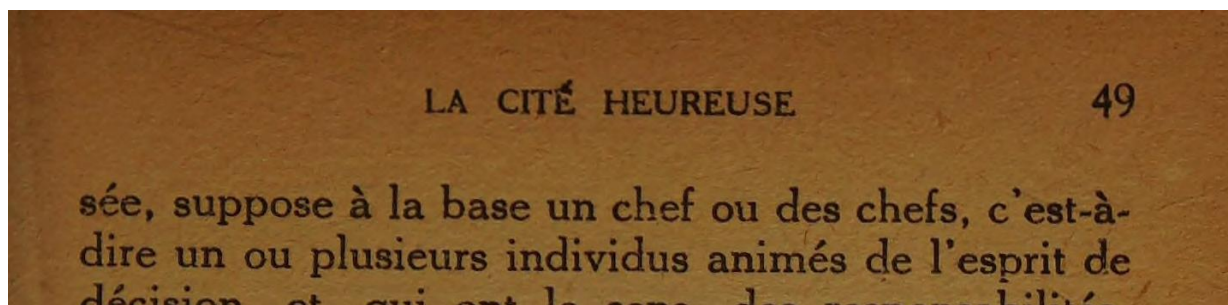
*Soupe au lait. — La lunette marine. — La
main à la pâte. — Ordre et contre-ordre*

46 La erné, HEUREUSE . Espérons-nous nous en tirer avec des images ? Ih y a «celui qui tient la queue de la poêle », qui vient encore de la cuisine; il y a les « rénes du pouvoir » et le « char de]'Etat » qui, de la cuisine, passent A la remise et & |"écurie... Il y a encore le commandant du navire, en haut de sa passerelle, une longue-vue a la main, de ces longues-vues comme on n'en voit plus guère que sur les vieilles gravures marines, et aussi, il est vrai, dans les tableaux de bataille, ot ceux qui les manient ne sont pas en haut d'une passerelle, mais montés sur un cheval A la large croupe, 4 la crinière avantageuse, ef aux nascaux fumants... Notons que si, en dépit de sa lunette, le commandant jette son navire sur un écueil qu'il n'avait pas aperçu, ou qu'il n'a pas su éviter, ce n'est pas cette lunette qui protégera le navire, mais il ne sera protégé, et tout seul, que par le blindage plus ou moins fort et résistant de sa coque; et si les balles des mousquets et les boulets de canon se mettent A pleuvoir autour du cheval et du cavalier, pour les préserver des boulets et des balles, je les plains s'ils ne comptent que sur la lunette... Commander ou gouverner, c'est tout un, et c'est prévoir. Mais il arrive toujours un moment oi !'on ne peut plus espérer s'en tirer avec des prévisions, un moment oti ces prévisions, que ce soit elles ou non qui se réalisent, se traduiront par des actes dont chacun prendra sa part, y compris le commandant, y compris le gouvernement. I] faudra mettre la main 4 la pate, qui prouve que les images les plus explicites sont décidément, en matière d'autorité, celles que |'on emprunte au vocabulaire des cuisines. Cela revient & dire qu'il n'y a pas d'autorité sans

fy esponsabilité. Moi qui n'entends rien A la méca'?' nique, je puis bien commander A mon chauffeur de _ faire ceci ou cela: mais s'il démolit la voiture, c'est _ toujours moi qui paie les réparations. Ha Bc ____ Avec le sens des responsabilités, l'esprit de décision est également indispensable & qui commande — ou gouverne. Celui-l& seul témoigne d'un' véritable esprit de décision, et, par conséquent, se révèle véritablement apte au commandement, qui n'hésite pas a décider cinq minutes après le contraire de _ ce qu'il avait décidé cinq minutes avant. ~ L'important est moins de ne jamais se tromper, - que de ne jamais regretter l'erreur qu'on a pu com_ mettre et surtout de ne jamais chercher A]'expli_ quer: l'important n'est pas de regretter et d'expliquer une erreur, mais de la réparer, et pendant que tu exprimes des regrets et que tu t'entêtes & vouloir fournir des explications, tu ne ré pares rien. C'est A quoi répond excellemment la formule militaire qui t'invite, avant d'exécuter un ordre, & attendre le contre-ordre. Ordre ou contre-ordre, Yimportant pour un chef, et qui révèle un tempérament de chef, c'est d'ordonner. Et c'est pourquoi il est juste que l'esprit de décision ait dans le sens des responsabilités sa contre-partie exacte, sinon il n'y aurait pas de raison pour que, satisfaite par son propre exercice, une certaine frénésie de commandement ne cessat de s'exercer A tort et A travers. Le sens des responsabilités poussé &4 |'extrême, 'cest l'hara-kiri du Japonais. On peut n'être pas Japonais, considérer en tout état de cause |'hara-kiri comme une manifestation un peu excessive et thé&trale, et néanmoins préférer ne commander qu'& soi-même, car les responsa

La crré HEUREUSE — eho. : 4? . . , r . ye beat bilités que |'on n'encourt que vis-a-vis de soi-même, on demeure du moins le seul juge des sanctions 7 - gu'elles doivent entraîner. Pour en revenir encore aux militaires, — militaires après culinaires, toutes comparaisons sur la question n'est-ce pas dans ces deux domaines que d'abord, en effet, elles s imposent : un chef ne se dit qu'a l'armée, ou 4 la cuisine, — c'est le rituel débat du cavalier et du fantassin qui se félicite de n'avoir pas A soigner deux bêtes, et que, lorsqu'il arrive 4 l'étape, ce n'est que de ses effets & lui, de sa soupe a lui, de son couchage 4 lui, qu'il a & se préoccuper; oui, mais le cavalier, s'il est vrai qu'il doive se préoccuper aussi du harnachement, du pansage. et du — fourrage de son cheval, c'est sur le dos du cheval "qu'il a fait l'étape: et peut-être la qualité de cavalier, comme il s'en targue, est-elle plus flatteuse, et le cavalier mieux aimé des belles ?... Cependant, tu en verras qui se montrent incapables de décider non seulement pour les autres, mais pour eux. Ne connais-tu pas de ces gens qui ne déclarent jamais. par exemple: « Je vais faire ceci... Je vais 1A... ». — mais qui, plutét que le pronom personnel, n'emploient jamais que le pronom indéfini: « On va dans tel endroit ?... On va faire telle chose ?... » Il semble qu'impuissants 4 prendre une décision, et, pire, A formuler un avis, ils aient constamment besoin de s'abriter derrière l'avis de la collectivité, et que ce soit la collectivité qui décide 4 leur place. Suppose une collectivité uniquement composée de semblables velléitaires, de tels indécis: ot iraitelle, que ferait-elle ? Toute cité, c'est-A-dire toute collectivité organiTP ee en eee ae en Ee

décision, et qui ont le sens des responsabilités. A, ire un ou oe aie animés de oe de _ Ajoutez que la collectivité pourra, A la rigueur, leur imposer le sens des responsabilités, s'ils en man- _ = quent, mais non l'esprit de décision, s'ils ne l'avaient pas. On a vu des ménages ot le mari appelle sa femme — « Mon gouvernement ». Ce n'est pas qu'il se consi- _ dère personnellement comme irresponsable, et par- _ fois même c'est lui qui compte avec la cuisinière; mais c'est la femme qui choisit la cuisinière et qui commande le menu; et elle ne commande pas que le menu. Une conception du bonheur peut consister moins & fuir les responsabilités qu'A en discuter,. et _ des Japonais ne font peut-être hara-kiri que par horreur de la discussion et par lassitude. Cette prédominance de la femme dans certains ménages a posé tout naturellement la question de son accession dans les conseils, l'administration et le gouvernement de la cité. Je déclarerai nettement que je ne considère pas que cela puisse être A l'avantage, ni de la femme, ni de la cité. Ces débats sur le foaifisme: je ne me le dissimule pas, sont bien irritants: ne semble-t-on pas manquer de galanterie et sous-estimer les qualités profondes de leur intelligence, le sérieux de leur jugement lorsque nous disons aux femmes tout & trac: « Laissez donc les affaires tranquilles, et ne vous mêlez pas de nos affaires, — ce n'est pas votre affaire!... » On voudrait les assurer que ce langage est celui de la galanterie, au contraire, mais les voici qui 4



ee Pe ot ~ haussent les épaules, se moquent de toute galan- —
Rea ape ~ terie comme humiliante et dérisoire, et nous prient — de leur
répondre avec des arguments et pas de — madrigaux. Des arguments ? I]
n'en est qu'un: c'est que, dans — Ja cité heureuse, tout le monde doit être &
sa place, et que la place de la femme est au foyer. Cela ne signifie d'aucune
sorte que la femme serait incayable d'occuper utilement et brillamment, en
certaines occasions, la place des hommes. Mais pour reprendre la
comparaison si claire et commode de —Yorchestre, ce n'est pas parce que
le hautbois a également un joli talent de violoncelle, qu'il doit aller aussitôt
tenir la partie de violoncelle: qui, pendant ce temps, tiendrait la partie de
hautbois ? -D'accord, réplique la femme, mais tandis que vous nous
reléguez au foyer, vous en profitez, vous. les hommes, pour légiférer contre
nous, et si vous célébrez notre gloire dans vos romans et vos poèmes, vous
nous mettez plus bas que terre dans vos recueils de lois... Et! qui lit les
recueils de lois, que l'on est censé ne pas ignorer, certes. mais que,
convenez-en, on ne lit guère ? Et quel qu'ait pu être le statut légal de la
femme & l'Époque de Dante ou de Pétraque, n'est-ce pas Laure et Béatrice
qui ont la meilleure part? }J'ajoute que ces lois, dont vous vous plaignez si
fort, s'il est arrivé qu'elles vous fussent hostiles, ce n'est pas parce qu'elles
étaient ceuvre masculine, mais rédigées par quelques célibataires
misogynes, selon toute vraisemblance, maris trompés, amants bafoués, ou
décus. Je défie bien un amant amoureux et heureux, un heureux et amoureux
époux, de légiférer contre les. = ¥ & 2 = i ; ; 4 3 ed ake)

tre sa Teiiiie™ Seve Gaunece épouses nes mères, rendez les hommes heureux par vous, quand ils en sont dignes et ceux qui en sont dignes, — act les fameuses « tenailles » ot les hommes, fhe mait-on, vous gardent prisonnières et vous tor- — turent, vous n'aurez plus a les redouter ni A vous en. -Plaindre. Les hommes ne sont pas volontairement, — _ systématiquement, des bourreaux ou des monstres : 2: £ 'ils ne sont tout de même pas si bêtes... . = Je crois que l'on obtient tout autant, partais beaucoup plus, par influence que par !'exercice d'une' _ autorité directe. Et je demeure persuadé que si _ ~ M. le Maire est un bon mari, comme il doit l' être, et si, comme elle ne peut manquer de l'être, si sa _ femme est une bonne femme, la femme du maire, joue, dans la commune, un réle tout aussi important que si elle portait officiellement, en travers de son corsage, l'écharpe tricolore, gui d'ailleurs ne doit pas s'harmoniser très bien avec la disposition 2 et la nuance de tous les corsages. ; Je ne vois aucun avantage, pour une femme, A ce qu'elle devienne la concurrente de son mari, plut6t que sa compagne, & ce qu'elle traite avec les hommes d'homme & homme, abandonnant, pour guels droits illusoires, les privilèges certains que lui accorde sa qualité de femme. Je vois bien ce qu'elle y perdra comme influence, je ne suis pas stir de ce qu'elle y gagnera comme autorité. Cléopatre était reine : mais s'il est vrai qu'elle ait changé | la face du monde, ce n'est pas avec son sceptre, c'est avec son nez. Si la femme prétend s'occuper avec l'homme et sur le même plan.des affaires publiques, mais, les ~malheureux, et je le dis aussi bien pour l'un que pour

Se 52 . LA CITE HEUREUSE l'autre, quand donc se reposeront-ils ? Ne faut-il pas _qu'au milieu des affaires publiques, on ait un oasis, un asile, un lieu de détente et de tranquille apaisement: c'est le foyer, et la femme ne se croyait pas diminuée parce qu'on lui en avait confié la garde. — Voici le foyer transformé en champ politique: cest comme si l'homme était condamné 4 ne jamais pou| voir, A aucun moment de la journée ni de son existence, troquer sa redingote contre un veston d intérieur ou une robe de chambre. Eh bien! soit! que l'homme reste tout le jour en robe de chambre, qu'il ne quitte plus son veston d'intérieur! A la triviale image de la femme qui, dans le ménage, porte, dit-on, la culotte, on nous demande de substituer cette autre image de la femme — qui, dans la cité, porterait la redingote. | Ce ne sera pas bien élégant non plus, et comme ; ce sera triste |... Harmonie, harmonie!... Un couple harmonieux ne saurait être celui ot la femme porte une redingote, ni une robe d'avocat, ni la blouse blanche ou noire du chirurgien, ni la cote bleue du chauffeur. On oublie que ce sont les difficultés de la vie et la misère des temps qui ont, peu A peu, déterminé la femme A chercher A assurer ce qu'elle a bien été forcée d'appeler son indépendance, en rivalisant avec l'homme, en s'alignant avec lui, en travaillant comme lui: vas-tu donc qualifier progrès ce qui résulte si manifestement d'une dure nécessité, d'un bouleversement détestable, d'un état de choses déso- — lant? Le véritable progrès serait de réparer les désastreux effets de ce bouleversement, le véritable progrès serait, ici, le retour en arrière, le retour a des conditions de vie conformes A la logique et A la

ns formal. Les hasards des présentations et des convenances _ les bras d'un danseur tout petit; et il arrive que la dis- proportion entre ces deux êtres soit telle, que le danseur semble, par instants, disparaître complètement = derrière la danseuse, que la danseuse ait i'air de danser seule: c'est affreux, ce n'est pas normal; le moins que l'on en puisse dire, c'est que ce n'est pas harmonieux... Pas plus qu'aux femmes, je ne pense que ce soit _ affaire aux jeunes gens de gouverner. Dans l'apologue du « Meunier, son fils et l'âne », si au lieu d'un Âne, il s'agissait d'une voiture à bras, on ne voit pas bien une controverse s'instituant pour décider si c'est le fils qui doit s'installer dans la charrette et obliger son père à la trainer et à le trainer. 3 Ce n'est pas que l'instinct de commandement n'habite le cœur des hommes dès leur plus jeune âge, puisque l'on constate qu'un jeu commun à tous les enfants sera de tenir en main des rênes et un fouet; le seul adulte que j'aie rencontré, qui m'ait affirmé n'avoir jamais, petit garçon, joué au cocher, me confia qu'au lieu de s'asseoir, en effet, sur une chaise pour guider un équipage imaginaire, c'est de préférence debout sur une chaise, ou mieux sur une table, qu'il s'installait, et que la baguette qu'il tenait alors à la main ne figurait pas un fouet, mais un bâton de chef d'orchestre, avec lequel il conduisait l'orchestre de son imagination. Préciserai-je que nature, et qui Bellies ou rapports fabrique ou 2 homme et de la femme tels qu'ils doivent exister__ dans une société normale, pour constituer une société: : ~ peuvent obliger une danseuse énorme à tourner dans

as 54 ——— — La ciTé HEUREUSE cette prééminence accordée & la musique sur l'hippologie était le fait d'un petit garçon italien? Mais comment ne pas observer que chef d'orchestre aussi bien que cocher, ces deux professions également symbolisent celui qui gouverne > Plus exactement, il est vrai, celui qui commande: et ce n'est pas absolument la même chose. Entre celui qui gouverne et celui qui commande, il y a la politique: il n'est pas besoin de politique pour commander; elle est indispensable pour gouverner. — Et qu'est-ce donc que la politique >? La politique, c'est l'art de persuader aux autres qu'ils doivent obéir, et de leur donner l'illusion qu'en obéissant ils participent au gouvernement, ils gouvernent; la politique, ce sont les paroles qui accompagnent les actes, étant entendu que tous ceux qui parlent croient agir, mais que ceux qui agissent sont nécessairement beaucoup moins nombreux que ceux qui parlent; la politique, c'est la sauce qui fait passer le poisson — seulement c'est quelquefois la sauce qui ne passe pas, et rend le poisson plus indigeste... A l'origine, il n'y a pas de politique, parce que, dans la cité embryonnaire, il y a encore trop peu de monde pour que tout le monde n'agisse personnellement, ne travaille effectivement: il n'y a pas de place pour les fanfarons, les paresseux et les bavards. On donne en modèle & toutes les républiques la République Athénienne; mais la République Athénienne ne comptait qu'une poignée d'hommes, quelques milliers de citoyens. Les répercussions par millions ne sont pas les mêmes que par centaines. Lorsque j'étais élève caporal, le capitaine qui commandait notre peloton était un homme qui

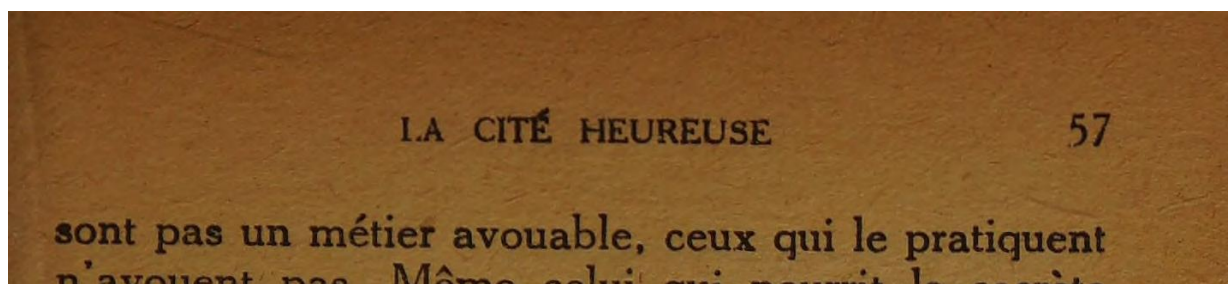
LA CITÉ HEUREUSE

ice accordée à la musique sur l'hip-
fait d'un petit garçon italien ? Mais
s observer que chef d'orchestre aussi
r, ces deux professions également
ui qui gouverne ?

we ya - grand et qui, avec l'effectif d'une compagnie, se plaisait & figurer, pour sa satisfaction, j'imagine, _ autant que pour notre instruction, des manœuvres de corps d'armée et d'armée. C'était ingénieux et passionnant. Mais ainsi quatre hommes au plus — représentaient parfois toute une division, et quatre hommes se dissimulent aisément dans une hutte de - cantonnier, par exemple, ce qu'une division ne saurait faire. Le résultat c'est qu'A chaque instant de — la manœuvre, on voyait un corps d'armée tout entier tourné par une division. __ : Au fond, les partis politiques sont constitués par . des capitaines, et même par des adjudants, qui rêvent de commander un corps d'armée. Une orientation politique, qu'est-ce que cela veut dire > Comment peut-il exister des orientations différentes ? Et le nord n'est-il pas toujours le nord, et pour tout le monde, l'orient n'est-il pas toujours l'orient et pas le Grand Orient ? Vous dites: « Le but peut rester le même, mais différents les moyens d'y atteindre; pour parvenir 4 tel endroit, je puis estimer préférable de prendre par la gauche, tandis que vous prendrez par la droite. » Soit ! mais si le but seul importe, et qui nous est commun, pourquoi ne serions-nous pas libres du choix des moyens et de régler 4 notre gré notre itinéraire >? Pourquoi ceux qui prennent le chemin de droite creusent-ils des fondrières dans le chemin de gauche, et les usagers du chemin de gauche, pourquoi placent-ils des chevaux de frise et des chaussetrappes sur le chemin de droite ? Les passions politiques ne sont que des passions comme les autres, et, A l'origine des rivalités de partis, il n'y a que des oppositions de caractères. ”

= LA CITE HEUREUSE — Si tous les hommes avaient le même caractère, ils auraient tous une même conception du bonheur des autres et de leur bonheur propre; ou plutôt leur propre bonheur ne risquerait pas de contrecarrer le bonheur des autres, et chacun pourrait être heureux & sa façon, qui est la meilleure, et avec le minimum d'embêtements, car la plupart des embêtements nous viennent de ces gens qui veulent tyranniquement nous rendre heureux à leur manière, qui n'est pas la nôtre, qui veulent nous persuader que nous sommes malheureux de ne pas vivre, de ne pas penser comme eux. Question de caractère, je le répète. C'est donc sur le caractère des hommes qu'il faudrait agir, c'est leur caractère qu'il faudrait s'employer à améliorer. La politique en soi, ça n'existe pas: ce n'est qu'une branche de la psychologie. Et c'est pourquoi « faire de la politique » m'est toujours apparu une expression assez basement saugrenue: on ne fait pas de la politique, à moins que l'on ne considère que ceux qui en font, qui se flattent d'en faire, opèrent & la manière des illusionnistes, hypnotiseurs et prestidigitateurs, — rien dans les mains, rien dans les poches!... Ne nous laissons pas imposer par des tours de passe-passe, ne nous laissons pas hypnotiser. Encore celui qui pratique ces tours, cet hypnotiseur, dans une baraque, un music-hall ou un salon, il est là pour ça, et nous, qui sommes venus pour assister à ses démonstrations et ses expériences, il ne nous a pas pris en traîtres, nous sommes venus de notre plein gré, entraînés par notre curiosité, sachant à quoi nous nous exposons et de quoi il retourne. L'hypnotisme et la prestidigitation politiques ne l'ont pas fait

nt ee un E iétied eran le: ceux qui le pratiquent : avouent pas. Même celui' qui nourrit la secrète ambition d'entrer dans les conseils du gouvernement, __ ou, pour parler plus simplement, de devenir député. = ou ministre, camoufle cette ambition avec d'autres; ou un père de famille, interrogé sur la carrière A la- Z = Sage il destine son fils, ne répondra pas: Je veux en faire un ministre! Un jeune homme, & qui l'on Beriandé ce qu'il veut etre, déclarera son désir et son dessein d'être ingénieur, avocat, médecin; il ne dira pas tout de go: Je veux être député! Aussi bien, si le métier n'est pas considéré ~ comme avouable, on doit avouer qu'il n'est pas, ou qu'il nest plus, très considéré. Un député, au cours d'une discussion dans un lieu public, et principalement s'il discute avec un contrôleur de chemin de fer ou d'autobus, peut bien menacer son interlocuteur de lui « montrer de quel bois il se chauffe », après qu'il lui aura décliné sa qualité de représentant du peuple, et pris a témoin le peuple qui l'entoure: on constatera que le bois dont se chauffe le député semble bien ne plus faire ni chaud ni froid aux contrôleurs ni A personne. Alors 4 quoi cela servira-t-il d'être député, si cela ne sert plus au député lui-même: ce n'est tout de même pas & nous ni aux autres que ça servira!... Je serais fort surpris qu'A une telle désaffection évidente du personnel politique correspondit chez les jeunes gens un désir ardent et ncuveau de prendre sa place. Mais c'est précisément, objectera-t-on, parce que le personnel politique apparait ainsi décrié, usé, que la place est & prendre et peut tenter ces jeunes gens. Ainsi des jeunes gens rêveraient de s'habiller avec des défroques, et parce qu'ils



LA CITE HEUREUSE voient lamentablement pendus au mur un chapeau — haute forme qui perd ses poils et une redingote ~ élimée au col et aux coudes, ils ne se tiendraient — pas de coiffer ce chapeau, d'endosser cette redingote ? Et quand je dis un chapeau. Haute forme et une redingote, vous savez bien que la politique du j jour se fait en feutre mou et en veston... Non, la jeunesse peut avoir, comme elle Ya dés l'enfance et je l'ai montré, le sens, le goat du commandement; ce qui l'en écarte, c'est précisément la politique, qui répugne 4 son tempérament, et qui n'est pas son affaire. Cela seul attirerait sans doute certains jeunes gens qu'on leur représentat la politique comme une espèce d'apostolat, et plus encore qu'ils y vissent une garantie de sérieux et de gravité avant l'Age, car on discerne souvent chez les jeunes gens ce désir, qui leur passera, d'être pris au sérieux, cette illusion que ce qui est seul important, c'est ce qui est ennuyeux et grave: ainsi, quand j'avais vingt ans, et pour me «'vieillir », je portais toute ma barbe, ou tout ce qui pouvait me pousser comme barbe... Apostolat, importance: sur le premier point, je me méfie; et sur le second, je ne suis aucunement d'accord. Ces jeunes gens, qui veulent aller 4 la politique pour « aller au peuple », seraient sagement inspirés en se demandant d'abord ot commence le peuple, E 3 et aussi, et pour commencer, ce que le peuple 3 demande. Le peuple, mais c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde; on ne va pas au peuple, on n'a pas besoin d'y aller, on y est, on en est. Et l'erreur

se croire obligé a & felle: peetae et at a tels préparatifs pour aller au peuple, comme si _ Yon s'accoutrait en explorateur, avec des bettes Sun casque colonial, des flèches empoisonnées et tout — un attirail de pharmacie, pour aller A Barbizon, > | -ar surpris un jour ce dialogue entre deux jeunes gens qui vont au peuple, sinon avec des bottes '3 d'explorateur, avec des bottines vernies. Et devant 3 les bottines éblouissantes du premier, le second _ s'émerveillait et s'informait: « Ou diable trouves-tu un tel vernis ? — Sur le pouce de mon valet de — ~~ chambre! » ~ J'ai senti chez le jeune apdtre A qui l'autre apêtre a _ adressait cette fière réplique, comme un petit fris- son d'admiration et d'aise: c'était le ton du com_ mandement*relevé d'un léger accent d'insolence, qui sonnait comme une revanche des homélies de © ~l'apostolat. Cela signifiait-il que les valets de chambre ne sont pas le peuple? Les autres valets de chambre, évidemment si, l'ensemble des valets de chambre: mais pas celui qui est 4 notre service. J'ai bien rarement vu un homme avoir la vie pri= vée de sa politique, appliquer sa politique 4 sa famille, A son entourage; or, je ne sais d'éducation plus facheuse que celle qui accoutumera les jeunes gens A faire ainsi deux parts dans leurs facons d'agir, leurs pensées, leurs sentiments, — la part de l'intimité, des commodités et des convenances, et la part du peuple: dire avec le vieux général du o Monde oa l'on s'ennuie — « fl faut de la tragédie pour le peuple! » — et passer sa soirée au music= hall... Ce que je trouve facheux, ce n'est pas d'aller au music-hall, surtout quand on a vingt ans, c'est d'af

— = LA CIT & HEUREUSE fecter, cependant, une inclination passionnée pour la tragédie, et de la conseiller aux autres. Mais pour ce qui est du music-hall, rien de plus naturel qu'il attire votre jeunesse, et que vous vous y plaisiez; seulement ne vous en cachez pas, avouez-le! Ne prenez pas devant le plaisir et ses frivolités ces attitudes gourmées et réprobatrices. Et ne prétendez pas que seules la sociologie et l'économie politique vous intéressent, A l'Ége ou vous ne devriez lire et retenir que les poésies de Musset! D'autant que j'ai grand'peur que vous ne dormiez sur vos traités d'économie politique et les savants ouvrages de vos sociologues; la seule différence entre vous, et d'autres plus frivoles, trop frivoles A votre gré, c'est que vous n'aurez pas lu Musset 4 vingt ans, ce qui est bien dommage!... Mais vous êtes ambitieux, vous vous imaginez que le crédit est fonction de l'ennui gu'on inspire, que le monde — et pas seulement le monde ot |'on s'ennuie, — est A ceux qui savent s'ennuyer et ennuyer tout le monde. Pas d'importance sans gravité, et pas d'autorité sans importance: important, être important, avoir de !|'importance! Comment avoir de l'importance si l'on se laisse aller A confesser que l'on aime les vers, et peut-être même que l'on en fait ?... Et ces jeunes gens, qui d'ailleurs n'ont pas lu Platon, se figurent que c'est Platon qui conseillait de chasser les poètes de la République: ce n'est pas qu'ils aient une animosité particulière contre les poètes, mais ils veulent et le plus tôt possible, et tout de suite si c'était possible, gouverner la République, y occuper, du moins, les postes les plus éminents. seh ie ee ee eee dens

S Reus que celles qui Saxit sae Bein: : ceux qui n'ont d'autre objectif dans la vie que les SS de cette hiérarchie officielle, avec le secret espoir de pouvoir enjamber les bas échelons, et sauter du premier coup en haut des plus élevés, que de Z faux calculs, comme ils risquent de se tromper, comme ils se trompent ! Je me suis toujours souvenu de cet ouvrier de _ portières, — & l'endroit où il se trouvait ainsi placé ~ de l'échelle sociale, et précisément en dehors de oo _ échelle sociale, il lui était certainement plus facile de juger de l'ensemble qu'A ceux qui s'acharnent, _ les uns derrière les autres, A grimper |'échelle, — je me suis souvenu de cet ouvrier de portières qui témoigna un soir, devant nous, d'une philosophie si profonde et d'une si parfaite connaissance des hommes envisagés d'après leurs valeurs réciproques. Comme nous sortions (je le précise sans vergogne) d'un music-hall des Champs-Élysées, homme se : Pe as] . 0 Sse ° précipita au-devant de celui de nous qui imposait - davantage, — il y a toujours ainsi, dans une compa* gnies, celui qui fait figure de chef soit par sa prestance, soit par son habit, ou simplement par un je ne sais quoi répandu sur toute sa personne, — homme se précipita au-devant de notre ami, et empressé, flatteur, mais plus cordial qu'obséquieux : — Votre voiture, M'sieu le Ministre ? — Je ne suis pas ministre, répliqua notre ami, avec un geste pour écarter |'importun. Celui-ci, nul_ lement démonté, insista: '— Votre voiture, M'sieu le Baron ? — Jene suis pas baron. zt Z

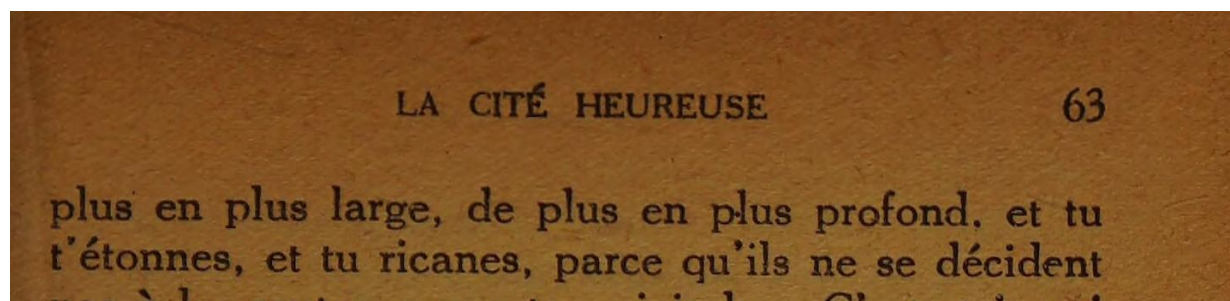
LA CITÉ HEUREUSE

61

Ceux qui se représentent ainsi la faveur du public, rejetant nécessairement, systématiquement, d'autres valeurs que celles qui sont officielles, hiérarchisées,

— Votre voiture, mon Prince ? — Je ne suis pas prince. Se? = ' ° ~* . Tout de même, l'homme, un instant, hésita; puis - se ressajissant aussitôt, il accentua son sourire, et cette fois courbé jusqu'à terre: — Voire voiture, cher Maître > ; Le pouvoir, l'argent, la naissance, et le talent, que voilà donc une progression ingénieusement, harmonieusement décrite! Et comment ne point souhaiter que la table des valeurs s'établisse, dans la cité heureuse, sur les bases mêmes ainsi indiquées et fixées par notre ouvrier de portières ? La naissance et le talent devront toujours primer l'argent et le pouvoir, parce qu'ils sont: personnels A l'individu, & sa race, qu'ils ne dépendent que de lui-même ou de ses aïeux de même souche. La naissance, elle est acquise une fois pour toutes, mais encore convient-il de s'appliquer à s'en montrer digne, et que descendre ne soit pas déchoir. Par ailleurs, qu'un appétit prématuré et immodéré du pouvoir ne te détourne pas, jeune homme, de t'efforcer vers le talent. C'est en quoi il sera bon que tu abandonnes & d'autres plus âgés, dont le talent est acquis, ou qui ont renoncé à en acquérir, le soin trop exigeant et absorbant des affaires publiques. Et au lieu de t'insurger contre ce que tu nommes dédaigneusement la « gérontocratie », sache gré aux vieillards de te permettre, de te procurer ainsi, le loisir d'être jeune. Quand tu dénonces ce gouvernement des vieillards, il m'apparaît que tu commets la même confusion que les femmes accusant les hommes de gouverner contre elles. Entre tes aînés et toi, tu creuses, de tes mains impatientes et fiévreuses, un fossé de Re) Reena ee ae eee ee Pei tramery er. fe

tonnes, et tu ricanes, eink qu wile ne se Mectiene Ale sauter pour te rejoindre. C'est toi qui 2 oignes deux, après quoi tu protestes: « Comme — se tiennent loin de moi! » # _Je répéterai pour les jeunes gens ce que j'ai dit — ur les femmes: chacun A sa place! Que les vieillards gouvernent avec leur expérience, leur sagesse; 'mais que _cette expérience, cette sagesse se fassent . souriantes et favorables & la grace des femmes et A_ Vardeur des j jeunes gens. Un gouvernement, aimable <pet bien avisé est celui qui permet & tous les oiseaux de chanter, & tcutes les fleurs de fleurir, et non seu_ lement le leur permet, les y encourage, cultive lui- ze -même les fleurs et appelle et recueille les oiseaux _ chanteurs: c'est celui qui maintient la liberté dans Vordre, et non seulement la liberté, la fantaisie... ~ Une charmante histoire anglaise est celle de cette ~ famille de canards qui habitait un parc de Londres coupé en deux par une grande avenue. La famille de _canards, après avoir pris un certain temps ses ébats d'un codté de l'avenue, pensa qu'il pourrait être ~agréable de changer de quartier et d'aller voir un peu ce qui se passait de l'autre côté. Voila donc pentis & la queue leu leu, cahin caha, se dandidant, suivant la mode des canards, le père canard, et la mère cane, et tous les petits canetons. Mais parvenus au bord de l'avenue, oti s'entre-croisaient sans -arrêt tous les moyens de locomotion inventés par les hommes qui n'ont pas dans l'allure et dans la "démarche la prudente modération des canards, nos canards se trouvaient fort embarrassés. C'est alors gu'un policeman vit leur embarras, et, de son baton levé, immobilisant la circulation frénétique, permit

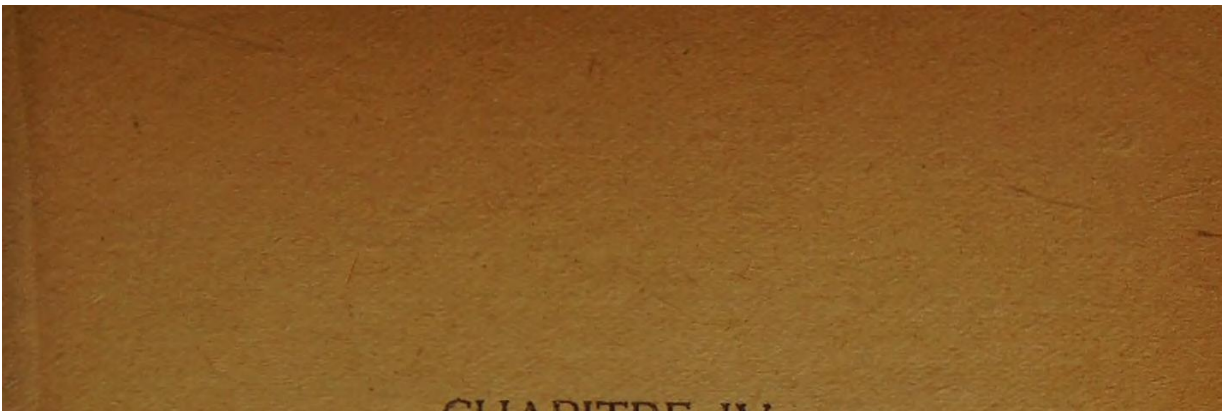


gouvernement.

au père canard, à la mère cane et à tous les petits canetons de traverser sans hâte, suivant la mode des canards, cahin caha, se dandinant, à la queue leu leu, devant la foule obéissante et captive des automobilistes, cavaliers et piétons.

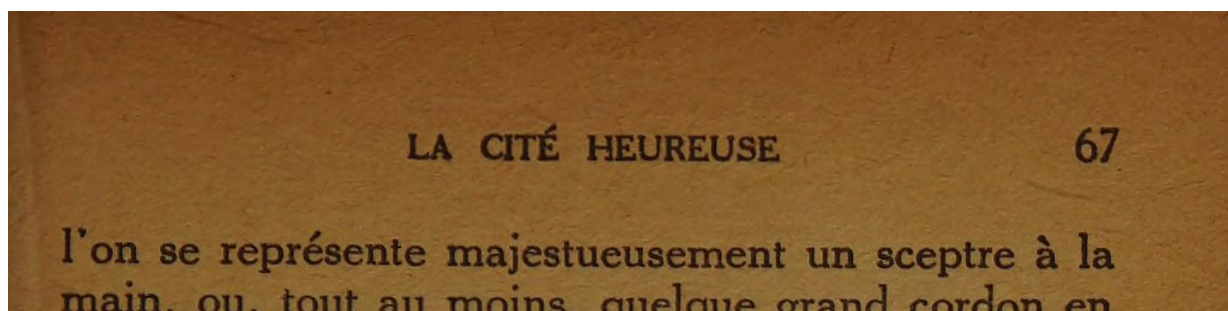
Voilà un geste de chef et le modèle des actes du gouvernement.

? > ~ CHAPITRE V _ Robinson. — Le fait du Prince. — Un pet
 secrétaire de rien du tout... — Les matières du programme. — Le glaive de
 la justice. — Habillez-vous richement. — Ponce-Pilate et Salomon. — Un
 juge de paix a compétence étendue. — Monsieur le septième juré. — Le
 joueur de bonneteau. — En mon éme et conscience... — Les montagnes de
 la Lune. — — Le goitt du roman. — La peine de mort. — La femme du
 chet de l'Etat — = s appelle-t-elle Clémence? — Le puits au milieu de la
 cour. — Le chéne et l'orme. Il n'y a pas de gouvernement d'un seul, sauf
 eut-être de Robinson a |'égard de Vendredi; et encore il n'est pas sir que
 Robinson, par instanis, ne subisse l'influence de Vendredi et, par consé /
 quent, dans ces instants mêmes, ne partage avec ~ Tui son autorité. . .
 Quelle que soit la forme nominale du _ gouver_ . nement, dont ici,
 d'ailleurs, nous ne nous soucions - pas, n/ayant pas dessein d'écrire sur la
 politique, _ IV' action de gouverner, c'est-A-dire de prendre une - série de
 décisions dont dépendent |'administration - de la cité, le sort et l'existence
 des citoyens, y ~ compris la vie et la mort, Ja paix et la guerre, cette ~
 action est déterminée par une volonié qui n'est jamais d'un seul, mais 'de
 plusieurs. Car on peut dis4 ; 25 2



cuter théoriquement, philosophiquement, sur le libre arbitre; ce qui paraîtra indiscutable, en pratique, c'est que ce qu'on appelle le « fait du prince » n'existe pas. Le « fait du prince » sera toujours, pour une part plus ou moins grande, sinon en totalité, le fait de sa femme, de ses parents, de ses amis, de ses maîtresses, de ses officieux, de ses conseillers ou de ses bouffons. Et celui qui agit malgré les avis qu'on lui donne, c'est bien encore d'après ces avis qu'il décide, puisqu'il en prendra alors précisément la contre-partie: on me dit blanc, je décide blanc; ou bien: on me dit blanc, je décide noir, — parce qu'on m'a dit blanc. La fameuse « volonté populaire », dont on parle tant, c'est elle, en définitive, qui toujours s'exerce, mais toujours par délégation, et, dirait-on vulgairement, de fil en aiguille; et ce tyran, si l'on y réfléchit, et sans qu'il s'en doute, est aux ordres du Café du Commerce. Les différences entre ce que l'on appelle les « ré-. gimes », — expression singulière qui évoque à la fois des médicaments et, hélas! des dattes... — les différences sont simplement du nombre des intermédiaires entre le Café du Commerce et le tyran, entre la volonté populaire et celui ou ceux qui auront charge de l'exprimer et de la mettre en œuvre. Il y aurait un graphique bien intéressant et assez surprenant & établir de ces cheminements de la volonté populaire à travers la cité, suivant la façon dont la cité est ou se croit gouvernée. Que de zigzags et d'entrelacs, qui rappellent les canalisations de force et de lumière, celles, aussi, des égouts |... Et l'on ne manquerait pas de constater également que, loin d'aboutir à l'Exécutif, — cet Exécutif que se pd GIGROR NE ML 6 pearl tea RK? weenie Cer A

l'on se représente majestueusement un sceptre à la main, ou, tout au moins, quelque grand cordon en -
 sautoir, — celui qui, dans la réalité, « exécute » est = un petit secrétaire de
 rien du tout, dont tout ainsi — est ce que l'on accomplissait des périodes -
 d'instruction % point faire mes vingt-huit jours durant la période exacte qui
 m'était assignée; la période qui vous était assignée était toujours celle qui
 vous gênait le plus; ne fallait toujours finir par faire ses vingt-huit jours — et
 A une période qui apparaissait peut-être plus — gênante encore que la période
 présente: n'importe, — on — commençait toujours par tâcher d'obtenir un
 sursis. Cette fois, le sursis m'avait été promis par un personnage
 considérable, tellement considérable que je ne m'étais plus occupé de rien,
 le président du — conseil en personne. Il me l'avait promis, formellement
 promis, et puis il n'y avait plus pensé, ou il avait pensé 4 des choses plus
 importantes. Mais, pour moi, il n'y avait pas de chose plus importante. La
 date de ma convocation approchait, elle était 14, et le président du conseil,
 lui, n'était même plus là, occupé 4 inaugurer au diable vauvert des ponts ou
 des statues... Alors, je me suis affolé: je ne voulais absolument pas «
 rejoindre »; j'ai tenté pendant vingt-quatre heures les démarches les plus
 saugrenues et les plus indiscretes; j'ai dérangé des gens qui s'y attendaient le
 moins et qui d'ailleurs n'en pouvaient mais, leur supposant des relations
 puissantes que je ~ alors on demandait un sursis; on ne doutait pas qu'il i



68 GT EURESE les suppliais d'aller déranger & leur tour: tout cela pour aboutir 4 un jeune sergent d'état-major, ren- — contré par hasard, que mon désarroi fit un peu. 3 sourire : — Vous voulez un sursis jusqu'au mois de no- — vembre, cher Monsieur ? — Quelques mots griffonnés sur un imprimé, et un coup de tampon: voilà PExécutif. I] est naturel que l'on applique a la tache gouvernementale les méthodes de division du travail sans lesquelles il n'y a pas de travail possible, ni, partant, de gouvernement. Le gouvernement peut affecter des formes diverses, le genre de travail que la cité, qu'il gouverne, attend de lui est toujours le même; et c est pourquoi sous tous les régimes, dans toutes les formes de gouvernement, tu retrouveras une même espèce de classification, correspondant 4 une série de matières semblablement et soigneusement compartimentées, comme les matières des examens: le meilleur élève est celui qui triomphe dans toutes les matières; le gouvernement qui excellera dans chacun de ses ministères sera le meilleur gouvernement. = Quand on consulte cette liste des matières, ou des ministères, qui, je le répète, est commune 4a toutes les formes de gouvernement et sensiblement la même dans toutes les cités, on est un peu surpris de voir, en tête de liste, s'inscrire un ministère bizarrement intitulé le « ministère de la Justice ». Est-ce 4 croire que tous les ministères ne sont pas des ministères de la justice, et que signifie ce compartiment: spécial — comme si, dans l'armoire 4 linge, on avait placé dans un seul' tiroir, & part, Kore. (re hail eG i day ART AS fs decyl

— objets concrets, précis, le commerce, l'agriculture, les travaux publics; mais la justice, — un ministère — Tous les de la justice: alors pourquoi pas un ministère de la LS RANE eT: — bonté, un ministère de l'honneur, et trois départements (puisque c'est le terme) ou compartiments — -particuliers pour la liberté, l'égalité, la fraternité? — TI n'y a pas un ministère de la gendarmerie, et les — mêmes gendarmes servent pour tous les ministères : la même justice aussi, suppose-t-on... . N'est-ce pas la gendarmerie qui a mission de- : faire respecter la justice puisque c'est elle qui a éga-Jement mission de faire respecter la Loi? Quand on dit « bête comme un gendarme », c'est bête comme la-Loi qu'il faudrait dire, — et hAtons-nous d'ajouter que ni l'une ni J'autre de ces dures expressions n'est A employer. Nous avons créé de toutes pièces, pour faire les malins, un type de gendarme un peu ridicule; mais dès que nous sommes devant un gendarme, et surtout entre deux gendarmes, nous n'avons plus envie de faire les malins. Un gendarme, dans le privé, est évidemment un homme comme les autres et il n'y a pas de raisons | pour qu'il soit plus bête que les autres, pas plus qu'il n'est plus effrayant. La crainte des gendarmes, indispensable a toute société policée, il est indispensable de nous !'inspirer par des idées associées, — l'idée du « glaive de la justice », par exemple, qui n'est qu'un symbole, — et par des images directes, qui tiennent au cos"tume, un costume qui soil propre a frapper l'ima_gination. Ainsi toute tentative pour simplifier le

la lavande qui doit parfumer le linge de toute l'armoire...

Tous les autres ministères correspondent à des objets concrets, précis, le commerce, l'agriculture, les travaux publics: mais la justice, — un ministère

< 7 ~ costume des gendarmes est une erreur de t ery . = ' . a-t-on
 supprimé ce chapeau qui n'était qu'à eux et que l'on nommait précisément
 un chapeau de gendarme ? Ne proteste pas: — Nous ne sommes plus des
 enfants !... A -Végard de la justice, nous sommes toujours des enfants et plit
 A Dieu que nous conservions toute notre vie ce sens de la justice que
 possède l'enfance. La justice, telle qu'on la pratique entre hommes, telle
 qu'elle résulte de l'application des lois, ne saurait être qu'une
 approximation, puisque la loi, applicable A tous les cas, ne peut répondre
 qu'à une moyenne: approximation, moyenne, — cest-A-dire ce qui n'est
 jamais tout A fait injuste, mais jamais, non plus, tout A fait juste. Les deux
 juges demeurés les plus célèbres ne sont-ils pas Salomon et Ponce-Pilate?
 Ponce-Pilate ne dit ni oui ni non, et se lave les mains; et il-faut reconnaître
 qu'avec sa façon de chercher & satisfaire tout le monde, le jugement de
 Salomon ne satisferait personne, et, sinon inique, est certainement absurde.
 Du moins n'agissons pas avec les juges comme on a fait si légèrement et
 malencontreusement avec les gendarmes, n'enlevons pas A ceux-là leur
 toque comme & ceux-ci leur chapeau. Le costume du juge n'est pas
 seulement l'appareil de la justice, il est la justice elle-même. Nous
 connaissons tous des magistrats à la ville; ce sont des gens comme vous et
 moi, dont l'opinion est estimable mais ne fait pas force de loi; et ce n'est
 point, je suppose, parce 'que notre partenaire au bridge est premier
 président & la cour d'appel que nous admettrons bouche ique et une faute de
 psychologie. Par quelle aberration sp aie iinieals Nisin ae AN in pe ah i)

3 7 ee ae: . ee ita = lose que nous aurions| da, comme a l'affirme
_ attaquer pique et nous défausser de notre valet de Pour que nous lui
reconnaissons le droit de' pro- 5 noncer un jugement qui nous
impressionne, un juge= ment devant lequel nous nous inclinons, même sice
__ jugement n'est pas le ndtre et nous donne tort, il faut, de première
nécessité, que lorsqu'il prononce t 2 son jugement, quelque chose le
différencie de nous - _ et le marque comme un juge, — et c "est sa toque et
c'est sa robe. 3 J'ai eu jadis un camarade de |'Ecole de Droit qui avait été
nommé juge de paix en Algérie, « juge de _ paix A compétence étendue »,
comme on dit la-bas, ce qui est flatteur pour-les juges de paix algériens,
mais un peu humiliant pour les juges de paix de la Métropole, puisque l'on
semble souligner par contraste le peu d'étendue de leur compétence. Mon _
camarade, qui était un gaillard assez gros pour son _ ge et pour tous les
Ages, efit sans doute préféré une compétence moins étendue et une
température plus modérée, mais comme il était aussi subtil qu'il était gros,
par les fortes chaleurs d'été, quand il lui fallait tenir audience, il avait
imaginé de siéger dans un bain de siège; a la faveur de sa robe, qui couvrait
le tout, ni vu ni connu. Vous voyez bien que, pour un juge A compétence
étendue d'Algérie, la robe est indispensable. Sans la robe, il n'efit été qu'un
homme qui prenait en public un bain de siège; avec sa robe, il prenait tout
de même son bain de siège,' mais c'était un juge. Peut-être éprouverait-on
moins de déboires avec les jurés si on avait soin de les habiller, pendant la
session, d'un costume approprié.

- quis Louis XV, conservent la démarche et les gestes de leur faubourg d'origine; croyez que, sous le: man~ teau vénitien ou l'habit brodé, s'ils n'ont pas tout a fait l'air de marquis ou de riches marchands, ils sy - efforcent, et qu'ainsi parés, ils ne se sentent plus, au fond d'eux-mêmes, exactement les mêmes. Ignore-t-on qu'il suffit de coiffer d'un béret la tête d'un jeune soldat pour lui communiquer presque aussitdt les vertus ouerrières des chasseurs 4 pied ? Et tel qui avait accoutumé de ne porter que des vestons noirs ou bleu marine, sanglés & la taille, et avec un col officier, n'en était-il pas arrivé, quand il se présentait au guichet d'une gare, 4 demander, de "a meilleure foi du monde, un « quart de place mili-taire » qui, sur sa mine et rien que sur sa mine, ne lui fut jamais refusé ? ~ Je suis persuadé que ce représentant de commerce que voici, brusquement invité & représenter pendant quelques jours ou quelques heures non plus seulement son commerce, mais, concurremment, la justice populaire, se sentirait moins gêné, moins éberlué, si, pour s'asseoir sur les bancs du jury, on mettait A sa disposition un costume de magistrat populaire, en effet, dont plus commodément, croyezmoi, du même coup, il revêtirait l'ame. Oh! je sais bien que, durant l'exercice de sa brève magistrature, on s'appliquera & lui témoigner autant d'égards que s'il portait pour tot de bon une robe de magistrat. Comme on est poli, déférent, empressé avec lui, les avocats, les juges, tous tendus vers son visage, guettant un froncement de ses On s'est souvent gaussé de ces figurants qui, = dans quelque pièce historique, splendidement vêtus — en riches marchands de Venise ou en élégants mar-

— Pee LOST e Ee CPAP Cn OPS Pn CA 8 Ter

we ae n'est pas qu'a se doive ees see ; se mouvements
 d'éloquence, puisqu'un mot de trop, une question imprudente, susceptible
 de révé- | Aer: son opinion sur les faits de la cause, la culpabilité ou
 V'innocence de]'accusé, et l'affaire pourrait — Être renvoyée A une autre
 session, avec tous les frais de la nouvelle session & sa charge: merveil- —
 lense précaution contre les bavards, dont on voudrait trouver l'analogue
 dans d'autres enceintes et __ pour beaucoup d'assemblées !... : Lors donc
 qu'un juré ouvre la bouche? c'est _ généralement pour proférer des propos
 d'une rare _ "insignifiance. N'empêche que ces propos sont re- — | _ cueillis
 comme des perles ou des pierres précieuses, "que président, procureur,
 avocat, font assaut d'hom-__ mages et de compliments 4 son-endroit, que
 c'est a qui, de l'accusation et de la défense, manifestera ~ une admiration
 plus flatteuse pour l'esprit d'A-propos, la perspicacité, la sagacité de
 Monsieur le troi'sième cu Monsieur le septième juré: . _ — «Il n'a pas
 échappé 4 !'attentive clairvoyance ~ de Monsieur le septième juré... »,
 proclame la robe rouge; — __ « Monsieur le troisième juré nous fait
 justement _ remarquer et c'est une remarque 8 la fois lumineuse et
 profonde... », renchérit la robe noire Que serait-ce si le juré portait
 luicemême une robe mi-partie noire, je suppose, et mi-partie rouge... A la
 différence du ees professionnel, le magistrat populaire ne peut pas couper
 les effets oratoires de l'avocat, interrompre au beau milieu la plaidoirie, en
 affirmant sa religion suffisamment

SET ‘ “LA ciTé HEU éclairée et que ca va comme ca. Peut-être, au reste, © n’en aurait-il aucune envie, car il est, moins qu’un — professionnel, blasé sur |’éloquence, et il en sou- © haite et il en prendra pour le peu d’argent qu’on lui alloue :]’indemnité des jurés se paie avec. peu d’ar- ~ gent et beaucoup de paroles. Ceci donnera une conception singulière de la justice que l’on vous puisse tenir quitte du délit ou du crime qui vous est reproché, que vous avez commis, suivant les paroles que |’on aura mises autour, que l’on condamne ou acquitte sur ces paroles autant et plus que sur les pièces, et qu’il n’y ait plus, au total, ce qui est juste ou injuste, mais ce qui est éloquent, persuasif et subtil, ou ne l’est point, — bref que ce soit l’avocat autant que son client que l’on juge. « Prends |’éloquence et tords-lui son cou »), protestait le poète; mais si tu tords le cou de l’éloquence, c’est le cou de l’accusé qui sera coupé... Je n’ai jamais assisté A une audience, sans évoquer impérieusement des camelots sur le boulevard, ou des joueurs de bonneteau. Comme au bonneteau, il y a l’as de cceur dont il s’agit de distraire votre attention, au milieu d’un flux de paroles prononcées avec autorité: — « Ot est-il? I] est ici... lH est la... Le voici: ot est-il ? » — et cet as vagabond, cet aes fantême, c’est la responsabilité du crime, c’est la culpabilité du client. Et c’est encore, cet avocat, le camelot impérieux et volubile qui veut absolument vous persuader de l’excellence de son fixe-chaussettes supérieur A tous les fixe-chaussettes dans le monde, qui ne vous lachera pas avant que vous ayez acheté ses nouvelles lames de rasoirs auprès desquelles il n’est de lames qui existent, ni de rasoirs... Sur le boulevard, ; : R. bes 3 F \$

UREUSE

ça. Peut-être, au reste,
car il est, moins qu'un
quence, et il en sou-
peu d'argent qu'on lui
se paie avec peu d'ar-

on singulière de la jus-
ir quitte du délit ou du
que vous avez commis,
aura mises autour, que
sur ces paroles autant

r du ne ee passants s “shtreupentsy sont toujours libres de s’en aller. Sur les banches ‘du i jury, les magistrats populaires qui, eux, ne peuvent _ bouger, devront écouter la démonstration tout _entière, et finiront par se laisser imposer les lames” _de rasoir ou le fixe-chaussettes. Quel résultat magnifique, quel triomphe! Un _ homme a été assassiné, un coffre-fort dévalisé, une _ 4 maison incendiée: voici l’assassin, le cambrioleur, — _ Vincendiaire; voici son couteau, sa _pince-monseigneur, son bidon de pétrole; il s’agit de faire — _ déclarer par douze braves gens qu’il n’y a eu ni ‘assassinat, ni cambriolage, ni incendie; et ils le déclarent « en leur Ame-et conscience »; ils déclarent que l’assassin n’est pas coupable d’avoir - ~assassiné, le cambrioleur d’avoir cambriolé, l’incendiaire d’avoir incendié. J’entends la distinction subtile: la réponse du jury n’est pas pour nier la matérialité du crime, mais la culpabilité du criminel qui l’a commis. En - assassinant, en cambriolant, en incendiant, le client de l’avocat n’a pas été coupable. Qu’aurait-il donc fallu pour qu’il fat-coupable ? Que son avocat eût moins bien plaidé. Talent de l’avocat A part, il est un fait que l’on acquitte plus couramment un assassin qu’un banquier véreux. I] faut bien se rendre compte que les juges prononcent & la fois au nom de la morale et de la société, qu’ils ont cette double mission de se montrer les gardiens de l’une et les défenseurs de l’autre. Or, un problème de sécurité se discute moins qu’un problème de morale, ses données se présentent avec un caractère d’évidence que la morale n’a pas toujours. Evidemment, cet assassin a eee 8

commis une faute, un crime, mais recommencera- _ t'l?

L'assassinat, A part de rares exceptions, est moins un crime d'habitude que le faux en écritures __ publiques et la banqueroute frauduleuse. Et puis, j'l -y a toujours l'excuse pathologique, si troublante, et si commode. Est-ce que celui qui tue n'est- pas toujours une espèce de monstre, partant un fou, ou un demi-fou? Celui qui réussit à exploiter les brouillards de la Tamise et les montagnes de la lune, celui-là n'est certes pas un fou, et bien au contraire: il doit être singulièrement subtil et intelligent. . Et surtout, lui, presque à coup sûr, il recommencera: il y a des dons que l'on ne veut pas laisser perdre; demanderez-vous à cet avocat, lorsqu'il vous aura persuadé de l'innocence d'un criminel avéré, lui demanderez-vous de ne plus utiliser un si brillant et dangereux talent ? Quand on a les qualités de persuasion nécessaires pour présenter les © : brouillards de la Tamise, et les montagnes de la lune comme un placement de père de famille, ce n'est pas pour s'arrêter en si beau chemin: tous les brouillards y passeront et toutes les montagnes, et tout l'argent des clients persuadés y passera également... C'est pourquoi le banquier véreux, le financier marron appaissaient aux représentants de la défense sociale comme un danger public plus direct et plus constant que l'assassin lui-même: notre brave homme de juré ne pense guère qu'il pourrait être assassiné, surtout par cet assassin que son avocat vient de montrer sous l'aspect d'un si brave homme; tandis qu'il n'est pas sûr de ne point placer ses économies dans les montagnes de la lune 'ee eee UES SO
LEENA MONTE POT OF 8 tT: Ste RD Ama

a déjà -peut-être même les y avait-il placées eS 'On se plaint beaucoup de |'inconcevable indul_gence, de la faiblesse de la répression, en matière _ de crime passionnel. J'y verrais volontiers ce vieux _ fond romantique qui dort au coeur des tres les plus" -calmes: — « Enfer et damnation !... Elle me résis-__ tait, je lai assassinée!... » : : Sere ' Et d'autant plus sont calmes, en effet, ces bons — _ bourgeois paisibles devant qui seront évoqués les — _ orages de la passion, la passion dont on meurt, la — passion qui tue, eux qui savent bien qu'ils n'en =e - mourront point, eux qui se sentent si loin et A l'abri _ de ces orages, d'autant plus seront-ils disposés An'y voir qu'un spectacle étonnant et pathétique, comme un épisode de roman-feuilleton, la grande scène — ~ d'un mélodrame, ou d'un film cinématographique. Ils n'ont pas |'impression d'être lA pour juger et - punir, ou, s'ils jugent, c'est en critique thé&tral et _ littéraire, ils jugent le jeu des acteurs, l'intérêt de ~ Vintrigue, et pour un peu, 4 l'occasion, ils ne se " tiendraient pas d'applaudir. . Ce n'est pas aux jurés, qu'il faudrait réclamer plus de sévérité pour les crimes passionnels, c est d'abord aux romanciers, c'est d'abord aux dramaturges. L'honnête et pacifique juré, qui acquitte l'amant qui a égorgé sa maitresse, la maitresse qui, d'un coup de revolver, a abattu la femme de son amant, ce mari honnête et pacifique, ce célibataire tranquille, songe 4 quelque roman ou quelque pièce de théAtre dont il serait ainsi devenu, par une aventure exceptionnelle, un peu le collaborateur- En outre, pense-t-il, qu'est-ce qu'il risque ? Ces choses lA ne lui arriveront pas, et ces gens ne sont pas _ dangereux pour lui... FATTY iw

78 LA CITE HEUREUSE Le châtiment ne doit pas seulement être juste, il doit être efficace et, pour cela, exemplaire: celui que tu condamnes, ce n'est pas pour l'empêcher, lui seul, de renouveler son crime; c'est pour dissuader ceux qui seraient tentés de l'imiter, et de renouveler son crime à sa place, c'est pour leur donner à réfléchir. Celui-là, que tu acquittes, eh! sans doute, je dirais volontiers qu'il l'a échappé belle, et qu'il aille se faire pendre ailleurs, que c'est bon pour une fois, à condition que cela ne devienne pas une habitude, et que, pour cette fois, mon Dieu, c'est tant mieux pour lui!... Oui je dirais volontiers tout cela si Je ne craignais que cet autre, voyant celui-là que tu acquittes, ne pensât aussitôt qu'il n'y a vraiment pas besoin de se gêner... Cette nécessité d'un châtiment exemplaire, c'est la raison de la peine de mort, ou son excuse. Il est incontestable que l'on ne trouvera jamais rien de mieux, — guillotine, potence, ou chaise électrique, les modalités n'importent guère, — pour inspirer au criminel sinon l'horreur du crime, du moins la crainte de ses conséquences: il n'est prison à laquelle ne puisse vous arracher une révolution, — ce Latude, quel souvenir exaltant et consolant pour un prisonnier perpétuel ! — il n'est bagne d'où l'on ne s'évade. Les jurés le savent bien, quand les hante le cauchemar de l'erreur judiciaire, et qui semblent alors accorder les circonstances atténuantes, non à l'assassin mais à eux-mêmes: les circonstances atténuantes qui ne sauraient atténuer l'assassinat commis, — en quoi peut bien consister un assassinat atténué ? — mais seulement la peine encourue. Cet individu, pourtant, est coupable ou ne l'est pas) mmm ammmmmmm antes at ia tai ie sd Oe ee eee eee

2 we a wt + as: s'il est coupable, fr able, relachez-le. Vous préférez un moyen terme, ~ 5 i 4 vous préférez vous tromper, puisque de toute façon, . a ~coupable. C'est, en somme, une assurance prise en votre faveur, autant qu'en faveur de celui qui en _bénéficie. _ Si les hommes, lorsqu'ils rendent la justice, étaient sûrs que c'est la justice qu'ils appliquent, ils "se montreraient moins inquiets et moins hésitants. Mais ceux même qui ne croient pas 4 un monde meilleur savent bien que la justice n'est pas de ce 'monde, c'est-à-dire que les individus appartenant ' & une même société, c'est toujours plus ou moins -arbitrairement qu'ils se divisent en justes et injustes, 'comme, d'ailleurs, un arbitraire analogue ou presque distinguera les sensés et les insensés. - Il n'y a pas, hélas! de cité possible sans asiles et "sans prisons. Mais où l'incertitude commence, c'est & savoir quels sont, dans la cité, ceux qui seront envoyés dans les prisons et les asiles, et ceux par qui ils y seront envoyés. C'est pourquoi demeurera toujours contestable le droit de la société & envoyer un individu qui lui nuit ou qui la gêne, non plus dans une prison ou un asile, dont plus ou moins tôt, plus ou moins commodément, on peut toujours revenir, mais à la mort, d'où l'on ne revient pas. Est-il beaucoup plus légitime de tuer les assassins ou de tuer les aliénés? Les seconds peuvent être aussi dangereux, et les premiers sont peut-être également irresponsables. C'est toujours la théorie de la appez-le; s'il n'est pas comme une cote mal taillée, c'est-à-dire qu'à coup sûr 0U vous punissez un innocent (et un innocent est toujours trop puni), ou vous ne punissez pas assez un

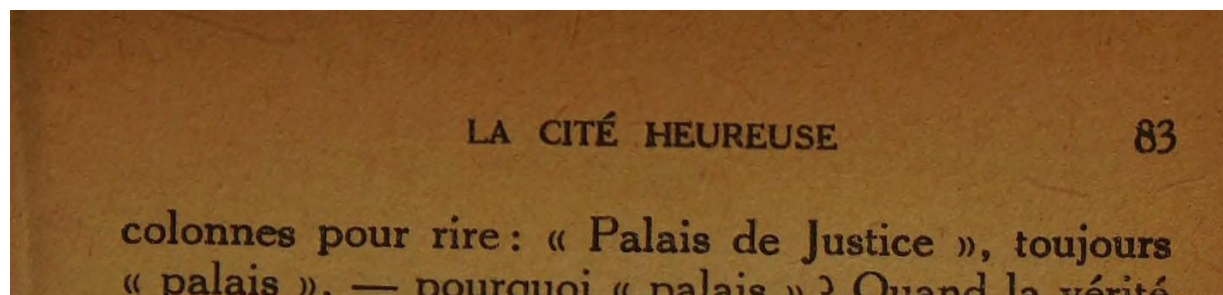
brebis galeuse: or, la brebis galeuse, qui lui a donné la gale? Si les autres brebis du troupeau s'écartent de la brebis galeuse, elles ne l'empêchent pas de brouter ni de vivre, il n'y a point parmi elles de juge ni de bourreau; et si la brebis galeuse est exécutée, ce sera par nous, les hommes, c'est-à-dire, ' en somme, dans un autre « monde », par un jugement et une volonté qui n'appartiennent pas du troupeau, 'de la « société » des brebis. On n'a certes pas fini de discuter, sinon sur l'opportunité et l'efficacité de la peine de mort, sur le droit des hommes de la prononcer et de l'appliquer. La question de la peine de mort est de celles qui — sauf pour ceux qui en ont été frappés, — semblent bien ne devoir jamais être résolues, tant les arguments pour et contre s'affrontent avec des apparences | égales de vérité profonde et d'autorité. Il existe ainsi un certain nombre de problèmes sur lesquels l'accord ne se fera jamais, faute d'une solution suffisamment évidente, et dont l'évidence triomphe et s'impose. On peut citer le même exemple d'incertitude en ce qui concerne le maintien ou la suppression des répétitions générales, Sans contester que, tout en intéressant plus de monde, — le monde du théâtre est plus étendu que celui des assassins et l'on fait encore plus de bruit de tout ce qui le touche, — la suppression des répétitions générales aurait des répercussions moins profondes que la suppression de la peine de mort. Un homme qui doit être bien anxieux, pour ne pas dire, plus vulgairement, un homme bien ~ cruellement embêté, c'est le chef de l'Etat qui revient, comme attribution essentielle, le soin de — décider si la peine de mort, sans être supprimée en

—

‘sir que cela ne l'intéressera jamais ? tian ; : Pd 2 _oit, le sera en fait, et il un condamné & mort, le tance que le droit. <s ee: Je m'étonne que, pour la désignation d'un chef de ae _VEtat, on ne e'inquiète jamais de savoir s'il est personnellement, adversaire ou partisan de la peine — de mort. I] y a pourtant des gens que cela intéresse © au premier chef; et qui même peut prétendre A coup Il est vrai que l'on ne s'inquiète pas de savoir — non plus s'il est adversaire ou partisan du maintien, pendant la quinzaine qui suivra le 1* janvier, des Petites baraques installées sur les boulevards pendant la semaine qui précède. Et cependant, il est de notoriété qu'avec le droit de grace, le droit. de' prolonger de quinze jours le stationnement sur Jes boulevards des petites baraques du |* janvier, est la seconde attribution personnelle et essentielle du président de la République française. : Lorsque le Président est: marié, on n'ignore pas qu'une galante tradition s'est établie pour qu'en ce gui concerne leg petites baraques, le droit du Président soit délégué & la Présidente. Croyez qu'en ce qui concerne les condamnés A mort, il est infniment prbable que la Présidente aura également son mot @ dire, — quand ce ne serait qu'a table ou, en tête a tête le soir, avant de se coucher, — ef vous vous tromperiez en affrmant que ce mot sera hécessairement un mot de clémence: on a beau avoir fait de Clémence un prénom de femme (et pourquoi n'y a-t-il pas aussi des femmes qui se prénomment Justice ?), j'ai été souvent frappé d'une réaction féminine devant le crime beaucoup plus brutale et violente que celle des hommes, et qui 6

qué lorsque tout est connu, manifeste, et que la é HEUREUS irait
 volontiers jusqu'a |'exécution immédiate, jusqu'au_lynchage. . g Combien
 de femmes qui ne comprennent pas" : que l'on s'embarrasse d'un
 formalisme si comp '| condamnation ne saurait faire question plus que le —
 crime même: impatience, spontanéité, ou, tout — simplement plus de bon
 sens et de franchise. i On se moque du médecin de Molière qui entend —
 que son client ne meure que selon les règles de la médecine: n'y a-t-il de
 vérité que selon les formes de la Justice ? Dès le début d'une audience,
 qu'est-ce que cet, « interrogatoire d'identité », ot l'on demande notam-
 ment au prévenu des choses que l'on sait aussi bien que lui, ses nom,
 prénoms, date et lieu de naissance ?... Comme la Justice apparaît peu stire
 d'elie, peu' sare d'être la justice avec un petit j, qui a besoin. d'organiser
 une machine si puissante, avec tant de 'rouages compliqués, comme pour
 faire peur aux autres, et, d'abord, pour se faire illusion A ellemême!... Un
 marteau-pilon pour écraser une noisette : — ou encore, dans une toute
 petite gare, cett grue immobile, que l'on voit le bras en l'air, avec, inscrit au-
 dessous, le « poids limite », une limite que l'on sait bien ici, dans cette toute
 petite gare, ne devoir jamais être atteinte, le chiffre formidable d'un poids
 dont on ne voit vraiment pas avec quoi il pourrait 6tre obtenu... Avez-vous
 réfléchi & ce que cette expression avail de démesuré et d'inconvenant: «
 Palais de Justice » ' Palais, oui, palais, même l'humble immeuble de sous-
 préfecture, avec son fronton minuscule, et set : b : I Por eA "y

habite un puits, faut-il un palais pour la justice? — Et si encore le puits de la vérité était au milieu de la cour du Palais de Justice !... Mais il n'y a pas — non plus de ministère de la Vérité! go: 2 Qu'est-ce au demeurant que ce ministre de la _____ Justice qui ne juge pas, qui ne plaide pas, et qui iP ; n'a même pas de toque galonnée, ni de robe A _ rabat? Est-ce que l'idée de justice est compatible avec l'organisation d'une hiérarchie ? Une balance, ie — cette balance qui sert précisément de symbole — a la justice, — une balance est juste, une fois pour toutes, et ne l'est pas ou plus ou moins. Pour le dernier des juges de paix, l'idée de justice est la même que pour le premier président de la Cour de Cassation. Pourquoi ces degrés de juridiction, qui vont jusqu'à la cassation, en effet? Si l'on admet qu'il soit des jugements susceptibles d'être cassés, ce n'est pas le jugement seul qui devrait être cassé, mais c'est le juge. j On se plaint parfois qu'il n'y ait pas assez de magistrats, tant est grande l'affluence des plaideurs; mais y aurait-il des plaideurs s'il n'y avait pas un seul magistrat ? Et que dis-je des magistrats quand on songe 4 cette nuée abattue sur la justice comme les frelons sur un beau fruit: du beau fruit, que restera-t-il ? Dans cette salle, 4]'entrée du palais de justice (palais, ou bien halle >), qui s'appelle la salle des pas-perdus, il n'y a pas que les pas qui soient perdus!... La vie chère, une majoration insensée et sans cesse renouvelée et croissante des denrées de première nécessité, qui en dénonce-t-on comme responPee ve



Se, ~ gables? Les intermédiaires. Ne crois-tu pas que ce 4 sont également tous ces intermédiaires qui ont été placés entre les hommes pour régler leurs rapports -q@intérêts matériels et moraux, individuels et 80- — ciaux, ce ‘sont ces intermédiaires qui ont la plus — grande part de responsabilité, ainsi que dans la vie chère, dans la vie injuste et méchante ? ’ Un avoué, un notaire, un huissier te conteront les — drames que représentent une saisie, un testament, — un divorce; et tous renchéiront sur’ le vilain et ~ déplorable spectacle que leur offre | humanité, — ce — créancier impitoyable, ces héritiers avides, ces 3 époux cyniques: « Ah! si nous voulions écrire. ce gue nous voyons!... », ajoutent-ils parfois; et ‘il apparaît, certes, que s’il y avait autant de vocations littéraires parmi les officiers ministériels que parmi les officiers de marine, la concurrence serait redoutable pour les romanciers de profession. Mais; a la base de la plupart de ces questions d’intérêts, n’y avait-il pas seulement des questions de personnes et des questions de sentiments? La © plupart des intermédiaires ne sont que pour diviser © - davantage les personnes en cause et embrouiller les © sentiments. la conciliation ne s'obtient pas au : commandement, et ce n'est pas pour arranger une 3 affaire que j’irai chercher un parfait honnête homme, — peut-Être, mais un étranger et qui par-dessus le — marché je paie des pices. Avec des cas d’espèce, on fait des lois, et ce sont les précédents, et c'est la jurisprudence: mais 1 la jurisprudence n'est jamais gue de la justice en — série, de la justice standardisée; il n'y a pas plus | de précédents qu’il n’y a identité entre deux pho- © tographies anthropométriques; et quand on a légi2s Pe te 4s See

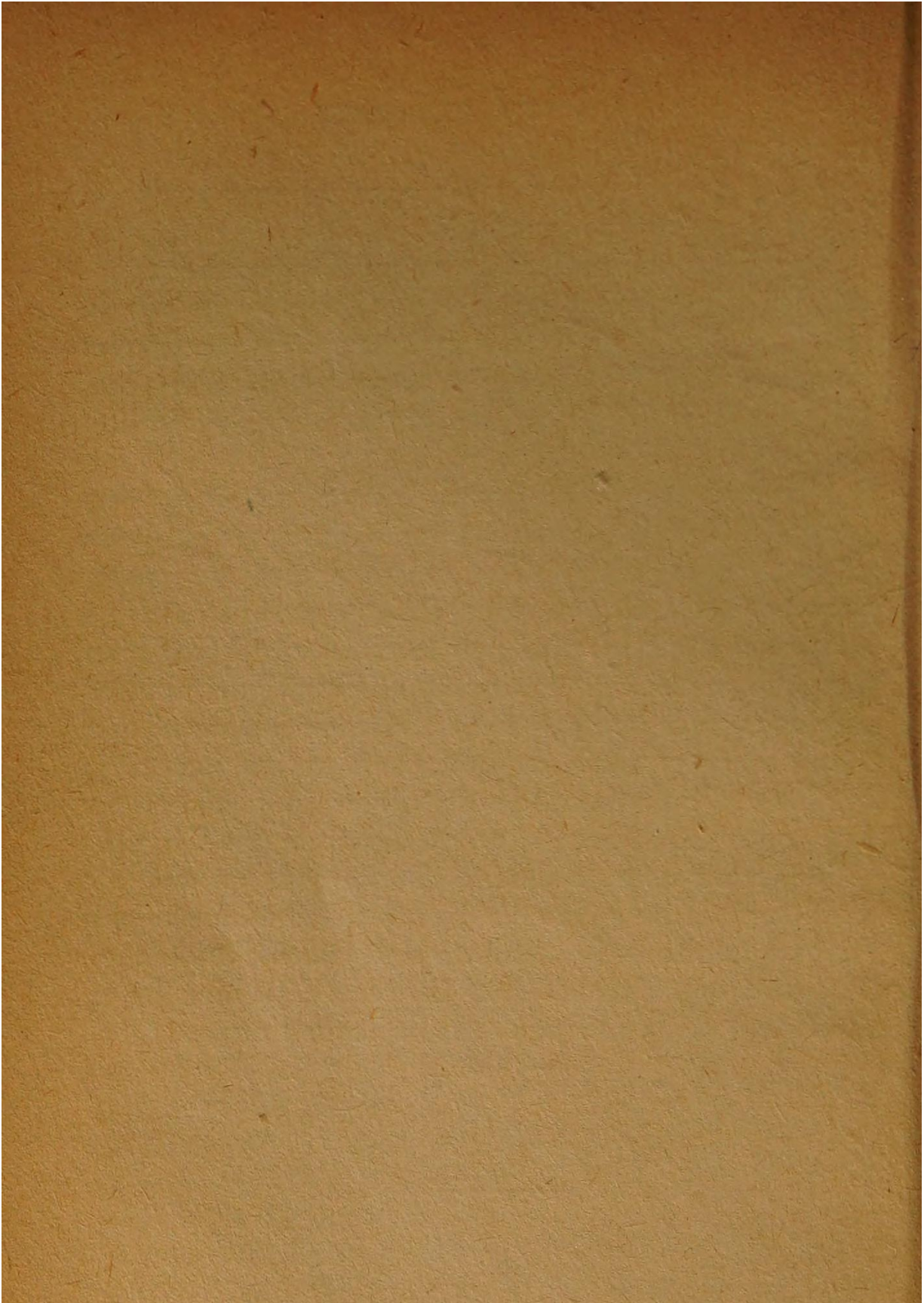
rit même pour boned soit interprétée, pace 4: Reormentse ? Ou alors c'est que cette loi est mal faite, mal rédigée, qu'elle manque de généralité. Heureux les hommes qui pourraient être Apa - propres légistes, leurs propres juristes et leurs" x propres juges, c'est-A-dire qui pourraient se passer _ des uns et des autres, juges, juristes et légistes! Pius — - heureuses donc les plus petites cités, car il faut bien _ reconnaître que c'est pour vouloir s "appliquer au plus — _ grand nombre que se fausse l'idée de justice ni tout a fait injuste, mais de moins en moins juste: on se flatte d'organiser, de distribuer la justice pour tous, on n'organise pas, on ne distribue pas l'équité. Reverrons-nous la justice rendue sous un chêne > Mais avec le bois du chêne on a fabriqué les sièges _des magistrats et les lambris des salles d'audience. _ La justice sous un chêne >? Ce sera déjà bien beau si on ne nous la fait pas attendre sous l'orme. vor SESE aa pia

LA CITÉ HEUREUSE

85

féré les cas d'espèce, on s'aperçoit que la loi et l'espèce ne concordent plus.

Des gens qui parlent la même langue n'ont pas besoin d'interprètes entre eux. Quel besoin que la loi, la même pour tous, soit interprétée, expliquée, commentée? Ou alors c'est que cette loi est mal faite, mal rédigée, qu'elle manque de généralité, de clarté.

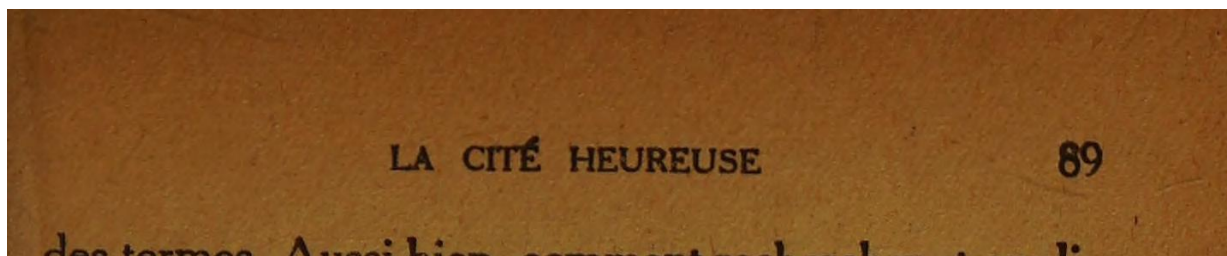


CHAPITRE V - -... L'intérieur. — Jamais deux sans trois. we 2
Liberté, égalité, fraternité. — Un habit _ de préfet. — Monseigneur et
Monsieur. _ — Le dîner des chefs de _ service. ae Toutes voiles dehors. —
Le tapis de la préfecture. — Les cigares. — La poigne. — La pite
électorale. — Si j'étais le préfet de police... — L'ordre et la morale. — La
sortie du mètre. — La pubonne soirée. — Le feu d'artifice. — Sonneries de
cloches. — Le ministre de V'Intérieur n'est pas le bon Dieu. Un ministère
de la justice, c'est dire plus que !'on ne peut tenir; un ministère de
|'intérieur, c'est ne rien dire du tout ou parler par énigme. Quel est cet
intérieur, et |'intérieur de quoi, par rapport & quoi ? “Dans le char de l'Etat,
tout se passe & |"intérieur: il n'y a pas de places & côté du cocher, pas
d'impériale... L'intérieur, par rapport A l'extérieur, évidemment; mais est-ce
que l'intérieur ne réagit pas sur l'extérieur ? J'avais un ami qui, pour avoir
occupé des postes administratifs importants, se Alattait d'avoir l'esprit
méthodique, et qui répétait 4 toute eccasion et A tout bout de champ: — «
Sérions les questions! » Mais la plupart des questions et les deur et les
saisons. — Pour passer une



plus sérieuses ne sauraient tre sériees, justement; elles se tiennent et s'enchevêtrent. — - L'intérieur, c'est l'intérieur de la cité, l'intérieur de notre pays, l'extérieur étant formé par les pays qui l'entourent; et il y a un ministère des affaires intérieures, comme il y a, et parce qu'il y a d'autre ~ part, un ministère des affaires extérieures ou étran- gères. Mais tout ça, ce sont nos affaires. Et l'intérieur se dira encore comme des entrailles _ mêmes du pays, de la cité: le ministère des entrailles, ce ne serait pas une expression élégante... Pourtant, c'est bien cela: l'intérieur englobe tous les organes essentiels du corps social, par quoi il pent vivre et respirer, tous les organes du corps humain, coeur, estomac, foie, rate, poumons, c'est l'intérieur: — y a-t-il aussi la cervelle ? Qu'il est vif, constant et profond en nous, le goft des métaphores ! Celle-ci, la plus récente, et par conséquent la plus & la mode, est celle des « Jeviers _de commande ». Quand on cite, comme un levier de commande, le ministère de l'intérieur, il faut convenir que la métaphore ne se suit guère, successivement machine et machine humaine. Mais un certain jargon, ou charabia, dont on use le plus volontiers pour traiter des affaires publiques, et qui est le langage favori des hommes publics, et des politiques, le vocabulaire politique ne s'embarrasse point de présenter des images qui se suivent. Il suffit de frapper fortement l'imagination du plus grand nombre, qui n'est pas difficile sur la qualité des épithètes et le choix des mots, pourvu qu'ils sonnent bien. Entre tous les genres d'éloquence, l'éloquence du forum est celle qui s'inquiète le moins de la propriété ee a ee oh i oF as a ee ee ee ee, ae ee Phe Sh ose dary, Pe ee eA ee Be ee

Ftae Kise bien cornivetit Poker, et a er le terme propre quand le propre des idées qu'il s'agit d'exprimer est de se maintenir dans le vague ? ree Pour signifier une idée, il y a un mot, et pas. deux; c'est-a-dire que plusieurs mots peuvent avoir une signification analogue, mais un mot ne signifie j jamais exactement qu'une chose, une seule; or, c'est l'élo— quence politique qui nous enseigne & désigner cette seule et même chose toujours par trois mots au = groins: ainsi calcule-t-on que, pris en particulier, Ss aucun des trois mots employés ne correspond préci-sément & l'idée que !'on souhaiterait de suggérer ae Yauditeur; mais le total de ces trois expressions 'approximatives a chance de s'approcher le plus près de la réalité. Et il y a cet avantage que trois 'mots au lieu d'un ajoutent A la cadence de la phrase, Be 'Tui donnent un balancement plus nombreux, plus _ harmonieux. _ L'orateur politique se préoccupe avant tout de balancer ses phrases, — ce que faisant, d'ailleurs, 'il ne balance pas que les phrases... La théorie des trois mots y réussit magnifiquement, A condition que cette trinité soit choisie particulièrement sonore. - Et jamais deux sans trois: j'ai entendu un de ces orateurs, devant un auditoire de dames téléphonistes, dont il vantait]'ardeur laborieuse en opposition avec ces filles de bourgeois que |'on accoutume A une oisiveté détestable. Pour rendre cette opposition plus saisissante, il s'était lancé dans une énumération de femmes également méritantes par leur travail: — « les employées de magasin, les dactylographes... », — ici, i! lui fallait absolument une troisième catégorie de femmes méritantes, pour arrondir sa période, et d'autant plus nécessairea

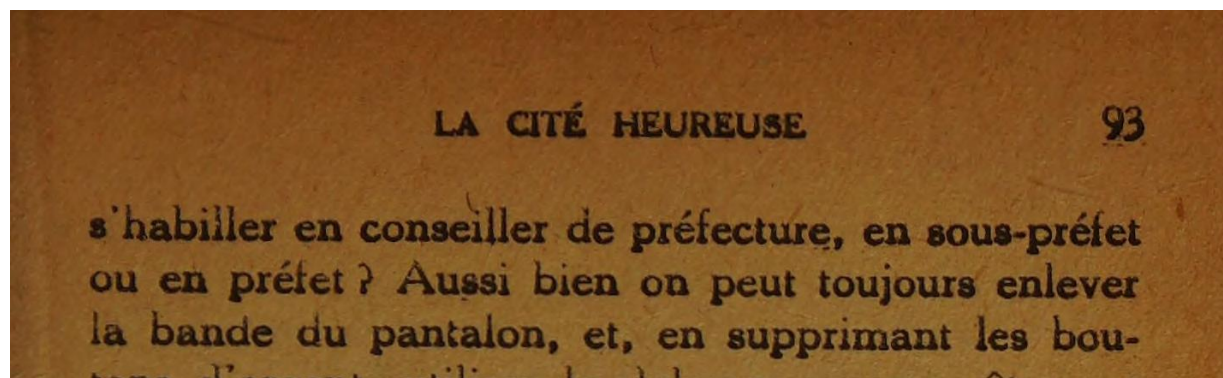


Ng ment qu'il avait perché sa voix sur la dernière syllabe de « dactylographe », — les dactylo-graphes... i] ne pouvait demeurer ainsi en Y'air, il était indispensable de redescendre de l'aigu au grave, et "tout de suite, vaille que vaille; mais, entre tant de professions féminines qui s'offraient alors @ son _ improvisation inspirée, j'admire qu'il allt tout droit 3 l'une d'elles qui n'était sans doute pas la mieux appropriée a la circonstance, mais gui, monosyllabique, lui permettait de compléter sa phrase et l'énumération en suspens comme par un énergique "coup de cymbale: « les employées de magasin, les dactylo-graphes..., les bonnes! » On s'étonne que tel qui triomphe au barreau n'ait jamais réussi 4 la tribune, ou que |'éloquence dela tribune soit si différente de |éloquence de la chaire; mais s'étonne-t-on que l'on ne joue pas du cor de chasse dans un salon, et qu'un virtuose du piston puisse ne pas exceller sur la clarinette ? L'éloquence est avant tout une musique, et les meilleurs effets oratoires proviennent moins du sens des -mots que de leur son: — « les employées de magasin, les dactylographes, les bonnes », — « liberté, égalité, fraternité », — jamais deux sans trois... I! est sensible que la fraternité ne vient ici que pour faire trois, et pour la rime; mais & quoi rime-t-elle ? Liberté, égalité, fraternité, — ce n'est pas que ces trois mots ne soient assez bien choisis, et d'assez beaux mots: les beaux mots ne manquent guère. On pourrait leur reprocher de ne point former une progression, et même qu'il n'y ait pas entre eux de corrélation évidente: que nous soyons égaux, est-ce mieux que d'être libres, et en quoi est-ce une conséquence de notre liberté et de notre égalité que nous Oe POO PIT Se Ce eee a PE. OAL OP ePEeS

us disons cela au petit bonheur, et un peu comme nous dirions autre chose. Au juste, des républicains qui se proclament libres, égaux et frères ne sont pas libres que deux 'deux, et leur fraternité n'est autre que celle des -même famille de chiffres. _ Tel est, en effet, l'expédient du suffrage universel, de tout subordonner aux chiffres, & la rigueur des chiffres, ce qui dispense d'apprécier en valeur et en qualité: la valeur des hommes, la qualité de leur esprit, de leurs mérites, voilà qui ouvre le champ à mille controverses; on s'accorde malaisément sur ce qui est soumis à l'appréciation de chacun; tandis que, sur le résultat d'une addition, 'on n'a pas à s'accorder, on n'a pas à apprécier; 'quand tu prononces que deux et deux font quatre, 'tu n'as pas à t'inquiéter de avis des voisins, ni de savoir s'ils consentiront à tomber d'accord avec toi que deux et deux font quatre; établir un choix et une hiérarchie entre les citoyens à l'aide uniquement des chiffres, c'est tellement plus commode et plus sûr! Ainsi le suffrage universel n'apparaît, au total, qu'une forme déguisée du tirage au sort. Pourtant, il faut bien croire que les chiffres eux-mêmes n'ont pas cette rigueur insensible à toute influence, il faut bien croire qu'il y a des accommodements avec le sort, ou, plus exactement, des façons d'accommoder le sort, puisque l'importance essentielle accordée au ministère de l'intérieur vient de ce qu'il est considéré comme le ministère des chiffres, du suffrage universel, des scrutins, il est le et deux ne font pas quatre, que quatre soit l'égal de | chiffres d'une addition, ils appartiennent à une —

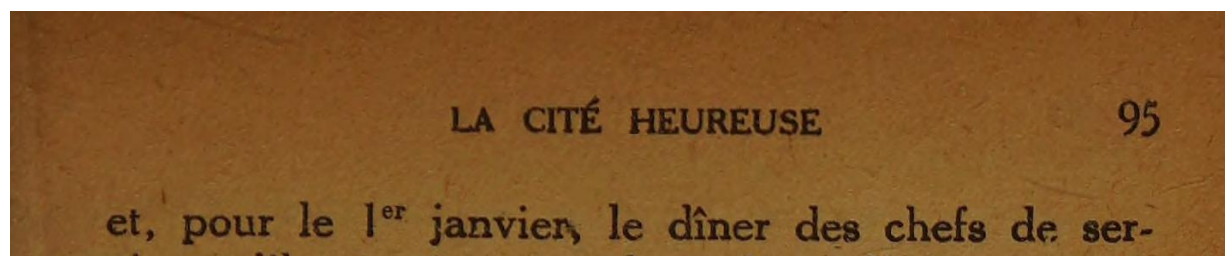
fi _-ministère qui fait les élections: faire les élections, c'est faire les additions, — y a-t-il donc plusieurs ~— manières de faire la même addition? et pour Ya même addition, plusieurs totaux ? 4 Une bille, une roue qui tourne, c'est la roulette; Je numéro -sur lequel s'arrêtera la bille dépend - nécessairement du mouvement imprimé 4 la roue, et cela ne veut pas dire que l'on accuse d'indélicatesse le croupier qui la met en marche. Tout de même, on choisit les croupiers. Le fameux « levier de commande » est une manivelle; le ministère de V'intérieur, c'est le ministère de la roulette, avec, pour croupiers, les préfets. fl y a au moins cette analogie entre les préfets et les croupiers que, pas plus pour les uns que pour les autres, il n'est exigé aucun diplôme: tout au plus, un extrait de casier judiciaire ? Pour é@tre nommé préfet, il suffit de savoir signer. L'extrême facilité avec laquelle on devient préfet n'a d'égale que la facilité extrême avec laquelle on cesse de l'être; et il serait singulièrement intéressant de joindre A l'annuaire préfectoral un supplément consacré aux anciens préfets. Quant 4 un annuaire des anciens sous-préfets, ce serait le Bottin... Les uniformes A la devanture des fripiers sont toujours d'une infinie mélancolie, mais, entre tous, A ce qu'il m'est toujours apparu, les uniformes de préfets et de sous-préfets, et de conseillers de préfecture. Un uniforme d'officier supérieur, un habit d'ambassadeur ou d'académicien, on peut toujours espérer qu'ils trouveront quelque jour leur emploi dans une figuration de théâtre ou de cinéma. Mais y a-t-il des pièces of un figurant ait l'occasion de Pe eet ea ee ee ee, ee ae pe ee

ea bande du pantalon, et, en supprimant les boutons d'argent, utiliser le dolman comme vêtement _d@ intérieur (intérieur, punpers: et ce calembour boas amer,..). Le dolman, soit; la tunique, encore, a fe ane on rigueur ; mais |'habit a la frangaise, brodé et chamarré sur toutes les coutures, au collet, aux pare- — ments des manches, sur les pans et dans le dos? Ce proviseur, que j ai connu, qui recevait ses élèves et les parents de ses élèves en habit sur un gilet ie de chasse, c était de vieux habits noirs qu'il usait de la sorte, et qui nous semblaient déjà assez extra_ordinaires; un habit brodé, ga n'eiit pas été posSal eciainihi i neh sible... Non, pour un habit de préfet désaffecté, que son propriétaire désenchanté ou négiigent n'aura pas voulu garder dans le poivre et la naphtaline, on ne voit guère d'/autre avenir que i'épouvantail 4 moinheaux; encore n'est-il pas stir que les moineaux sen _épouvantent. Un préfet, et pas un ancien préfet, et par d'autres même que des moineaux, un préfet en exercice estul pris très au sérieux ? En plus de son bel habit, il a aussi une belle Maison, qui, le plus souvent, date de |'Empire: car si l'on a dit que la République était belle sous l'Empire, c'est sous |'Empire que les prétets étaient vraiment beaux, et un préfet de |'Empire, ça, oui, ça représentait quelque chosel... Si quelque prestige entoure encore nos préfets de la Troisième République, il est clair qu'ils le doivent au souve



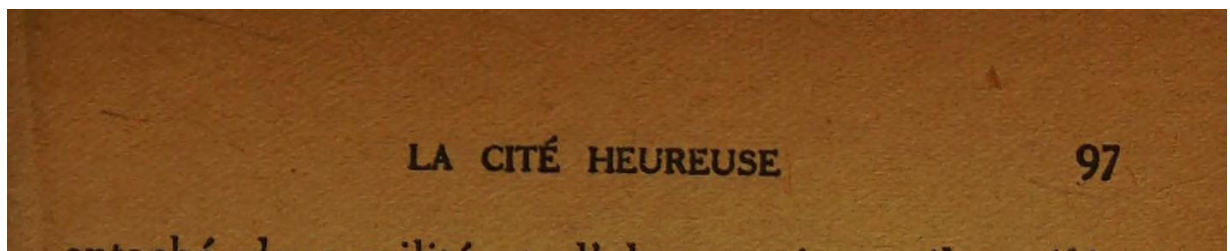
nir conservé par leurs administrés des préfets de Napoléon III. : à ce
Ce n'est pas que ceux-ci avaient beaucoup plus de compétence que ceux de
maintenant. Ne cite-t-on pas l'un d'eux qui avait gagné sa préfecture en cinq
points d'écarté? Mais c'était dans un cercle à la mode, où il se
rencontrait, et où il avait accepté sa nomination, avec le ministre de
l'Intérieur. Le préfet est le représentant du gouvernement; c'est dire qu'il est
en représentation et que ce n'est pas un côté négligeable de ses fonctions
que la façon dont il représente. C'est dire aussi qu'il n'est pas indifférent de
savoir s'il est marié et qui est femme. Cela ne simplifie pas la question déjà
si délicate du mariage des jeunes filles de la localité; si le préfet est
célibataire et, si l'on ne peut espérer, pour l'hiver, ce bal à la préfecture qui
est un peu, au point de vue matrimonial, l'Opéra-Comique de la province.
Car, à supposer que le préfet célibataire vienne à épouser une de ses
administrées, cela ne fera jamais qu'une personne de moins à marier dans le
département, et il en reste... On a vu des préfets, qui étaient mariés, mais
dont la femme était toujours malade, ou qui étaient toujours en deuil, bref,
qui, non plus, ne donnaient jamais de bal. On peut affirmer hardiment que ce
étaient des représentants du gouvernement qui représentaient mal le
gouvernement, et qui ne le faisaient pas aimer. Sans compter qu'avec le
deuil et la maladie, rien ne dit qu'ils n'arriveraient pas à supprimer les
dîners comme le bal, les deux grands dîners annuels dont, marié ou non, ne
saurait s'en dispenser le préfet qui, affirme-t-on, est payé pour ça, — le dîner
du conseil général au mois d'août

vice: s'il supprime ces deux diners-là, ce ne sont _ plus seulement les j jeunes filles & marier, et les parents des jeunes filles A marier, qui se trouveront — -çruellement lésés, — mais gue diront les fournisseurs, et croyez-vous que ce soit pour encourager et favoriser le commerce local ? : Les chefs de service, voila l'armature adminis- ie trative, le rempart d'une préfecture: cela vaut bien de leur donner A diner une fois l'an. Les attributions caractéristiques d'un chef de service sont obscures: l'inspecteur des enfants assistés est un chef de service; |' inspecteur d'enregistrement n'est pas un chef de service. Et il y a des préfectures ot l'on invite au diner des chefs de service le capitaine de gendarmerie, — le capitaine de gendarmerie qui se présente plaisamment comme le chef de la maison militaire du préfet. Un préfet a d'autant plus d'importance que sa résidence en a moins; cent mille habitants plus un préfet, le préfet n'est guère plus que le cent mille et unième; mais un préfet au milieu de vingt mille, de dix mille Ames, quelle Ame! Alors, comme on dit, tout rayonne autour de la préfecture; et les chefs de service sont tout illuminés de ces rayons; la préfecture devient une petite cour, la seule qui subsiste, ou presque, oti l'on puisse imaginer la vie de cour, avec même ses petits marquis, qui sont « ces jeunes gens de la préfecture », conseillers, chef de cabinet, et quelques surnuméraires de la plus rare élégance... Et il y a aussi, il y a toujours, une « éminence grise », choisie nécessairement parmi les chefs de service, mais pas forcément le plus qualifié, qui est, comme on sait, le trésorier général, et puis l'ingéet, pour le I= aleetin le diner ids He aie sera:



+ * hee — ae A cine HEUREUSE rv: nieur en chef, et puis le président du tribunal; l'Eminence grise, qui est le chef de service avec ~ lequel le préfet se montre le plus volontiers dans ~ V'intimité, avec qui il se promène familièrement sur~ le Mail, c'est parfois, simplement, l'archiviste départemental ou le professeur d'agriculture. Dans les villes de garnison, c'est question de~ : savoir si l'armée frayera avec la préfecture; certains préfets, les mêmes qui s'appliquent & prêter un aspect militaire & leur uniforme, portent une — cape en guise de pardessus et un képi soigneusement bahuté (dans les départements de montagne, pourquoi pas le béret des alpins?), ceux-là~ rechercheront l'intimité du général commandant la subdivision, du colonel peut-être, difficile entreprise si le colonel est de cavalerie... Et, recevant le corps des officiers le jour du Premier Janvier, ils ne mangèrent pas de leur affirmer qu'ils eussent souhaité d'entrer de préférence à l'Ecole Saint-Cyr, | s'ils n'étaient entrés dans |'administration. Ces coquetteries sont inoffensives, quand le gouvernement, et singulièrement le ministre de l'Intérieur, ne se pique pas d'antimilitarisme. Le seul chef de service, qui d'ailleurs ne l'est plus: depuis la loi de séparation, le seul chef de service que le préfet n'avait pas le droit de fréquenter, a plus forte raison d'en faire son éminence grise, c'est l'évêque. Un préfet du Cantal emmena un jour, dans sa voiture, l'évêque de Saint-Flour: on en parle encore. ; Avant la séparation, les évêques étaient: obligatoirement invités au dîner des chefs de service. mais comme | invitation officielle portait « Monsieur l'Evêque », leur titre de Monseigneur semblait I

taché de servilité et d'obscurantisme, ils préfèrent 8 abstenir pour ne point gêner le préfet pris entre ses habitudes de bonne éducation, s'il en a ~ avait, et les instructions ministérielles. Quelques-uns, cependant, acceptaient pour être agréables à la 'préfète, car il n'est pas défendu & un haut fonctionnaire, qui fait profession d'anticléricalisme, d'avoir une femme qui va à la messe, et même, dans certains cas, ça n'est pas mauvais, pour ce que cela -accorde une satisfaction heureuse au système tout-à-fait satisfaisant des compensations. La présence de l'évêque au dîner de la préfecture 2 posait une question plus délicate, qui était de savoir si la préfète, qui l'aurait & sa droite, pouvait se décoller, et, avec elle, ses invitées, les autres femmes des chefs de service; À la question ainsi posée, on cite cette réponse d'un prélat indulgent et fin: « Dieu fait bien ce qu'il fait! », — mais on ne dit pas ce qu'en avait conclu la préfète, et comment l'indication qui leur avait été transmise fut interprétée par ces dames de la préfecture. Le rôle de la préfète est plus compliqué et ardu pour le dîner du conseil général que pour le dîner des chefs de service, et sa responsabilité plus lourde: les chefs de service sont les subordonnés de son mari, trop contents qu'on les invite, et, s'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à s'en aller; si les conseillers généraux ne sont pas contents, c'est le préfet qui s'en ira. Telle est la situation ambiguë et difficile du préfet vis-à-vis des corps élus, qu'ils dépendent de lui, ou se l'imaginent, pour leur élection ou leur réélection, mais qu'en attendant c'est lui qui dépend d'eux. [] dépend même, pour quantité de détails matériels, . 7 ye, av spt RR Ney:

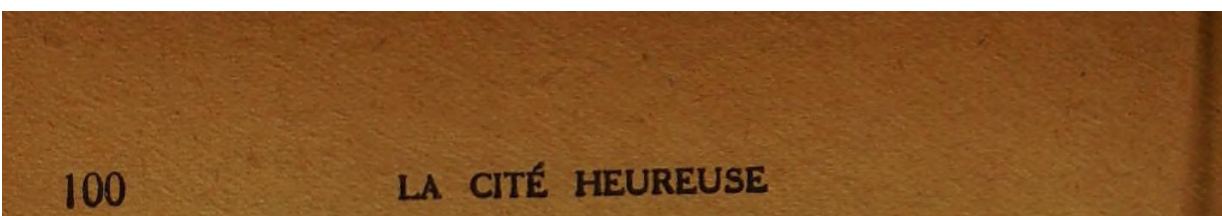


> ½ t de ces conseillers généraux 4 qui il donne 4 diner une fois l'an, puisque l'entretien et le mobilier de 'hôtel' de la préfecture sont laissés 4 la discrétion du Conseil général, libre de leur affecter, par ses votes, des crédits plus ou moins généreux. Il appartient donc au préfet, et sans doute plus encore a la préfète, de stimuler cette générosité par le luxe de leur table et le charme de leur réception. Et qu'ils ne s'inquiètent pas de l'exemple et du précédent fâcheux du surintendant Fouquet 4 qui, dans des circonstances analogues, cela n'avait pas très bien réussi de trop bien recevoir Louis XIV: ces élus sont les rois de la démocratie, mais ils ne sont pas Louis XIV.

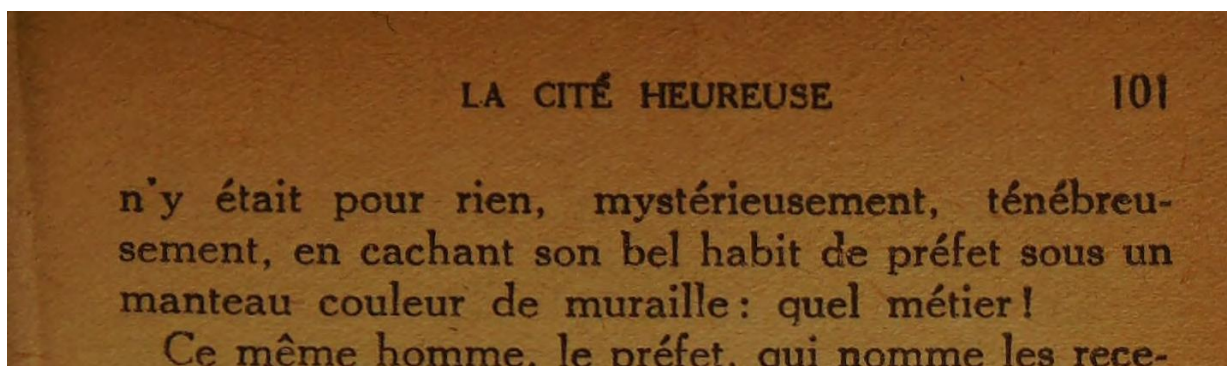
_Même, ici, la préfète aura souvent besoin de faire appel A tout son tact pour s'accommoder avec grace de certaines manières qui, certes, ne sont pas du Grand Siècle, ni d'aucun siècle. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre, dans une assemblée départementale, des hommes distingués, raffinés, élus conseillers généraux dans leur département d'origine, parce qu'ils y conservent des intérêts, ou des ambitions, le grand avocat de Paris, ou le grand médecin, l'ancien officier ou magistrat démissionnaire, qui, en arrivant dans les salons de la préfecture, rompus A tous les usages du monde, qui, même, Dieu me damne, baisseront la main de l'hétesse. Que celle-ci se garde de s'attarder avec ceux-la, de ne voir, de n'écouter que ceux-la, si agréables et séduisants soient-ils, au 'détriment d'autres qui, pour moins séduisants, agréables et raffinés, n'en sont pas moins tout autant conseillers généraux. Le suffrage universel serait-il universel s'il ne disea

f P cela n'empêchera pas ses élus, et on l'espère, d'être Pista que Nee gens ices ? Et jTajoute « que de très braves gens, de très honnêtes gens. Seulement, ce sont de braves gens, d'honnêtes gens, qui entreront parfois les pieds crottés et la pipe à la bouche dans le cabinet du préfet, en s'excusant à peine, et c'est le préfet qui les excuse: — « Mais à comment donc, mon cher conseiller, fumez, crachez, _ essuyez-vous les pieds sur le tapis, vous êtes chez — vous !... » Ils sont chez eux, c'est exact, et si le 'tapis devient hors d'usage, ce sont eux qui voteront les crédits pour le remplacer, — ce tapis-la, et tous les tapis de la préfecture, y compris celui du boudoir de la préfète, qui voudrait tant qu'on remplace cette vieille moquette rouge par un Aubusson... Eh bien! qu'elle soigne son diner, et tous se invités du diner, pas seulement ceux qui lui auront baisé la main & l'entrée. Et qu'elle ne manque pas d'insister un peu sur les liqueurs et sur les cigares: — « Encore un cigare, Monsieur le conseiller, pour la route ?... — « Merci, merci, ma chère dame, j'ai ma petite part! » Et notre homme de montrer, tout guilleret, la collection de havanes qu'il a prudemment _ garés dans sa poche intérieure, qui témoigne qu'il n'a pas perdu son temps pendant la soirée, ni perdu de vue les boîtes de cigares sur les guéridons. Quel est donc ce préfet qui, plutôt qu'un cigare à ses visiteurs, estimait plus avantageux, comme il le déclarait un peu cyniquement, de leur offrir un bureau de tabac? Mais les cigares offerts aux conseillers généraux, c'est tout bénéfice: la préfète aura, en échange, son Aubusson, et peut-être même

— obtiendra-t-elle un nouvel appareil 4 douches pour la salle de bains.... aë ; ; Une main de fer dans un gant de velours, c'est toujours la même formule pour gouverner, pour 3 commander, pour administrer. Quand il y a une préfète à la préfecture, c'est elle qui, tout naturel— lement, a charge, pour la meilleure part, du velours et des gants. Le préfet est chargé de manifester sa main de fer, sa « poigne », comme il est accoutumé de le dire à son sujet: un « préfet & poigne ». Singulière poigne, qui doit surtout servir à manier la pâte électorale; de la poigne, oui, il en faut, mais surtout le tour de main. . La position d'un préfet est bien singulière entre les électeurs et les élus. Jadis, sous le régime bonapartiste, — et c'est pourquoi il n'y a pas un préfet sincère qui ne regrette l'Empire, — il y avait un candidat officiel, gouvernemental, dont le représentant du gouvernement avait naturellement, officiellement, mission d'appuyer et de faire triompher, par tous les moyens en son pouvoir, la candidature; & la bonne heure, on savait tout ! on allait, ce que l'on faisait, c'était franc et c'était net. Nos préfets actuels doivent respecter la liberté des suffrages, prendre grand soin de ne commettre aucun acte de pression en faveur de tel ou tel: pas de pression? Mais alors, et la fameuse poigne? Et, sans pression ni poigne, comme manier la fameuse pâte ? Car un préfet, quel que soit le régime, est toujours là pour « faire les élections », et faire de bonnes élections. Or, il y a toujours quelqu'un pour qui les élections sont mauvaises, et ce quelqu'un là ne le pardonnera pas. au préfet qui, cependant, n'y est pour rien ou du moins a été forcé d'agir comme s'il Pia Kidviie pe os TP IANS OOO LGR UE OEM PT Cece en OP LAL ETS eee ts hae Ey

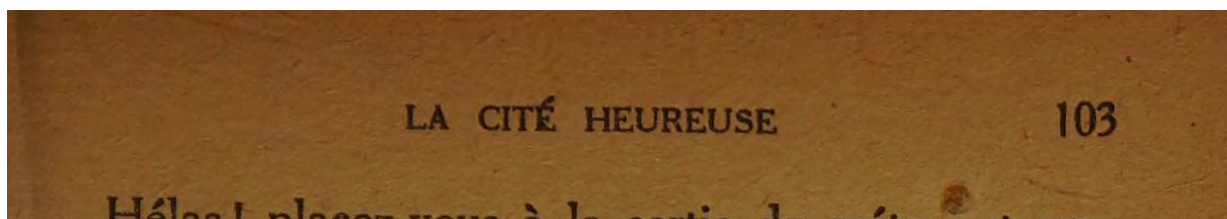


f Ay Alaris yf Auman hit he ® ' eee 'manteau couleur de 'muraille : quel 'métier! = =€e même homme, le préfet, qui nomme les re premier eee buraliste venu, a fait fa d'un comité électoral ou qui, peut-être, se présentera lui-même aux élections et sera élu. Et ce qu je dis des receveurs buralistes se vérifie pour tous — ceux avec lesquels on invite !'infortuné préfet a montrer de la poigne... N'est-ce pas poignant ?~ 'Ceci donne assez exactement l'idée du genre de -relations qui arrivent A s'établir entre certains préfets et certains élus du peuple qui se flattent de n'avoir pas été les élus des préfets, — qui s'en flat- — tent, mais qui s "en plaignent : 7 un député, venu pour ies ~exiger du ministre la tête de son préfet, insistait, non — _ pour qu'on le révoquat purement et simplement, mais — pour qu'on lui donn&t une compensation, un poste — dans les finances, — parce que, de cette façon, — expliquait-il, « de cette façon il aura une caisse A sa disposition, qu'il ne manauera pas de dilapider aussitôt, et ainsi suis-ie stir qu'il passera aux assises et ne tardera pas & aller au bagne ». Pour s'exposer A de semblables gentilleses, l ne croyez pas cependant que l'on doive jamais manquer d'amateurs. I] y aura toujours' des préfets, de même qu'il y a toujours des sous-préfets, encore que la question de la suppression des sous-préfets soit toujours pendante, comme j'avais dit de la suppression des répétitions générales et de la suppression de la peine de mort. Les préfets et les sous-préfets participent essentiellement au folk-lore français : « beau et bien fait, — pour faire un sous-préfet »,



‘chante une vieille chanson de chez nous. Et c'est. une locution de notre vocabulaire ordinaire que de ~ soupirer: — « Ah! si j'étais le préfet de police! » Les préfets de police ne sont pas, sans doute, des _ préfets tout & fait pareils aux autres, et lun d'eux - T'avait bien marqué, qui, d'autorité, pour se distin~ guer des autres préfets, avait ajouté au plumage de son chapeau une plume blanche: le préfet de police est un superpréfet. 2 Mais de même qu'un superfilm est encore un ~ film, un superpréfet est encore un préfet. Chaque préfet, dans son département, possède ces attributions de police, qui apparaissent A tous les habitants de la cité quelque chose de trouble, d'inquiétant, A la fois d'un peu méprisable et de merveil~ Jeux: — « Si j'étais le préfet le police! » Police: on retrouve sa racine profonde au coeur - même de la ville, de la cité, — police, une société policée; et l'étymologie, elle-même, n'est-elle pas pour conseiller de faire servir la police 4 la poli'tique > — « La police, cette école permanente du patriotisme! » disait précisément un préfet complimentant des sergents de ville... La police, c'est l'ordre dans la cité; mais une cité bien organisée devrait faire sa police elle-même, c'est-A-dire ne pas attendre l'intervention de la police ni l'application de ses règlements pour s'imposer spontanément & elle-même cet ordre néces~ gaire dont elle serait la première 4 bénéficier. Une société que l'on nomme policée, justement, ne devrait pas avoir besoin de la police pour respecter le sommei! des voisins, éviter les bousculades, ne pas dégrader les monuments publics, ni salir les pelouses avec des papiers gras. BS he a Fd ct Cab ke ik, his

z-vous A la sortie ate Sag urles voyageurs invités A ne point jeter leurs tickets sur le quai, mais a les déposer dans la grande botte disposée A cet effet près du portillon; z _ combien répondent A une invitation si simple et si _ sage? Ce n'est pourtant pas bien difficile, ni bien — 3 astreignant, ni bien ee ce n'est ni un retard, aw ni une gêne. Se Un petit jeu consisterait, en les voyant venir, A -parier si tel ou tel voyageur jettera son ticket dans la boîte ou par terre, combien il y aura de tickets ; par terre et combien dans la bolte A l'arrivée de _ chaque rame de voitures? On aurait bien des sur—prises, car rien ne trompe sur ce point comme un ~visage reposé, whe apparence modeste, et si - « comme il faut », qui peuvent cacher un caractère' indomptable, le gofit violent et secret du désordre et de Vindiscipline. La police, gardienne de l'ordre, |'est aussi de la _ morale, qui est une forme de l'ordre. Mais que de surprises, 4 aussi! Et ne devrait-on pas instituer, notamment, une police d'hiver et une police d'été, comme il y a une pudeur de ville et une pudeur de bains de mer, une morale hivernale et une 'morale estivale ? Voici, je n'en doute pas, de fort honnêtes gens, d'une éducation et d'une moralité parfaites. Tout aVheure, dans le train qui les amenait ici, et bien que Yon y crevat de chaleur, il ne serait évidemment pas venu & l'idée de ce père de famille, fonctionMaire grave, industriel important, il ne lui serait pas venu a l'idée de se mettre en caleçon, et plutôt que de retirer son corsage et de se montrer en cachede OORT NT



plage >? . Car ce sont de ces baigneurs dont je vous parle, qui, désormais, un mois, deux mois durant, pendant toutes leurs vacances, vont, sans vergogne, exposer sur le sable les secrets les plus intimes de leur anatomie, offrir A leurs voisins de parasol et avec leurs voisines, le spectacle du grouillement le plus extravagant, le plus indécent... Indécent ? on m'arrête A ce mot, au nom de l'étymologie: « indécent », c'est « ce qui ne convient pas », — non decet; mais puisqu'il est convenu que c'est dans ce costume que l'on s'assied sur la plage, que l'on s'y allonge, que l'on s'y roule, que l'on s'y couche, dans ce costume, ou dans cette absence de costume, c'est une redingote et une robe montante qui seraient contraires aux conventions, qui ne seraient pas convenables, indécentes vraiment... Aussi bien, l'on nous objecte que l'on ne nous en montre pas beaucoup plus ici que nous n'en avons déjà vu ailleurs, par morceaux, par bribes; on se borne à nous donner un aperçu d'ensemble de ce dont nous connaissons déjà tous les détails. Est-ce que la mode, en effet, et les caprices tyranniques du grand couturier ne nous avaient pas initiés tour A tour A ceci, puis A cela ? — Montrez votre dos, exigeait le grand couturier; _ et la dame docile montrait son dos.

corset (si elle a un corset...) vous pensez bien que cette mère de famille serait morte de honte...

Or, à peine descendus du train, ils n'hésiteront pas à apparaître jambes nues, torse nu, tout à peu près nu, sous les yeux de la multitude, et les objectifs indiscrets des appareils photographiques: ont-ils donc perdu toute pudeur entre la gare et la

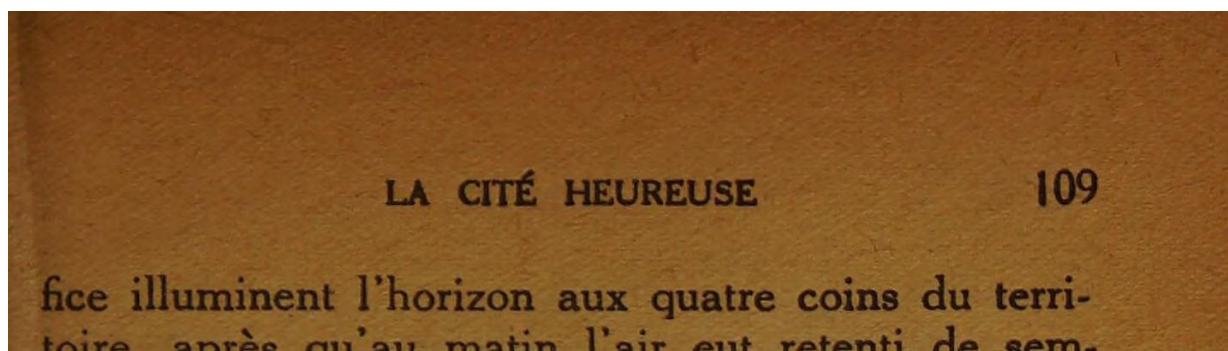
eyo esclave du ae ee oe son des foo re Ba 'poitrine... = “ < wy
puis une année c'étaient les bras: Yannée > a après c'étaient les jambes...
Mais après, toujours après: Piigecctite inééata: sité de la mode, l'excuse
subtile du grand couturier, cest qu'il n'y avait pas simultanéité, et quel 'on
comptait sur les défaillances de notre mémoire. A la plage, c'est tout & la
fois: quelque chose comme un dictionnaire de poche, un guide-ane, un
tableau synoptique, un mémorandum... On affirme que rien ne se déplace
comme la SS pudeur, et l'on ne tarit pas en exemples empruntés aux récits
de voyageurs. Le voyageur de Paris & la mer en aura bien plus a conter, et
même ne sera-t-il plus question des simples déplacements de la pudeur,
mais d'une quasi-impossibilité de préciser ot dorénavant on la place. Vous
me dites que les vacances et l'été finis, tout rentrera dans l'ordre, et que la
pudeur reprendra sa place et ses droits avant même les premiers jours de
l'automne. Qu'est-ce qu'une vertu ainsi saisonnière ? Imagine- -t-on un
caissier, le plus scrupuleux des caissiers, qui ferait la poussette, au Casino,
sous prétexte que c'est l'été, et qu'il est en vacances au bord — de la mer ?
Pas plus que la probité, pas plus qu'aucune autre vertu, il n'est de bonne
raison pour mettre la pudeur en vacances. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est
que la mission de la police est moins de défendre la pudeur que

~ scandalisé. Le fondement de la morale est sans base _ policière. Dans le domaine des mœurs comme dans celui de _ la circulation, la police n'a et ne peut avoir -d'autre souci ni d'autre responsabilité que de faire respecter le « sens unique ». . Ce ne sont, au demeurant, ni les questions de moralité, ni la question d'ordre, auxquelles, dans notre esprit, la police s'applique d'abord, et quand on dit de quelqu'un, en baissant la voix et en jetant 4 droite et A gauche un regard légèrement angoissé : — « il est de la police! », ce n'est pas son rôle moralisateur qui nous préoccupe, ni sa qualité de régulateur de la cité; mais nous pensons: — « Ce qu'il doit en savoir sur tout le monde et sur nous-mêmes! » L'auréole dont nous entourons le képi du préfet de police est une auréole de fiches et de dossiers secrets. Et il n'est préfet qui, sans être préfet de police ne fasse venir au rapport, chaque matin, ses commissaires de police, commissaire central et commissaire spécial, moins pour ce qu'ils lui diront, que pour que les gens qui les verront sortir de la préfecture se tourmentent: — « Qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui dire? » Le commissaire spécial était plus spécialement chargé de renseigner le préfet sur les opinions de ses fonctionnaires et de ses administrés: je crois d'ailleurs que l'on a, pour la plupart, supprimé les commissaires spéciaux; non parce que les opinions étant libres, il semble que le préfet ne devrait pas avoir besoin d'être renseigné A leur sujet, mais ~ d'empêcher le scandale, et que la ott il y a consen- — tement général, même aux dépens de la morale, — StS, : a r - +A E = ° personne ne scandalise personne et personne n est nee eneen ae ee a Lf dc-kd ended 1Sc ues hie amet e sy

sé que ces renseignements : hi sont fournis par, d'informateurs bénévoles qu'on a fini par juger — inutile de payer 'spécialement un informateur, ou -commissaire, spécial. ; C'est le commissaire spécial également qui, a été appelé par ses fonctions & la surveillance des gares, _ ne manquait pas de mettre la plaque « Réservé » sur le compartiment du préfet, quand il voyait — celui-ci monter dans le train de Paris, et s'empres- _ 'gait à le venir saluer. Après quoi et aussitôt le — 'train parti, il ne manquait pas non plus à télégra _ phier au ministère de l'Intérieur que le préfet était 'parti avec le train, n'étant pas forcé de savoir, n'est-ce pas, si le préfet avait ou non l'autorisation de son ministre. . - L'attraction qu'exerce Paris sur les préfets et, en. général, sur tous les fonctionnaires de province, ~ est-elle uniquement due à notre organisation administrative essentiellement centralisatrice ? _ On a beau vanter les vertus tonifiantes de l'existence provinciale, et comme on y a plus de temps et comme on y est plus tranquille pour travailler, c'est peut-être que tous ces préfets et tous ces fonctionnaires n'ont pas très envie de travailler, car ce dont ils ont envie surtout, c'est de s'en aller, et de s'en aller à Paris. C'est d'après leur distance de Paris et les commodités pour s'y rendre que, de préférence, sont appréciées les résidences préfectorales : — « Huit heures seulement, et le train est direct à partir de Saint-Sulpice-Laurière!... » On se perd en conjectures sur les causes de l'exceptionnel agrément que les fonctionnaires de province peuvent bien espérer et rechercher à Paris,

quand ils n'y ont, comme cela arrive, ni famille ni 'elations: alors, quoi? Les cours du Collège de © France? La Comédie-Frangaise, ot l'on est toutoujours stir de passer une bonne soiréc ? Le musée — du Louvre? Les concerts dominicaux, ou les ter— rasses des cafés sur les boulevards? | “s Mais la province aussi a des concerts dominicaux, — ceux du moins que la musique militaire, quand il y en a une, ou l'harmonie municipale (et il y en a toujours une), donnent, a la promenade, sous un kiosque couvert, A cause de la pluie. Quant aux cafés, est-ce que leurs terrasses ne débordent pas et ne parfument pas d'anis la rue __,» Gambetta et la rue Jean-Jaurés, autant que nos boulevards parisiens? Et ici, du moins, les fonctionnaires ont leur place, qui les attend deux fois par} jour, sinon quatre, soigneusement, jalousement marquée par un petit tapis vert ou rouge, disposé avec cérémonie par le patron du café lui-même sur le marbre de la table, de leur table. Pareil & ce ministre de |'instruction publique qui, tirant sa montre, se félicitait de pouvoir affrmer | gu'a cette heure même et 4 Ja même heure, tous les. collégiens de France écrivaient la même dictée, deux fois par jour, sinon quatre, le ministre de l'intérieur™ peut également tirer sa montre et penser que s'ils oe boivent pas tous le même apéritif ou la même liqueur digestive, les fonctionnaires de France, & cette heure F '# même et & la même heure. font la même partie de manille, de belote, ou de bridge. Il appartient d'ailleurs au ministre de l'intérieur de régler les réjouissances publiques aussi bien et au même titre que l'ordre public. Et c'est grace a luis qu'au soir du 14 Juillet, de semblables feux d'artiSpite fel. J

; ire, après qu'au matin l'air eut retenti de semblables salves d'artillerie et de semblables sonneries de cloches. : i On a pu remplacer le 15 Août par le 14 'fuller & 'ajouter le 11 Novembre: ces changements du calendrier n'entraînent aucune modification des programmes, et ce sont toujours mêmes feux d'artifice, " mêmes salves d'artillerie et sonneries de cloches. : & Pour les feux d'artifice, sans doute correspondent-ils à ce désir qui nous tient, dès l'enfance, de jouer avec le feu, et qui causait tant d'effroi à nos mères attentives et prudentes de nous savoir, en leur absence ou dès qu'elles avaient le dos tourné, si "empressés à toucher aux allumettes. - Néron, emplissant ses yeux avides et cruels du "spectacle de l'incendie de Rome, ne faisait guère ; plus que réaliser un monstrueux rêve d'enfant, et que de Nérons qui s'ignorent ou qui n'ont pas les -moyens de donner un corps à leurs rêves!... Et puis, ne sommes-nous pas tous les fils de Prométhée, et quand nous nous efforçons d'ajouter au ciel des étoiles éphémères, nos feux d'artifice ne sont-ils pas pour rendre au ciel ce feu divin que Prométhée lui avait ravi ? - Or, on s'explique que les feux d'artifice soient une réjouissance, et même les salves d'artillerie que nous nous réjouissons de savoir inoffensives et d'entendre sans accompagnement d'éclatements: rien ne nous fait mieux savourer la paix victorieuse que ces rappels et ces simulacres de la guerre. Mais pour y mêler dignement les cloches, combien il serait nécessaire de n'avoir pas enlevé à leur voix sa signification de prière, supprimant leur



os = 0 tk re weueuse , réle d'interprète de la terre au ciel, des hommes 4 - Dieu; sous prétexte de les laïciser, on les a privées - de la parole, et ce n'est plus qu'un bruit par-dessus ~ les autres, comme les autres... “3 Avez-vous rencontré dans les rues d'un village un évêque, mitre en tête et crosse en main, qui se -rend en procession A l'église avec les enfants qu'il va confirmer ? Avez-vous, dans les mêmes rues, rencontré le cortège qui accompagne 4 la mairie un préfet coiffé de son képi enguirlandé d'argent et _]épée au côté, pour le conseil de révision ? : Il y a des incroyants qui ne s'inclineront pas sur ‘le passage de l'évêque, et hausseront peut-être les” épaules en voyant baiser son anneau. Mais qui se précipiterait pour toucher d'un geste de foi la poignée de nacre de l'épée préfectorale ? | On a cru devoir séparer l'Eglise d'avec |'Etat. | Pensait-on diminuer, au profit de |'Etat, le prestige — de l'Eglise ? Le ministre de l'Intérieur, le chef de l'Etat lui-même, ne sont pas le Bon Dieu... Malheureusement.

CHAPITRE VI manges. — Dans la campagne romaine. — — La Tour de Babel. — Le Pays du Tendre. — Pour éviter les indiscretions. — L'Ambassade des Rois Mages. — Le — 7 phonographe et le chat siamois. — La Carrière. — L'Express-Bar des Ambas- — : sateurs. — Ballons rouges et bulles de savon. — Le Protocole. — Le rire des = deux augures. — A cloche-pied, — Une femme rousse. — L'amateur. Qu'est-ce qu'un étranger ? Aucune notion qui soit - plus relative: on ne peut être un étranger & soi tout % seul, on ne peut être un étranger que par rapport a un autre étranger — et l'on est toujours l'étranger de gquelqu'un. N'est-il pas inoui de penser que d'une notion, je le répète, aussi vaine, puisqu'en soi elle N'existe pas, naissent les conflits les plus graves, que des questions de vie et de mort y scient liées, et la plus effroyable de toutes, lee menaces de guerre, et _la guerre > Car si tous les étrangers, certes, ne sont pas nos ennemis, on ne saurait concevoir cependant un ennemi qui ne soit pas un étranger parmi les étrangers. Un champ de luzerne, a côté d'un champ d'avoine -et d'un champ de colza, cela suppose trois enseQu'est-ce qu'un eno — L' hisioie a la géographie. — Dis-moi ce que tu —

CHAPITRE VI

= “LA CITE HEUREUSE mencevements différents, de colza, d’avoine et de luzerne, et tu n’imagines pas qu’ici il a pousse de l’avoine, ici de la luzerne, et ici du colza avec la même graine, par la simple différence des trois emplacements oi cette graine fut semée. Et l’on sait bien qu’ici ol poussera une prairie, sans doute ne _ pousserait-il pas de la vigne qui réclame un terrain particulier, mais le plant de vigne ne deviendrait pas prairie ni la prairie vignoble par le seul effet du terrain. s Voici pourtant un Anglais, un Turc, un Indien, un Espagnol, et ce sont des hommes pareils aux autres hommes, et qui entre eux ne se ressemblent guère; que dis-je ? Il y avait, aux environs de Delle, une borne dite des Trois Frontières et suivant que le même homme était né A droite ou A gauche de cette borne, ou en arrière ou en avant, voici un Francais, voici un Suisse, et voici un Allemand. De même que nous voulons faire dépendre notre organisation intérieure de l’arithmétique, est-ce donc la géographie qui réglera nos relations avec l’extérieur ? La géographie comme |’arithmétique ont évidemment l’avantage d’être des sciences exactes, précises, et avec lesquelles il n’y a ni & raisonner, ni & discuter. Mais pas plus |’une que l’autre, dans le domaine ot, par commodité et par paresse, on se propose ainsi de les appliquer, ne correspondent ni a la réalité ni 4 la raison. Ce qui, né 4 droite de la borne des Trois Frontires, en fera un étranger par rapport A celui qui est né a gauche, ne peut être raisonnablement ni en fait cette question de droite ou de gauche; c’est un ensemble de sentiments et de traditions que je trouverai dans mon berceau, dont’j’hériterai dés ma OE ate, ge a MET Bie Sy

ces Po Bile ssance, que je partagerai avec tous ceux qui Sree 2 . .
x <2 Boe _ nés du même côté que moi. Mais, a la vérité, on f yn ee Ae ne
nait pas Anglais ou Turc, on devient Anglais. ou on devient Turc A partir du
moment ot tout ce que j'ai appris de la Turquie, tout ce que j'ai appris — de
l'Angleterre, m'a rendu fier d'être Ture, fer — S d'être Anglais; pas de
nationalité sans patriotisme; _ pas de patriotisme sans fierté, et la fierté ne
peut, tenir 4 un hasard géographique. Géographie, non: histoire. C'est
Vhistoire qui me fait un étranger a l'égard de cet étranger, et non pas la
géographie et, en tout cas, beaucoup plus qu'elle. C'est-a-dire que, je ne
l'ignore pas, la géographie est antérieure a l'histoire et que les hommes ont
commencé par être citoyens du monde, expression qui, de nos jours et dans
la bouche d'un seul, comme on a voulu l'employer, est absurde, mais qui
est exacie 4 l'origine et tant que la totalité des hommes répandus sur la terre
ne forment qu'une seule et même cité, tant que le monde se confond avec la
cité. Mais il est arrivé un moment oi il y avait trop de citoyens a travers le
monde, et trop éloignés les uns des autres, pour conserver entre eux le
contact nécessaire; alors ils ont cessé d'avoir les uns avec les autres des
relations constantes, des intérêts communs, chacun ne se considérant plus
comme lié qu'avec ses voisins les plus proches, et son propre entourage,
dans l'endroit même oi il se trouvait. En sorte que si, a l'origine, les moyens
de communication avaient été plus faciles, et simplement même ce qu'ils
sont devenus par la suite, avec le télégraphe et le téléphone, l'automobile et
l'aviation, au lieu des feux allumés sur les montagnes, et des £ sont ieee

— : contact Ses les ‘Gommes ‘se serait main—tenu plus longtemps plus intime et d’une façon plus ~ étendue, bref il n’y aurait pas eu, ou il y aurait ous beaucoup moins d’étrangers. : Maintenant, c’est trop tard pour revenir en arrière, __ ou c’est le diable; les hommes ont cessé de faire la : chaine, une seule et unique chaine; la corde a été _ coupée en un certain nombre d’endroits; et l’on peut — toujours renouer bout A bout deux morceaux de corde qui se touchent; mais ça ne sera jamais aussi solide -et l’on verra bien qu’il y a un noeud. Quel que soit l’endroit ot. _ l’homme s’est trouvé arrêté et o& chaque cité autour de lui s’est ainsi — formée, cet endroit put bien lui apparaître le plus beau de tous, et je ne disconviens pas qu’il y ait — aussi un orgueil géographique; j’accepte que le Suisse soit fier de ses montagnes et le Norvégien de ses fjords. Mais je répète que le véritable _ orgueil viendra surtout de ce qui s’est passé dans — tel ou tel endroit plus que de |’endroit ot cela se passe. L’endroit, c’est la géographie, et ce qui s’y passe, c’est l’histoire. Aussi, quand on dit que les peuples heureux n’ont pas d’histoire, dis plutêt que sans histoire, l l n’y aurait pas de peuples, heureux ou non. [l faudrait ne pas confondre Vhistoire avec les histoires, mais c est le plus souvent ainsi que vont les choses et que notre opinion se forme sur les peuples auxquels nous n’appartenons pas, sur les — cités qui ne sont pas notre cité. « Les voyageurs — racontent d’étranges histoires », dit le proverbe © anglais. Et notre opinion s’étaie pour la plus grande ~ part sur les récits des voyageurs.

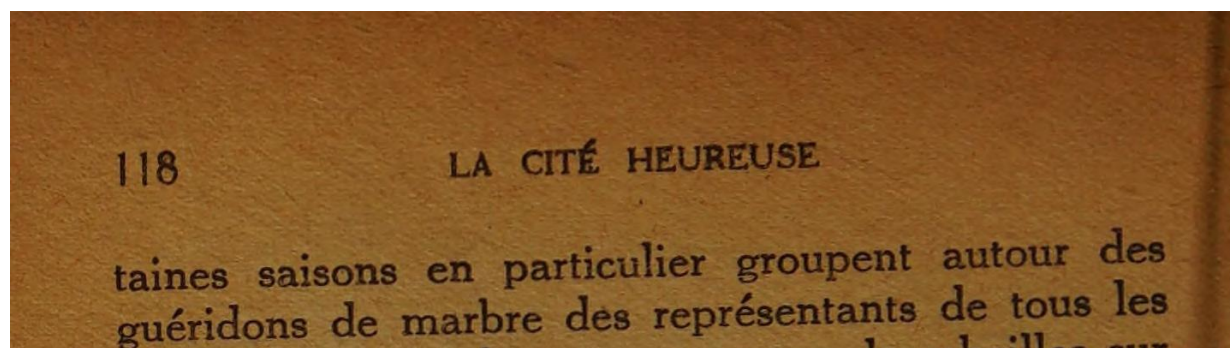
tiques. La cuisine, notamment, joue un rôle prépondérant: « “Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ~-d’où tu es | » Et la première classification des nationalités s’opère comme sur une carte de restaurant; le caviar, le roastbeef, les grenouilles, le macaroni. _ Il y a également une façon de s’accommoder que “nous définissons une fois pour toutes et qui continue — de nous faire représenter un Anglais avec un complet 3 & carreaux et des favoris, bien que les favoris “ne se portent plus guère, et le Français avec une _ cravate lavallière et une barbe en pointe, encore ~ que la majorité des Français ait répudié la barbe et _ se coupe les moustaches 4 l’américaine; et pour ce _ ~ qui est de la cravate lavallière, s’il est exact que l’un ; Pace présidents de la République française y demeura -fidèle, il ne semble pas qu’elle ait jamais chassé de notre territoire les régates ni les noeuds papillon... _ Même classification sommaire et hâtive en ce qui ~ concerne |”Ame même du pays et le caractère de ses ‘habitants. On s’en tire avec deux ou trois épithètes dont on ne voudra plus démordre et qui tiennent lieu d’étude approfondie et d’un jugement définitif. Ainsi pour |’Anglais, flegmatique, pour le Français, : débrouillard et léger: « Le Français né malin créa le vaudeville », voilà un alexandrin par lequel s’est établie la réputation française, beaucoup plus que par une longue suite de considérations et de méditations sur les événements et sur les textes. J’ai souvent noté, et je ne manquais pas 4 m ‘en émerveiller, le peu d’idées générales qui suffisent, dans la conduite ordinaire de la vie, 4 la consom

“mation d'un cerveau moyen. Croyez-vous que, lorsqu'il s'agit, non plus de la nation de l'homme a laquelle ces idées s'appliquent, mais du génie particulier de sa nation, de sa race, nous prenions la" peine de recourir @ un répertoire sensiblement plus — détaillé, plus étendu ? . f A supposer même que tu aies rencontré et que tu — connaisses un Anglais qui ne soit pas flegmatique, le flegme n'en restera pas moins a tes yeux la caractéristique des Anglais; Nicodème a beau n'être pas © débrouillard et c'est un Français, les Français passeront toujours pour de fameux débrouillards, même si un Français ne l'est pas; et de même pour tous les autres, Italiens, Grecs, Espagnols, Portugais, que sais-je — tous ont leur épithète, comme l'étiquette 'collée sur la bouteille, leurs deux ou trois épithètes que je pourrais te dire pour chacun, et pour lesquelles nous tomberions tous d'accord, tous y com: pris bien entendu les Allemands, encore que j'aime l'autant pour ma part, jugeant que c'est encore trop — tât, ne point donner encore d'épithète aux Allemands... J'ai parlé de l'étiquette collée sur la bouteille; ” mais combien d'étiquettes sont collées d'avance et sans se soucier du contenu! Croyez-vous que ce soit ” nécessairement du champagne que contiennent toutes les bouteilles de champagne? _ Ce n'est pas, au demeurant, que le récipient ne semble avoir son influence sur la qualité, sur le goût du liquide qu'il renferme. Quand, pendant la guerre, la prohibition des alcools obligeait les républicains à nous verser de la chartreuse ou de la” bénédictine dans des tasses à tilleul, ces liqueurs” conservaient leur qualité, mais on en fit dit qu'à se 4 : ; :

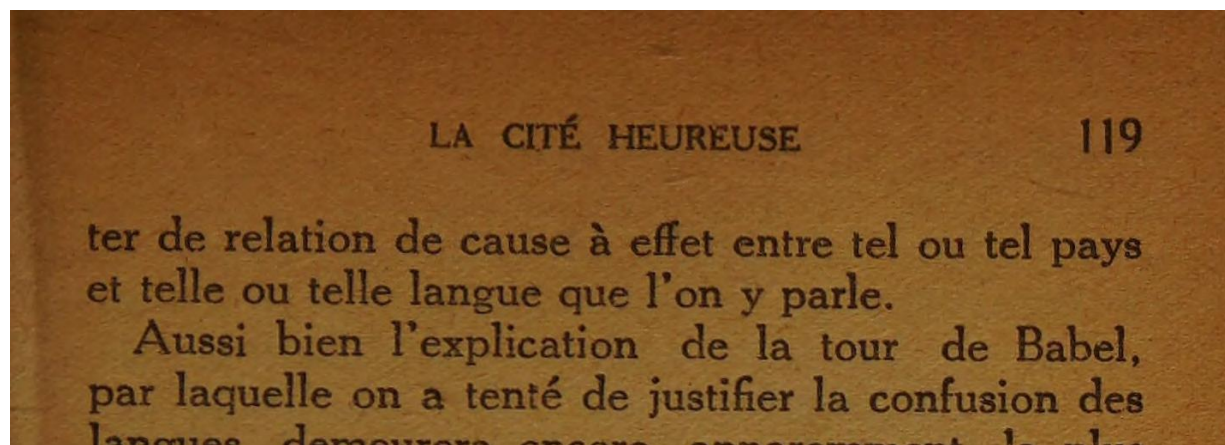
gcs loufler en tilleul ou en toute autre infusion, elles — perdaient un peu de leur gofit réel, elles se laissent boire, certes, mais avec moins d'agrément. Songez qu'en tout état de cause, le café change de ES_tasse... i aoe : bo Un jour que je me promenais A pied dans la "campagne romaine et que j'avais dépassé Saint-__Paul-hors-des-Murs, le hasard de ma promenade me zs fit pénétrer dans un accueillant petit couvent et la "première porte que je poussai, cherchant un hété, | 'était celle d'un vaste chais, ot étaient rangées en ordre de bataille des tonnes impressionnantes. Cha'cune de ces tonnes avait son nom en grosses lettres peint sur son ventre, et ce nom n'était ni Chianti. ni Barbera. ni le nom d'aucun cru notoire, mais simplement d'un fleuve italien, !'Ebre, le Tibre, et "comme toute !'Italie avec ses fleuves n'y efit point suff, on y pouvait passer en revue les principaux fleuves de "Europe entière, et même par dela VEu'one, le Mississipi. Nous sommes souvent devant les étrangers comme devant les tonnes de ce petit couvent: un Italien, un Suédois, un Serbe? Mais nous ne savons pas ce qu'il y a dedans. Seulement, nous voulons toujours faire comme si, dedans, nous étions persuadés qu'il y efit toujours Ja même chose. Nous traitons les étrangers en série.. Mieux, ce sont les hommes, tous les étres humains que nous traitons en série, et les différentes nationalités ne sont que des séries inscrites d'avance sus un catalogue of nous avons la prétention de faire rentrer le monde entier. A la terrasse de ces cafés cosmopolites ot cer

camoufler en tilleul ou en toute autre infusion, elles perdaient un peu de leur goût réel, elles se laissaient boire, certes, mais avec moins d'agrément. Songez qu'en tout état de cause, le café change de nom s'il vous est servi dans un verre ou dans une

taines saisons en particulier -groupent autour des guéridons de marbre des représentants de tous le pays et de toutes les races, comme des abeilles sur "un morceau de sucre, tu te piques de discerner d'ot — est celui-ci et celui-la; chacun tu colles dans le © dos une étiquette; mais comme ton jugement et les — données sur lesquelles tu juges sont superficiels, aussi superficiels que |"étiquette elle-même! Es-tu — sar que cegrand blond soit forcément un Scandinave, uniquement parce gue c'est un grand blond, et cette petite brune une spagnole, parce qu'il est vrai qu'elle est brune ? : Mame les races, que l'on croirait plus caracté— ristiques que le pays d'origine, qui se marquent dans le sang et par la couleur de la peau, vas-tu _ découvrir sans erreur possible cette métisse ou cet = Arabe, maintenant que les caprices de la mode et singulièrement les bains de soleil imposent aussi — - _ pien une peau bronzée & une Flamande ? Heureusement, il y a la différence des langues, — sous réserve de ne point tomber sur un de ces poly- . glottes, plus spécialement employés, sans qu'on — : sache pourquoi, A assurer le fonctionnement des" 'ascenseurs, et dont il est difficile de décréter, habi- | tués au'ils sont A s'exprimer indifféremment en huit ou dix langues différentes, qu'elle est, parmi elles huit ou elles dix, leur langue maternelle. La langue maternelle c'est celle que parle notre mere et qu'elle nous apprend plutôt que celle que' parle et nous apprendrait notre nurse, si nous en avons une, ou notre gouvernante. Une langue différente peut @tre un moyen de reconnaître une nationalité, mais elle n'est pas un élément constitutif de cette nationalité; on ne voit guère qu'il puisse exis



= angues, ae encore, " apparemment, la) p 8 plausible, & condition de la préciser un peu. E 2 Qui sont ces gens venus de tous les coins du monde pour édifier la tour de Babel? Des construc_ teurs, des représentants de ce que l'on appelle le « bâtiment », maçons, charpentiers, serruriers, -peintres, couvreurs. Tous ces gens parlaient initia_ lement la même langue, c'est entendu; mais 4 l'in- ~ _ térieur de chaque corps de métier, des habitudes de travail et de vie en commun créent des facons de s'exprimer particulières; et c'est la spécialisation — des métiers qui a spécialisé puis séparé les langues. S'il est possible et probable qu'A l'origine les différences n'aient porté que sur ce qui avait trait au métier différent, ces différences se sont étendues peu a peu, elles ont débordé de |'atelier au café — car on imagine mal les chantiers de la tour de Babel, sans une prodigieuse ceinture de cafés, c'est-à-dire de débits de boissons de toutes sortes. Le serrurier a souhaité que ce qu'il confiait au serrurier fit compris du seul serrurier et non du maçon ou du couvreur; et ainsi de chacun des autres. Est-ce que, lorsque vous vous trouvez brusque- ment admis dans un cercle d'amis intimes, vous n'êtes pas dérouté par une conversation émaillée d'allusions et même d'expressions qui vous sont complètement incompréhensibles >? Vous vous sentiez IA précisément comme un étranger, dites-vous, et A qui d'autres étrangers parleraient arabe ou chinois. Et quand des parents attentifs s'empressent F



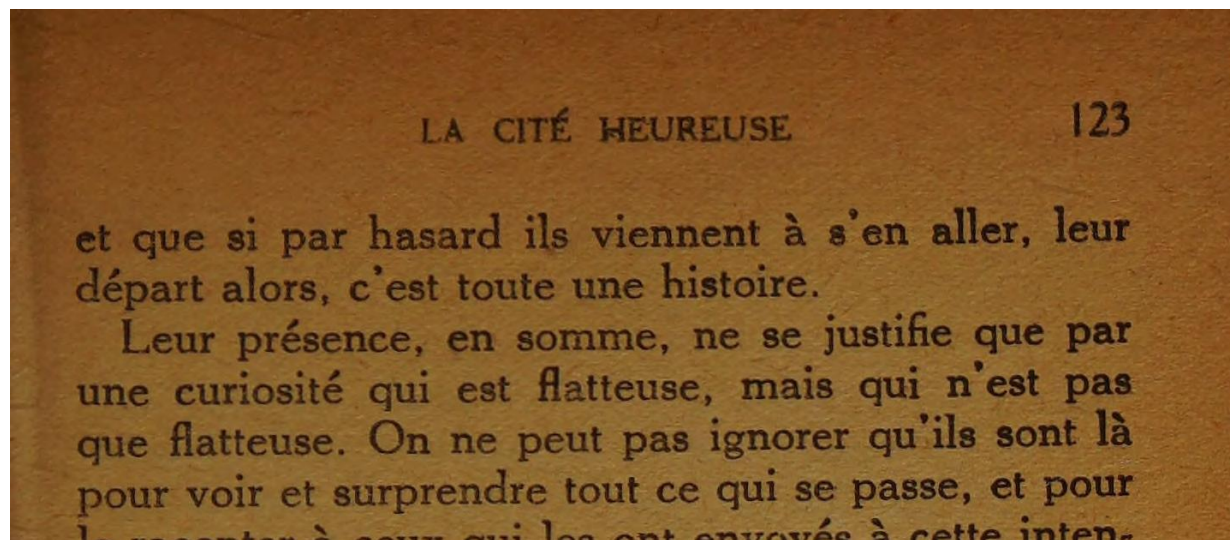
autour d'un bébé pour lequel ils forment, & mesure, * ° . o- ey a .

"LE -un vocabulaire qu'ils croient puéril, sans que l'on ~ ait jamais établi en quoi le mot « dada », par exemple, est mieux que « cheval » & la portée des enfants et en quoi un enfant plutôt que « botte » prononce plus facilement « boibotte » ou « chienchien », voire « toutou » plutôt que « chien » — prenez garde qu'avec ces toutous, ces boiboites et autres dadas, c'est tout un langage que vous construisez, hermétique pour d'autres que pour vous et votre enfant, en sorte que si cet enfant continuait à en tenir à ce langage, il risquerait d'être, parmi les autres hommes, comme un étranger, et de ne pouvoir converser avec eux sans le secours d'un interprète. Et ce que je dis du vocabulaire infantin se vérifiera à plus forte raison du vocabulaire amoureux, où nous retrouvons le même hermétisme volontaire que dans les cafés de la tour de Babel. Deux amants rêvent d'avoir des mots qui ne soient qu'à eux et à leur amour. Il n'y aurait pas un langage du Pays du Tendre, mais autant de langages que le Pays du Tendre compterait d'habitants ou, plus exactement, de couples d'habitants. — Amants, enfants ou artisans, c'est toujours à l'origine d'un vocabulaire qui leur est propre, le même besoin d'une intimité familiale, amoureuse ou professionnelle, le même désir de se placer en dehors de la communauté et d'éloigner, d'éviter, de décourager les indiscretions. On a tout lieu de penser que les différences de langues entre les peuples correspondent à des désirs, & des besoins analogues. Et si les ambassadeurs envoyés dans les pays étrangers ignorent pour la plupart la langue qu'on y parle, PINAY Lap OD ONES Pere Ee nen et Se ewes nD

lex € "est, sans edoute: pour ne point wonloe 8 Re ontrer trop indiscrets. - Les premiers ambassadeurs semblent bien avoir — été les Rois Mages; d’oti une réputation d’apparat, _certaines habitudes de magnificence et de faste, qui persistent chez leurs successeurs qui ne sont ni “mages, ni rois. : _ Mais l’ambassade des Rois Mages, et ce deca 6tre le propre de toute ambassade, avait un caractère nettement défini, et extraordinaire. Des ambas- ~ ‘sadeurs sont des gens qui, A l’occasion d’un événement heureux et pour affirmer des relations de bon voisinage, viennent, d’un pays voisin, apporter ‘des voeux, des félicitations, des cadeaux. Ou bien, de ce pays voisin, et sans autre prétexte que Véchange de bons procédés aque l’on se doit entre ‘voisins, ils viennent montrer ce que l’on fait de “mieux chez eux dans tous les domaines, et. c’est pourquoi ce parfait cuisinier ou cette comédienne fameuse ont raison quand ils se présentent comme des manières d’ambassadeurs de la mode ou du gott, le gofit des sauces fines et Ja mode des ajustements somptueux. Même celui-ci qui va, a]’étranger, chanter les chansonnettes de son pays, peut se donner, et son impresario ne manque pas de lui donner, figure d’ambassadeur en son genre, lui qui fait applaudir son pays au refrain; et pourvu que le pays de l’ambassadeur soit anplaudi, y a-t-il meilleur gage et plus stir de J’utilité et du résultat heureux de son ambassade ? Et l’on comprend aussi que si un malentendu s’est produit, — cela arrive entre voisins — si, de un 4 l’autre, il y a préjudice causé, bref dans tous _ Curieuse institution que celle Jez ambassadeurs ! ae

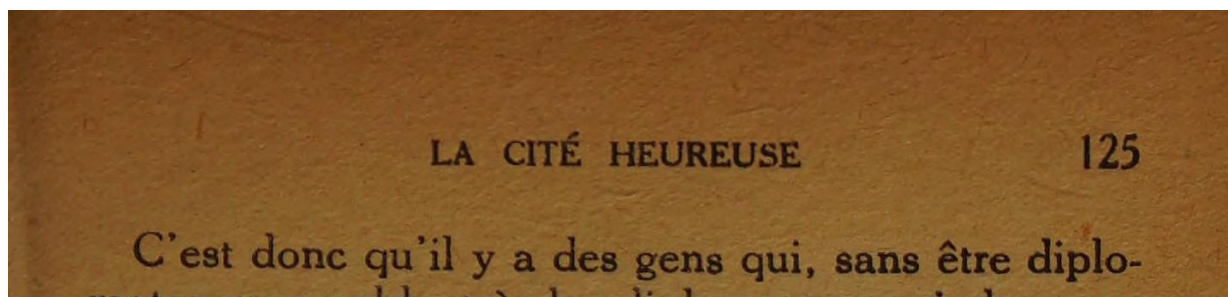
les cas difficiles, on comprend que l'on € qu'un de sympathique, d'intelligent et dh -s'expliquer gentiment, posément et tache Soe See ee = ae ~ Un exemple banal mais significatif, et qui vient — ~naturellement & |'esprit, sera celui de deux voisins de campagne dont l'un ne peut supporter le bruit et la musique, et dont l'autre a un phonographe © - constamment en action; dont l'un'a un chat siamois | “qu'il adore, tout le temps en maraude dans le jardin | de l'autre, qui a horreur et même peur, une peur instinctive, des chats siamois. Ce sera proprement l'objet d'une ambassade entre les: deux villas voi- ~ sines, que le propriétaire du chat siamois en surveille les ébats et que le propriétaire du phonographe prenne soin de fermer ses fenêtres. SES — Monsieur, dira le premier ambassadeur, il y a — 1A, A cdté, quelqu'un de très merveux 4 qui la musique, surtout la musique enregistrée, tape sur les ~~ nerfs!... : : ~ —. Monsieur, dira le second ambassadeur, il y a la, . A côté, quelqu'un de plus nerveux encore, que la vue d'un chat, surtout d'un chat siamois, suffit & faire tomber en pamoison!... Ayant dit, avec mille formules polies et courtoises _ excuses, on imagine bien que les deux ambassadeurs rentreront chacun chez soi, et qu'ils ne vont pas _ ~ g installer chacun dans la villa du voisin pour exercer un droit de regard et de contrôle, l'un sur le chat siamois, l'autre sur le phonographe. = Il y a ceci de singulier dans |'établissement des ambassades telles qu'elles fonctionnent entre pays étrangers, que les ambassadeurs s'installent au contraire, qu'une fois installés ils ne songent plus & partir

le raconter & ceux qui les ont envoyés à cette intention. Bref, si l'on veut aller au fond des choses et si Ton ne craint pas d'appeler les choses par leur nom, on constate que le métier d'ambassadeur n'est -qu'un métier de mouchard et l'on se demande vraiment pourquoi le second est si décrié quand le premier est environné de tant de considération et — d'honneurs. 25 Mais peut-être a-t-on affecté d'honorer davantage - aE les ambassadeurs et tout le personnel qui, de présou de loin, touche aux ambassades, afin que l'on évitdt de les prendre pour des policiers. A eux, d'abord, les plus beaux costumes: même par ces temps de restriction, l'or continue de ruisseler sur leurs habits et sur leurs culottes. Et alors qu'on enregistrait un léger déchet sur la valeur matrimoniale des officiers de cavalerie, les attachés et secrétaires d'ambassades ont maintenu tout leur prestige aux yeux des mères-qui-ont-une-fille-A-marier, s'entend une fille richement dotée car pour les autres, hélas! tant est devenu restreint le marché des mariages, tout leur est bon! : Comme cette revue que les initiés désignent entre eux par ce simple titre « la Revue », sans plus, © entre toutes les carrières qui s'ouvrent aux légihmes ambitions d'une élite intellectuelle et fortunée, celle qui apparaît toujours la carrière par excellence, la carrière essentielle qu'il suffit de dési



-gner aussi simplement « la Carrière » sans qu'il soit besoin de rien ajouter ni préciser, la Carrière, c'est la carrière diplomatique. Car voilà A quoi, si on vous le demande, voilà ~& quoi l'on s'occupe dans les ambassades, voilà ce que font les ambassadeurs: ils font de la diplomatie. Et si on vous demande ce que c'est que la diplomatie, contentez-vous de froncer les sourcils et de mettre un doigt sur vos lèvres: la diplomatie, il ne faut pas chercher A savoir ce que c'est; la diplomatie n'existe que par le mystère dont elle s'environne: percez le mystère, dissipez-le, il n'y aura plus, et ce serait grand dommage. il n'y aurait plus de diplomatie. 2 J'ai cette bonne fortune d'habiter un quartier dans lequel sont fixées plusieurs des ambassades accréditées auprès du gouvernement de mon pays; les commerçants de ce quartier, -A bon droit, n'en semblent pas médiocrement fiers, qui se réclament d'un voisinage si flatteur pour vouer aux ambassades la plupart de leurs magasins; et il y a même & ma porte un « Express-Bar des Ambassadeurs » et je dois cependant A la vérité de reconnaître que je n'ai jamais vu d'ambassadeur prenant un bock ou un café-crème... Mais il n'est pas rare, et c'est presque ma quotidienne aubaine, il n'est pas rare que je rencontre, principalement aux heures des repas, des Messieurs fort distingués que, si l'ambassade n'était proche, je ne situerais sans doute pas nécessairement comme des diplomates, mais qui, étant donnée cette proximité, ne peuvent pas ne pas appartenir au personnel diplomatique.

_ Mates, ressemblent A des diplomates; mais les gens qui sont diplomates ont tous un air qui ne trompe pas. Et cet air, il est d'autant plus indispensable — -qu'ils l'aient, en effet, cet air, que la diplomatie réside beaucoup moins dans ce que le diplomate aura dit ou fait que dans son air de le dire ou de le | faire. Bs J'ai toujours beaucoup goûté la sagesse et la clarté de cette explication donnée A la fabrication des canons: « Pour fabriquer un canon, on prend un trou et on met du cuivre autour. » : Pour faire de la diplomatie, c'est également d'un trou qu'il s'agit, un trou autour duquel il va falloir façonner des phrases, des déclarations, des rapports, des formules traditionnelles et des notes confidentielles. Ne dit-on pas d'un diplomate influent qu'il a, au cours d'une brillante et nombreuse réception« tenu le cercle »; au milieu du cercle, c'est toujours le trou... La merveille de la diplomatie, c'est d'entourer, d'orner et de masquer le trou, c'est d'arriver a faire quelque chose avec rien, c'est de savoir tout présenter de telle façon que tout — et rien — ait de l'importance. Comme l'importance du diplomate se mesure a l'importance de ce qu'il présente et représente, comment veux-tu que, de bonne foi, il ne perde pas le sens des réalités et des proportions ? Va-t-on reprocher 4 un marchand de _ballons rouges d'avoir, avant de les proposer A sa clientèle, d'avoir au mieux et pour les mieux vendre, gonflé ses ballons? Le tout est qu'il ne les gonfle pas au point qu'ils en crévent, du moins avant qu'il ne les

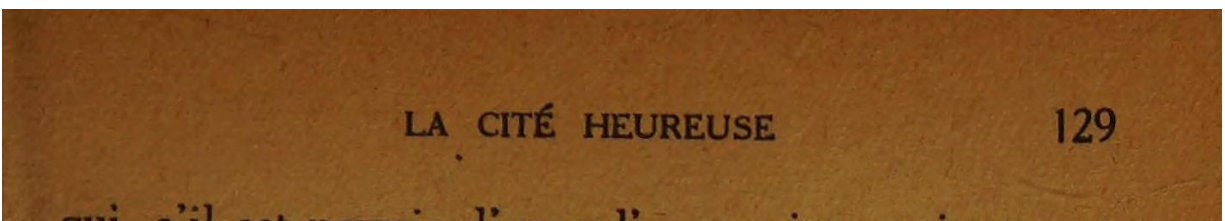


a et tant pis si c'est entre les mains déjà os ait vendus, _des clients. Ss; Bae Le diplomate n'est pas sans analogie avec le mar-chand de ballons rouges. Tee eae ~ Qu tu voudras le comparer encore 4 celui qui fait des bulles de savon. Mais, par grace, que ce ne ~goient pas des bulles faites avec une pipe en terre! Car si l'on a pu voir des ministres des affaires étrangeéres qui fumaient la pipe, c'est une image bien fAcheuse et déconcertante que celle d'une pipe au 'coin d'une bouche diplomatique, entre les dents d'un ambassadeur!... On concevra qua la rigueur des cigares, et des cigares d'un certain prix, soient nommés des « diplomates », mais imagines-tu une pipe qui s'appellerait « Ja Carrière » ? “J'ai bien dit qu'en diplomatie, c'est l'air qui fait la chanson, et je vous prie de croire que ce n'est pas une chanson A boire, que l'on ne chante pas au _ dessert, dans les diners d'ambassade, pas plus que Yon n'y fume la pipe après diner. _ La diplomatie ne se fait pas 4 la bonne franquette, ~ qui est la méthode la moins protocolaire qui soit. Or, une des grandes inventions de la diplomatie, c'est précisément le protocole. Une invention ? Mais Dieu lui-même n'a-t-il pas reconnu un ordre des préséances en décrétant que les premiers seraient les derniers ? Et dans la parabole des brébis et des boucs, n'est-il pas question de — la droite et de la gauche, et d'attribuer les places de droite aux brebis, c'est-a-dire aux justes > : Seulement, cela se passe dans |'infini et par rapport al infini, ot la droite et la gauche se rejoignent. La droite de l'ambassadeur n'est pas la droite de — Dieu, et le protocole diplomatique, 4 la différence

nais d'orgueil, 'qui ne place pas toujours paté à la droite de l'ambassadeur et qui installe parfois un bouc à la droite de l'ambassadrice. Le vice et l'absurdité du protocole est de tenir compte, non des réalités, mais des apparences; une outre vide prend autant de place qu'une outre pleine, plus de place même si elle est plus grosse, et qu'il importe alors qu'elle soit vide... C'est Le protocole ne s'occupe pas seulement de l'emplacement des personnes, mais aussi des mots. C'est lui qui nous enseigne à faire tenir notre amour- — "propre national, les intérêts capitaux de notre pays, — dans une virgule. Du temps que l'on se battait fraternellement en duel, existaient des spécialistes de l'honneur, de véritables « hommes d'honneur » au sens professionnel du mot, et c'étaient eux qui décidaient si l'honneur, votre honneur, était sauf, si le procès-verbal qu'ils rédigeaient avec d'autres hommes d'honneur comme eux donnait à votre honneur une acceptable et suffisante satisfaction. À la lecture de ce procès-verbal, vous ne vous seriez douté de rien, mais ces spécialistes triomphaient, et vantaient votre chance, et se félicitaient de leur industrie qui avait obtenu telle ponctuation de la phrase qui exprimait des regrets sans en exprimer, une virgule, c'est bien cela, qui valait mieux que toutes les excuses. Et du moment que les hommes d'honneur étaient satisfaits, votre honneur devait l'être et l'était aussi. Or, il était de notoriété que, personnellement, lesdits hommes d'honneur n'étaient pas plus honorables que les autres..., — sinon, parfois, moins que d'autres..., .

—— 128 | LA CITE HEUREUSE Et tout de même, aux diplomates, qui donc adonné cette autorité pour trancher de l'honneur des" peuples ? On ne la leur a pas donnée, ils la prennent. — ils la prennent en instituant des règles qu'ils sont seuls & connaître, puisqu'elles n'existent qu'a l'instant même où ils les promulguent, et qu'elles ne reposent sur rien. Et leur autorité c'est encore, comme pour tous les spécialistes installés dans leur spécialité, c'est un jargon particulier, un jargon d'augures. Quand on prétend que deux augures ne peuvent pas se regarder sans rire, c'est les méconnaître et ne rien connaître à leur commerce: s'ils avaient le malheur de rire une fois, plus jamais ils ne voudraient exercer une profession qui n'échappe au ridicule que parce qu'ils ont perdu le sens du ridicule, et à la condition expresse de ne jamais le retrouver. On explique que les guéridons des spirites se refusent obstinément & répondre à toutes interrogations si, dans l'assistance qui les entoure et les interroge, un incrédule s'est glissé ou quelque ironiste. Autour de la table où des diplomates sont rassemblés pour un congrès ou une conférence, le diplomate — qui aurait envie de rire, ou qui n'y apporterait pas — suffisamment de sérieux, ferait tout rater. ' Ces congrès, ces conférences, sont le triomphe des diplomates, car il s'agit, si l'on n'a droit ; A rien, d'y obtenir quelque chose, et si l'on a droit & quelque chose, de se faire attribuer beaucoup plus que ce à quoi on a droit. En tout état de cause, il faut — surtout empêcher le voisin, quels que soient ses droits, de rien obtenir du_ tout, ou, s'il obtient quelque chose, de prétendre que c'est beaucoup plus qu'il ne devrait obtenir. : Ainsi apparaît le second objet de la diplomatie _ a MME SALLE LING in i abs

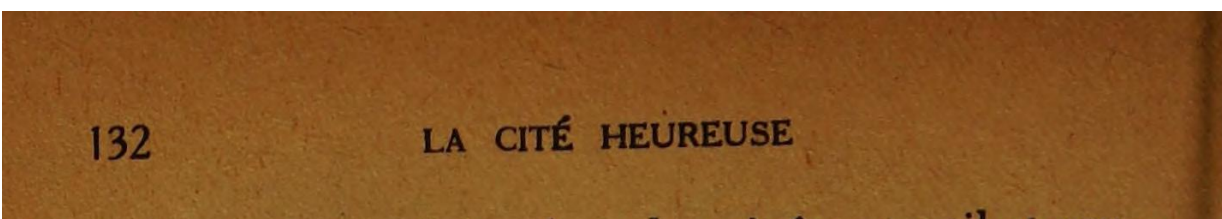
qui, s'il est permis d'employer ces expressions, ne sont point diplomatiques, après avoir mouchardé les autres, comme nous l'avons montré, s'appliquera à les rouler. On dit couramment de quelqu'un qui évite de dévoiler le fond de sa pensée: « C'est un diplomate! » — et le triomphe de la diplomatie est rarement celui — de la vérité. C'est pourquoi l'on a parfaitement raison de protester contre une diplomatie de place publique: il y a des choses que l'on ne fait pas sur — la place publique; et il y a une éloquence de place publique qui ne convient guère pour ce qui ne saurait être que suggéré, murmuré à l'oreille. Certains sourient ou feignent de se scandaliser, — parce que lorsque des diplomates se réunissent, c'est toujours en un site choisi, en une résidence particulièrement aimable et favorisée, où l'on aurait plaisir à se rendre et à séjourner, même si l'on n'était pas diplomate et qu'il n'y eût ni conférence ni congrès. Mais tant qu'à faire pourquoi ne pas élire, en effet, le lieu de séjour le plus agréable? Aussi bien, ce est dans les meilleurs restaurants que le traiteur affecte de nous montrer, dès l'entrée, ses fourneaux — et sa rôtisserie. Il est préférable que nos frères fassent plutôt envie que pitié, et chaque pays semble y mettre sa coquetterie, comme des familles qui font assaut de luxe et de prévenances dans les repas de fiançailles et de noces; et comme les médecins ou les dentistes qui, même débutants, emploient le plus clair de leurs ressources à meubler somptueusement leur salon d'attente. Le résultat est qu'en effet la diplomatie conserve . 9



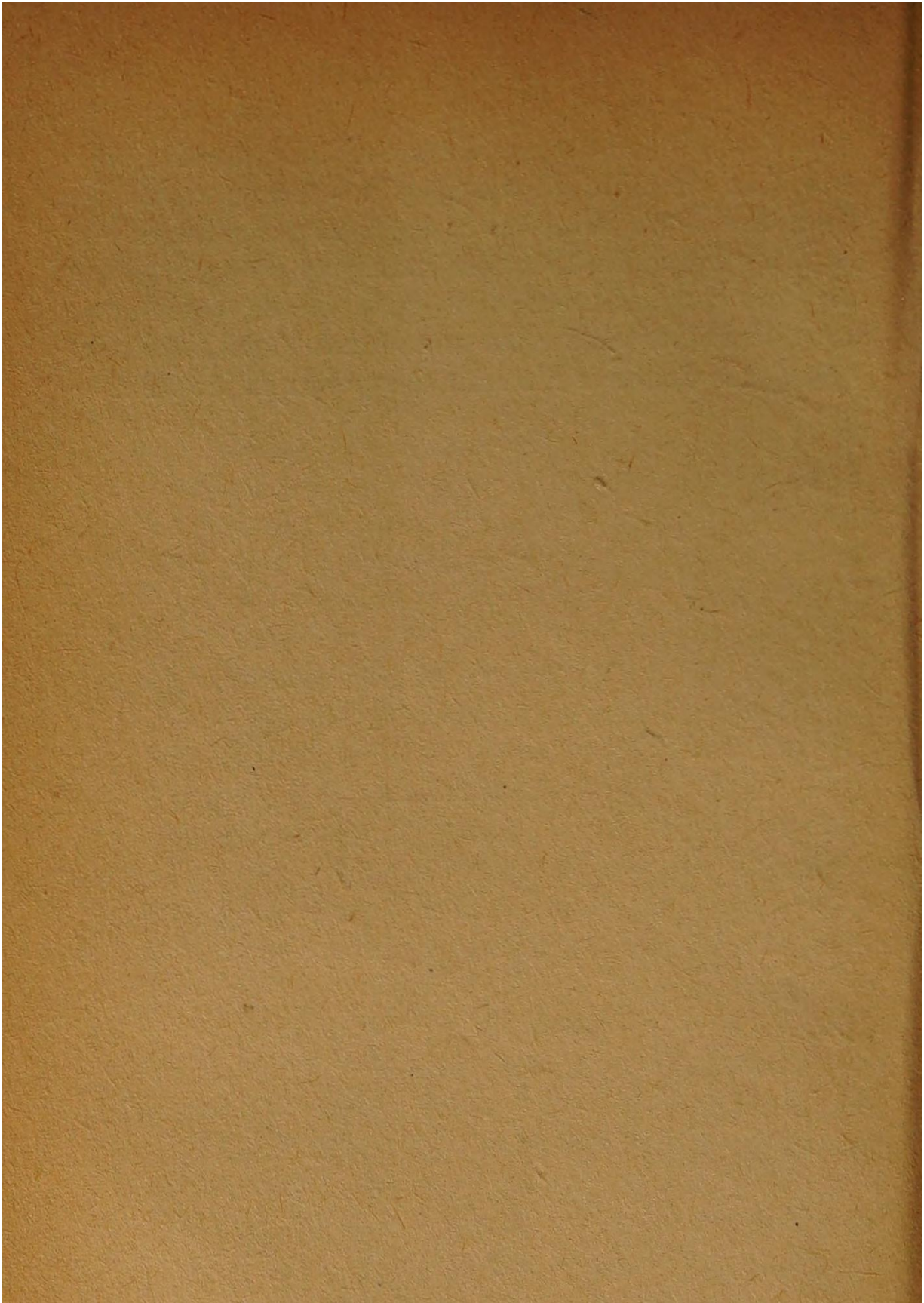
LA CITE HEUREUSE le plus grand prestige, que l'on voit des pharmanciens retraités au comble de leurs vœux si on pouvait les prendre pour des vieux diplomates, et que — » j'ai entendu, il y a bien des années déjà, au Palais Farnèse, où il habitait au-dessus de l'ambassadeur de France, un directeur de l'Ecole de Rome me confier avec une fierté un peu comique et un ton de satisfaction surprenant : — « On fait de la diplomatie au second étage tout comme au premier! » Ce dont je me souviens aussi, c'est que dans ce même Palais Farnèse — au premier étage, — au sortir de l'audience que l'ambassadeur de France avait bien voulu m'accorder, j'avais été pris, avec l'ami qui m'accompagnait et qui était comme moi en mission officielle, nous avons été pris d'un fou rire énorme, d'un furieux besoin de détente, et que nous nous étions mis à descendre à cloche-pied les marches du grand escalier, ce qui sembla causer quelque surprise à l'huissier à chaîne qui fermait la porte derrière nous... Est-ce que les diplomates, les vrais, est-ce que les ambassadeurs n'ont jamais envie de se détendre un peu, d'éclater de rire quand ils sont tout seuls et qu'ils se regardent dans leur glace, de faire le soir, avant de se coucher, le tour de leur chambre à cloche-pied ? Il n'est pas absolument défendu d'imaginer un — diplomate qui ne serait ni un fat ni un imbécile, qui serait persuadé, certes, que le pays qu'il représente, est le plus beau pays du monde, mais non que ce pays a choisi le plus beau représentant du monde pour le représenter. C'est toujours un sentiment assez émouvant et — exaltant d'être un étranger parmi les étrangers, et *

ntière franchie, ont une juste tendance & bomber la poitrine et A redresser la tête, pour ne pas perdre, ee en terre étrangère, un pouce de leur taille, Mais ces étrangers, il faut leur plaire, ou dumoins conquérir leurs bonnes graces; alors le moyen “ne sera pas excellent d’aller criant, comme celui-ci & qui l’on avait dérobé les bijoux de sa femme dans son ambassade, que cela ne |’étonnait guère, et qu’il s’était toujours attendu au pire quand on l’avait envoyé dans ce pays de voleurs. Pourtant, le moyen de cet autre, qui consiste & tout © ravalier, rabaisser, mépriser, qui n’est point du pays ou il est ambassadeur, même et y compris son pays — d’origine, dont il affirmera que ni les produits, ni les gens, ni les choses, industrie, transports, cuisine, littérature, arts, théâtre, automobile, rien ne tient une seconde devant ce que l’on voit ici — ce moyen un peu brutal et rudimentaire ne parait pas excellent non plus, outre qu’il est assez désobligeant. Ce que les ambassadeurs ont de dangereux, c’est qu’ils se donnent et qu’ on les donne comme |’échantillon sur lequel on va juger toute la marchandise; la femme rousse rencontrée sur le port et qui faisait dire 4] étranger, récemment débarqué au Havre, que toutes les Françaises étaient rousses, c’est comme 8} nous l’embarquions 4 notre tour pour l’expédier et la présenter de l’autre cdté de l’eau comme le type des femmes de France; que toutes les Françaises soient rousses, ne dirait-on pas alors que c est nous qui l’affirmons et voulons le prouver ? Un ambassadeur n’est que trop souvent le pendant de cette femme rousse. gebs Gui Re bont bas bmbuasadeure, auseinée la au

~ —. Ja Carrière. On est diplomate comme on est natuey ia cat *
 ran HEUREUSE = Comme un ambassadeur devrait être gentil et prudent,
 effacé, modeste !... La vérité, c'est que l'on ne devrait même pas savoir que
 c'est un ambassadeur, c'est-A-dire qu'il est officiellement chargé de
 représenter tel ou tel pays, et simplement, au bout d'un certain temps, on
 voudrait s'informer: — « D'ou donc vient ce Monsieur si courtois, si
 serviable, si aimable ? Et sa femme qui est si charmante ? Et ses enfants si
 bien élevés? » Et quand on saurait qu'il est Suédois, qu'il est Hollandais,
 qu'il est Suisse, voila qui vous impressionnerait favorablement pour la
 Suisse, la Hollande ou la Suède!... . Seulement, pour cela, il ne faudrait pas
 que l'on efit fait, précisément, de la diplomatie une carrière rellement
 facétieux ou grave, et la diplomatie est un tour d'esprit, ce n'est pas une
 profession. Ou si c'est une profession, elle ressemble & celle de cet «
 amateur » qu'avait rencontré Paul Aréne, ce Monsieur très comme il faut —
 était-ce un ancien diplomate? — qui s'arrêtait dans les cours de certains
 immeubles © paisibles et qui annongait d'une voix engageante: ; — «
 L'amateur!... Voila l'amateur!... » De leur fenêtre, de vieilles gens lui
 faisaient signe; c'étaient de vieilles gens qui s'ennuyaient, qui savaient qu'il
 leur serait, pour leur après-midi inoccupée, un compagnon agréable, un
 partenaire de bon caractère et sans grandes exigences, — une pièce de
 quarante sous et une infusion — pour leur partie de bézigue ou de dominos:
 — « L'amateur! Voila l'amateur!... » Je verrais assez proposer de semblable
 facon: — « L'ambassadeur!... Voila l'ambassadeur!... » et |) ee ee ee SIE ee
 Nae ae ee ee,



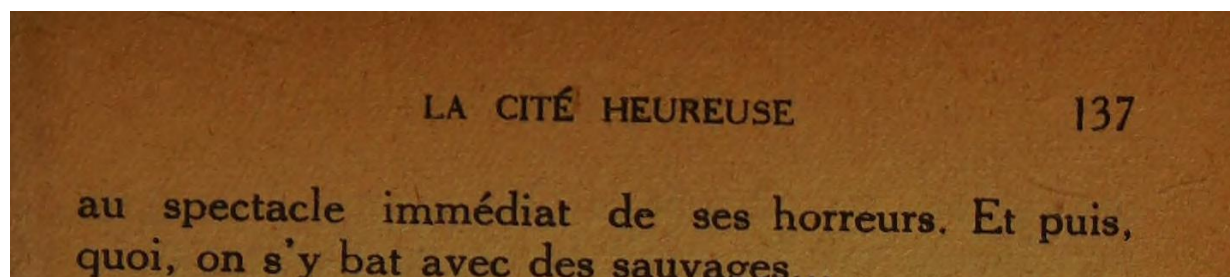
quand celui-là, aux manières exquises, aurait enseigné à sa clientèle de désœuvrés quelques nouvelles formules de politesse, et à écrire notamment, d'une écriture largement arrondie, non plus « l'assurance » de leur considération distinguée ou de leur haute considération, mais « les assurances », cela suffit, et notre ambassadeur n'aurait pas perdu sa journée.



CHAPITRE VII ae \ y %) gtd Par dela les mers. — Des enfants mal élevés. oe ae — Paul et Virginie. — Le métier des — ~ armes. — L'enfance d'un pacifiste. — _ Tue-les, mon petit Georges!... — La — P vieille femme et les deux mulots, — Pe Quand j'avais quatre ans. — Le feu d'ar¥ tifice de la Sainte-Barbe. — Victor Hugo “ et lés Prussiens. — « Arrière les canons — et les mitrailleuses!,.. » — Littérature. — ; Le réle du savant. — Une bourse de jeu. — Le premier des péchés capitaux. — L'orgueil maternel. — « Guerre 4 la guerre! » — Facons de parler. — Le systeme D. — Un merveilleux carambolage. — Les bandes molletières. — L'art des préparations. — Mot historique. Cette curiosité qui nous pousse & aller chercher très loin ce que nous avons chez nous, et, au lieu de demeurer tranquillement dans la cité ot nous sommes nés et pour laquelle nous sommes nés, ce besoin, cette rage de nous expatrier, de nous dépayser, ce goiit, cette fringale du voyage qui a entraîné |'esprit de conquête car |'on ne se soucierait de rien conquérir que l'on ne connaîtrait pas, si l'on n'avait appris, en voyageant, a le connattre, bref si l'on était resté chez soi, — besoin, rage, fringale, nous ont menés toujours plus avant, d'étape en étape, jusqu'au bord de la mer ov il semblait bien que nous aurions pu nous arrêter.

Mais non, il nous a fallu continuer notre route, — ‘savoir ce qu'il y avait de l'autre coté de l'eau, et ce furent les bateaux, et les marins. Un ministère de la marine, puisque 4 chaque désir et désir organisé des hommes un ministère correspond aussitôt, un ministère de la marine devrait donc n'avoir d'autre objet que de nous faire voir du pays, les pays ou l'on ne peut aborder A pied sec, un ministère de la marine ne devrait s'occuper. que de prolonger sur les mers et par delà les mers notre voyage, ne s'entendre que de tourisme et de navigation. ; ; Mais cela, c'est la marine marchande. Nous sommes comme des enfants mal élevés qui, 4 peine ont-ils vu quelque chose de nouveau, c'est pour le prendre, ou du moins pour en avoir envie. Et nous voici qui, sur nos bateaux, avons entassé les canons et les haches d'abordage avec des gens prêts A sen servir; et nous avons voulu nous. emparer de ce que nous découvrons dans ces pays ‘nconnus, flore et faune, et du pays lui-même. C'est ce qui s'est appelé coloniser et 4 quoi nous avons adapté notre marine, qui est devenue marine de guerre. Car la guerre, nous passons notre temps a dire que c'est un fléau, et nous passons notre temps a la porter partout, et quand la terre en est saturée, quand la terre est trop petite, c'est sur la mer. s Je crois même que cette guerre marine, c'est A | celle-là que nous nous accoutumons la première, c'est par elle que nous accoutumons notre esprit 4 l'idée de guerre. D'abord c'est une guerre qui se passe assez loin pour ne pas nous gêner dans nos habitudes quotidiennes, pour que nous échappions

médiate é fées ses horreurs, Et i, on 8" YY Bad avec des sauvages... 4 swe mêmes images des livres qui ont charmé' et _ passionné notre enfance, il faut bien avouer que, toute notre vie, elles continuent A s'interposer ae _ comme un écran tendu par nos souvenirs entre nos ___ pensées et la réalité. Nous voyageons dans ces" _contrées inexplorées avec Robinson Crusoé et le i Robinson Suisse, et l'on ne dira jamais assez l'in- ee fluence, plus forte que toutes les lectures géogra— phiques, de « Paul et Virginie » mais surtout des vignettes ingénues qui illustraient leurs aventures. Nostalgie des chansons négres, troublante indolence des créoles, petits garçons en habit A boutons dorés et prématurément coiffés d'un chapeau haut de forme, tissus d'indienne A ramages, — 6 compagnie des Indes! — cacao, café, et toi surtout, prestigieuse, merveilleuse, miraculeuse canne i sucre, qui nous semblais poussée dans les jardins du palais de Dame Tartine... Maintenant il y a, je sais bien, le cinéma et ses « documentaires », il y a les négres du jazz et, pour nos phonographes, les disques de guitares hawaïennes. Mais tout cela est-il beaucoup plus « réel », c'est-a-dire nous offre-t-il moins matière 4 _ rêver que les illustrations du Robinson Suisse et de Paul et Virginie > Non,. sans doute, puisque jamais owdoies ne furent plus encombrés de bateaux dans des bouteilles et de caravelles, jamais on n'a tant magnifié le risque et l'aventure. Et il y aura toujours des petits garçons qui auront une 4me de corsaires. Combien en arrête-t-on et en amène-t-on, bon an, mal an, de ces petits garçons dans les commissariats



4 3 € Mi ve ~ - des* gares, o& aboutit le plus souvent l'aventure mystérieuse qui les avait tentés en s'enfuyant de leur collège, — corsaires, chercheurs d'or et, pour commencer, mousses sur un navire, le navire qu'il s'agissait d'atteindre et où ils se seraient cachés, li-bas, dans le port de Bordeaux ou le port de Marseille ; mais, c'est le train de Marseille, le train de Bordeaux, que d'abord il eût fallu prendre, et pourquoi la plupart de leurs rêves aventureux se terminent brusquement à la gare d'Orsay ou à la gare de Lyon... Sh Le service militaire obligatoire et ce que l'on en voit, gardes à la porte de la poudrière et de la prison, et exercices dans la cour des casernes, ont ajouté à l'attrait de la marine de préférence aux armées de terre, si séduisantes qu'apparaissent les affiches de propagande collées sur les murs pour inviter les jeunes gens à contracter un engagement dans l'infanterie ou la cavalerie, à devenir chasseurs à cheval ou chasseurs à pied. Aussi bien peut-on, à douze ans, souhaiter de devenir officier de marine ou explorateur, et, à l'âge du tirage au sort, faire l'impossible pour être ajourné. Le métier des armes ne semble tentant que s'il est accompagné d'une indépendance incompatible avec la vie réglementaire. Régiment, règlement... Et l'on ne considère pas assez, et l'on a tort, qu'un engagement dans l'armée métropolitaine soit l'effet d'une disposition héroïque, mais bien plutôt marque d'indigence et de fainéantise; la parole avec laquelle on accueille les engagés: « y a donc pas de pain à manger chez toi? » est une injure toute gratuite et les CRI et

8, ahaia” qui ne ‘Te re a atre significative, pee | même de l’être un peu trop. -L’armée de mer, ça, c’est autre chose, — et c’est _ sans doute que !’on voit davantage ce qui se passe 2 dans une caserne et que l’on voit moins ce qui se | Passe sur un bateau. D’ailleurs le déchet est tout — neh i ee é aussi considérable de ces vocations de navigateurs qui s’achèveront sur un rond de cuir ou derrière un _ -guichet grillagé; et il y a forcément un plus grand nombre d’employés de bureau qui vous confieront — -qu’avant leur première communion, ils rêvaient d’entrer et de passer leur vie-dans la marine, que d’officiers de marine pour nous révéler qu’au même - &ge ils avaient rêvé d’entrer et de passer leur vie dans un bureau. Ces précoces vocations militaires, tant sur la terre que sur les mers, sont-elles |’expression d’un tempérament particulièrement brutal et avide de sang? Et n’oublie-t-on pas que, tant sur la terre que sur les mers, pour le marin comme pour le soldat, le principal objectif, ce sera de tuer, et que c’est toujours par la qu’il faudra que ça finisse, même si ca . > , a n’a pas commencé par la?... Un petit garçon de cinq ans habitait, pendant l’été, non loin d’une charcuterie de village ou, chaque semaine, on tuait un cochon; ce jour-la et dès qu’il en entendait les premiers cris, il ne pouvait se tenir de courir au cochon — comme on court au canon — et prenait un plaisir étrange et inquiétant A ce spectacle de tuerie; or ce même petit garçon devenu un homme, je ne connais pas d’homme plus pacifique et pacifiste: peut-être d’avoir vu couler tout ce sang des pauvres cochons avant qu’il *

est l'âge d'homme, c'est cela qui, plus tard, l'a fait réfléchir, l'a complètement blasé et dégouté... Mais ce n'est pas la même chose... C'est-à-dire ~ qu'une certaine cruauté est bien toujours la même, ~ mais qu'une certaine fureur, fureur sacrée, fureur patriotique, fureur de défense nécessaire ou de juste vengeance, arrive à nous rendre cruels sans que nous pensions que nous sommes cruels,; mais seulement, et justement, et nécessairement, que nous ~ sommes furieux. J'ai entendu pendant la guerre des aviateurs discuter de l'opportunité qu'il y aurait pour eux, au lieu d'abattre dans les combats aériens tous leurs adversaires, de tacher à en capturer un afin d'obtenir du prisonnier les renseignements les plus utiles; mais faire un prisonnier dans les airs, ou plutôt en l'obligeant à atterrir dans nos lignes, ne se pouvait réaliser que par une manœuvre singulièrement périlleuse et J'on ne dissimulait pas les dangers extrêmes de l'entreprise. Alors la mère de l'un de ces aviateurs des plus héroïques, des plus célèbres, et qui était une bonne dame charmante et timide, j'ai entendu l'exquise bonne dame conseiller à son fils d'une voix douce: — « Tue-les, mon petit Georges, j'aime mieux que tu les tues!...) Ne parlons donc pas de prédestination sanguinaire, d'âme d'assassin et de bourreau: la bonne dame charmante et timide, l'exquise bonne dame, diras-tu qu'elle avait une âme d'assassin? C'était une mère, au contraire, une mère attentive au salut de son fils, une mère voilà tout... Au cours de cette même guerre qui, ayant duré plus de quatre ans, peut tout de même, sans que l'on Pr ee ee eee ee ae en OPO PT ee eS ean eee

a CEES re quelques souve- % rs, dans un village démoli od nous cantonnions' vant une attaque, et qui, sous le feu de l'adver_ saire, avait été vidé de ses habitants, une vieille femme demeurait seule, qui s'était obstinément re_ fusée & se laisser évacuer et continuait d'habiter Tay he 3 » cave de sa maison écroulée. __ Je la trouvai dans son jardin ot les roses sen — donnaient A cceur joie, comme s'il n'y avait pas eu _ la guerre, et ow les fruits et les légumes croissaient avec une belle abondance, se moquant de la sottise _ - des hommes et de leurs bombardements. Je la trou_ vai fort agitée et proférant des menaces obscures: « Ah! les salauds!... ah! les salauds!... » Et _ plaignant et cherchant A calmer la pauvre vieille, je _ mn'expliquais aisément une surexcitation bien légitime: ah! oui, les salauds... Mais qui elle injuriait ainsi, ce n'étaient pas les artilleurs ennemis, ni ceux qui les commandaient, ni les responsables et les artisans de ces ruines et de sa misère; elle n'en voulait qu'A une couple de mulots 4 qui elle donnait vainement la chasse et qui _ ravageaient ses petits pois et ses haricots verts... Voilà la guerre, et chacun sa guerre. Comment peux-iu, homme raisonnable, te flatter d'exorciser l'idée de guerre avec des paroles ? C'est que l'on constate que peu de sujets, autant qu'elle, prétent aux développements oratoires. Les orateurs se ruent sur la guerre — Cedant arma toge — qui signifie qu'ils sont toujours lA pour engager les gens a partir en guerre mais que ce ne sont pas eux qui yy vont. Quand j'avais quatre ans, j'avais pour compagne de jeux une petite fille, un peu plus agée que moi,

i — See ae = ie oe ak ~ LA CITE HEUREUSE io qui, jouer & la petite guerre, ot elle se savait sfire de triompher parce qu'elle était la plus agile et la plus ~ forte. Las de mes perpétuelles défaites, las d être ‘roulé par terre et d’avoir les cheveux tirés, j avais fini par proposer un autre jeu qui serait encore la petite guerre, mais une petite guerre « en parlant ». Ce n’était pas une mauvaise invention ét je regrettai que ma jeune et trop.robuste amie ne l’accueillit que par des haussements d’épaules, des quolibets et des bourrades. J’ai surtout regretté que, pas plus qu’avec mon amie, cette proposition si modérée et sage ne soit d'un usage courant entre nations belligérantes, qui feraient aussi bien assaut d’éloquence que de grenades, et affronteraient leurs seuls orateurs en guise de guerriers : — Cedant arma fuge. — Et même s'il arrivait que les orateurs en vinssent aux mains, ils ne se feraient pas grand mal et ne déchireraient jamais que leurs toges... On ne se bat pas avec des mots, mais c est pour des mots, avec des mots, que l’on envoie les gens se battre. Et de même qu'il y a des formules magnifiques et des péroraisons enthousiastes et des odes enflammées pour exalter les courages et les précipiter en avant, on imagine sans peine de non moins belles formules, des odes et des péroraisons aussi convaincantes pour les retenir et les apaiser, — comme la sonnerie de: « Cessez. le feu! » après la sonnerie d: « Ouvrez le feu! » Mais certains mécanismes, une fois déclenchés, crois-tu qu'il soit si facile d’arrêter leur marche ? Les élèves de l’Ecole Polytechnique, le soir de la Sainte-Barbe, ont accoutumé de préparer en impérieuse et’ garconnière, voulait toujours ee aS i

-gtand mystère un feu d'artifice en haut des bAti- _ "tents de l'Ecole; et qui allume le feu, c'est tout By _ simplement, couché sagement dans son lit et qu'auqu' & appuyer sur un bouton & la tête du lit pour _ que, pat un dispositif ingénieux, les fusées]A-haut €clatent et pétaradent. Mais va donc maintenant, et il n'y a d'autre bouton qui tienne, empêcher les _ soleils de tourner, le bouquet de jaillir, toutes ces fusées d'éclater et de pétarader ? _ Et je pense également au prestidigitateur ama _ teur qui, ayant obtenu sans difficulté le chapeau _ d'un ami pour y confectionner une omelette, se met _ & casser des ceufs dans le chapeau & la grande joie _ confiante de son propriétaire jusqu'au moment oil. _ poussant un cri d'angoisse, il se frappe le front d'un ' geste désespéré: — « Je ne me rappelle plus !... » ~ et ne peut que rendre tels quels, chapeau et ceufs _ formant au fond de la coiffe un horrible mélange... Il y a une anecdote célèbre qui montre Victor Hugo, après le siège de Paris, affirmant que, s'il avait été la, il serait allé droit aux Prussiens, offrant sa poitrine découverte 4 leurs baionnettes et A leurs fusils; alors, déclarait-il, de deux choses l'une: ou bien les Prussiens, méconnaissant son génie, auraient tiré sur lui et sa mort eft provoqué dans l'Europe entière un tel mouvement de stupeur réprobatrice que les hostilités n'eussent pu continuer; ou bien il leur aurait parlé, et cédant A la puissance de son verbe, ils se seraient hatés de lever le siège. « De toute facon, concluait le poète, de toute facon la guerré était finie... » — Pour vous!... 3 était contenté de répliquer un interlocuteur réaliste et flegmatique. eit deat Oe ie ee - cun surveillant ne soupconne, un élève qui n'a

» iw LA CT HEUREUSE Il n'est évidemment pas phis atfedle de dénoncer 4 les horreurs de la guerre que de la proclamer fraîche _ et joyeuse, et qu'il s'agisse d'appeler les citoyens ~ aux armes, ou de s'écrier dans un mouvement d'éloquence impressionnant : « Arrière les canons et . les mitrailleuses !... » — les mots différemment em- ~ ployés sont toujours des mots. La difficulté est, quand elles sont 1a, de faire reculer les mitrailleuses ; et nos. amis les Américains du Bois Belleau n'avaient pas tardé A l'apprendre qui, lorsqu'ils arrivèrent en 1918 sur le front francais, étaient persuadés que, si nous ne parvenions pas @ la décision, c'est que nous étions fatigués par ces quatre ans de guerre, Mais que, jeunes et vigoureux, ils allaient régler ca tout de suite. Et nous les avons vus partir, en effet, droit aux mitrailleuses — comme Victor Hugo protestait qu'il l'edt fait aux fusils prussiens, — une canne a la main et la veste sur le bras, comme 4 la promenade... Et au bout de vingt pas, ils étaient fauchés... — « Arrière les canons et les mitrailleuses!... » Hélas! on dit ga... N'est-ce point une anomalie et un paradoxe que la guerre, qui est toute action, réalité stricte et brutale, soit toujours précédée, accompagnée, suivie de tant de bavardages? Et je ne songe pas ici & ces stratèges bénévoles qui, sur les tables des cafés, préparent, recommencent et gagnent les batailles avec des allumettes: ces allumettes-la, Dieu merci, ne mettent le feu nulle part, et ces manieurs d'allumettes sont souvent ennuyeux, parfois odieux, " jamais dangereux. Je ne songe pas 4 ceux qui « dis- — cutent le coup » mais A ceux qui planent au-dessus de la mêlée, au-dessus des coups, précisément, qui OY ee ee eee Ts

‘ a tiennent aux généralités et pour qui la guerre un thème littéraire; je songe A tout ce qu'une — erre produit de littérature, littérature avant, — ttérature après, littérature pour ou contre la guerre. Et il y a ceci de plus paradoxal encore que ce sont le plus généralement ceux-la mêmes qui traitent de Z « bobards » tout ce que l'on peut écrire pour déter_ miner les hommes A se défendre's'ils sont attaqués. et _ @ attaquer ceux qui les menacent et leur veulent. nuire, ce sont les mêmes, les plus empressés A user _des mêmes procédés, c'est-A-dire de la même littérature pour soutenir la thèse contraire: s'il ya un _ bobard guerrier, le bobard pacifiste est-il moins un bobard ? Et en quoi une ode & la paix sera-t-elle. je ne dis pas plus opportune et efficace mais moins excessive, moins ridicule qu'un hymne guerrier? _ Littérature... Car, je le répète, c'est le genre litté_raire qu'ici j'envisage, la valeur des textes non la valeur des arguments. Si un hymne guerrier est _ « pompier » pourquoi une ode 4 la paix ne serait-elle pas stupide, et pourquoi seule la seconde risquerait-elle et mériterait-elle d'exercer une influence, si l'influence du premier est toujours nulle > Voici le lieu, sans doute, de faire intervenir la question de la guerre défensive, et de la guerre offensive, qui est, au demeurant, une manière de quadrature du cercle: exactement la question du «Japin qui a commencé ». Jugez-vous donc une fois pour toutes que le lapin n'efit, en effet, jamais pu commencer, jamais commencé ? Mais allez dire cela — aux cultivateurs voisins d'une garenne! Il y a des mesures de défense indispensables 4 prendre, même contre de simples-lapins.... Une guerre a toujours, sinon une raison, un pré‘

10 2 ey

a SA yews tye WS he 7 texte, et c'est affaire aux sophistes de donner au © moindre prétexte les bases solides de Ja raison. — Ainsi la guerre, matière A discours, matière 4 ~ poèmes, est plus encore peut-être matière a dissertations. On croit que la guerre n'est faite que par les guerriers ? Elle est le triomphe des orateurs, des poètes et des philosophes. Et elle est par-dessus tout le triomphe des savants. C'est un fait que si les savants ne s'étaient jamais — mêlés de la guerre, on aurait continué A se battre a coups de baton et A coups de poing. A mesure que la science progresse, progresse aussi et parallèlement l'art de tuer; et il n'y a rien comme une guerre — pour stimuler les sciences et les pousser en avant. Cela fut particulièrement sensible pour les deux plus récentes conquêtes scientifiques, la télégraphie et téléphonie sans fil, et l'aviation. Quand on songe ~ aux pauvres petits appareils de T. S. F. que l'on avait au début de 1914 et combien restreint était leur domaine! Mais le pas de géant — expression, il est vrai, impropre, puisque les géants ne se déplacent que sur le sol, — le pas de géant, ce sont les avions qui l'ont accompli. Brusquement, du fait de la guerre, le péril, ce n'était pas, ce n'était plus seulement, de se tenir en l'air, mais d'y échapper aux balles et aux éclats d'obus; ainsi l'oiseau ne songe pas qu'il vole, mais seulement au fusil du — chasseur... Liquides enflammés, gaz asphyxiants, perfec- — tionnement des projectiles, tous moyens de porter la mort de plus en plus loin, et de plus en plus © sirement, c'est & quoi sert la science. Mais il ne ~ faut pas oublier qu'elle met son génie au service de — la défense, tout autant que de l'attaque, et qu'elle eee

également 4 parer les coups qu'elle a imaginé _ ee -frapper ; aussitôt qu'un savant a inventé un Moyen nouveau d'anéantir le plus grand nombre de vies humaines, un autre savant) et parfois le même, -Invente un moyen nouveau de les préserver. Alors" a quoi bon, et n'estimez-vous pas que ces savants feraient aussi bien de se tenir tranquilles ? Car]'on vient & se demander si la cité heureuse ne serait pas celle ot la science ne se piquerait d'aucun progrès et d'ow l'on bannirait non les poètes, mais les sa-
_ vants. Ceci est seulement rassurant qu'au total la proportion des morts reste toujours sensiblement la même entre les belligérants, de même que le nombre sans cesse croissant des médecins et des remèdes ne modifie pas, d'une façon très appréciable, les tables de mortalité. Le chiffre, des victimes d'une guerre est fonction du nombre de gens qui sy trouvent engagés beaucoup plus que des procédés plus ou moins ingénieux et efficaces de conduire la guerre. Et les guerres ne causeraient pas . tous ces ravages et tous ces deuils si les belligérants imitaient la sagesse prudente de certains joueurs, et consentaient A limiter leurs pertes, au lieu de courir après la victoire comme on court après son argent. Limitation des armements, oui, comme on a une bourse de jeu: la bourse de jeu, ici, ne serait-ce pas une armée de mercenaires ? Il va de soi que, moins ces guerriers professionnels seraient nombreux, moins il y aurait de risque et mieux cela vaudrait. Et même pourquoi des hommes armés, quand la vie humaine est si précieuse et qu'il est absurde et monstrueux de la sacrifier par jeu, car on ne saurait trop y insister, la

guerre est un jeu pour s'approprier un enjeu. Pour- — quoi ne pas attribuer l'enjeu 4 des chiens ratiers ou a des cogs de combat >? Leur compétition ne serait pas plus ou moins injuste, plus ou moins puérile, que d'aligner des soldats, spadassins ou soudards, dans la bataille. — Malheureusement la bataille est dans a sang des hommes et il n'est raisonnement le plus modéré, le plus sensé, qui l'en pourrait dter. Et s'ils décident de s'en rapporter, pour le règlement de leurs différends, & des combats de ratiers ou de cogs, le propriétaire du cog qui serait battu ne tarderait pas 4 en venir aux mains avec le propriétaire du vainqueur. S'avouer battu, limiter sa perte, voila des sentiments qui répugnent A notre caractère, 4 notre nature, et ce n'est pas en vain que l'on a fait de l'orgueil le premier des péchés capitaux. A supposer que la guerre n'ait pas été déterminée par |'orgueil, c'est notre orgueil qui empêchera de la terminer tout de suite. Et tu auras beau appeler cela de l'orgueil national ou patriotique, c'est de l'orgueil tout de même, excusable peut-être dans ses sources, mais toujours détestable dans ses résultats. Pour supprimer la guerre, il faudrait supprimer l'orgueil; or, depuis que les hommes sont des hommes, connais-tu un seul de leurs défauts ou de leurs vices dont on puisse dire qu'il a disparu de la terre comme certaines espèces, certains monstres ou certaines plantes ? Si les guerres ne mettaient en cause, comme on l'imagine et comme il arrive, que des questions d'intérêt, peut-être ne serait-il pas impossible d'imaginer, en effet, d'autres règlements que ceux ot intervient la force brutale. Expliquer la guerre néces

en montrant qu'elle est commune A tous les _ s de la création pour leur logement ou leur nourriture, cette explication est la seule qui permettait ioe | espérer, au contraire, une exception en notre fa_ veur @ nous, les hommes, chez qui il suffirait de __développer & la place l'intelligence, l'esprit de soli_darité, de participation et de partage, avec le sens de la justice. . Bee: Mais nous sommes des hommes, justement, des _ hommes doués d'intelligence, doués du sens de la justice, mais avec des défauts inhérents A notre nature d'hommes et qui en contre-balancent tous les dons. Que l'on soumette toutes les questions d'intérêts qu'on voudra, par exemple A un arbitrage, — intérêts matériels, moraux même, il est un point sur lequel finiront toujours par se reconnaître impuissants les arbitres les plus équitables et les plus subtils, c'est quand il s'agira d'exercer une action quelconque sur les caractères et ici, j'y insiste, sur |'orgueil humain. Et il y aura toujours des guerres, non parce qu'il y aura toujours des forts et des faibles et que les biens des faibles tenteront l'avidité des forts, non parce que le grand principe social « donne-moi de ce que tu as » se complète: « donne-moi de ce que iu as, et si tu refuses de me le donner, je vais te le prendre, » — non: A la rigueur, cela peut 's'atténuer, s'arranger, et l'on parviendrait 4 s organiser A l'amiable et a s'entendre. On parviendra 4 s'entendre du point de vue de la justice, du point de vue de la raison; mais ow l'on ne parviendra jamais A un accord, c'est du point de vue du sentiment, et le premier de ces sentiments, je ne me lasserai pas de le redire, c'est le sentiment de notre orgueil, qui nous pousse @ ne jamais con

ON, Se PR FRE Sh eee Senet MES MIG ee OP \Mpann Sms oe
settee 2 ; ise ‘ — “CTs are OLS ne LA CITE HEUREUSE — % sentir 4
rien abandonner de ce que nous appelons nos droits; et nous appelons droit
tout ce qui, pour nous, consacre un avantage quel qu’il soit. Qui donc
devrait, sinon les femmes, sinon les mères, se dresser contre la guerre,
œuvre de haine, œuvre de mort, elles dont l’œuvre est tout entière œuvre
de vie et d’amour? Comme la voix des femmes et des mères est puissante
pour dénoncer l’abominable tuerie qui leur prendra leurs époux et leurs fils;
— leurs fils, est-ce pour cela qu’elles ont souffert en les mettant au monde?
Nul argument pacifiste n’est plus émouvant, plus convaincant, et les apôtres
du pacifisme le savent bien, qui poussent les femmes en avant, sans que
l’on puisse prétendre, certes, que ce soit l’achet de leur part... Mais ces
femmes, mais ces mères, demande-leur, s’il en fallait sacrifier un, qui devrait
l’être, ou de leur fils ou de celui de la voisine ? Elles protestent : ni l’un, ni
l’autre! — Mais encore ?... Et si le plus bel enfant devait être sacrifié et que
ce fût celui de la voisine, voudraient-elles convenir, même après ce
sacrifice, que le plus bel enfant ne fût pas le leur >... L’orgueil maternel
passe tous les orgueils; et y a-t-il une femme sans jalousie et sans fierté? Et
tu voudrais qu’elles n’eussent pas l’esprit de guerre ? L’esprit de guerre est
en nous tous, tous les êtres humains, hommes et femmes, et si
profondément ancré que c’est cet esprit qui nous anime lorsque nous nous
écrivons, sans nous rendre compte combien ce cri est contradictoire: «
Guerre A la guerre !... » : Ajinsi de celui qui, renonçant à convaincre son
interlocuteur de la stupide vanité des duels, lui jette eS. Fe oe ae a

=e sa carte & la figure et le trainerait sur le terrain... ae On a remarqué l'emploi constant que ne man- _ ry : if - quent de faire les plus entétés pacifistes et antimilitaristes d'expressions empruntées au langage des casernes et au vocabulaire guerrier. Et si l'on 2 . = s'étonne & bon droit que la récente guerre n'ait pas encore marqué davantage l'œuvre de nos roman_ciers et de nos dramaturges, on ne cesse de la guivre © a la trace dans notre façon de parler. Des maux et des mots aussi, voild la guerre. Y a-t-il si longtemps que le mot « tranchées » n'était employé que par le médecin, par le vétérinaire? Et avez-vous oublié qu'en aofit 1914, une femme qui demandait a aller embrasser son mari « sur le front » prêtait A sourire pour la plaisante amphibclogie que nous apparaissait encore cette expression inaccoutumée: « sur le front ». Quant & ce romancier qui, en 1920, situait une idylle dans une vieille propriété de famille que, pour ses ombrages bocagers, sans doute, i] avait joliment nommée « La Feuillée », on a lieu de supposer que ce romancier-lA n'était plus d'age A être soldat ou s'il l'avait jamais été, il ignorait tout de la vie des camps... Plat au ciel que seules nos façons de parler, en effet, eussent été bouleversées par la guerre! Bouleversées, oui, elles l'ont été et jusque sur les lèvres charmantes des femmes A qui, les blessés des hépitaux, ou leurs maris et leurs frères permissionnaires, avaient enseigné, entre autres nouveautés et gentilleses, A dire au lieu du vin le « pinard », et pour le tabac, le « perlot » : vin et tabac — pinard et per

lot — étant, comme chacun sait, les vire-essentiels du refrain de bivouac... Mais, si longtemps après l'armistice, si long- — temps après la signature de la paix, faut-il que les femmes continuent à dire perlot et pinard — et à en dire bien d'autres — à s'exprimer « pour le plaisir du militaire », et comme s'exprimaient les militaires? Si longtemps après la démobilisation, n'achèvera-t-on point de démobiliser la langue française? Une de ces locutions, que la guerre a mises à la mode et dont nous ne consentons pas à nous débarrasser, c'est le « système D », et il y a ceci de fâcheux et de dangereux que le « Système D » n'est pas seulement une façon de parler mais une façon de vivre, et, proprement, c'est tout un programme. Le « Système D » consiste, comme vous savez, à ne rien préparer, à ne rien prévoir, à compter uniquement sur la chance et sur le stimulant de la nécessité qui, au dernier moment, doit décupler nos facultés d'initiative, d'intelligence et d'énergie, et obtenir une réussite miraculeuse; car c'est bien cela, — le « Système D » c'est la croyance au miracle qui sauve tout quand tout paraissait, quand tout était perdu: « Bah! on se débrouillera toujours! » Et certes il est excellent de ne jamais désespérer; mais je persiste à croire que cette heureuse disposition d'esprit, cette confiance tenace, ne nous doivent pas dispenser de rassembler d'abord et nous donner à nous-mêmes toutes les raisons raisonnables d'espérer. Nous sommes comme les enfants qui, ayant cassé quelque objet, en rapprochent les deux morceaux, crachent dessus, et prient le Bon Dieu que ça colle. On ne leur ôtera pas de l'idée qu'une fois ça se sera fait, ça ira.

une colle de pâte, ou même de poisson, malgré l'odeur, ce serait plus sûr, n'est-ce pas ? Et pour ce qui est des gens qui, ayant accumulé les préparatifs et pris toute espèce de précautions, ne obtiennent un résultat lamentable ou pas de résultat du tout, ne va pas déclarer une fois pour toutes — et fort de leur exemple que c'est le triomphe de l'imprudence, de l'imprévoyance, et de ce que l'on désigne par un mot barbare, l'impréparation. Ce maréchal de France, à la veille d'une guerre qui fut désastreuse, avait déclaré, il est vrai, que tout était prêt à ce point qu'il ne manquait, précisait-il, pas un bouton de guêtre: mais était-ce bien exact ? Se fier au « Système D » c'est sous-estimer les possibilités de l'adversaire et exagérer ses propres possibilités. Le lièvre de la fable est un champion du Système D: vous savez que ça ne lui a pas très bien réussi. Une épreuve de gymkhana consiste à proposer aux coureurs une addition dont ils doivent remettre la solution à la fin de leur course; tu en vois qui font leur addition à la diable, tout frémissants de s'élancer sur la piste; et en effet les voici qui arrivent bons premiers. Ils sont bons premiers mais ne sont pas classés, parce que leur solution est mauvaise. Celui-ci, au contraire, posément, sans fièvre, sans hâte, a commencé par additionner les chiffres proposés. Après quoi, mais seulement après avoir, soigneusement vérifié le total obtenu, il se mettra à courir et ne courra pas mieux que les autres, peut-être plus mal; mais lui seul avait donné la solution juste, c'est lui qui sera proclamé vainqueur. Il n'est pas impossible pourtant que la solution du coureur hatif ait été la bonne; il y a toujours

154 | Rea cre, HEUREUSE. quelqu'un qui 'gnarie a la. ieee et qui n'avait pas réfléchi pour choisir son numéro. Tel s'est débrouillé, c'est un fait, il s'est débrouillé une fois, il se débrouillera peut-être deux; mais convenez que le systeme D est le dernier que l'on devrait ériger en système. Un soir, dans un petit café près d'une gare, od j attendais un train, j'avais avisé le billard et, impatient et désceuvré, poussé les billes 4 tout hasard, au grand danger de crever le tapis, car le jeu de billard n'a jamais consenti A me révéler ses mystères et ses finesses, et j'y suis, et ne m'en vante pas, des plus maladroits. Or, A la stupeur émerveillée des amateurs qui m'avaient entouré aussitôt, je réalisai lA, du premier coup, un carambolage que les joueurs Jes plus habiles ne réussissent, paraît-il, qu'exceptionnellement. Mon habileté 4 moi, affectant de n'y attacher aucune importance, fut de ne consentir ni A |'expliquer ni & le recommencer et, prétextant que le train me pressait, de m'éloigner sur cet explcit unique. Aurais-je pu m'autoriser de cette réussite pour composer une Méthode du Jeu de Billard > Pas plus que cette réussite ne m'autorisait a affirmer que, pour jouer et gagner au billard, il n:existe aucune méthode. Peut-être avez-vous assisté & des exercices d'école de section? Vous y aurez pu constater que faire manoeuvrer une vingtaine d'hommes, les faire mar: cher dans une certaine formation et dans une certaine direction, ou deux par deux, cu quatre par quatre, ou tous en ligne, et tantét A droite et tantét & gauche, ca n'est pas déj& si commode, et qu'on s'expose A des surprises facheuses, et qu'il ne faut pas se troubler, se tromper, et les diriger vers la } —_— WEN a eA a ee ee Pe er Te ns a ag

~ : ‘ uche quand il s’agissait de leur commander d’al- — ler 4 droite, ainsi qu’on croyait le leur avoir com- — -mandé, ou réciproquement. Est-il rien de plus ; pitoyable que le spectacle de ce chef de section, ou, ae espérons-le, de cet élève chef de section qui, marchant fièrement en tête de sa section, prononce un ~ -commandement, fait un geste, et, sans tourner la tête, continue sa marche fière, tout droit devant lui, tandis que les hommes de la section, au lieu de le suivre, obéissant au geste, au commandement donné, mais donné & contre-temps, s’en vont par la droite ou s’en vont par la gauche, oti ils se cogneront contre un mur ?... Et il n'est pas rare que, pour mettre le comble 4 sa disgrâce, ce soit le moment ow notre chef ou apprenti chef va perdre tout 4 coup l'une de ses bandes molletières... Le premier point est de ne pas se tromper de commandement, de ne pas confondre les directions, et aussi de savoir assujettir ses bandes molletières. Et quand on parle de merveilleuses facultés d’improvisation, le pianiste improvisateur, par exemple, il lui faut un piano, et il faut tout de même et d’abord qu’il connaisse ses notes. Il n’est rien qui ne se prépare: seule la bataille et seule la victoire échapperaient-elles 4 cet art nécessaire des préparations ? J’ai vivement admiré jadis le clown Baggessen gue l’on sarnommait le « casseur d’assiettes » et qui réellement en cassait beaucoup, ce qui est toujours drôle lorsque ce ne sont pas les assiettes du « beau service », de votre beau service... J’admirais surtout la facon merveilleuse dunt Baggessen graduait, préparait ses effets, qui, d’abord cassait une assiette, puis deux, puis la demi-douzaine; 7 ; a2 is Ke

alors on le voyait arfiver avec une pile d'assiettes — serrées contre lui et plus haute que lui, une pile de trois douzaines, de quatre douzaines d'assiettes; et le public trépignait d'aise A la pensée du désastre imminent, de cette hécatombe, de cette marmelade d'assiettes; mais cette fois le clown les laissait glisser si habilement le long de sa poitrine; de son ventre et de ses jambes, que pas une ne se brisait en touchant le sol. N'admirons-nous pas une habileté analogue chez les dramaturges quand ils préparent la grande scène _ du quatrième acte ? Une victoire, c'est la grande scène du quatrième acte, et disons-nous bien qu'elle se prépare comme elle. J'en veux au systtme D qui, lorsque tous nous aspirons 4 la paix, nous berce-de cette illusion qu'il est inutile de préparer la guerre: on se débrouillera, la nation armée se débrouillera, la nation armée qui est la matérialisation la plus complète et la plus éclatante, la suprême pensée, l'apothéose du système D. Il en est ainsi de la guerre comme de la mort, dont nous savons bien, hélas! que tét ou tard elle viendra, mais que nous nous refusons & attendre, & laquelle nous différons de nous préparer, en sorte qu'elle nous surprend toujours. Faut-il donc qu'un ministre de la guerre qui, au cours d'une guerre, a déclaré: « Je fais la guerre! » nous semble avoir prononcé JA un mot digne d'être transmis 4 travers les Ages, un cri d'héroïsme inoul, magnifique, quelque chose comme un paradoxe étonnant ! ee ee ee

CHAPITRE VIII » Lire, écrire et compter. — L'honnête homme ment spécial. — « O fortunatos nimium. » — La pépinière du Luxembourg. — Cher docteur!... — L'esprit normalien. — Sou- __, venirs de collège. — La haine du proviseur. — L'abeille de MTM Desbordes-Valmore. — Dans le ruisseau. — Les « gouttes essentielles ». — Les mires, les alouettes et les écoliers. — Le maître d'école et le Maître du Monde. — Le serpent. — Primaires supérieurs. — La maison sans escalier. — Le disque de phonographe. — Le rossignol et les oies. Il est rare que l'on choisisse pour ministre de -l'Instruction Publique l'homme le plus instruit de la cité; et quand on rappelle qu'il n'y a pas si longtemps tel ministre de]'Instruction Publique n 'était même pas bachelier, ce n'est ni pour le lui reprocher, ni pour constater que son ministère ait été, de ce fait, sensiblement plus mauvais que d'autres. L'instruction obligatoire est une des manifestations les plus curieuses de ce besoin que d'aucuns __ éprouvent de faire le bonheur des gens malgré eux. Ces gens que l'on oblige 4 s'instruire, comiment, pourquoi serait-on plus sfir de les rendre heureux ? au XVII^o siècle. — La république parthénopéenne. — L'Etude du Grec et du Latin. — Le « Philocomé ». — Enseigne



a" Ver eery 'LA CITE HEUREUSE Qu'y a-t-il 4 la base de
l'instruction ? Rien de plus que de savoir lire et écrire. Et l'écriture n'est, 3
l'origine, qu'une espèce de devinette posée A des amis, peut-être un moyen
de se faire entendre par les sourds ou de se rappeler au souvenir des absents,
_ de correspondre avec les voyageurs. Elle a joué dans le commerce des
idées le même rôle que les monnaies d'or et d'argent dans le commerce tout
court. Mais, de même que les premiers échanges furent soldés en nature, et
que l'usage s'en maintient encore dans ces peuplades primitives où l'on
achète de l'ivoire avec de la verroterie, la remise de tel ou tel objet pouvait
remplacer les signes écrits: ainsi du langage des fleurs, par exemple. Pas
d'écriture sans une convention préalable; et l'on sait des amants qui
conviennent que, plutôt que de s'écrire chaque soir, chaque soir A la même
heure ils regarderont la même étoile; et par le truchement de cette étoile
leurs deux pensées communieront: s'écrire dans le ciel avec les étoiles, cela
vaut bien des caractères tracés sur le parchemin, des caractères hébreux ou
arabes, même l'écriture anglaise haute et penchée la plus élégante sur du
papier mauve... Mais tout porte A croire que ce genre de correspondance,
forcément limité et rudimentaire, ne servait que pour l'essentiel: « Je pense
A toi... — Ne m'oubliez pas... — Je vous aime... » Avons-nous beaucoup
gagné & pouvoir en exprimer et en transmettre davantage? Combien de
notions inutiles, combien d'affirmations mensongères auront dû 4 l'écriture
d'être consignées et conservées | Cette recommandation ironique et trii

ay. e: « Tu me la copieras! » ne s'applique-t-elle pas justement A tout un lot d'absurdités dont nous. ne songerions pas a nous encombrer si elles ne pou__vaient être copiées, c'est-a-dire écrites ? La sagesse et le secret du bonheur, voila ce qu'il devrait y avoir au bout de tout enseignement, et - cest de cela seulement \que nous nous montrons, ~ au total, curieux de nous instruire. Or, je suis per_ suadé que sagesse et bonheur ont toujours tenuen __ peu de mots et qu'en toiis cas leurs secrets nous : parviendraient le plus sfirement et le plus efficacement par simple tradition orale. J Voila pour ce qui est d'écrire et de lire par consé-quent; car si nous commencons le plus souvent par _apprendre A lire avant d'apprendre & écrire, l'écriture n'en a pas moins précédé nécessairement la leciure et il est manifeste qu'il n'y aurait jamais eu de lecteurs du B. A. BA si d'abord quelqu'un n'avait eu l'idée saugrenue de former une série de lettres et des B et des A. Quant A ce qui est de compter, — puisqu'il est admis que lire, écrire et compter est la tripie porte par laquelle on accède 4 la connaissance, — il est notoire que des gens, incapables de poser une addition ou simplement de tracer un chiffre, ont réalisé * -cependant une fortune considérable, dont toute la comptabilité était figurée par des encoches sur des morceaux de bois comme jadis la « taille » des boulangers. Le terrible, c'est qu'A partir du moment ot l'on sait lire, écrire et compter, il n'y a plus de raison pour que ça s'arrête. Quelles limites, en effet, fixer % la connaissance, et qui donc fixe ces limites ? Les notions nécessaires A celui qu'au XVII' siècle on

ek Si 5 le ae ee HEUREUSE x La cré appelait un honnête homme, qui voudrait prétendre qu'elles ne suffiraient pas A un honnête homme — du xx^e? Ft pourtant l'honnête homme du xvii^e siècle serait très probablement, de nos jours, refusé A tous ses examens, car sa culture ne correspondrait plus a ce que l'on considère actuellement comme le minimum de culture indispensable. L'esprit, l'intelligence, la sensibilité des hommes _ n'ont cependant pas changé ni les applications que la vie nous en offre; ce qui a changé, ce sont les programmes, et pas seulement du Xvii^e au Xx^e siècle, mais d'année en année, mais constamment. Or, je le répète, |' « honnéteté » n'a pas A changer, elle n'a pas changé; les changements apportés aux programmes sont donc parfaitement arbitraires. Les gens qui rédigent ces programmes — et d'abord pourquoi eux et non pas d'autres? — donnent l'impression de ces cuisiniers amateurs qui, au gré de leur fantaisie, rajouteraient dans la casserole tantôt un peu de crème, un peu d'huile, un peu de cannelle et du poivre et du sel, et encore de l'huile, et de la crème et du vinaigre, bref tout ce qui leur tomberait sous la main pour compliquer, pour corser leur sauce: et encore ceci! — et encore cela! — sans se soucier de l'estomac des convives, ni de l'indigestion, ni de l'écœurement qui les guettent. Ce que l'on désigne sous le nom d'instruction publique, et toute espèce d' instruction, est une organisation de programmes, d'examens contrôlant ces programmes, et de diplômes confirmant ces examens. Sans programmes, sans examens et sans diplômes, pas d'instruction: c'est comme si le jaree ee ee ee SP eee eee og vigeatic ates'

ler se refusait A reconnaître qu'il puisse rien pousser dans les jardins qu'il n'eût personnellement planté et catalogué — et Dieu sait s'il en — 'Pousse!,.. — Mauvaise herbe, dit le jardinier: pas pour un tas de bestioles qui s'en repaissent; mau— vaise graine: pas pour les moineaux |... 3 Mais il faut bien croire que le sens pédagogique — est inné chez l'homme, puisque tant d'enfants jouent au maître d'école et les grandes personnes comme — les enfants. Ne constate-t-on pas que chaque année, il y a une saison où la moitié de la population, semble-t-il, se met A faire passer des examens A l'autre moitié? Et si ceux qui examinent étaient examinés à leur tour, si les candidats interrogeaient les examinateurs, est-il certain que ceux-ci répondraient aux questions posées avec la même autorité qu'ils posent leurs questions ? J'ai failli échouer & mon baccalauréat de philosophie, parce que j'ignorais ce que c'était que la république parthénopéenne; on peut vivre honnêtement, du moins je l'imagine, sans rien savoir de la république parthénopéenne, mais cette ignorance paraissait en ce temps-là incompatible avec le titre de bachelier de philosophie; je dis en ce temps-là car il est probable que ce que l'on exigeait d'un bachelier de mon temps a été remplacé par d'autres exigences. Quoi qu'il en soit, je fus heureusement sauvé par les notes que j'avais obtenues en d'autres matières et qui rétablirent ma moyenne; mais l'examineur ne m'en témoigna pas moins le mépris que lui inspirait un apprenti bachelier par qui la république parthénopéenne semblait & ce point méprisée; et m'ayant retiré la mention à laquelle j'aurais eu droit sans cet accroc final, il 'J

162°. —sSOLA aT. _ HEUREUSE _ m'accorda mon diplôme en bougonnant qu'il était ~ inutile de « chercher A faire sortir, quelque chose — d'une cervelle ot il n'y avait rien ». Les hasards de ma carrière m'envoyèrent quelques années plus tard étudier, en Italie, « l'organisation administrative des territoires annexés @ la © France après les campagnes de Napoléon [* » ». Que ~ n'ai-je retrouvé alors mon examinateur si dédaigneux !... Et ne lui fallut-il pas désormais, s'il voulait — encore faire le malin avec la république parthéno— péenne, viser le rapport que je rédigeai A son sujet au retour de la mission officielle qui m'avait été confiée... Chacun son tour! Mais j'ajoute que si, pour toutes les questions que nous ignorons ou que nous oublions, nous étions ainsi-obligés d'aller sur place, la vie n'y suffirait pas... Ce qui caractérise précisément la plupart des différentes questions inscrites aux différents programmes des différents examens, c'est que nous savons très bien, c'est que tout le monde sait très — bien, qu'aussitôt l'examen passé, nous n'aurons rien | de plus pressé que d'en perdre jusqu'au plus léger souvenir. N'importe, c'est, nous assure-t-on, une gymnastique de l'esprit, une gymnastique nécessaire pour laquelle l'important est moins de ce que l'on apprend que de l'apprendre, que de. | avoir appris. Ainsi ai-je connu, 4 Montauban, un chanoine fort érudit qui savait par coeur toutes les stations du chemin de fer de Paris A Cette avec les heures d'arrivée et de départ des trains, de tous les trains, les embranchements, les correspondances, les modifications apportées & l'horaire par les foires et marchés, tant pendant le service d'hiver que pendant le service d'été, — et il n'était jamais allé

a2 Tae mt 2 2 . JF: . Pry ease, Pari } ni A Cette; et je me souviens encore de _ mon vieux professeur de dessin, M. M. de C.. qui = “pouvait réciter A l'envers, c'est-A-dire du dernier “vers au premier, le premier chant de l'Iliade et ‘le premier chant de l'Odyssée. i _ Cet argument de la gymnastique, de l'entrée _ -nement intellectuel, sert particulièrement pour > recruter des adeptes A l'étude du grec et du latin. Car on me persuadera difficilement que l'on - doive faire du latin et du grec pour le seul avan_tage pratique de découvrir étymologiquement la _ signification de certains termes de médecine ou de _ pharmacie. a Le seul de mes anciens condisciples, A qui l'utilisation étymologique semble avoir vraiment servi, Était le fils d'un coiffeur qui, ses études achevées, eut le bon esprit de continuer le fructueux commerce de son père, mais qui, ayant inventé une lotion capillaire, ne manqua pas, pour l'amour du grec que nous avions appris ensemble, de la nommer: « Le Philcome »; et ainsi le coiffeur son père ne regretta pas l'argent qu'il avait dépensé pour qu'on lui enseignât de si belles choses, encore que « philcome » choque un peu l'oreille et l'entendement des hellénistes au purisme exigeant, et qui ne sont pas coiffeurs... ; Mieux qu'à l'exercice d'une gymnastique, on a longtemps considéré que l'étude du grec et du latin correspondait à une sorte d'aristocratie de l'esprit, ou que l'on croyait telle, et j'ai connu l'époque où, dans le lycée de province où j'ai commencé mes études, les élèves qui suivaient les cours de l'enseignement spécial — on nommait ainsi, par opposition à l'enseignement classique, un enseignement

spécial, en effet, ou spécialisé, c'est-a-dire spé— cialisé dans les matières que l'on jugeait susceptibles de servir & quelque chose — ceux-là qui, — naturellement, ne faisaient ni latin ni grec (c'était — leur première spécialité) étaient désignés par leurs camarades plus favorisés, ou, suivant le point de vue auquel on se place, moins favorisés, étaient — désignés sous le nom de « bestiaux » par ceux qui, eux, faisaient du grec et du latin. J'ajoute que cette expression de « bestiaux » était sans doute moins péjorative qu'elle n'en avait l'air, car dans un pays essentiellement agricole, dont la principale richesse était aux mains des propriétaires de ~ bestiaux, justement, gros agriculteurs qui ne songeaient point à transformer leurs fils en médecins — ni en avocats, mais simplement à leur transmettre les champs et le bétail qui leur avaient si bien réussi, à leur transmettre avec la manière de s'en servir, qui n'utilise pas la langue grecque, que l'on sache, et non plus la langue latine. Voire! Un fermier qui a lu Virgile — et il y ena — ne vendra pas son blé moins cher... Qu'il ait eu du moins les pages roses du petit dictionnaire Larousse : « O fortunatos nimium » ...Oui, trop heureux les agriculteurs, s'ils connaissaient les citations qui rendent roses de plaisir et d'orgueil ces feuillets privilégiés du petit dictionnaire Larousse. On a supprimé l'enseignement secondaire on n'a pas encore supprimé les agriculteurs, Dieu merci! — et parce que le chiffre trois demeure ici comme en tout à la base de toutes les classifications, l'instruction publique a été ramenée à trois ordres d'enseignement, pas un de plus, pas un de moins, qui s'intitulent avec simplicité : l'enseignement primaire, |

enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, —
primaire, secondaire, supérieur — supérieur comme il y a un Bordeaux ou
un Bourgogne supérieur, 4 côté du bon ordinaire et du vin d'office... 2 =
On se grise avec les trois, et plus encore, peut-être, avec le vin d'office... : A
l'enseignement supérieur correspondent les Facultés, les Grandes Ecoles; les
facultés, quel mot admirable ! Et comment concevoir une cité heureuse -
qui ne posséderait pas toutes ses facultés ? La seule énumération en est
émouvante: Faculté des Lettres, - Faculté des Sciences, Faculté de Droit,
Faculté de Médecine, — que faut-il de plus pour être heureux ? Et l'on
comprend que le Quartier des Ecoles continue d'apparaître,
symboliquement, au carrefour de toutes les allégresses, joie d'être jeune,
joie d'apprendre: ah! comme je m'amuse avec ces - étudiants !
L'enseignement supérieur a ceci de particulier que, puisqu'il n'y a rien au-
dessus, — il n'y a pas d'enseignement super-supérieur — les élèves y de-
viennent des maîtres, les maîtres y nourrissent de leur "substance ceux qui,
par eux devenus grands et forts, les pousseront aux épaules et prendront leur
place. Dans le jardin du Luxembourg, on se promène la jeunesse studieuse,
il y a une pépinière: ceci est la pépinière des licenciés et des docteurs. Est-il
plus joli titre que ce titre de docteur ? Dans docteur, il y a docte, qui dit A la
fois savoir et sagesse. — Cher docteur!... dit le Diable quand il s'adresse A
Faust. . C'est bien mal à propos qu'en France on n'interpelle de la sorte que
les seuls docteurs en médecine. En Allemagne, par exemple, tout le monde
en

166 = ~ ~ «LA CITE: -HEUREUSE est docteur, comme, en Russie, tout le monde était général. Un de nos marchands de tableaux les plus réputés fit le meilleur de sa fortune en Europe Centrale et son autorité était d'autant plus grande qu'il s'était donné la peine de passer son doctorat en droit, simplement pour être appelé docteur par ses collègues allemands. Et le titre est si agréable à porter, en effet, si flatteur, que tel que l'on avait accoutumé de nommer ainsi par badinage a fini par prendre la chose au sérieux, qu'il n'est plus bien sûr de ne pas être docteur en médecine, et que si, lorsqu'il se promène, un accident de la rue, sur son passage, nécessite la présence immédiate d'un médecin; instinctivement il fend la foule, offre ses services, et personne ne s'en porte plus mal. Le sommet de notre enseignement supérieur, c'est l'Ecole Normale supérieure, singulièrement nommée, à la vérité, car si elle est normale, elle n'est pas supérieure, et ce qui est supérieur ne saurait être normal, mais dépasse la normale de toute sa supériorité. Comment les élèves de l'Ecole Normale supérieure se sont-ils accommodés d'un tel contre-sens, eux qui se piquent avec raison d'avoir par-dessus tout l'esprit critique ? L'esprit critique n'est-il pas l'essence même de l'esprit normalien ? Et l'on ne peut douter qu'il y ait un esprit normalien que l'on retrouve, d'ailleurs, chez des gens qui n'ont jamais été normaliens, de même qu'il n'est pas nécessaire d'exercer dans un journal ou une revue la critique dramatique ou la critique littéraire pour s'affirmer pourvu de l'esprit critique. C'est ce qui explique que tel ait pu, de bonne foi, déclarer qu'il était sorti de l'Ecole Normale supérieure, qui n'y était jamais entré, tant l'es

__prit normalien était en lui, tant i] en était pénétré, tant ses facons d'étudier et de juger, sa méthode et __ sa dialectique, étaient normaliennes. __ L'esprit normalien déborde sensiblement le professorat dont le recrutement est assuré par l'Ecole Normale, et ses deux pôles d'attraction sont le journalisme et la politique, représentés par le double visage de Jules Lemaitre et de Jean Jaurès. Jules Lemaitre s'est laissé prendre également aux jeux de la politique, tandis que Jean Jaurès ne fut jamais attiré par le théâtre, ce qui, entre eux, n'a pas été la seule différence. Mais ce qu'ils ont de commun, c'est de s'être tous deux occupés de choses étrangères A la classe qu'ils devaient- faire. Et c'est le propre des professeurs qui sortent de l'Ecole Normale qu'ils accordent le plus généralement leurs encouragements, ou 4 tout le moins leur indulgence, & ceux de leurs élèves qui s'occupent de choses étrangères A la classe. Sans les professeurs normaliens, qui cependant sont rarement poètes (mais peut-être A cause de cela) il y aurait moins d'apprentis-poètes en Seconde et en Rhétorique. On leur saura gré de ce qu'ils ne moquent pas les vocations poétiques, de ce qu'ils ne font pas chorus avec ceux qui, dans la cour du lycée, ridiculisent celui dont on a surpris le cahier de vers, et contre lequel on crie haro: Haro sur le poéfe ou sur le poète — avec un accent aigu ou un circonflexe... C'est lui qui rend son accent grave au poète, c'est-a-dire aussi qu'il consentira A le prendre au sérieux. Ces poètes en herbe, ou mieux en fleurs, ne sont pas les seuls, au demeurant, qui semblent avoir a se plaindre de leur séjour au collège, et n'est-il pas

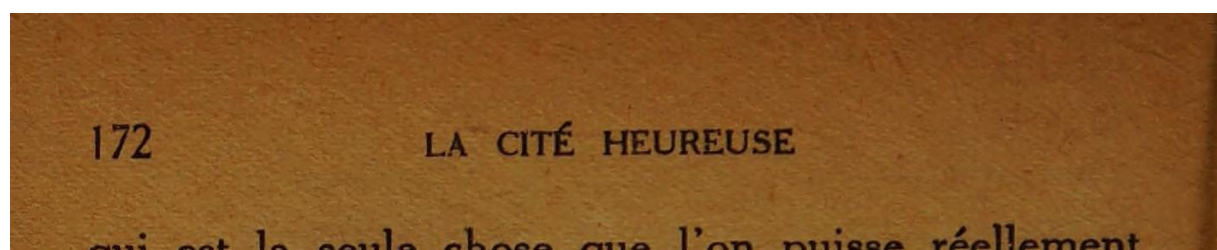
LA CITE HEUREUSE x désolant que l'on n'ait pas encore trouvé un moyen pour éclairer et égayer le souvenir de ces années de 'notre enfance et de notre adolescence vers lesquelles nous ne devrions nous retourner qu'avec amitié... ~Mais quoi, c'est le temps ott vous aviez dix ans, douze, ou seize, et n'est-ce pas assez pour que vous le regrettiez > Sans doute ! mais nous regrettons aussi que nos dix ans n'aient pas été plus choyés, nos seize ans plus souriants, plus frais, plus roses et moins moroses. Et ces fameux programmes, que l'on modifie sans cesse, n'imaginera-t-on jamais de les modifier dans le sens de la joie, de la grace libre et légère ? On croirait, ces programmes, que ceux qui en ont la charge n'ont jamais été des enfants, ou qu'ils n'ont 'jamais eu d'enfants, ou, qu'en tout cas, ils ne les aiment ni ne les comprennent guère. Nous oublions, je l'ai dit et ne crains que l'on me contredise, nous oublions la plupart des choses que l'on nous contraint d'apprendre, mais nous n'oublions pas la façon dont on nous les faisait apprendre : comment ne sefforce-t-on pas A rendre cette façon la plus aimable ? Nos souvenirs de collège devraient être nos meilleurs souvenirs, et j'enrage de les voir volontairement, systématiquement gachés par des pédants au coeur racorni et des vieux cuistres. Quel est le gamin un peu 'sensible et resté sensible qui ne parle avec une amertume effrayée de ses années d'internat: et voilà ce que l'on a fait du moment frémissant et divin ot de jeunes esprits allaient s'ouvrir aux merveilles de l'esprit !... Cette amertume, nous en garderons toute la vie le dégofit dans la gorge; on a empoisonné pour nous

vase de la science. Ainsi des mets ou des breuvages auxquels nous restons longtemps sans plus — vouloir toucher, parce qu'ils nous occasionnèrent un jour une juvénile indigestion... ga _ J'ai un ancien camarade de lycée qui, devenu _ député, avait été nommé rapporteur général du _ budget de l'Instruction Publique; et parce que nous _ avions eu au lycée un proviseur qui était une rosse _ _ et qui l'envoyait au séquestre plus souvent qu'A son ~ tour, le premier soin de mon ami avait été d'insérer "aux premières pages de son rapport un réquisitoire "en règle contre les proviseurs et de proposer d'im— 'portantes réductions de leurs traitements, — ah! mais !... _ ~ Alors, quand je vois que les lycées de jeunes filles qui, au début, ne semblaient destinés qu'à alimenter la verve facile des faiseurs de chansons, de vaudevilles et d'opérettes, quand je vois que l'on ~ -y enferme réellement des jeunes filles, des petites filles et nos filles, et que pour elles aussi les souvenirs d'enfance et de jeunesse se confondront avec les souvenirs mélancoliques et sans fraîcheur que 'sont les souvenirs de lycée... Vous aurez beau prendre soin de ne pas arracher les ailes de vos papillons, vous défendrez de les piquer au mur avec une longue et barbare épingle, il n'empêche que dans la boîte en carton où précautionneusement vous les avez placés, ils auront tout fait de perdre — vous ne la leur avez pas enlevée, mais ils la perdront quand même — la poudre irisée qui couvrait leurs ailes. Un jour, vous ouvrirez la boîte en carton; et parce que leurs ailes ainsi auront perdu leur poudre comme un impalpable 'duvet, cela ne les empêchera pas de reprendre leur

A ces : LA ciTé HEUREUSE. vol, un peu lourd et incertain, d'abord, et comme engourdi, mais qui, peu & peu, s'assure et monte dans un rayon de soleil; oui, ils voleront encore dans | les rayons du soleil, vos papillons, mais ils ne brilleront plus au soleil... . j Eh! nous n'avons que faire de papillons, et qui rencontre l'écuyer de MTM Desbordes-Valmore sur son chemin, ce n'est pas un papillon, c'est une abeille... Mais croyez-vous que la cité soit vraiment heureuse ot il n'y aura que des abeilles, et MTM Desbordes-Valmore elle-même, la tendre Marceline, si elle a, pour venir jusqu'A nous, traversé le fleuve de l'oubli, n'est-ce pas avec les ailes de la poésie, avec les ailes du papillon ? Triste besogne de l'entomologie lycéenne et scolaire! Et n'est-ce pas pitié que les filles, maintenant, n'y échappent pas plus que les garçons ? Et tout cela pour que les deux sexes participent également aux beautés et aux bienfaits de l'enseignement secondaire, — |l'enseignement secondaire le bien nommé, en effet, et tellement secondaire !... Secondaire, je dis bien, qui passe en second, ce qui né veut pas dire complètement inutile: et je ne veux pas dire qu'il soit complètement inutile de faire de l'algèbre, mais ce qui passe en premier, c'est de faire son marché et les comptes de la cuisi- | nière qui se font sans algèbre. Et il n'est pas inutile : de faire du latin et du grec, si cela nous doit per-mettre d'aider aux thèmes grecs et aux- versions | latines de nos enfants et de nos petits-enfants; mais: nous indiquons par cela même que ce qui doit passer! en premier, c'est d'avoir des enfants et des petits-. enfants pour quoi, certes, ne sont indispensables les : études latines ni les études grecques.

a are Heute < _ enfants — et il en a eu quatre — il les él&verait. ; dans le ruisseau, en leur récitant de beaux vers. J] na pas tardé 4 renoncer A cette méthode un peu sommaire, fort heureusement pour ses quatre enfants; le ruisseau, en particulier, est sans valeur pédagogique et, proprement, n'a rien qui vaille; ce -que l'on reproche aux lycées et aux collèges, ce n'est pas d'empêcher les enfants de trainer et galopiner dans le ruisseau, ce n'est pas leur discipline, mais une discipline anonyme, aveugle, amorphe qui se substitue 4 l'action personnelle des parents, A la tiédeur éducatrice et persuasive du foyer. I] avait raison pour les beaux vers s'il entendait par lA que le premier des enseignements doit @tre un enseignement de beauté qui ennoblisse |'esprit, exalte le coeur, emporte notre vie dans un tel rythme que nous ne nous laisserons pas, quoi qu'il advienne, entrainer par le ruisseau, mais que nous sauterons par-dessus, et par-dessus tous les ruisseaux... I] n'y a pas d'enseignement sans un enseignement moral qui est~A la base et le premier de tous les enseignements; et c'est la folie qui a consisté 4 en dépouiller cet enseignement que !'on avait nommé précisément |l'enseignement primaire — primaire, c'est-a-dire a la base et le premier de tous les enseignemenits... Combien il me plaisait que l'enseignement primaire efit pour aboutissement le « certificat d'études » et que'voilA une appellation heureuse! Bachelier, licencié, docteur, que sont leurs diplômes, sinon aussi des certificats d'études, et qui affirment, et confirment, et certifient que l'on a fait des études, _ Un poète un peu fou proclamait que, s'il avait des 2 i Mera

72 LA-CITE HEUREUSE qui est la seule chose que l'on puisse réellement certifier: car pour ce qui est de certifier que l'on a © profité des études faites, et de la qualité de ces études, ne sait-on pas que, même 4 qualité égale, le vin n'a pas le même gofit dans deux bouteilles qui, elles, peuvent être de matière différente et modifier en le bonifiant ou en Il'absorbant le bouquet du vin qu'on y a versé? Le Ministre de]'Instruction Publique n'est-qu'un marchand de vins en gros: que d'opérations, dont il n'est pas responsable, sinon pour le choix des intermédiaires auxquels il s'est confié, vignerons et cavistes — instituteurs et professeurs — avant que le vin soit soutiré et bon 4 boire? Sans compter que ce vin n'est peut-être pas bon pour tout le monde... Une vieille chanson populaire nous montre, par le nombre seul de ses couplets, cette complexité de travaux et de soins qui mène de terre en vigne et de vigne au gosier et au ventre... Et si nous sommes en veine de métaphores et de comparaisons, plus encore que le vin et l'avis des dégustateurs, consulte le fabricant et l'amateur de parfums: que vaudra le parfum le plus pénétrant et le plus délicat sur un bouc? Et parfois le flacon entier dont tu t'inondes ne laissera-t-il pas moins de traces, dilué et aussitôt évaporé, que quelques « gouttes essentielles » ? On voudrait que ces gouttes essentielles, ce fit tout l'enseiznement primaire. Entre Jes essences précieuses, une croyance, une foi — la foi — n'estce pas la goutte essentielle qui parfume toute une vie? Or, la grande idée, la hantise des dirigeants —



‘ de ‘enseignement primaire. c’est d’abolir la foi, de supprimer Dieu. . ~ Sint 24 Ch! ils y mettent des formes, et même ils protestent: « Mais nous n’abolissons, nous ne\suppri- : mons rien du tout!... Ce que nous ne voulons pas, __ et cela au nom de la dignité humaine, c’est abuser Fre de notre autorité de maitres pour imposer une . __ croyance, quelle qu’elle soit, A nos élèves; nous res-pectons leur conscience, nous entendons n’exercer aucune action sur elle et les laisser libres !... » Le bon billet !... La belle malice !... Est-ce qu’en pareille matière, se refuser A affirmer est autre chose’ que nier, et par conséquent prendre parti? La prétendue neutralité scolaire me fait penser A ces tri_ cheurs qui vous présentent leurs deux mains fermées pour y découvrir une pièce de monnaie: ot est-elle cachée, dans la main droite ou dans la main gauche ? Et, en réalité, il n’y a de pièce dans l’une ni l’autre main. Quand, 4 la campagne, je vois passer ces ribam— belles de petits garçons et de petites filles le long de la grille de mon jardin, — et je les surprends aussi quelquefois qui, par farce, tirent la sonnette de la grille et s’enfuient dans un grand bruit de sabcts en dégringolade et de cascade de rires étouffés — petits bonshommes joufflus, fillettes rondes comme des pommes, avec leurs cartables et leurs paniers. leurs tabliers noire et leurs mains rouges, je pense que ce serait un affreux scandale, n’est-ce pas, un abus monstrueux et abomination de la désolation, si l’on s’avisait de torturer leurs Ames, d’attenter A leur liberté de conscience, en leur laissant entendre qu’il y a les mières qu’ils cueillent dans les haies et dont ils se régalent, et les alouettes

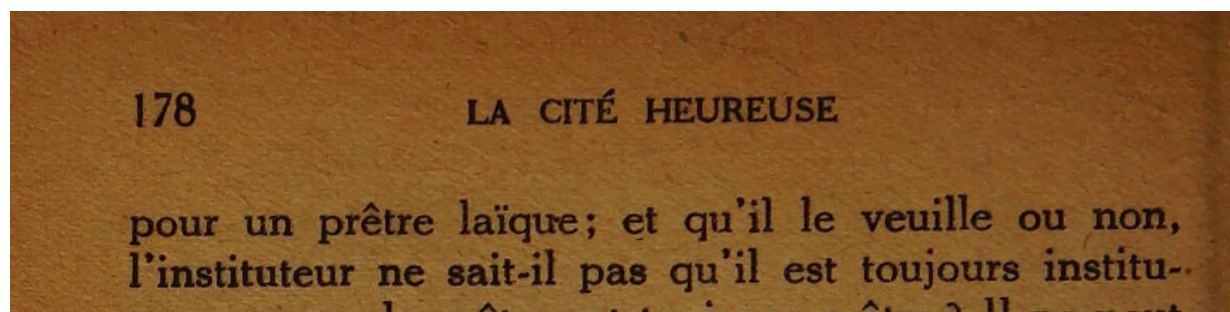
. 174 LA car, HEUREUSE qui les égaient en chantant dans le ciel, mais que pour faire chanter les alouettes qui ne chantent pas “toutes seules, et mirir les miïres qui ne se sont pas toutes seules gonflées du sucre offert 4 leur gourmandise, il y a un Maitre qui a réglé tout cela pardessus la tête de tous les maitres d’école... Oui, il paraît que si l’on vous enseignait cela, fillettes rondes comme des pommes, petits bonshommes joufflus, ce serait vous traiter en esclaves, ce serait brimer vos consciences, ce serait mécon- — natre gravement votre dignité d’êtres libres, — libres de tirer mon cordon de sonnette. S’il y a un Dieu, c’est A vous, Messieurs les écoliers et Mesdemoiselles les écoligres, de vous en apercevoir et d’en décider A votre gré. Vous devez respecter vos maitres, et M. l’Inspecteur primaire, et M. le Pré- — fet: mais le Maitre du Monde, c’est laissé & votre — appréciation. Même, jusqu’è plus ample informé, la notion divine est considérée pour vous comme la plus pernicieuse, et toutes autres vous seront données de préférence A celle-la. Dieu est & ce point un ennemi personnel et un danger public qu’un homme desprit, un instituteur particulièrement ingénieux et prudent, avait imaginé, dans un recueil de morceaux choisis destiné, aux écoles primaires, d’enlever et de remplacer par un nom 4 sa fantaisie, le mot Dieu, chaque fois qu’un auteur inconsidéré en avait gâté son texte: c’était un joli travail! On peut tout dire X\ l’école sauf qu’il y a un Dieu et rien que pour en prononcer le nom, avec la méthode de notre fabricant de morceaux choisis, apparemment on paie un gage!... Mais gu’est-ce qui s’est donc passé, mon Dieu,

e les instituteurs et Dieu ? Car, enfin, il n'y avait Da de raison pour cette haine farouche, pour un antagonisme aussi caractérisé; et même n'a-t-on pas — connu un temps ot Dieu et les instituteurs ne fai'saient pas mauvais ménage?... Oui, il y a eu un. “temps ot les instituteurs chantaient au lutrin ou ME pasgbaient, en soufflant dans cet instrument de cuivre qui s'appelait un serpent, les chants litur- — giques. Est-ce le serpent, une fois de plus, qui les a tentés, leur a fait renier la puissance divine ? — Chacun son métier, a-t-on dit, et les Ames seront “bien gardées; et puisqu'en vertu de la neutralité si -chère, il était établi que les instituteurs renonçaient a s occuper des 4mes, c'était donc qu'on les confiait au curé, mais non que |'on dressait,]'un contre TY autre, V'instituteur et le curé. L'instituteur dans - son école, le curé dans son église: cette formule-laé 'devait-elle s'interpréter qu'une fois dans son école, l'instituteur ferait tout pour démolir l'église et écraser le curé sous ses décombres? L'instituteur ne “s'est pas contenté d'ignorer le prêtre, il en est jaloux; il a ambitionné d'être une espèce de prêtre laïque. Et cela prouve bien qu'il n'est pas si facile, qu'il est impossible de prétendre former l'intelligence et se désintéresser de l'Ame; entre l'Ame et Yintelligence, il n'y a pas de cloison étanche, et, partant, Ja neutralité scolaire est irréalisable, même si la neuiralité en soi pouvait exister. Et qui a donné cette ambition A nos prêtres laïques? La vanité grossière, l'absurdité — prétentieuse de la formation qui leur a été trop souvent imposée, de la préparation 4 laquelle ils ont été soumis. J'ai souligné expression « Ecole Normale

y aie =v! ings a Se See eS LA CITE HEU REUSE Supérieure »
comme assez peu heureuse; mais que dire d'un enseignement « primaire
supérieur »? 7 On s'est gaussé de ce journaliste qui, commentant " pendant
la guerre un communiqué des opérations ot était citée la « Cote 304 »
expliquait a ses léc-teurs que « la Cote 304 était, comme chacun sait, & une~
altitude de 430 m. ». Parler d'un enseignement primaire supérieur, c'est
placer 4 430 m. la Cote 304. Etre primaire et se proclamer supérieur, tout le
mal est venu de IA; ils se sont vus en haut de l'Himalaya quand ils étaient
juchés sur une taupinière. Le danger de certaines questions n'est pas de les
ignorer, mais de croire les connaître. La maison de la connaissance, telle
qu'on l'a batie pour eux, avait un toit et pas d'escalier; on les a
brusquement placés sur le toit; comment, pour la plupart, échapperaient-ils
au vertige ? a D'aucuns y échappent, cependant, et en plus grand nombre
que l'on n'aurait osé l'espérer; c'est que, chez nous, on a la tête solide; c'est
que la clairvoyance et le bon sens sont des qualités de la race qui empêchent
que l'on se monte la tête même quand on est monté sur le toit. Mais ces
qualités fondamentales avouez que, par instants, on semble tout faire pour
les faire perdre. Et c'est pourquoi ceux qui les conservent, admirons-les et
gardons-nous de les confondre avec les autres. Il n'est rien de meilleur qu'un
bon instituteur, de plus raisonnable et de plus sensé. Ceux-la ne se figurent
pas, sous prétexte qu'ils sont maitres d'école, qu'ils ont accompli le tour de
toutes les écoles philosophiques, et qu'ils égalent les maitres de la pensée
antique et contemporaine. Le vin de la x science — on revient toujours a
cette image — ne Ps

= Sa pas grisés. C'est qu'ils savent que, lorsqu'on l'en a pas l'habitude, on ne boit pas ainsi d'un trait Z la coupe remplie d'un vin capiteux; sagement, ils — ont écarté cette coupe sottement ou tralatreusement _ tendue... ~ . : : ~ Le vin de la science, il faut un long entrainement A pour le supporter, et cet entrainement même proz= duit bien des intoxications. Mais sans entrainement, _ nest-ce pas risquer par ailleurs le coup de massue _ qui vous abrutit ? Ecartons la coupe pour éviter le coup ! La mission du maître d'école est si noble, et attachante et belle, s'il a la sagesse de demeurer dans - sa Salle d'école avec ses écoliers et de ne pas grimper sur le toit pour y étonner la galerie par des exercices d'équilibre extravagants et désordonnés, des harangues et des démonstrations périlleuses !... Une classe n'est pas. une réunion publique, ni une séance des cinq Académies, et bien niais qui voudrait le regretter. Il n'y a pas d'humble devoir, 4 condition de ne traiter aucun devoir avec dédain ou 4 la légère, A condition de tout accomplir comme un devoir et de sy donner tout entier. Ont-ils conscience du devoir qui est leur et y songent-ils sérieusement, ces instituteurs qui prétendent faire deux parts de leur vie, nétre des instituteurs qu'A certaines heures, leurs heures de classe, et le reste du temps agir, parler A leur guise, en citoyens libres et qui n'engageraient alors, ni par leurs paroles, ni par leurs actions, leur responsabilité d'instituteurs >? Car pour eux leur liberté consisterait A se dégager précisément de leur devoir et & l'oublier. Voilà une bien étrange et médiocre conception ia

‘pour un prêtre fakcue; = qu’il le euile ou no -Tinstituteur ne sait-il pas qu “il est toujours instituteur comme le prêtre est toujours prêtre ? Il ne peut — ~amoindrir ses fonctions, il y a en elles une force ~ < exemplaire. Même sa vie privée ne lui appartient— pas et je me souviens encore avec gêne, avec cha- — grin, du scandale qui attrista mon enfance et dont — on ne s’entretenait qu’A voix basse, en détournant — les yeux: un professeur de notre lycée, austère et dur, que nous respections au point de le redouter, — et que l’on trouva mort chez une fille... Encore les professeurs de lycée n’ont-ils pas avec leurs élèves ce contact permanent du maître d’école avec ses écoliers; ils ne sont pas autant que lui mêlés à la vie du village, en représentation dans le village ou l’on ne peut ignorer, pas plus et moins que des autres habitants du village, ni ce qu’ils disent, ni ce qu’ils font. Et tu prétendrais ici te medeler sur la chauvesouris de la fable: — Je suis instituteur: vive la — République! — Je suis un citoyen libre: vivent — les soviets ! agin ee td Peri Bi tee NSA aa A ait Age bet Que le caprice d’un fabricant ait fait graver sur l’une des faces d’un disque de phonographe la Marseillaise et l’Internationale sur l’autre face, nous ne~ nous en apercevrons que lorsque l’on aura placé tour A tour chacune des faces du disque sur le phonographe en action, et le disque n’y est pour rien. Combien de fois l’instituteur, lui non plus, n’y est— il pour rien, instrument trop docile entre les mains— - d’un fabricant de disques ou du propriétaire du phonographe |... Laissez donc les fabricants de disques et les propriétaires de phonographes tranquilles et qu’eux



81 vous laissent tranquillement chanter votre — petite chanson, votre vraie chanson. Qu'a-t-elle 4. voir avec la politique? Parce que l'instituteur alle. — mand avait, déclarait-on, gagné la guerre de 1870, © on a voulu que l'instituteur français gagnât les élec: Hons, et on l'a, pour cela, lancé dans la guerre des — - partis. , ee _ Dira-t-on gqu'en écrivant ces lignes, je fais, moi - aussi, œuvre de partisan ? Oui, partisan d'une école. qui ne déborde pas l'école, d'une maison d'école qui n'écrase pas les autres maisons, ne leur enlève : _ Pas, par ses proportions arrogantes et démesurées, la lumière et l'air, ne leur masque pas l'horizon comme ces palais scolaires, scmp tueusement' cons_ truits pour une poignée de galopins, et qui do_ minent, de tout leur faste orgueilleux les vingt toits de chaume d'une paisible bourgade. Un palais scolaire. ne sera jamais une église puisqu'il rejette V&me, puisqu'il y manque l'idée, la foi; et l'on ne _ traite pas comme Dieu et la Vierge un « couple -enseignant. » ; _ - Que le cordonnier fasse des chaussures et ne fasse que des chaussures et d'abord qu'il ne m'oblige pas à acheter des souliers vernis si je préfère marcher avec des sabots! Sous prétexte d'enseignement obligatoire, obligeta-t-on l'enfant 4 renier ses parents et l'instituteur va-t-il se substituer au père de famille ? Enseignement primaire, secondaire ou supérieur, ceux qui les donnent ne peuvent oublier que tout enseignement ne vient qu'en supplément de la vie et après ceux qui nous l'ont donnée. Un ministre de Instruction Publique n'est pas et sans doute ne pourrait-il l'être — et mieux vaut qu'il ne se flatte ni

tache de le devenir, — un ministre de l'Instruction Publique n'est pas un ministre de l'éducation publique. Et c'est pourquoi, ni par ses inspecteurs, ni par ses professeurs, ni par ses instituteurs, il ne doit chercher & accaparer l'esprit public. Apprenons, mais pas trop, et n'apprenons pas tout — dans les livres. Le rossignol captif qui chante jour et nuit, c'est qu'on lui a crevé les yeux pour que, trompé par l'obscurité, il continue 4 la lumière du jour ses concerts nocturnes; ne vaut-il pas mieux chanter moins et y voir clair > Et ces oies dont il s'agit de rendre le foie plus précieux et succulent, on les gavage, on les gavage, et pour que rien ne les vienne distraire de la nourriture dont on les gavage, pour qu'elles ne s'éloignent pas un instant, pour qu'elles ne perdent pas un instant sans être gavées, on leur cloue les pattes, — — mais ce sont des oies.

CHAPITRE IX Les Beaux-Arts. — Le petit-fils de ma jardinière. — Apollon. — « Acquis par P Etat. » — La visite du Président. — Le goat. — Inauguration. — Il faut se méfier des architectes. — Le ciel de Constantine. — Un perpétuel Carnaval. — La maison du gros Philéas. — Le Beau et le Bien. — Les droits de l'Art. — Le « Mariage de Figaro. » — La Bibliothèque Rose. — Nostalgie. — Tout le monde photogénique. — Si le SousSecrétaire d'Etat des Beaux-Arts est marié... Il ne faut pas confondre les Beaux-Arts avec les Arts et Métiers, comme il] arriva aun préfet de l'Empire a qui l'on avait signalé les remarquables dispositions artistiques du fils d'un de ses administrés et, le plus obligeamment et le plus efficacement du monde, ce fonctionnaire zélé s'employa 4A faire obtenir au jeune garçon une bourse pour l'Ecole d'Angers. Parvenu A Angers, le protégé du préfet fut un »eu surpris qu'au lieu de pinceaux et de toiles, on lui mit en mains des outils et des morceaux de fer et de bois. Mais quoi, il venait de loin et les voyages en diligence étaient longs et dispendieux; il demeura donc, devint contremaitre puis patron d'usine, et acquit ainsi dans l'industrie une



182 = = ta are HEUREUSE - fortune qu'il n'est pas sûr que lui eût valu sa peinture. Si tous les jeunes gens qui ont cru entendre l'appel des Muses y avaient cédé ou si l'on y avait cédé pour eux, la carrière des arts, suffisamment encombrée déjà, serait une foire. Heureusement, les pères de famille montent bonne garde, qui conservent de grandes préventions contre le métier d'artiste, car, - pour eux, ce n'est pas un métier. L'expression « arts d'agrément » correspond assez exactement à la place occupée par les arts dans l'esprit public: ils sont un « agrément », un enjolivement de la vie d'un homme. Ils ne sauraient constituer le fond de la vie; on n'est artiste que pardessus le marché; et même est-il d'autant plus flatteur d'être ou de se proclamer artiste que le reste de vos occupations, de vos occupations sérieuses, vous tient plus éloigné de n'être qu'un artiste. Le petit-fils de mes jardiniers joue du violon et sa grand'mère, chez qui il est venu Passer ses vacances, est extrêmement fière qu'il joue du violon, si fière qu'elle ne manque pas, lorsqu'il en joue, de tenir ses fenêtres ouvertes pour que tout le voisinage en profite, de gré ou de force. Mais que ce — jeune virtuose puisse envisager de faire une carrière de virtuose — ce qui, au demeurant, me semblerait imprudent et ne doit pas être son cas, — voilà en tout cas ce qui ne saurait entrer dans la pensée de la jardinière; pour la jardinière, fière de son petit-fils, mais plus encore orgueilleuse de son gendre, il n'est rien de plus beau que d'être comme son gendre, de qui elle explique: « Ma fille a épousé un Monsieur, plus qu'un ingénieur, un complice de

certain que le violoniste serait mal yvenu a réclamer sa place dans une telle hiérarchie. — L'idéal c'est qu'un comptable joue du violon: musique et comptabilité, 4 la bonne heure! Ou que Y'ingénieur des ponts et chaussées peigne A l'aqua_relle: ponts et peinture & l'eau, rien de mieux! — C'est ainsi que se créent les compétences ou plu-tot les réputations de compétence... — « Si on Tavait écouté, mon fils aurait été artiste!... — Mon mari, qui est un artiste... » C'est extraordinaire le nombre d'artistes dont on ne se doute pas et qui n'en ont pas l'air!... Et certes il conviendrait de s'en féliciter, si l'on ne chargeait ces compétences du soin, trop souvent, d'encourager les arts, et de les encourager A quoi, de les organiser et de les organiser comment... Car la manie d'organisation n'épargne pas le domaine artistique et de même que l'on s'ingénie 4 - organiser le bonheur des gens, 4 les rendre heureux sans les consulter, en dépit qu'ils en aient et ffit-ce “malgré eux, de même tient-on absolument & leur imposer un gotit conforme & la règle administrative et A imposer A ce gotit réglementaire un Beau officiel. Il n'y a pas, A vrai dire, de Ministère des BeauxArts, mais il y a un sous-secrétariat des BeauxArts, ce qui n'est déjà pas mal, et une direction des Beaux-Arts ce qui est tout A fait plaisant. Et qui peut se flatter de diriger les Beaux-Arts, depuis Apollon ? Honneur et gloire & la Poésie! Elle est la seule, entre les Arts, qui semble avoir échappé 4 cette direction; peut-être n'est-il pas stir qu'elle ait volontairement rejeté le joug et que les poètes ne souhaiieraient pas, tout comme les sculpteurs ou les

184 LA CITE HEUREUSE peintres, d'avoir des commandes de l'Etat; quand l'Etat consent à s'apercevoir qu'ils existent et qu'il les distingue, sous forme de décorations par - exemple, les décorations on sait bien qu'ils ne crachent pas dessus, eux ni personne; mais c'est un fait: on commande une fresque, un plafond, une statue, un monument, on ne commande pas une ode. Pourtant jamais la poésie ne s'était mêlée aussi intimement à la vie de la cité, jamais, semble-t-il, on ne s'était rendu compte avec plus de force de l'action qu'elle peut exercer sur les hommes, en imposant à leur mémoire la puissance de son rythme. Depuis le temps déjà lointain qu'un fabricant de savons en avait fait la première épreuve, invitant les — poètes à célébrer dans des quatrains, dont certains sont demeurés fameux, l'excellence de sa marque, quelle extension donnée à ce genre de propagande ~ rythmée et assonancée, et plus seulement pour les savons, pour telle liqueur, tels bonbons fins, tel marchand de meubles! On sent bien qu'il n'y a pas de raisons pour que, ce qui est vrai d'un produit commercial ne le soit aussi d'une formule politique, d'une forme de gouvernement dont les-poètes assureraient la place privilégiée dans la tête des citoyens: « — Mettez- vous bien dans la tête... » Rien ne se met dans la tête comme un rythme, comme une assonance. Mais il y a, A l'origine, cette différence essentielle entre les arts plastiques et la poésie, qu'un peintre, un sculpteur prend n'importe quel sujet que ~ lui offre la nature ou les hommes qui l'entourent, pour le ramener à son humanité propre, tandis que le poète projette, extériorise, son propre esprit; en

on en a eue LA CITE HEUREUSE. d'autres termes, peintre et sculpteur humanisent la nature, quand le poète au contraire aura mission de dégager de l'esprit humain sa valeur cosmique. Plus subjective qu'objective, la poésie se soumet _ tra toujours le moins commodément & une direction, fit-ce & la direction des Beaux-Arts. La cité peut s'enorgueillir d'un poète en particulier, auquel elle _ décernera des honneurs spéciaux, et même le titre 'de poète national; il n'en restera pas moins en marge des autres personnages importants de la cité, _de ses magistrats et de ses fonctionnaires, et le meilleur poète d'une République n'est pas* forcément un poète républicain. Combien l'action de la cité ne sera-t-elle plus sensible-et plus directe sur les arts plastiques ! La Cité a des musées qu'il faut qu'elle remplisse, des-places et des jardins publics qu'A aucun prix elle ne consentirait A laisser vides, A ne point orner et encombrer de bronzes et de marbres. On ne saurait contester l'existence d'un art officiel, il suffit pour s'en rendre compte de se promener dans les squares et sur les places, au pied de tous ces généraux et savants inconnus et de toutes ces nymphes, d'aller faire un tour dans nos musées, de préférence un musée de province, et d'y recenser les toiles, — recensement facile car elles sont presque toutes de dimensions gigantesques, — les toiles qui s'enorgueillissent de porter, en bas de leur cadre, un cartouche doré ot brille l'inscription fatidique et flatteuse: « Acquis par l'Etat » — « Don de l'Etat » — « Envoi de l'Etat ». Mais il serait absurde et injuste de décréter que l'art officiel, c'est ce qui est banal et ce qui est laid; A la vérité, la seule différence profonde entre

un artiste officiel et un libre artiste, c'est que l'Etat — se g'adresse au premier pour ses commandes et n'achète pas la production du second; mais rien ne dit qu'il ne l'achètera jamais, qu'il ne l'achètera ~ pas demain: et dès demain le libre artiste risque — alors de devenir un artiste officiel A son tour, dont l'œuvre sera appelée A représenter précisément un nouvel art officiel, l'art officiel de demain. On est un peu effrayé quand on pense que, dans — 'un pays de suffrage universel, l'art officiel dépendra ainsi, comme tout le reste, du suffrage universel, que la cité qui laisse au suffrage universel le soin de tout diriger chez elle, lui laissera aussi, fatalement, le soin de diriger les Beaux-Arts, de les diriger par ses choix, bref que la Cité aura, au total, © en même temps qu'une politique, une esthétique de— suffrage universel. Comment en serait-il autrement ? Pour que tel & qui — l'on reconnait le goût le plus raffiné et le plus sûr, — le goût des belles choses comme on dit — soit chargé — - de discerner le meilleur architecte, le meilleur sculpteur et le meilleur peintre, ceux qui semblent le mieux susceptibles d'embellir la Cité, ou, du moins, de ne pas l'enlaidir, il a fallu que le suffrage uni- — versel le distinguât d'abord, le désignât pour parti- — ciper aux affaires publiques, et ce n'est certainement — pas pour son goût que les électeurs l'auront désigné, l'auront distingué, car ce n'est pas sur les goûts artistiques des candidats qu'on les juge. Est-il rien de plus touchant que les efforts d'un chef de gouvernement que ses fonctions appellent &_ inaugurer, par exemple, une exposition de peinture et qui est devenu le chef du gouvernement parce — qu'il était bon politique, bon financier, bon diplo

nate ou tout Lip ies et an vole souvent parce 7. : \$e souciat, en tout cas, de savoir s'il aimait la pein- — ture et quelle peinture; et le voici qui n'y connaît Tien, qui n'avait pas A y connaître quelque chose, et qui est obligé de faire comme s'il s'y connaît "gait: comme il s'applique! et que de bêtises il risque de dire du haut de son autorité!.. Mais une bêtise affirmée avec autorité, qui donc "opérât s'apercevoir que c'est une 'bêtise ? A partir d'un certain rang dans la Cité, n'a-t-on pas le droit de tout dire, de tout affirmer, surtout en une "matière aussi incertaine et instable que la matière artistique ? Il y a une hiérarchie des opinions, s'il n'y a pas une hiérarchie des intelligences. Et il est A la fois "mélancolique et attendrissant de voir quelque vieil artiste épris de son métier, fervent et conscient, qui, gauche et pâle devant son tableau exposé, attend avec angoisse que, des lèvres de ce personnage officiel, tombe sur lui, avis ou conseil, une phrase définitive. Oh! il se ressaisira aussitôt que le personnage aura le dos tourné, il haussera les épaules, esquissera un geste gamin, protestera que ça ne l'épate pas et qu'il s'en f... Mais, sur le moment, il en tremblait !... On dit que nul n'est prophète en son pays, et cela est vrai pour toute supériorité dont l'étiage n'est pas officiellement enregistré et fixé sur l'échelle sociale, cela est vrai pour l'artiste et l'écrivain, l'orateur, le philosophe et le poète; mais un ministre, dans son pays, est toujours ministre, C'est que le prophète en question, qu'est-ce que son pays, ses compatriotes, peuvent attendre de lui ? Ça c'est trouvé comme ça, mais sans que l'on |

188 - LA CITE HEUREUSE Un peu de gloire? Mais cette gloire n'est-elle pas faite d'éléments que chacun: et eux-mêmes lui apportent ? Leur illustre compatriote sera d'autant ; plus illustre qu'ils le voudront bien; il leur rend — simplement ce qu'ils lui ont donné. Qu'un de nos anciens condisciples devienne un homme influent dans l'Etat, cela a tout de même plus d'importance pour nous et peut entraîner des conséquences plus graves autrement sérieux que s'il avait signé des tableaux ou des livres. C'est le peintre qui peint le tableau, d'accord; mais qui est-ce qui fera accrocher le tableau dans la cimaise d'une salle de musée? Le ministre. C'est l'écrivain qui écrit le livre, oui, mais qui est-ce qui décidera que ce livre mérite pour son auteur un grade dans la Légion d'Honneur ? Et si ce n'est pas le ministre, c'est le sous-secrétaire d'Etat; et si ce n'est pas le sous-secrétaire d'Etat; c'est le directeur des Beaux-Arts: hiérarchie, hiérarchie! Oui, les Beaux-Arts sont bien gardés [...] ; Au juste, il n'y a pas de bon et de mauvais goût; il y a notre goût et celui des autres. Pourquoi notre goût des autres serait-il plus mauvais en soi? Quand on a cherché à définir le goût, ce qui n'est pas commode, d'aucuns, parmi les plus experts, l'ont représenté comme une faculté de l'esprit qui nous rend aussitôt sensibles la quantité et la qualité de plaisir que nous procurera chaque objet. Un plaisir, mais, quel genre de plaisir ? Le goût des statues et des monuments publics, dont témoignent ces populations et ces municipalités, escompte moins peut-être le plaisir de voir les squares, les places et tous les carrefours de la ville ornés de bronze et de marbre, qu'un autre plaisir,

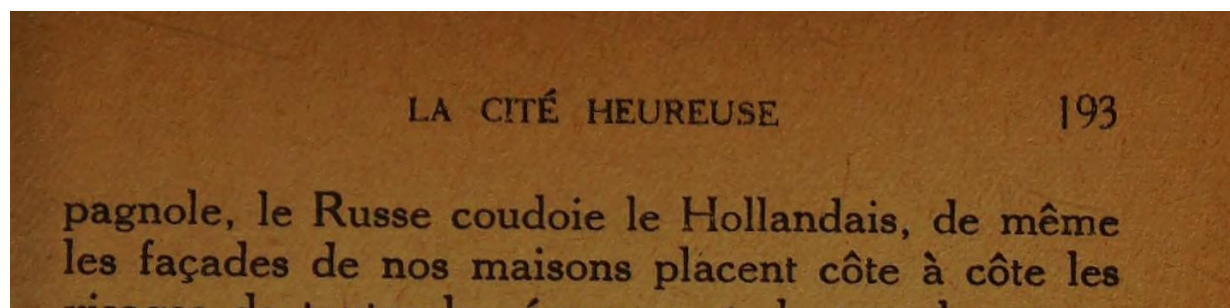
: : . \ Kept _ plus direct et certain, celui de recevoir par la même occasion, une décoration, croix ou palmes. ' Je sais un de ces monuments qui, destiné a glo-rifier des combattants héroïques, — c'étaient ceux dela guerre de 1870 — n'était pas encore prêt lorsque éclata la guerre de 1914. Mais l'héroïsme est toujours le même, s'il est vrai qu'en 1870 on ne ~ portait pas de casques Adrian: peu importait, au teste, car le sculpteur n'avait conçu que de grandes figures symboliques et les ailes de la Victoire, par exemple, ne risquent pas de se démoder. __ L'impatience des habitants vint de ce qu'un enfant du pays était devenu ministre 4 l'instant que l'on pouvait espérer que le sculpteur aurait achevé son travail; c'était un enfant du pays, lui aussi, -naturellement, ce sculpteur, mais |'on savait bien ~ que l'an prochain il serait encore sculpteur, tandis que !'on ne savait pas si l'autre enfant du pays serait 'encore ministre. Un ministre, et un ministre enfant du pays pour inaugurer un monument, c'est une trop rare aubaine qui ne se laisse pas échapper. Et puisque la conscience ou la paresse du sculpteur ne permettaient pas d'espérer que son monument fût prêt encore a inaugurer, eh bien! en toute hâte on bftirait un socle et c'est ce socle que l'on inaugurerait. C'est ce socle que j'ai inauguré et |'inauguration fut imposante A souhait, fertile en banquets, en discours et en décorations de toutes sortes. Mais quand, quelques années plus tard, on voulut y installer le monument enfin achevé, on s/apergut qu'inauguré seul en si grande pompe, ce socle était trop petit pour le monument, qu'il fallait le démolir et le remplacer par un autre. C'est ainsi que les

pièces de monnaie que l'on y avait, suivant l'usage scellées avec une truelle d'argent, se sont trouvées perdues et que j'en ai été, personnellement, pour dix sous de ma poche (dix sous d'avant-guerre...), Toutes les œuvres des sculpteurs ne sont pas exposées en plein air et imposées à la vue des passants, et moins encore les œuvres des peintres qui, discrètement, sauf exception, sont à l'intérieur des — Maisons particulières ou des édifices publics, et l'on n'est pas forcé d'y aller voir. On peut même avoir dans sa maison des tableaux que l'on ne suspend pas : au mur et c'était le cas de cet amateur célèbre, qui n'avait jamais dans son salon qu'une toile accrochée et dans sa chambre une toile sur un chevalet; toutes les autres étaient posées sur le sol et retournées, et l'on n'en voyait que les chassés: mais cela permettait à l'amateur de regarder telle ou telle toile qu'il choisissait pour le mur du salon et le chevalet de sa chambre, tantôt celle-ci, tantôt celle-là, suivant la couleur des jours et de ses pensées; — Ferreux n'est-elle pas de croire qu'il y a une peinture — de tous les jours qui, quelles que soient nos dispositions d'esprit, nous cause toujours le même plaisir ? & On se débarrasse d'un tableau, et, plus difficilement, mais on y arrive, et il n'y a pas si longtemps que c'est encore arrivé, on déboulonne une statue. C'est autrement compliqué de démolir une maison. et Dieu veuille que l'on ne songe jamais à démolir une église... Mais c'est assez pour souligner la gravité du rôle de l'architecte, sa responsabilité — redoutable, combien il faut se méfier des architectes, de quelles précautions, de quelles garanties — devrait être entouré l'exercice de leur profession, — haa WAN A Mor Fae Lb

fois plus inquiétante et dangereuse que ion du peintre ou même du statuaire!... Ce n'est pas seulement l'aspect d'une ville qui dépend des architectes, mais, du même coup, les ee conditions de vie plus ou moins agréables et soujantes, et, partant, le caractère de ses habitants. "Ignore-t-on qu'il existe des maisons gaies ou tristes, = et des rues tout entières construites avec des maisons dont on dit tout de suite que c'est lA que l'on voudrait vivre, ou, au contraire, que l'on n'y demeurerait pas quarante-huit heures sans tomber malade ? — Or, qu'en savent-ils, les architectes, et peuvent-ils "travailler autrement qu'au petit bonheur ? Une réus"site architecturale est essentiellement question de _proportions. On cite toujours le cas de la place de la Concorde, qui est apparemment la plus belle du "monde et dont il serait impossible de garantir la "beauté si peu qu'on eft ou prolongée ou élargie. ou 'si les bAtiments qui la ferment au nord avaient été "surélevés ou abaissés si peu que ce fiit... ~ On comprend du reste que les proportions aient 'cette importance en architecture et cette influence décisive, puisque les architectes travaillent en plein ciel et modèlent l'horizon, puisque !'on peut dire, en effet, qu'ils fxent notre horizon, que c'est le ciel gu'ils nous mesurent. Un ciel plus ou moins étroit, plus ou moins large, plus ou moins haut, plus ou moins bas... Je me rappelle certains matins algériens ot je n'avais aucune raison, loin de la France et loin des miens, | d'être particuligrement satisfait et heureux, et ou j'ai ressenti une impression de plénitude extraordinaire, d'allégresse et de force, frappant le mauvais pavé des rues de Constantine d'un talon conqué

eR =e _ LA ae HEUREUSE rant: tout simplement parce que ie ar
aa plus haut et plus léger sur ma tête, un ciel comme je n'en al jamais revu
ailleurs, et pas même A Nel — et puis, j'avais vingt ans.. ES architecte
collabore sieclewseee avec la nates son ceuvre est fonction du chaud et du
froid, du soleil et des vents, et si le mot climat dont on abuse a des raisons
de s'appliquer A un homme, c'est & l'architecte. I] est normal que la maison
des Lapons ne soit pas celle du Provençal et la sottise commence quand on
édifie en Touraine un palais _ Marocain. Et la seconde sottise ou qui, du
moins est illogique et incompréhensible, c est que l'on construise, en 1930,
des maisons du xvi' siècle. Qu'il y ait un style oriental, un style basque, un
style normand, le pays n'a pas changé, c'est-A-dire les conditions
physiques, climateriques, qu'il impose & ses habitants. Mais qu a côté du
style local, il existe et persiste un style d'époque, voilA qui est tout A fait
déconcertant. Comment nait un style? C'est évidemment sans qu'on le fasse
exprés ; et de même que les seigneurs du Moyen age ne s'écriaient pas: «
Nous autres gentilshommes du Moyen 4ge!... » nul architecte et nul artisan
ne se sont dit, vers les débuts de l'année ee « Je vais encore construire un
porche roman !... », ni, un peu plus tard: « Décidément, je lache “Se roman
pour le gothique! » I] est inoui que nous consentions a habiter en un
perpétuel carnaval, que nous nous confiions & des. architectes qui semblent
pour la plupart des organi~ sateurs de bal masqué, et que, de même qu'au
bal” masqué, la marquise Louis XVI flirte avec le condottiere de la
Renaissance, et le Japonais avec]'Es

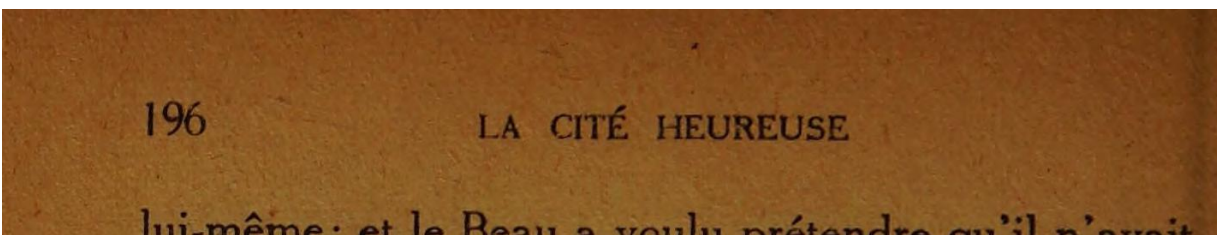
ode. mém les ads pies nos maisons ea chte & cète les visages de toutes les époques et de tous les pays. Mais l'architecte n'est sans doute pas le seul res-ponsable, pas plus que le costumier qui a ridiculement habillé ce gros homme en Arlequin ou en ©-toréador. Combien de gens, qui n'en ont fichtre pas — ~ Yair, rêvaient secrètement d'être toréador, se — 'croient la souple élégance d'Arlequin! Et le bal | -masqué leur a permis, un soir, de matérialiser leur sees tout ainsi que celui qui se fait construire une — 'maison se transporte dans le pays ou dans le temps ©-qu'il efit le plus souhaité de vivre: « Nous autres, Be canishontmes du Moyen 4age!... » Mais il faut bien aussi s'adapter aux besoins -- modernes, et c'est la tour crénelée qui servira pour T'emplacement des water-closets... - Dans un livre de mon enfance, une gravure m'a - longtemps plongé dans le ravissement, qui représen_tait la maison du gros Philéas. Ce gros Philéas était, - autant qu'il m'en souviennne, une espèce de parvenu et, comme on dirait aujourd'hui, de nouveau riche, qui, désireux de loger sa richesse nouvellement acquise dans un palais digne d'elle, faisait construire cet édifice extraordinaire ot ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales, ot |'on assistait & la plus surprenante débauche de portiques et de chapiteaux, de tourelles et de donjons. Nous rencontrons encore 4 tout bout de champ, & chaque coin de rue, et plus encore dans les villes d'eaux et sur les plages, ott les gens, parce qu'ils y viennent en vacances, étalent plus 'commodément et plus volontiers le fond de leur me, l'essence'de leurs désirs, et donnent libre cours 4 leur fantaisie, 13 pad



Te 'LA CITE HEUREUSE t—~™*S 7 : q - ps et A leur génie, oui, combien alors en rencontrons- 4 - nous de ces « maisons du Gros Philéas »! Et cependant il n'apparaît pas que l'on exerce A leur endroit aucun contrôle, sauf parfois l'obligation de respecter certaines servitudes, en ce qui concerne — notamment l'élévation du toit; mais pour le reste, liberté de manœuvre: si vous n'êtes entièrement et impeccablement vêtu de blanc, vous ne pourrez pénétrer sur les courts de tennis, et l'on vous refusera l'entrée du Casino, si vous vous y présentez en costume de plage; on est moins difficile et sévère pour l'extérieur des maisons que pour leurs habitants, et si vous n'êtes pas libre de vous habiller comme vous l'entendez, vous pourrez vous loger comme il vous plaira; vous ne pourriez sortir avec une robe de moine, mais rien ne vous empêche de vous faire — construire un moustier; rien ne vous empêche de dresser au beau milieu de la rue un castel Henri III alors que si, dans cette même rue, vous vous promenez avec un maillot collant, un justaucorps A crevés, une toque de velours rehaussée de plumes et de longues boucles d'oreille, il est A parier que votre promenade s'achèverait au commissariat de — police... Que l'on se dise bien qu'il y a des monuments qui font scandale tout comme les individus; mais le _ scandale ici persiste et & la longue on s'y habitue, ce qui n'en est que plus déplorable; car il est déplorable que nous nous accoutumions & cette construction monstrueuse, hideuse ou absurde, que l'accoutumance de notre ceil & l'absurdité, & la laideur, A la monstruosité nous empêche de réagir, d'en souffrir et & la fin-de nous en apercevoir: ainsi nous

aucun gofit et nous ne le savons même _ons plus _ Crest ici, évidemment, qu'une direction des Beaux-Arts trouverait 4 s'employer en nous dirigeant vers ce qui est beau, vers ce qui est artistique, ix en ne tolérant que ce qui est artistique et ce qui est Sy beau. Mais en vertu de quels povvoirs, au nom de quels principes ? 4 Tai précédemment indiqué combien la tâche était ardue de rendre la justice; s'il est déjà bien difficile de prononcer en équité, comment prononcer en beauté ? ee ~ _ Comme les représentants des Beaux-Arts, tous les fonctionnaires qui, de près ou de loin, touchent A Yadministration des Beaux-Arts, comme il conviendrait qu'ils eussent tous de jolies cravates et de délicieuses épingles de cravate, comme on les voudrait, pour avoir confiance en eux, en la souveraine délicatesse de leur jugement artistique et de leur gotit pour le Beau, le seul Beau, le vrai Beau, comme on les voudrait élégants et bien habillés! Mais, du moins, comme ils doivent avoir de belles ames ! C'est cette beauté de leurs Ames qui, A défaut de prononcer en équité ou en beauté, leur permettrait de prononcer en morale et fit longtemps de la censure une de leurs occupations essentielles. On disait: « Diriger vers ce qui est beau, ca n'est pas commode; mais on peut toujours diriger vers ce qui est bien et surtout détourner de ce qui est mal. » A Jl'épreuve, on a constaté que ca n'était pas commode non plus, que rien n'est commode... Les défenseurs officiels du Bien ont vu pour commencer se dresser devant eux et contre eux le Beau

lui-même; et le Rest. a coat prétendre qu 'il n'ava absolument rien
 4 voir avec le Bien, ni surtout a cette forme humble et vulgaire du Bien
 qu'est vertu. ; q — Non seulement j Je n al'pas a Sie verve se Ses médiocre
 en dehors de laquctiede dois dés l'abord être placé, en dehors et au-dessus.
 Ah! les droits du Beau et les: droits de]'Art, qui naturellement se prend
 toujours pour l'apêtre et le représentant du Beau!... : Et, avec ce sens de la
 solidarité que l'on rehcontas i de préférence dans les professions qui ne sont
 ni délimitées nettement ni hiérarchisées, et ow l'on se traite de cher confrère
 ou de cher maitre, bien souvent sans la moindre envie de fraterniser et
 moins encore d'obéir — avec aussi la crainte de ne point paraître
 suffisamment audacieux et suffisamment indépendant, on a vu des écrivains
 honorables faire bloc avec des polissons des lettres, pornographes notoires,
 on a vu des peintres de qualité se porter les garants de fabricants de cartes
 transparentes. Je crois que la vertu, pas plus que la beauté, n'a que faire
 d'une estampille officielle; un fonctionnaire, quoique fonctionnaire, n'est
 pas nécessairement dépourvu de gotit, d'intelligence, de j jugement et de
 tact; mais, parce qu "il est fonctionnaire, i] n'en est pas nécessairement
 pourvu. La moralité ne se défend pas 4 tant par mois; et c'est toute seule
 qu'elle se défend le mieux, toute seule, c'est- a-dire | suivant la conception
 que chacun s'en est faite, sul: | vant |' usage que chacun en veut faire. Ce
 qui est immoral est toujours immoral et pour tout le monde; mais chacun en
 apprécie et en Soh ree ae



Se Pe fs. vi? io" i PEL ae? kn ip gee Fm aya ate rouvera
différemment la nocivité; et c'est cela jw aucun fonctionnaire ne saurait
éprouver comme _ noi, ne peut apprécier A ma place. Evidemment, _ | ya
des règles générales, comme pour l'hygiène: _ mais le médecin prudent est
celui qui ne prétend as se substituer au malade; tels estomacs ne
s'ac'commodent que d'un régime qui semble, 4 pre— -Miére vue, le
contraire même de celui qu'avait -_prescrit le médecin prudent; et je ne suis
pas sir que l'on ne s'intoxique pas aussi avec des nouilles:.. i I] n'y a pas
que la moralité 4 défendre, ily ales "intérêts de la Cité elle-même et le
Gouvernement de Ta Cité; et c'est alors qu'apparaît et intervient la "censure
politique. N'a-t-on pas affirmé que les représentations du Mariage de Figaro
avaient préparé la ~Révolution Frangaise ? _ Personnellement, je n'en crois
rien. Je ne crois pas 4 Vinfluence déterminante de la littérature sur les
_Moeurs et sur les esprits; une pièce, un livre, aux-quels on prête, toujours
après coup d'ailleurs, cette 'influence déterminante, sont ceux qui se sont
trouvés "refléter le plus exactement l'état des moeurs et |'état 'des esprits au
moment qu'ils ont paru; mais ce n'est pas le miroir qui fait la beauté ou la
laideur des gens, qui, si vous êtes pale, en est cause, qui est -Tauteur
responsable du petit bouton que cette jolie femme s'est découvert ce matin
sur le bout de son joli nez; il ne faut pas confondre avec l'origine du mal les
symptômes du mal. Aussi bien, et ce qui prouve qu'il y a, a certains
"moments de la vie d'une Cité, un état d'esprit révolutionnaire plutôt que
des livres et des pièces de théAtre révolutionnaires, c'est que ce sont alors
les phrases, les situations, en apparence et souvent

LA CITE HEUREUSE dans la pensée de l'auteur, les plus inoffensives, qui provoquent les mouvements d'opinion les plus brusques, les plus violents, les manifestations les plus vives. Tout devient prétexte, tout semble allusion. Et l'on demeurera stupéfait devant l'innocente platitude d'un vers, d'une réplique, dont on nous dit qu'ils dressaient le parterre, les poings tendus, et qu'ils ont renversé des rois; il est probable que, pour renverser un roi, il a fallu autre chose. : i J'ajoute que, si l'on en revient maintenant aux questions de moralité, on ne manquera pas de constater bien des fois semblable disproportion entre l'effet et la cause, et il y a façon de lire, de comprendre et d'interpréter les livres de la Bibliothèque : Rose, par quoi d'aucuns auront les pommettes rouges. Il y a ceux qui voient du mal partout, : comme disent les bonnes gens, et ceux qui n'en voient nulle part. Alors, comment voulez-vous que s'y retrouve un censeur officiel? Si l'on ne peut tout censurer, devra-t-on ne rien censurer? Il m'est souvent apparu que, du point de vue social, le pire danger venait de certaines publications féminines qui, sous couleur de modes et de mondanités, versent au cœur des petites bourgeoises la nostalgie de la grande vie, dégofitent la femme du receveur de l'enregistrement de sa calme et médiocre existence aux côtés du receveur d'enregistrement, et la jeune fille de la mercière de continuer & vivre dans la mercerie... Et, jusque dans les journaux socialistes, n'ai-je pas lu une chronique de l'élégance, qui recommandait aux lectrices, c'est-à-dire & des militantes, les bas de soie « tête de. nègre » >...

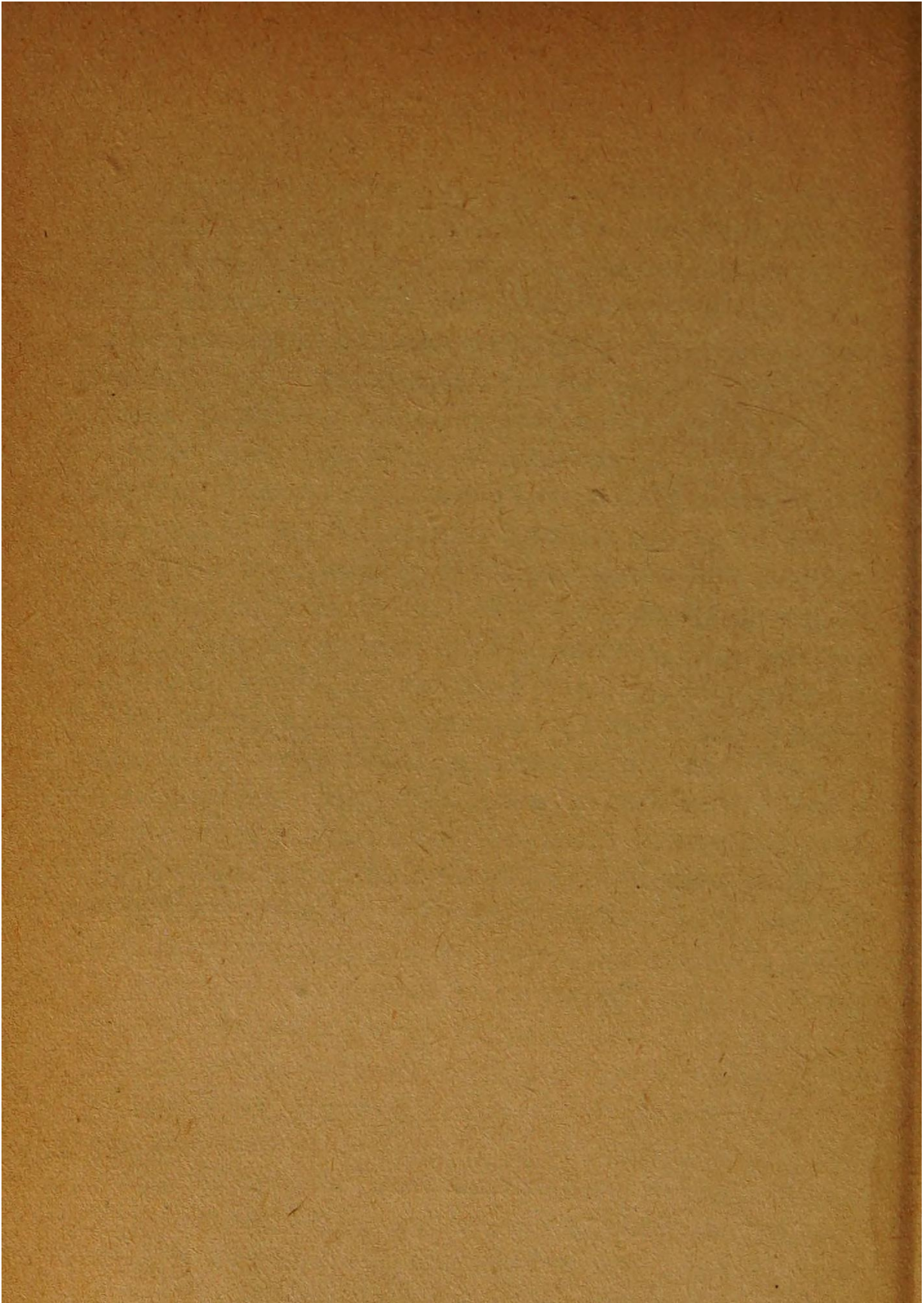
LA CITE HEUREUSE _ Bien plus dangereux que les feuilles pornogra_ phiques dont la clientèle spéciale ne saurait être ni__ surprise, ni choquée, par ce qu'elle y trouve, puisqu'elle l'y cherche, voilà ce que j'interdirais et de 'même, dans les images du cinéma, je me préoccuperais de celles qui, d'abord, persuadent les spectateurs que, pour gagner les faveurs de cette splendide personne, une Américaine, bien entendu, il convient d'aller au-devant de l'aventure dans les bas-fonds new-yorkais. Le type du cambrioleur _ mondain, du bandit héroïque et sympathique, risque de faire le plus grand nombre de victimes parmi ses émules émerveillés. Mais les véritables victimes du cinéma sont les innombrables jeunes hommes et jeunes femmes qui vivent, désormais, sous le signe de la photogénie; tous rêvent d'être, einon des héros, des artistes de cinéma: aucune étude préparatoire, rien qu'un physique approprié; on se présente devant l'appareil, on vous photographie, et crac! vous voilà riche et célèbre. Que l'on s'étonne après cela de la crise des domestiques et du manque de personnel dans les _magasins... D'autant que ces facilités extraordinaires pour gagner la gloire et la fortune se manifestent A |'instant même que la vie est la plus chère, la lutte pour la vie la plus 4pre. C'est quand nous avons les plus durs besoins d'argent que |'on nous montre tous ces cinéastes — il faut bien innover aussi dans le vocabulaire... — gagnant et dépensant de l'argent plus gros qu'eux... Comment ne pas écouter bouche bée leurs modernes contes de fées? Et lorsque nous voyons, em chair et en os, l'un de ces personnages de féerie, n'est-i] pas naturel que nous nous préci

° ‘ M . 7 ty * es Fa! LA ciré HEUREUSE SS ee - _pitions pour lui
 porter des fleurs 4 la gare, et pour le porter, lui, en triomphe, & la sortie de
 la gare dts _ Qu’attend donc !’Etat pour subventionner quelques — grands
 cinémas de même qu’il y a des théâtres sub- — ventionnés ? Le principe de
 la subvention théAtrale, — c’est le « panem et circenses » antique, car les
 gouvernements les plus différents et les plus modernes se sont toujours
 piqués de prendre leurs modèles dans l’antiquité. Quand le vieux général du
 Monde ot l’on s’ennuie, affirme qu’il faut de la tragédie pour le peuple, par
 « tragédie » c’est « circenses ») @ quoi il pense et qu’il avait ainsi traduit.
 Les jeux du cirque, « circenses », doivent s’entendre de tous les genres de
 spectacle dont tous les peuples se montrent toujours avides — avides
 surtout d’y assister gratuitement. Et que les chefs de la Cité ne perdent pas
 de vue que l’on protestera toujours moins contre l’augmentation du prix du
 pain, on 8 apercevra moins que le prix du pain augmente, si l’on pouvait
 faire concurremment diminuer le prix ~ _ du cinéma. Il serait bien
 important que l’Etat edt la haute — main sur les cinémas, créAt du moins
 une sorte de — cinéma officiel comme ‘il fait, ou comme j] donne —
 impression de faire, avec ses théâtres de musique et de comédie. Déjà, il est
 vrai, un contrôle est exercé sur la production des films, mais un contrôle
 purement politique, établi pour l’image alors qu’il n’existe plus pour le livre,
 et parce que la Ppropagande visuelle sera toujours plus efficace que tous les
 discours et tous les tracts. Mais ce contrôle est désarmé contre — la laideur
 et contre la sottise, ou il affecte d’avoir d’autres soucis. Et c’est bien
 dommage... Aid OOD Aarti, ie hehe i

— Lutter contre la sottise est toujours malaisé, et les lutteurs manquent le plus fréquemment de référénces certaines. On n'empêche pas toujours non plus un ministre de dire des bêtises; mais on pourrait éviter de laisser exposer de lui des effigies trop ridicules, décevantes pour ses partisans et néfastes pour sa carrière. Vers la fin de la guerre, un général justement ambitieux de montrer à ses soldats combien le préoccupait leur bien-être matériel et moral, s'était fait représenter au milieu d'eux dégustant dans un quart de fer battu le café de l'ordinaire, et ce général qui voulait manifester à la fois combien les hommes de troupe étaient chers à son cœur et combien aussi à son palais le café qui leur était destiné, ce général devant l'appareil de prise de vues n'avait eu garde de ne point sourire; seulement ce général avait des qualités stratégiques mais non photogéniques, et son sourire, piteux et contraint, faisait l'effet d'une grimace; eût-on jamais dit qu'il aimait tant le café et tant les soldats ? Et pour les soldats, cependant, l'événement a prouvé qu'il était sincère... | Le cinéma reproduit à la fois la réalité et la fiction: la réalité, ce sont les « actualités » car on n'a cure, paraît-il, d'une réalité qui ne serait actuelle; la fiction, elle, est en dehors du temps et -de tous les temps. J'ai dit qu'il y avait le plus grand intérêt à ce que, pour les personnages réels, les personnalités actuelles, qui nous sont montrés au cinéma, une discrète, une habile censure fut exercée, non plus seulement du point de vue de l'intérêt public, mais du point de vue de la photogénie. L'écueil est que, du jour où des fonctionnaires, des hommes politiques, auront été ainsi invités à

pes gai oa SE ak ex Oe an ive 8 Sey pa aie Ng : ag 02. La ciré
HEUREUSE donner leur avis sur la mise en scène des actualités, . ils auront
tendance A se substituer au metteur en scène, des autres films, car rien n'est
plus tentant, et l'on sait de reste que fonctionnaires et hommes politiques ont
un irrésistible penchant, si peu que l'occa- _ sion s'y prête, A s'occuper de ce
qui ne les regarde ' pas, de ce A quoi ils ne connaissent rien. Quand on aura
établi cette mainmise officielle sur. les cinémas comme sur les théâtres,
c'est-A-dire quand on saura que la carrière d'une étoile de cinéma, comme
d'une ingénue, d'une chanteuse ou d'une danseuse, peut dépendre d'un
député, l'existence législative ne sera plus tenable; car pour entrer au
théâtre, pour chanter, pour danser, encore _ certaines dispositions
paraissent-elles indispensables, — certaines études préliminaires. Tandis
qu'il est ad- _ SEN Dace Rh a ae mis, est-il besoin qu'on le répète, que l'on
fait du _ cinéma comme on respire, que n'importe qui n'a ~ qu'a se
présenter. L'influence d'un homme politique s'est toujours — mesurée au
nombre de fonctions, de places, qu'il est — nN > ' ae apte a procurer. C'est
pour cela qu'un ministère ou un sous-secrétariat consolident la situation de
l'homme politique qui dispose alors de toutes places — et fonctions
dépendant de son sous-secrétariat, de - son ministère. Encore un ministre de
la justice ne peut-il nommer des magistrats qui ne soient licenciés en droit,
— un ministre des travaux publics est forcé de caser cd abord, comme
ingénieurs, les anciens polytechniciens. Le jour ot le cinéma deviendrait
une institution _ d'Etat rattachée, j'imagine, au sous-secrétariat des s Beaux-
Arts, sans préparation, sans examen, tous les |

bas epdblicains, a Et si le sous-secrétaire d' Gass est marié (telles . sont parfois les exigences des combinaisons minis— _térielles), c'était, avec les danseuses, les chanteuses _ et les ingénues, c'était déjà bien délicat, surtout — sil n'a pas |'habitude, — et il faut bien dire, et — c'est tout 4 l'honneur du personnel politique, qu'un député nommé au sous-secrétariat des Beaux-Arts, comme on l'aurait nommé a la Guerre ou aux Postes et Télégraphes, peut très bien n'avoir jamais pénétré dans les coulisses d'un théâtre ni au foyer de YOpéra, — oui, sil était marié, c'était déjà bien -délicat, cette brusque immixtion dans sa vie privée et-conjugale de toutes ces demoiselles de théâtre: -« Mon ministre!... mon cher ministre! »... et de lui prendront la main, et gui lui rouleront das yeux.. Mais si les demoiselles de cinéma par surcroit s'en mêlent et que le sous-secrétaire d'Etat soit encore marié, je ne donne pas longtemps 4 sa femme, la pauvre, pour demander le divorce.»



‘ ‘CHAPITRE X 4 ‘ _ « Personne @ la boutique? » — La belle “a : charcutière. — Et avec ça, Madame? oe — La cliente irritée. — Un jeune homme a élégant. — Bric 4 brac. — Du flair et de ¥ Paudace. — « Vous n’avez rien a décl5, rer? » — Libre-échange et protection. — <a La rue du Commerce. — Le Mérite Agri— i cole. — Une vieille propriété de famille. — La ferme et la fermière. — Image | d’Epinal. — La Grande Ourse. — Savezvous ce que c’est que faner? — Le pain et le vin. — Type général et type parti— culier. — Occupations d’un ministre de — l Agriculture. Je n’arrive pas 4 m’expliquer ‘le discrédit des épiciers auprès des artistes et des poètes, et pourquoi le commerce de l’épicerie est ainsi tenu pour le moins compatible avec le commerce des Muses. L’épicerie, mais, voyons, ce sont les denrées coloniales et ne faut-il pas, au contraire, être bien | dépourvu d’imagination pour ne pas rêver devant un paquet de riz ou une balle de café, pour ne pas apercevoir, dans l’arrière-boutique, tous ces gentilshommes de fortune, ces planteurs, ces conquistadors, sans lesquels il n’y aurait pas d’épicerie, et dont les épiciers sont les continuateurs, les collaborateurs indispensables ? Même sans rêver si haut et si loin, est-il rien de

Ry res Be seat ig fu SS Nik Sam. gies fa abe Sd = S a eee, eae
 206s LA CITE HEUREUSE plus poétique vraiment qu'une petite épicerie
 de ce village ? Le timbre de la porte d'entrée: — « Personne a la boutique? »
 — et cette atmosphère de mystère qui vous enveloppe dès le seuil, mystère
 de ces bocaliers, de ces boîtes, de ces tiroirs qui vont du sol au plafond, et la
 variété extraordinaire de ce qu'il y a dans tout cela, — tout cela, qui j'aurais
 pourra bien s'en servir ? — oui, et l'odeur surtout, l'odeur telle qu'on ne
 l'oubliera plus jamais, qui vous poursuivra toute votre existence, du jour où,
 petit garçon, vous serez entré]A, par hasard, pour acheter des bonbons
 comme on n'en trouve pas ailleurs, ou une ficelle pour votre toupie, cette
 odeur particulière qui est essentiellement l'odeur-de-lapetite - épicerie - et -
 l'on - descend - deux - marches, 4 gauche, avant d'arriver au Café Corbin...
 Et les mouches, toutes ces mouches dans l'ombre odorante et chaude... Il
 n'en reste pas moins qu'« épicier » demeure une injure dans la bouche d'un
 poète, mais je ne suis pas sûr que « poète » et certainement « artiste » . .
 ne soient une dans la bouche d'un épicier. Et le plus curieux, c'est que, ni
 poètes ni artistes, et 92 ° ? ° « se défendant, il y a toute une catégorie de
 citoyens qui se détournent avec méfiance, et plus qu'avec méfiance, avec un
 dédain manifeste, non seulement des épiciers, mais de tous les commerçants
 et négociants comme eux, quelle que soit la nature de leur commerce ou de
 leur négoce; ce sont tous ceux qui exercent des professions dites libérales et
 ceux en particulier qui occupent des fonctions publiques. Un fonctionnaire
 qui épouse dans la ville la fille d'un ouvrier SAREE

ite épicerie de
rée : — « Per-
atmosphère de
seuil, mystère
 tiroirs qui vont
ordinaire de ce
la, qui jamais
odeur surtout,
is jamais, qui
e, du jour où,

Bi ipa 5 il se > + AK ie dun épicier, un épicier de la ville qui épouse la fille d'un fonctionnaire, c'est tout un drame. _ Notez que le commercgant gagne, le plus souvent, beaucoup plus d'argent que le fonctionnaire; tel, 's étant informé du traitement du procureur de la République déclarait négligemment, & l'énoncé du chiffre: « C'est ce que je donne & mon caissier! » Dans cet éloignement du fonctionnaire A l'égard du commerçant, il y avait donc, A la base, un mépris de Vargent qui est assez noble; mais c'est surtout un peu bête. ~. C'est un peu bête parce que ce mépris de l'argent est plus contraint que sincère, plus conventionnel que profond; un haut magistrat jetant sa toque par-dessus les préjugés, avait épousé la veuve du plus riche épicier de la région, belle femme et maitresse-femme, qui ne craignait pas de se montrer A la caisse, et depuis la mort de son mari n'avait laissé péricliter ni son commerce ni sa fortune; elle eut cependant cette faiblesse (mais peut-être aimaitelle le président >?) de vouloir devenir Madame la Présidente, offrit au président sa fortune augmentée de son commerce qu'elle avait cédé, non sans y conserver, d'ailleurs, des intérêts importants. Vous pensez qu'une semblable union de l'épicerie et de la magistrature avait étonné et fait jaser, encore- que les balances leur fussent communes... Le président fit front avec énergie et vaillance; on cita son mot: — « J'attacherai un jambon 4 mon cordon de sonnette, et toute la ville y viendra mordre!... » Le fait est qu'il n'y eut rien de plus brillant ni de plus couru, la saison suivante, — mais on s'ennuie tant et on a si peu d'occasions de sortir dans

ces petites villes | — que les diners 4 tout casser, les réceptions et les soirées de la belle PrésidenteEpicière. 5 J'ai connu un vas de guincaillier, dont le père avait réalisé une grosse fortune, et la plus honorable, dans le commerce de la quincaillerie et qui, vendant son fonds de commerce, consentit & l'acquéreur une assez forte réduction, sous la condi- | tion que son nom de famille ne serait plus mentionné sur l'enseigne de | l'ancienne Hotlaee paternelle. oe On constate que le préjugé va moins au commerce qu' & la boutique. Sur une lettre de faire-part, celui qui possède un commerce de chiffons en gros — qui est comme chacun sait, entre les commerces, un des plus fructueux — peut toujours être désigné | comme industriel. Qui dira pourquoi il semble plus" flatteur d'épouser un industriel qu'un commerçant >? Sans doute ne serait-il pas sans intérêt d'établir une liste des différents commerces, non d'après ce. qu'ils rapportent, mais d'après l'opinion que l'on a d'eux, une hiérarchie mondaine des 'commerces. On serait frappé de voir | l'alimentation si impor— tante, figurer apparemment en fin de liste, tout en bas de la hiérarchie: et pourtant toutes les petites filles jouent à la marchande, on a vu des charcutières avoir les plus beaux bijoux du monde, et j'ai entendu soutenir que rien ne devait être plus : agréable que de couper du beurre avec un fil," comme on fait dans les crémeries; — mais être_ crémère, bouchère, boulangère, même avec tous ses écus, charcutière même avec tous ses beaux _ bijoux... Et même quand vous aurez vendu votre hcouterie; ne vous reprochera-t-on pas, et c'est | : .

oo Fo a be a ea Ye 'LA CITE HEUREUSE = =———s—
 =C~«~SS*D absurde, d'être une ancienne charcutigre et den ~ avoir |'air ?
 ¥ 'C'est pourtant dans le commerce de |'alimentation que se recrute
 l'aristocratie commerciale appe"lée 4 frayer avec l'aristocratie tout court:
 mais une alimentation, en quelque sorte, spécialisée, non pas tous les
 jambons, mais un jambon, tous les patés _de foie gras, mais un paté de foie
 gras, un certain biscuit, un certain bonbon, une certaine liqueur, dont le nom
 4 J'origine était le vêtre, et qui est arrivé 4 se substituer A votre propre nom,
 si bien que ce nom, quand on le prononce, on ne sait plus s'il s'agit du nom
 ou de la marque, 's'il s'agit de l'heureux propriétaire de la marque et du
 nom, de sa femme et de ses enfants, — ou de la liqueur, du bonbon, du
 biscuit qui sont aussi ses enfants — magnifique famille! — mieux gue ses
 enfants !... Pourquoi cela fait-il plus « chic », plus « riche » de s'intituler
 commissionnaire en vins, plutdt que 'négociant en vins ? Et pourquoi ce
 titre de négociant semble-t-il sous-estimé ? Quand on dit de quelqu'un qu'il
 est négociant, on dirait que l'on hésite A préciser son genre de négoce;
 négociant, sans plus, comme on met sur ses cartes « ancien officier de
 cavalerie » quand on n'a pas pu dépasser les grades subalternes... Même
 dans ce que |'on appelle les commerces de luxe, on se nommera plus
 volontiers commissionnaire, commissionnaire en chaussures, par exemple,
 que marchand de chaussures, même de ces chaussures dont on affiche que
 ce sont de véritables objets d'art, qui font dire du fabricant qu'il est un
 véritable artiste... Commissionnaire éloigne]'idée de boutique, et 14

ie a “gui vous met Gans un apna état d’ive vis-a-vis du client ou de la cliente qui sont entrés = dans la boutique : : « Et avec ca, Madame? » 4 Comme si ce « Et avec ca, Madame? » en bou- © tique ou sans boutique, ne fleurissait pas les lèvres de tous ceux qui ont A vendre quelque chose; et : tout le monde, ou 4 peu près tout le monde, ne cherche-t-il pas 4 vendre quelque chose: « Et avec ga, Madame? » On se plait & raconter que le fondateur d’un de ces grands magasins que l’on continue d’appeler simplement et modestement des grands magasins, — je dis modestement, car « grand » est une épithète bien modeste étant données la prodigieuse extension de ces magasins et l’inflation également prodigieuse des épithètes, — ce vieil homme aimait A se promener incognito 4 milieu de cette foule sans cesse renouvelée des acheteurs qui ne se doutaient guère que c’était A lui, en somme, qu’ils achetaient, ce petit vieillard, trotinant menu, humble presque, et qui faisait si peu de bruit; et près d’un comptoir, un jour, il entendit une cliente qui, elle, faisait beaucoup de bruit, protestait que c’était intolérable, que jamais plist elle ne remettrait les pieds dans une boîte pareille, si l’on ne pouvait lui livrer le soir même cette paire de sandales de bain... Le petit vieillard s’approcha, s’enquit de |} objet de litige, puis de l’adresse de la cliente irritée: « — Mais, c’est A cinq minutes de chez moi, Madame, — dit-il en saluant très bas —, tout a l’heure, en rentrant, j’aurai_ l’honneur de vous porter vos sandales!... » Ne cite-t-on pas un trait analogue de l’un de ces a travers les vastes salles, au its Ai acta Dt ead Ge ein a ag htien a ee De ie en ME ees Pn TER Skog Sioty at is: tee Seger LR Ts OO Pn

fabricants d'automobiles, dont le nom comme du iscuitier ou du liquoriste a fini par désigner moins. b un patronyme qu'une marque et, dans le cas présent, une voiture, et qui, interpellé par un ami dans — “un lieu public, voit un inconnu s'avancer vers lui: _« Ah! c'est vous Un Tel? Voila quinze jours que ~mon moteur est a votre usine; vous auriez bien fait _de vous en occuper avant de venir ici... » L'autre, sans sourciller, prend le nom et l'adresse de cet ~ impatient: « Monsieur, vous aurez votre moteur réparé dans les quarante-huit heures. » ~ On parle du génie du commerce: le voila. Du moins est-ce un des éléments du génie du commerce "que cette politesse prête & tout; il est vrai que beau_coup de ces commercants si polis ne manquent pas de se rattraper en dehors de leur commerce... Un commerce d'automobiles est celui auquel des fils de famille consentiront le plus volontiers. Entre dans un de ces halls ot les torpedos ei les limou'sines, que les badauds de |'avenue examinent derrière les hautes glaces comme s'ils allaient les acheter, —6 ironie!—semblent si cruellement humiliées de cette curicsité indiscrete du premier piéton venu (mais patience, elles le rattraperont!...), .tu seras frappé de l'analogie des vendeurs avec leurs voitures, prêts A monter dedans, croirait-on, plutdt qu'A les vendre, objets de luxe tous les deux, brillants et vernis comme elles; et l'analogie n'est pas moindre et tu en seras également frappé, avec des secrétaires d'ambassade. Jadis, l'activité de ces jeunes élégants, ou leur nonchalance, se satisfaisait d'une situation dans les assurances, de ces situations dont on disait : « — Ce n'est pas que j'aie besoin de ga pour vivre, mais

r \$ ' 5 " ey ee ae 212 in « cre HEUREUSE poe on ne peut pas rester sans travailler » — ou encore: — _« Moi, je ne me vois pas toute la journée dans un -bureau ! » — ou encore: « Ce qu'il faut, c'est savoir utiliser ses relations. » Apparemment, une situation dans les sitonicdee hme les mêmes talents et présente les mêmes_ avantages qu'une situation dans les assurances, et voilà un débouché nouveau pour les fils de famille sans aptitudes spéciales, mais qui ont de belles relations et, ajoutons-le, un veston de bonne coupe, et des cheveux splendidement gommés... Plus inattendue, et A quoi se résigneraient encore ces charmants jeunes gens, est la situation d'antiquaire, toujours, d'ailleurs, en vertu du même Principe: ne pas se donner beaucoup de mal, et gagner tout de suite beaucoup d'argent... Mais, IA, des aptitudes spéciales ne sont-elles pas indispensables ? L'indispensable est l'autorité. Quand on voyait, par exemple, certain gentilhomme qui, après avoir collectionné les dettes, eut é V'idée de collectionner des bibelots qu'il se mit à revendre, non pour payer ses dettes, mais pour : pouvoir en contracter de nouvelles et plus impor- — tantes, quand on voyait sa façon de vous présenter _ un cendrier, ou un petit vase en faïence, dont on — eût cru, en toute innocence, pouvoir acquérir le pareil dans un bazar de ville d'eaux, et il le caressait, il le faisait tourner lentement, dévotieusement devant vos yeux: — « Hein! croyez-vous, quel galbe! quelle patine!... » — on était tout de même impressionné |... Voilà-t-il pas bien des manières pour un marchand de bric & brac! Justement, il y a la manière, et là, du moins, pas de gain illicite. L'honnêteté ee ae SLATE AO cathy Nea ye iy face eles. *

ob fit SS oe eee JSR DVO a, PS SSL Pas + \ 7 ' , "i x "ft att LA
cITÉ HEUREUSE Babee ih a 2 commerciale — car il y a une honnêteté ots
quement commerciale, — consiste A ne point recher_ cher de bénéfices
irraisonnables; ici, au contraire, _ le bénéfice peut être illimité. Un meuble
neuf, son prix maximum de vente est établi d'après son prix de revient; pas
de prix maximum pour un meuble ancien: moins cher tu l'auras payé, et
plus cher -tu parviendras a le revendre, c'est ton flair qui aura fait la
différence et ton flair est inestimable. Ce flair participe 4 l'instinct du
chasseur, qui fut toujours considéré comme arisiocratique. Aussi, même
sans en faire commerce et rien que pour affirmer leur flair, des gens ne sont
jamais si heureux que lorsque ce qui vaut, ou leur semble valoir très cher, a
été payé par eux très bon marché, et sans doute donneraient-ils mille francs
de leur poche pour ~ avoir acheté cent sous un bibelot de cent francs. C'est
la méthode et le meilleur de l'industrie des marchands de tableaux, car si
l'auteur de cette toile dont ils ont preneur 4 un million est mort 4 |'hôpital
laissant femme et enfants sans un sou vaillant, quel triomphe ! Les peintres
ne se méfient pas et, se méfieraientils, ils n'y pourraient rien; mais qui se
méfie, désormais, cest |'héritier, 4 la campagne, d'un méchant bahut, de
deux chandeliers de cuivre, d'un plat a. barbe en étain, gui sont l4, comme il
l'explique avec emphase, qui sont /A depuis si longtemps qu'on ne sait plus
depuis quand ils sont l8... Vainement, comme il l'explique encore, des
Messieurs sont venus de Paris qui offraient de lui payer le bahut, les
chandeliers et le plat A barbe, surtout le plat a barbe, n'importe quel prix; et
il y a le docteur aussi, « un qui s'y connaît », le docteur dont la maison,

au chef-lieu, est un vrai musée, et qui ne visite — jamais un malade dans le village sans faire une petite % visite au plat à barbe, aux deux chandeliers et au bahut... Celui-J& ne se dessaisira de rien, persuadé ~ qu'il détient une fortune; i] attend « Jes Américains »... . y Flair du chasseur et de l'antiquaire, ruse et audace _ du contrebandier: & cette satisfaction intense que _ Procure l' « occasion » subtilement découyerte et — » acquise comme une véritable occasion, je compare le violent plaisir qui consiste & passer en fraude, au _ nez du douanier, des marchandises, des objets, n'im-; 3 porte quoi, si peu que ce soit, mais qui était soumis & la déclaration et que l'on n'a pas déclaré. C'est _ la, pour certains, une minute d'émotion prodigieuse, d'angoisse exquise, la minute ot le douanier, indif- & férent ou soupconneux, vous interroge: — « Vous : n avez rien & déclarer ? » Quelle école de dissimulation et de maîtrise de soi-même! Ce ne sont pas: les cigares, ce ne sont pas les dentelles, c'est cette minute qui est d'un prix incomparable, la minute ot l'on risque de se troubler, d'être surpris et confondu, — la minute ot l'on vit dangereusement et d'un danger qui, somme toute, et en supposant le pire, est encore a assez bon compte... . : Notez que ce fraudeur ne se croit pas du tout — un malhonnête homme, et qu'il est exact qu'a vous _ ou & moi il aurait scrupule de faire tort d'un centime. Mais n'a-t-on pas toujours professé que frauder, duper, voler l'Etat ce n'est frauder, duper, ni voler personne ? Et puis il y a le douanier, il y a ce match proposé par le douanier: — « A qui sera le plus malin!» 'Qui ne voudrait être le plus malin ?

visite au plat à barbe, aux deux chandeliers et au bahut... Celui-là ne se dessaisira de rien, persuadé qu'il détient une fortune; il attend « les Américains »...

Flair du chasseur et de l'antiquaire, ruse et audace du contrebandier: à cette satisfaction intense que procure l' « occasion » subtilement découyerte et acquise comme une véritable occasion...

Il y a aussi cette sélection que le douanier a l'air de faire entre les voyageurs, entre ceux qui, à première vue, lui sont sympathiques et qu'il laisse en paix, et ceux dont on voit bien que la tête ne lui revenait pas, et à qui il a fait, d'abord, ouvrir leurs ; malles, toutes leurs malles, et imposé mille vexations. Peut-être se soumettrait-on plus docilement aux exigences et aux règlements de la douane si le douanier n'avait le plus souvent l'air d'en faire une question personnelle, d'homme & homme, de 'vous & lui. Alors ce n'est pas la douane que l'on cherche & « rouler », c'est le douanier. La douane, parbleu, nous sommes pleins d'admiration et de respect pour elle: n'est-ce pas elle qui matérialise la première cette entité pathétique et mystérieuse, une frontière ? N'est-ce pas en elle que nous saluons la première manifestation nationale du pays étranger pour lequel nous avons quitté notre patrie, et de notre patrie elle-même quand nous y rentrons? Comme nous l'embrasserions, de bon cœur, ce douanier de notre pays, si nous ne surprenions dans son regard une telle méfiance, si nous n'avions l'impression qu'on l'a mis là, d'abord, pour nous embêter ? Image du pays, il l'est aussi de sa richesse, champion, sentinelle avancée de l'économie politique internationale : libre échange et protection, b, a, ba, pont aux Anes de l'économiste, — libre échangiste, protectionniste, — c'est le douanier qui est là et s'enquiert: « Vends-moi de ce que tu as et achète-moi de ce que j'ai! » — Balance commerciale, balance des importations et des exportations, avec un douanier toujours en faction devant la balance... L'idéal ne serait-il pas de vivre sur les seules

Tien La cre HEUREUSE : ressources de la Cité, comme le paysan sur sa ferme ? Mais il faudrait alors de très petits besoins, Au lieu de cela chaque nation, sur le marché international, est comme les commères avec leurs sans doute, et une très petite Cité... ; 2 paniers sur le marché du village; chacune louche sur le panier de l'autre, c'est A qui se chipera la place-et la clientèle de la voisine. Si l'on ne faisait pas de commerce avec l'extérieur, y aurait-il des conseillers du commerce extérieur ? Ce ne serait pas absolument impossible, car on n'a pas le sentiment que, ni l'extérieur, ni le commerce, aient un impérieux besoin de leurs conseils; ils en ont assurément moins besoin que ceux-la n'ont besoin de mettre sur leurs cartes de visite qu'ils sont conseillers du commerce extérieur. On ne dira jamais assez, dans la Cité, le rôle des cartes de visite; plus particulièrement, en ce qui concerne les commerçants, avez-vous vu des cartes, — j'entends des cartes de visite et non des cartes commerciales, — et ce marchand de cirage aura fait graver au-dessous de son nom et prénoms, sa qualité de marchand de cirage, et ce marchand de peaux de lapins qu'il est marchand de peaux de lapins ? Mais, sans préciser le commerce du cirage ou des peaux de lapins auquel il se livre et qui est en train — l'ingrat! — de lui procurer une fortune, avec quel empressement il se qualifiera conseiller du commerce extérieur, membre de la Chambre de Commerce, juge au Tribunal de Commerce, — magistrat consulaire, comme on dit — caveant Consules! — et qui est autrement flatteur que marchand de peaux de lapins ou de cirage...
Xe

Le commerce, oui, le commerce extérieur, le “commerce en général, mais pas le commerce de ceci ou de cela!... ~ Ce sont eux pourtant, les commercants, qui, en dehors de la prospérité qu’ils lui apportent, donnent a la Cité, par l’étalage varié de tout ce qu’ils | _vendent, cet aspect d’allégresse et de vie; le commerce, mais c’est la vie de la Cité, et ce n'est pas par hasard qu’il y a toujours dans la ville une rue qui s’appelle la rue du Commerce, la grande rue, l’artère principale: et c’est bien une artère, en effet, principe de vie, comme les artères du corps humain, et si le commerce, comme le sang, se retirait brusquement de cette artère, la cité serait morte... Ces commercants, nous les traitons péjorativement de mercantis, par quoi nous voulons signifier qu’ils nous vendent un peu trop cher ce que nous leur achetons ? Mercantis ou non, ils ne s’en portent pas plus mal et c’est fort heureux, car si, cher ou non, ils ne nous vendaient plus rien du tout, s’ils n’avaient plus rien A nous vendre, qui serait le plus quinaud ? Ils ont besoin de notre argent, mais nous avons besoin de leurs marchandises; le mieux n’estil pas de tacher de s’entendre sans injure, et qu’est-il question de mercantis ?. Nous le savons bien, ce que nous leur devons, et nous ne leur ménageons pas la Légion d’Honneur qui demeure, en dépit de tout ce que l’on voudra prétendre, ce que l’on a encore trouvé de mieux, de plus pratique et de plus pertinent, pour honorer les gens et leur faire plaisir. Aussi, quand on s’aperçoit qu’il y a un trop grand nombre de commercants qui ne sont pas décorés, on organise une exposition, qui est en soi quelque

LA CITÉ HEUREUSE chose de fort amusant, et vivant et pittoresque . quelque chose comme plusieurs rues du Commerce juxtaposées, un carrefour de rues du Commerce; mais surtout est-ce un opportun prétexte a décora— tions et l'occasion de liquider, en faveur du plus" grand nombre d' exposants, tout un stock de rubans, rosettes, cravates, voire même cordons de la Légion" d'Honneur, D'aucuns objectent que, mieux que la Légion | d'Honneur, qu'on a le tort, selon eux, de mettre ainsi a toutes les sauces, peut- -être devrait-on, si les © commercants tiennent tant 4 être décorés, créer pour eux une Légion spéciale, le Mérite Commercial, Je suppose > Mais les décorations spécialisées n'ont jamais eu grand succès. Les gens décorés souhaitent que leur décoration manifeste aux yeux de tous. qu'ils excellent, sans préciser en quoi. Qu'ils excellent — dans le commerce, Yai dit notamment qu 'ils ne tiennent pas du tout & ce que ça se sache, A moins, peut-être, qu'ils ne soient pas commercants. Et c'est _ ainsi que briguer le Mérite Agricole est de préférence le fait de ceux qui ne sont pas agriculteurs. _ I] n'en reste pas moins qu'il existe un Mérite Agricole, tandis que le Mérite Commercial n'existe pas; mais il n'y a pas de rue de l'Agriculture, comme il y a une rue du Commerce et seulement, ici ou là, un Cercle Agricole ou de |'Agriculture, un café de l'Agriculture ou des Agriculteurs. S'il est vrai que la Littérature qui, pour la plus | grande part, fait les réputations, s'est toujours TONS trée beaucoup plus favorable & l'Agriculture qu'au _ Commerce, il est vraisemblable que les littérateurs,, |

données vagues mais qui flattaient leur imagination. ~lés qui semblent bout A bout, posés A V'horizon, des tapis de prière, la nature, amie et servante de Thomme, la terre nourricière, et (guétre de cuir 'jaune, sanglé dans un veston de velours marron a boutons de métal, le chapeau mou rabattu sur les yeux, & la bouche la courte pipe de bruyère et ~suivi de ses deux chiens de chasse) c'est le. pro_priétaire terrien ; ce sont les grands boeufs blancs "tachés de roux, Je vieux patre, le geste auguste du 'ssemur — 6 Angelus de. Millet! — la petite gardeuse de dindons et la fermière accorte que nous revoyons a travers la poésie d'Hégésippe Moreau («en fermant les yeux je revois l'enclos plein de lumière, etc., etc., la ferme et la fermière... ») A travers aussi nos souvenirs des grandes manoeuvres... ~ «Qui, la belle vie simple et saine, et si calme, — 'et de bonne foi, de très bonne foi, des femmes élégantes vous ont confié leur dégoit de leur existence vaine et vide, des 'banquiers (6 poètes) déplorent devant vous de n'avoir point suivi leur vocation véritable qui efit été d'exploiter eux-mêmes une vieille propriété de famille. Hs sont de bonne foi, de très bonne foi!... Comme c'est dommage qu'ils ne puissent s'arracher A la ville, cependant, et d'autant plus dommage que celui qui, loin des villes, mène cette existence de leurs rêves, fait des pieds et des mains pour y échapper, 'pour aller & la ville et s'arracher '4 la campagne. Et le résultat c'est que les banquiers continuent d'être 'banquiers et ne viennent malheureusement Sees y = tae Fe S ee ee xe fois de plus, parlaient sans savoir ou sur des L'agriculture, c'est un paysage, des champs bario

| . 5 i 220 LA CITE HEUREUSE \ pas remplacer les fermiers qui, eux, de plus en plus, cessent d'être fermiers. Nous ne souhaitons sincèrement de vivre 4 la campagne loin des cinémas et des téléphones, que lorsque nous sommes forcés. d'habiter la ville; et l'on est bien obligé de constater que les habitants de la campagne, ot ils ont d'ailleurs le téléphone et aussi le phonographe et la T. S. F., viennent tous & la ville pour y chercher le cinéma. = Ce serait un bien beau sujet d'image d'Epinal : on verrait un jeune gargon qui abandonne son village, sa ferme natale, — il ne serait pas défendu de ley montrer d'abord qui s'éloigne un baton & la main et : son baluchon sur |'épaule, sans tourner la tête vers" les vieux parents qui pleurent sur le seuil de l'humble et riant logis champêtre, garni de lierre et de chèvre- | feuille; vers le chien Miraut qu'il laisse aussi et qui le regarde s'éloigner avec ses bons yeux de chien fidèle et triste. | Après, bien entendu, nous le verrions quitter son costume villageois pour revêtir toutes les élégances citadines, et, en habit du bon faiseur, tel du moins que se le représentent les naifs imagiers spinaliens, il mènerait la vie 4 grandes guides, telle que les -mèmes imagiers se la représentent, diner dans un grand restaurant, loge au théâtre de l'Opéra, bal a Montmartre (sic) avec des demi-mondaines, des demi-mondaines d'image d'Epinal. C'est poursuivant ces orgies que l'on nous montrerait, vers quatre heures du matin, le jeune débauché 4 la porte de quelque cabaret des Halles (resic). Dans la lumière indécise du petit jour, la brusque vision de toutes ces charrettes ot s'empilent les produits du labeur rustique, la fraîche et forte odeur des

légumes, évocatrice du potager, là-bas, attenante & la ferme natale, cette vision, cette évocation dégri'seraient d'un coup l'insensé. _ Et ce serait le renoncement soudain A une existence sans honneur, A des plaisirs frelatés, et le retour auprès des vieux parents qui pleurent sur le 'seuil (mais, cette fois, des larmes de joie) tandis que saute, en jappant gaiment, autour de son jeune maître retrouvé, le chien Miraut: c'est le « retour à la ferme » qui serait le titre de cette image d'Epi'nal et plait au ciel que tout se passât, en effet, 'comme sur cette image... Car il n'est que trop vrai, par d'autres sortilèges peut-être que ceux qu'indiquerait ainsi une invention ingénue et rudimentaire, mais par un appel, l'appât d'un mirage auquel bien peu résistent, la ville attire & elle tous les travailleurs des champs désertés et vides; de moins en moins les agriculteurs connaissent leur bonheur... C'est que, ce bonheur, il faut le conquérir, lentement, durement, & une époque où l'on n'apprécie plus guère que ce qui est satisfaction rapide et facile. Que le fonds ne manque pas, la belle avance, s'il est nécessaire de prendre de la peine!... A quatre heures du matin, le débauché des villes n'est pas encore couché, quand le travailleur des champs se lève; or le difficile, comme Geoffroy de Saint-Hilaire le répétait A ses élèves, «le difficile, n'est pas de se lever, c'est de se coucher ». Se lever avec le soleil, mais se coucher aussi avec lui, sans lumière... l] n'est d'autre enseigne lumineuse, 4 la campagne, que celle que tracent dans le ciel les étoiles: A l'enseigne de la Grand-Ourse, 4 l'enseigne du Chariot!... et, en fait de cinéma, pas

ae _ d'autres images mouvantes que, sur l'écran céleste le film des nuages... ee Les nuages, les étoiles, le soleil, le ciel, — oui, . on regarde beaucoup le ciel A la campagne, mais pas pour rêver comme les philosophes et les poètes; — _ on regarde le ciel pour savoir le temps qu'il fera, — — mais on le regarde tout de même et qui donc, a la ville, ou pour ceci ou pour cela, songe encore x a le regarder ? : : 3 Un directeur de théâtre, un auteur dramatique, — s'inquiéteront du temps qu'il fera dimanche, et s'il pleuvra, et c'est pour souhaiter qu'il pleuve, car le soleil n'est pas pour décider les gens 4 se fermer — dans une salle de spectacle et risque d'influencer fâcheusement la recette de la matinée. Le directeur | d'un théâtre subventionné, mon ami, lorsqu'il dut — renoncer a son privilège, se consolait en pensant qu'il n'aurait plus, chaque dimanche matin, en poussant ses persiennes, un coup au cœur s'il aper- _ cevait le ciel bleu... Les agriculteurs ont matinée tous les jours avec cette complication que leur industrie réclame un savant dosage de soleil et de pluie, qu'ils sont esclaves des saisons, et qu'ils ont pour principale — collaboratrice la température. Mais qui donc fait — pleuvoir? J'avais un chien, qui m'était dévoué — comme un chien, avec ce sentiment d'admiration . qu'il y a au fond de tout espèce de dévouement, même celui des bêtes. Un été torride, après plus d'un mois de sécheresse et de canicule, enfin vint a tomber une averse rafraichissante; et le Ppauvre animal haletant, la langue pendante, et que la chaleur impitoyable avait rendu malade, se traitait alors 4 mes pieds, me léchait les mains avec reconnais

> c'était moi, son mattre permis 4 la pluie de venir le _ ' 3. ay
sant, qui avais ager, de le guérir. . ae Qui, mieux que les agriculteurs,
souhaiterait que | météorologie fit une science exacte ? Son incertitude, ses
mystères, déterminent chez eux un étrange mélange de piété et de révolte,
de pratiques religieuses et de procédés précisément scientifiques; — pour
que s'amoncellent ou se dissipent les nuées, on les verra tantôt se rendre en
procession vers un lieu consacré, tantôt contre elles, tirer le canon, prier le
ciel ou le mitrailler... — Il ne suffit pas & l'agriculteur d'être vertueux et de
voir se lever l'aurore, quelle sera la couleur, la qualité de cette aurore, c'est
de quoi dépendra son . travail plus ou moins fructueux et pourtant,
processions et canonnades A part, y peut-il grand' chose ? Voila peut-être A
quoi réfléchira, s'il est en état de réfléchir, le héros de notre image d'Épinal
quand laurore se lève sur le carreau des Halles. ee. Les travaux des champs
ne s'accomplissent pas non plus de façon si plaisante et en se jouant et
batifolant comme la trop célèbre fenaïson de la marquise de Sévigné: on
aurait voulu l'y voir, la divine marquise... Idylles de Théocrite, Géorgiques
de Virgile, bergers et bergères de Florian, laiteries du Petit-Trianon,
pourquoi donner cet aspect poétique et ces rubans bleus et roses 4 la seule
agriculture >? Et met-on. un bouquet dans les cheveux du garçon droguiste
et A la merciére ? La terre nourricière est une nourrice que doivent battre
ses nourrissons.. Les houlettes enguirlandées, les charrues toutes

Re oe ee, OOO, ay) we <, php SAE a og aoe 224 LA CITE
HEUREUSE ' fleuries, c'est ravissant dans une composition de _ Watteau;
mais parlez-nous aujourd'hui des tracteurs Le automobiles: tracteurs
automobiles et ingénieurs — agronomes, voilà l'agriculture, madame, et il y
a un ministre de l'agriculture pour jouer le rôle de Cérès. Cependant on
continue à orner les murs des salles" officielles, leurs plafonds, avec des
allégories qui représentent Cérès plutôt que le ministre de l'agriculture; cela
crée une confusion flatteuse mais une confusion. Quel tableau allégorique
sans gerbes de blé? Quand, toutefois, un personnage de vaude- ville, un
cultivateur répète constamment, 4 tous et — 4X propos de tout, que, pour la
culture « faut de Ven- — grais », ce « faut de !'engrais » est là pour nous ;
faire rire et nous fait rire, — et il n'y a pas de quoi rire... : ; Mais oui, la
culture, toutes les cultures, et l'agriculture, ça n'est pas drôle, ça ne se fait
pas en s'amusant, rien ne se fait plus en s'amusant; et la preuve est qu'il y
a des ingénieurs, en effet, et un ministre comme pour tout le reste; quand
les ingé— nieurs s'en mêlent et les ministres, qui voudrait encore soutenir
que ce n'est pas grave, que ce n'est pas sérieux ? Il n'y a même rien de plus
grave, rien de plus" sérieux, puisque c'est à la base de la production du pain
et du vin; le vin, on s'en passerait peut-être (et moi, je ne le crois pas...) mais
le pain!... Et nous retombons dans l'économie politique — vous voyez
bien que ça n'est pas une plaisanterie, — production, consommation, voici
que le marchand réapparaît et que pointe le nez du banquier: il s'agit
bien de cultiver son jardin, comme Candide, son jardin et son champ |...

ae © <. — me Oe yee ee an Oe ee eee | © ted PN TR ae a DS) eR
 ee al REE. 5 : ee a oe oe ait LA CITE HEUREUSE es ie - _ Spéculation sur
 les vins, spéculation sur les blés: c'est bien la peine de vivre au milieu de la
 nature, en compagnie des plantes et des bêtes, c'est bien la peine d'avoir un
 métier qui vous force A regarder ~ le ciel chaque matin! Mais n'est-ce pas
 le ciel lui-. - même qui guide ici les spéculateurs, et ne dirait-on _ pas,
 hélas! que, ménageant, raréfiant, ou prodi_ quant ses rayons, aux ordres de
 quelque combinai_ son mystérieuse, c'est le soleil qui spéculé ? é Le
 ministre de 'agriculture n'est pas moins occupé que les autres ministres.
 Quelque raison que l'on ait de déplorer la désertion des campagnes, elles ne
 | sont pas encore si désertes qu'une masse d'électeurs importante ne se
 compose des électeurs ruraux. C'est assez dire qu'un ministre a de quoi
 faire avec Vagriculture; car la tâche est la même pour les ministres et pour
 les auteurs dramatiques 4 qui la règle classique ordonne de nous présenter
 des personnages qui soient & la fois des types généraux et des types
 particuliers: un ministre, dans tout ce qu'il propose et dans tout ce qu'il
 entreprend, doit considérer les hommes d'abord comme des électeurs, le
 type général de l'électeur; et si ce ministre est le ministre de l'agriculture, il
 lui suffira d'ajouter- au type général de l'électeur le type "particulier de
 l'agriculteur, et de même s'il est ministre du commerce, le type particulier
 du commerçant. Cet aspect électoral de l'agriculture, qui mieux que les
 comices agricoles te permettra de t'en rendre compte? L'importance d'un
 comice agricole n'est-elle pas principalement fonction de la qualité des
 personnalités politiques qui prendront part A son banquet et qui, le plus
 souvent, apparaissent cependant plus expertes 4 distinguer d'un 15

de luzerne? On y boit concurremment A la pro _périté de l'agriculture et A la santé du chef « T'Etat, par la bouche autorisée d'un préfet, sor préfet ou conseiller de préfecture en grand uni ~ forme, mais il est manifeste que J'on sy préoccupe _ moins de la prochaine récolte que des prochaines — _ élections et, révérence parler, du bétail que des — - candidats. wa | Si le comice agricole pouvait @tre assuré de la __ présence d'un ministre, qui est l'idéal, on ne tient — pas essentiellement A ce que ce ministre soit celui — , de J'agriculture, encore que, d'@tre ministre de — - T'agriculture ne doive pas, bien entendu, |"écarter comme un vice rédhibitoire. I] vaut toujours mieux — un ministre quel! qu'il soit, pour ces sortes de solen- — -nités, que pas de ministre du tout. | L'inconvénient de faire présider le banquet du _ comice agricole par le ministre de J'agriculture, c'est _ que celui-ci se croira appelé & discourir plus spé- _ cialement sur l'agriculture qui n'est pas du tout ce qu'on lui demande, ni ce qui l'intéresse plus spé- _ cialement; titre oblige, mais si une expression badine — et triviale, quand un ministère est renversé, est de dire que les ministres sont rendus A leurs chères _ études, il est rare que le titulaire du portefeuille — de l'agriculture soit ainsi rendu A des études agro- _ nomiques. Au début de la guerre et quand on put craindre que Paris ne ffit assiégé, on avait constitué, au bois de Boulogne, des parcs A bestiaux et A fourrage, dont j'eus la surprise de voir la garde confiée A un jeune maitre des requêtes au Conseil d'Etat que l'on K

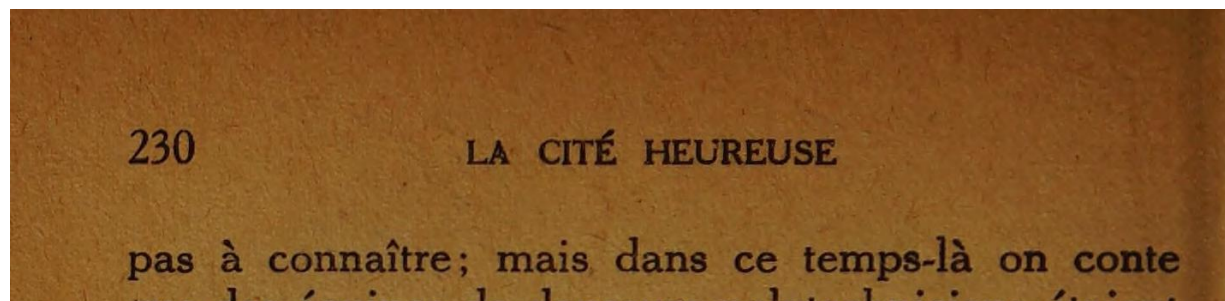
habillé, pour la circonstance, en lieutenant du train des équipages; c'était la guerre... En ~ temps de paix, rien n'empêcherait ce maître des — » requêtes au Conseil d'Etat, pour peu qu'il appar- _ ' tint au Parlement, de continuer, en qualité de mi- __ nistre de l'agriculture, A avoir la haute main sur _ tous les fourrages, sur tout le bétail du Pays, sans) Être mobilisé pour cela, ni forcé de monter la garde. __ Aussi bien, que l'on nomme un ingénieur agrohome ministre de l'agriculture, son premier soin ne - _ sera-t-il pas de s'occuper A se faire élire ou député, ~ ou sénateur, et d'abandonner, au moins momenta_ nement, l'agronomie pour la politique ? : _ Le ministère de l'agriculture a, comme tous les _ Ministères, ses techniciens appropriés et ses services compeétents ; reposez-vous sur eux en toute sécurité et _ tranquillité d'ame, Monsieur le Ministre. D' ailleurs, _ il restera toujours un certain nombre de petites choses " pittoresques auxquelles, si cela vous chante, vous _ pourrez vous amuser: la lutte contre la fidvre _ aphteuse, contre les charançons et le mildiou, la chasse a la grosse bête, la protection des petits _ oiseaux, tout cela c'est de votre ressort, tout cela se _ tatche 4 l'agriculture, au ministère de |' agriculture, _ et par-dessus tout ce fameux encouragement A la race chevaline, qui vous permettra d'aller le dimanche aux courses, non plus A l'insu de votre famille comme quand vous étiez étudiant, mais res_ pectueusement salué, et conduit dans la tribune off-cielle. - Sans costume officiel, cependant, qui n'a pu | constater que 14, aux courses, le ministre de Vagriculture ne ressemble pas aux autres sportsmen qui _ l'entourent, qu'il y a presque toujours dans la coupe

de son vêtement, la forme de son chapeau a semble de sa tournure, il y a un je ne sais quoi qui — permet aux gens non prévenus et qui ne le connaîtraient pas de parier beaucoup plus stirement qu'at pari mutuel ; — « Ca, c'est le ministre de. l'agriculture !... » . aa Ainsi, l'agriculture s'impose A l'attention di public dans la personne, au moins, de son ministre. Pourquoi faut-il que, néanmoins, le ministère de Y'agriculture ne figure que parmi les ministères de _ seconde zone, ceux que l'on ne considère pas du — tout comme des « leviers de commande » ? Lourde injustice si l'on se rappelle la phrase de Sully, ø qui ne se la rappelle, cette phrase imagée et cé lébre: « Labourage et paturage, etc... » Oui, on le dit, on le répète, mais on n'y croit p ou l'on n'en fait pas plus que si l'on n'y croyail pas, ce qui est le sort de beaucoup de phrases et pas seulement de celles qui sont A la gloire de agriculture. et is A

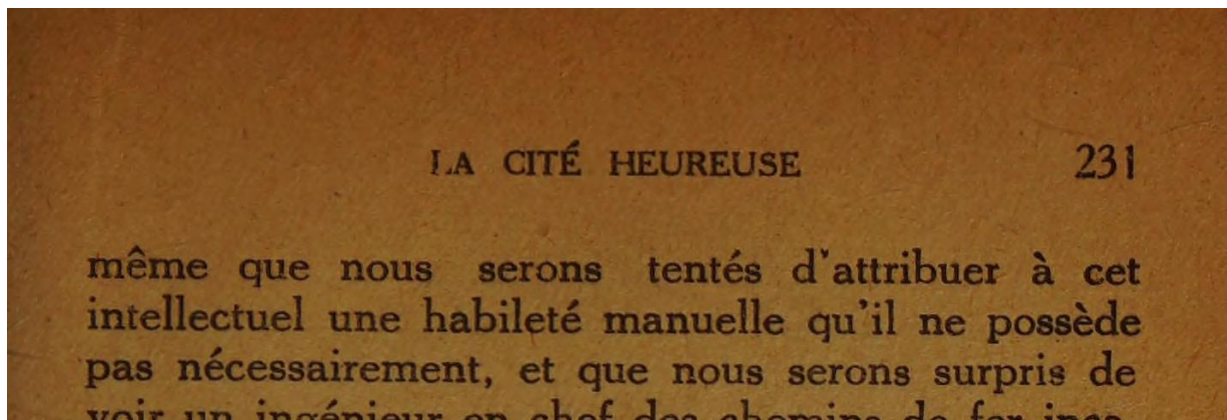
CHAPITRE XI Tout le monde ne peut pas sortir premier de l'Ecole Polytechnique. — L'ingénieur et le maître de forges. — Voyages gratuits. — Le capital et le travail. — Chapeaux haute forme. — L'entrepreneur. — La main droite et la main gauche. — Quatre milliards. — Un balai mécanique. — La machine humaine. — Arbitrage. — L'offre et la demande. — Le « Je-nesais-quoi ». — Un chemin rural. — Les microbes. — Le cocktail et l'eau minérale. — Les voyageurs du pullmann. — Baissez les stores! Tout le monde ne peut pas sortir premier de l'Ecole Polytechnique, encore qu'avec le recul des années et à en juger par le nombre d'anciens polytechniciens qui une admiration bienveillante prête l'exceptionnelle réussite de ce rang flatteur, il semble bien que chaque promotion ait dû compter plusieurs premiers. Le trait que l'on ait le plus caractéristique de la faveur de cette grande école date du temps où les maîtresses de maison, lorsqu'elles donnaient à danser, devaient procurer des danseurs à leurs invitées, au lieu qu'aujourd'hui il est admis et de règle que chacune amène son chacun, dont la maîtresse de maison n'a pas à se préoccuper, qu'elle n'a même



pas à connaître; mais, dans ce temps-là on que des équipes de danseurs polytechniciens étaient ‘Tequises pour assurer l’éclat des bals, sinon fournies, comme d’aucuns prétendent, par des agences autorisées. Et, quand il s’agissait de la main d’une riche héritière et de sa dot, on ne pouvait objecter — qu’il fallait un calculateur et qu’un danseur l’obtint: leur qualité de polytechniciens ne garantissait-elle pas que les meilleurs danseurs étaient des — calculateurs excellents ? j Heureuse la cité, et les mères de famille de la — cité, dont les filles nubiles dansent avec des poly- — techniciens et épousent des maîtres de forges! Car le maître de forges, lui aussi, sort de l’Ecole — Polytechnique; sorti premier, bien entendu, lui * aussi est ingénieur. Et il faut supposer qu’il n’est rien | de plus beau que d’être ingénieur, puisque des gens qui n’ont aucun titre, aucun diplôme, qui ne sont — rien et qui, par conséquent, ont l’embarras du choix, — ne s’embarrassent pas de choisir et s’intitulent — purement et simplement ingénieurs, comme d’autres" 3 sont propriétaires ou banquiers. © ; Ingénieur ! ; L’attrait et la supériorité de l’ingénieur viennent — | de ce que son activité s “applique ou est censée s *ap- “ pliquer aux matières les plus diverses, mais pour des résultats toujours manifestes, tangibles, qui est rarement le cas des autres produits de l’activité intellectuelle: la beauté d’un poème, l’éloquence — d’une plaidoirie, on en discute, ça ne se voit pas; tandis que l’on voit le charbon sortir de la mine, le © train lancé sur les rails, les arches du pont battues par l’eau du fleuve. K Ce côté matériel et pratique de son bagel fera :



< 2. ~ rat 5 B B. § g = on y wo f oO 3 B ou ® “ o ~ _ pable, chez lui-même ou chez des amis, de réparer sur-le-champ, par ses propres moyens, une panne a # travail alimente ces ouvriers et leurs familles. de lumière électrique, par exemple, et de remplacer un plomb qui a sauté: ies « ~ — C’est bien la peine d’être sorti premier de l’Ecole Polytechnique, c’est bien la peine d’être ingénieur en chef! ‘» Mais ceci nous frappe également que l’ingénieur commande & un grand nombre d’ouvriers, que son L’auteur d’un livre, lui aussi, est-ce qu’il ne fait pas vivre toute une population d’ouvriers typographes, d’ouvriers brocheurs, d’employés d’édition, de commis libraires, sans parler des libraires eux-mêmes, des éditeurs et des imprimeurs; mais, je le répète, on n’y pense pas parce que ça ne se voit pas ou ca se voit moins., L’action de |’ingénieur est directe, c’est pourquoi nous y sommes plus sensibles et tout de suite nous nous en montrons impressionnés et reconnaissants. Les Travaux Publics comportent un certain nombre de travaux qui intéressent le public, d’ot leur nom, au demeurant pas très heureux pour !’amphibologie qu’il crée avec les travaux des forgats; travaux également forcés, il est vrai; car nous nous _passerions difficilement de ces chemins de fer, de ces routes, de ces canaux et de ces ponts, et il faut bien les construire, et les entretenir quand ils sont construits, et c’est précisément |’objet du ministère des travaux publics, ce qui ne signifie. pas que ce soit



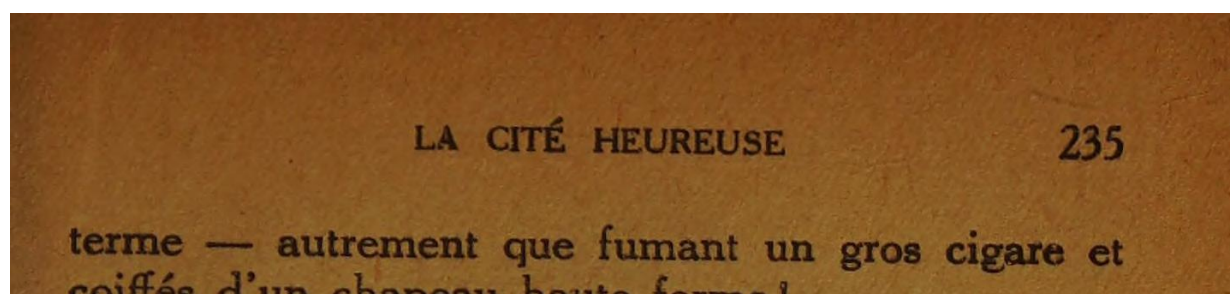
232 . LA. CITE HEUREUSE. occupation essentielle du ministre des travaux pu— blics; mais n'ai-je pas déjà expliqué comment ce n'est pas non plus le ministre de l'instruction publique qui nous instruit, ni le ministre de la justice — qui nous juge > Les ministères ne sont, en somme, qu'une fiction commode, un procédé de simplification et de classification; et j'ai dit aussi que le pire ministre est celui qui, ne connaissant rien, ce qui est tout naturel, aux questions qui relèvent de son ministère, voudrait faire cependant comme s'il y connaissait quelque chose. Un avocat qui plaide une affaire d'empoisonnement, ce n'est pas lui A qui nous nous adresserions pour trouver et administrer un antidote: or, faut-il rappeler que huit ministres sur dix sont des avocats, y compris, le plus souvent et lui comme les autres, le ministre des travaux publics ? On comprend qu'un avocat ou tout autre recherche de préférence le portefeuille des travaux publics et que 'ce portefeuille soit parmi les plus enviés; c'est que, levier de commande ou non, il confère pour toute leur vie, A ses titulaires, une carte de circulation permanente sur tous les chemins de fer: pour toute leur vie, vous entendez bien, c'est-A-dire aussi bien quand on ne sera plus titulaire de ce - Mministère ni d'aucun ministère; or, le sage est celui qui songe moins au temps, vraisemblablement assez court, ou il est ministre, qu'au temps, vraisemblablement beaucoup plus long, oi il sera ancien ministre. Tous les anciens ministres, on continue bien de les appeler « Monsieur le Ministre »: mais un ancien ministre des travaux publics est le seul qui, même retiré & la fois du gouvernement et du parlement, 4 AN SS Nb Sale Riri Cin “ eA AR LIRR Ra ai iapaerrtsametis cabins dp OR SP

ee: ar eet LA CITE HEUREUSE continue de voyager
gratuitement ot il lui platt et by 4 tant qu'il lui plait; or, c'est un phénomène
connu que les gens même qui ne voyagent jamais ont l'ambition éperdue de
posséder une carte de circulation ~ gratuite et que l'un des aspects du
bonheur est cette > 7 4 _concrètes; une carte de circulation gratuite dans son
'portefeuille, c'est de la liberté en poche, qui ne veut gratuité. Et c'est
tellement naturel! Le bonheur, c'est la liberté, va-t-on répétant couramment;
le voyage donne 4 la liberté une de ses formes les plus pas dire que !'on en
usera, mais on sait que l'on a la, sous la main, A toute minute, la possibilité
d'en user, et cela suffit... On n'aura vraiment l'impression ou l'illusion de
vivre dans une cité heureuse que le jour ot tous les transports en commun y
seraient A la libre disposition de toute la communauté; ça coïterait ce que
ça coûterait, mais le bonheur semble 4 ce prix et il n'a pas de prix. En
attendant, on concoit que les problèmes ferroviaires soient parmi ceux qui
doivent retenir d'abord l'attention d'un ministre des travaux publics, et c'est
bien le moins, lorsqu'il descend de son wagon spécial, qu'il aille serrer la
main au mécanicien qui a conduit le train. Pouvez-vous réfléchir sans
frissonner 4 la responsabilité du mécanicien sur sa locomotive, mais aussi
& la confiance aveugle que nous devons mettre dans cet homme qu'après
tout nous ne connaissons pas ? Chaque fois que j'abandonne mon visage et
ma gorge entre les mains du coiffeur, ces mains si dan.gereusement armées
d'une lame homicide, je songe que ce coiffeur pourrait fort bien devenir fou
furieux

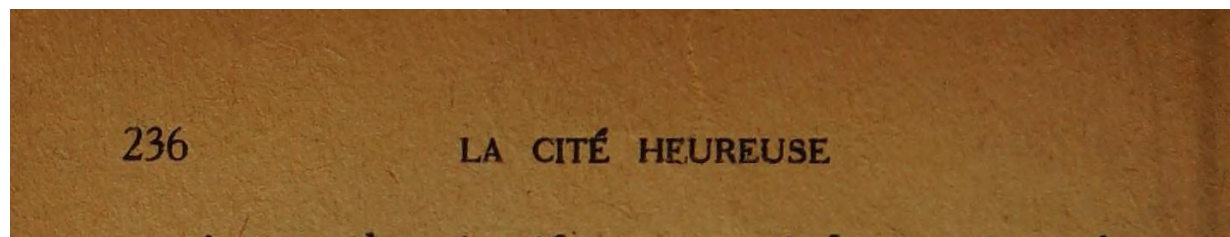
porter toute sa barbe... “y a E 3 Eh bien! et le mécanicien de la locomotive, s'il était pris d'un accès de folie soudaine, entre Laroche et Paris > / ae | Le ministre des travaux publics y peut-il quoi que ce soit, tout ministre qu'il soit, et même le directeur de la compagnie, de quelques garanties qu'il entoure et qu'on lui impose d'entourer notre sécurité ? E: ce™ que je dis du mécanicien, il faut le dire également de l'aiguilleur, du chef de gare, du garde-barrière, que sais-je, qui tous, pour une part, tiennent la sécurité de plusieurs centaines de voyageurs entre leurs | mains, tout comme ce coiffeur tenait ma gorge. Notre vie, alors, ne dépend pas d'un hasard, mais : d'une série de hasards qui s'enchevêtrent et se _ commandent comme les lignes mêmes du graphique _ de la marche des trains. Et rien ne fait mieux sentir _ non seulement combien nous sommes peu de chose, mais combien même est peu de chose un ministre des travaux publics, même le directeur d'une~ compagnie de chemins de fer, un de ces person— nages, cependant, auxquels le public se plaît a accorder une sorte de puissance illimitée, quasi surhumaine, les directeurs des grandes compagnies. Grandes compagnies, conseils d'administration, richesse économique du pays, rapports du capital et du travail: « Le capital et le travail » presque un titre de fable et qui n'est pas une fable, — et qui en tirera la moralité ? . . Comme il est difficile de se représenter un de ces” capitaines d'industrie, de ces présidents de conseils _ d'administration, de ces « magnats » — c'est le

et cela vaudrait vraiment de se servir soi-même d'un rasoir mécanique ou de se moquer de la mode et de porter toute sa barbe...

au que ees' 'un gros ci eee coi és es Sain ie haute forme! « fone | Jadis, ces chapeaux, on les nommait _vulgai- . > rement « tuyaux de poêle » , dont, ala vérité, ils _ rappelaient la forme; fi donc! autant et plus encore > -ne rappellent-ils- pas la superbe, dans leur élan _ dominateur, des cheminées d'usine? Et j'ai tou jours devant les yeux ce portrait que le peintre Be Degas avait fait de l'un de ses amis, grand usinier, ot le chapeau haute forme du grand usinier se _ détachait sur un fond de hautes cheminées qui, Ala couleur prés, rouges brique quand lui était noir, _ paraissaient, en un parallélisme impressionnant, les __ sceurs du chapeau... Entre le capital et le travail, il y a l'entrepreneur; c est un rude homme dont le teint s'est halé sur les chantiers matinaux, qui sait parler aux ouvriers, et qui tutoie aussi le sommelier du res_taurant; car la besogne de |'entrepreneur est partagée entre l'inspection de ses chantiers et les déjeuners d'affaires ot l'on examine les cahiers des charges et ott se préparent les adjudications. — De l'audace, encore de |'audace, toujours de Vaudace!... De |'avant, encore de l'avant, toujours de l'avant!... L'entrepreneur parle un peu comme Danton et sen flatte, dont il a le cou large et la face lippue; du moins, dans l'image que |'on se fait de l'entrepreneur, on le voit mal avec un esprit et des allures de dilettante, et un visage de beau ténébreux; |'ingénieur, passe encore; il y a des ingénieurs qui se pignent d'aimer la musique par-dessus tout et d'être assidus aux grands concerts dominicaux: Ja musique plus que la poésie, et pour ce que la



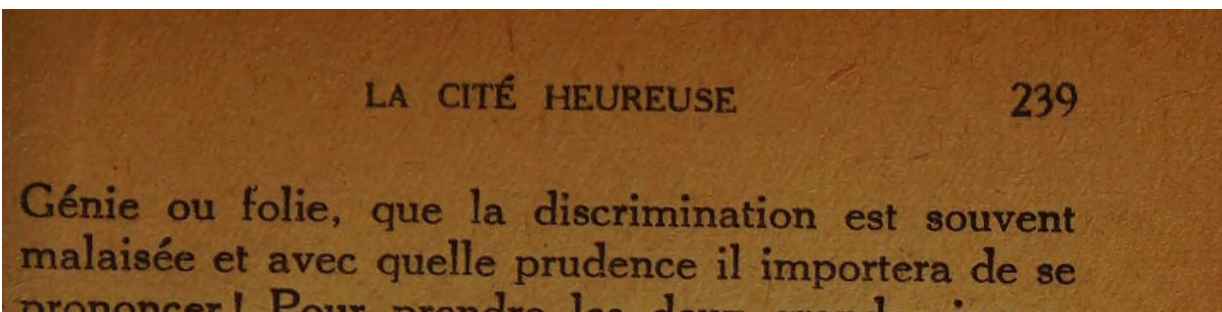
LA CITE HEUREUSE musique a de scientifique au gré de certains, s'apparente 4 la mathématique et a la connaissance des — nombres; il y a des ingénieurs qui ont la tête de © Paderewski. || Quant aux capitaines d'industrie, aux membres — des grands conseils d'administration, ils mettent — pour la plupart leur coquetterie A ne se point distinguer du reste des hommes, A ressembler & vous, a moi, a tout le monde... Mais l'entrepreneur, lui, on le voit brutal, rond en affaires, — rond ou carré, qui est tout pareil au A point de vue de la brutalité — et qui ne mache pas ~ ses mots, gui va droit au but, pour qui un chiffre est un chiffre et qui déclare cyniquement, vaniteux de son cynisme (j'ai noté la phrase un jour, au restaurant, ot l'homme criait assez fort, A la table voisine ot il traitait deux associés ou commanditaires éventuels, assez fort pour que, sans écouter, on l'entendit et que l'entendant on ne craignit point d'être indiscret), il déclarait hardiment: ' — « Je suis moderne, très moderne! I] faut être moderne! I] faut marcher de |'avant: on l&che cent _ billets de la main droite, et de la main gauche on rattrape deux cents billets]... » Les billets en question sont, vous ne l'ignorez pas, & des billets de mille francs. Ot est le temps, — oh! — mon Dieu, c'était peu avant la guerre, — ot les cheminots réclamaient avec véhémence la « thune » quotidienne, la pièce de cent sous (il n'y avait pas encore de billets de cing francs), oui, un salaire de cent sous par jour... Billets de mille francs, billets de cent sous: « Le capital et le travail » fable, non, réalité, nécessité... I] sera toujours nécessaire que les capitalistes comptent par billets de mille francs,



oe, _ quand les travailleurs comptent par bille"de*cent 2m - sous, puisque pour leur payer ces cinq francs (qui sont devenus beaucoup plus de cinq francs) il en : faudra, il en faudra des billets de mille... . Connaissez-vous la question de l'attelage automatique des wagons? Elle fait, depuis des mois et presque des années, l'objet d'études, de communications et de discussions dont retentissent les commissions internationales des chemins de fer. Elle paraît bien simple, cependant, et l'on se demande ce qu'il y a tant à discuter. En bref, vous avez vu, dans une gare, une rame de wagons arrêtés et l'homme qui attend, entre les deux tampons, l'autre tronçon du train qu'amène lentement vers lui, en reculant, la locomotive; les deux tronçons se rejoignent dans un bruit sourd de ferrailles heurtées et, à cet instant précis, il a fallu que l'homme les relie l'un & l'autre avec le lourd crochet qu'il tenait & la main, après quoi, il se dégage; et il y a bien encore, pour achever la manœuvre, quelques boulons à serrer, mais le plus délicat est fait, le plus délicat et on est bien obligé de l'avouer, le plus dangereux: car, bon an mal an, il en coûte une centaine de vies humaines. On s'est donc préoccupé d'un système d'attelage des wagons qui permettrait de supprimer l'intervention de l'homme, et par conséquent ce danger mortel, et c'est l'attelage automatique. — Eh bien! je pense qu'il n'y a qu'à l'appliquer, et au plus vite!... — Comme vous y allez!... D'abord, il est indispensable que toutes les compagnies de tous les réseaux internationaux se mettent d'accord sur un même système d'attelage, puisqu'il y a une circu

“i lation internationale des wagons, et vous ime bien que le zèle des inventeurs n’a pu manquer vous présenter plusieurs systèmes, qui s’affirment ~ tous plus ingénieux les uns que les autres, et entre _ lesquels il faudra choisir; vous devez bien supposer © aussi que ce choix n’ira pas tout seul, et que pour Bi le fixer il n’y aura pas que des considérations 4 techniques... ; > 3 — En attendant, on continuera A tuer une centaine d’hommes bon an mal an... a En attendant quoi ? Les chemins de fer américains ont un attelage automatique; et comme aucun sys- ; téme ne saurait supprimer complètement toute > intervention manuelle, la statistique montre que la sécurité totale ne s’en trouve nullement établie... Or, les compagnies estiment & quatre milliards la somme que leur cofitera l’emploi généralisé de l’attelage automatique; quatre milliards, ca\ne se trouve pas sous les roues d’un wagon et A ce prixla, elles pensent qu’elles ont ‘droit & de complètes garanties de sécurité. Evidemment. Mais épargner la vie, ne fit-ce que d’un seul homme, cela ne vaut-il pas quatre milliards ? Evidemment aussi. ; Le malheur est que si l’on se met A raisonner de cette facon, A raisonner en sentiment, i] n’y a plus d’organisation, d’administration, de cité possible, qui toujours, plus ou moins, reposent sur le sacrifice de l’individu & la collectivité: et c’est un malheur, un grand malheur, en effet... J’ai parlé des inventeurs; ce sont gens a la fois étonnants et redoutables et dont on n’est jamais stir s ils ont du génie, ou s’ils ne sont pas un peu fous. Sate.

i? alaisée Rice Neale pe il importera de : se if rononcer ! Pour prendre les deux grandes inven- og ent ans en arrière, le téléphone — et même n'était| pas question de téléphonie sans fil — celui qui erchait un moyen d'échanger des conversations & stance, on ne manquait pas de lui prêter plai'samment comme interlocuteur un pensionnaire de Tasile de Charenton, en attendant que lui-même allat le rejoindre... Et pour ce qui efit été d'utiliser da voie des airs, le projet d'un raid « Le Bourget-La Lune »-ne pouvait sembler moins absurde et saugrenu que de s 'acheminer en volant vers New-York ou simplement j jusqu' a Londres. ' Même celui qui vient nous proposer un appareil pour aller dans la lune, écoutons-le donc avec patience, sans cependant nous trop éloigner du bouton de la sonnerie électrique qui nous permettra d'appeler hativement notre garçon de bureau... La locomotion, et comment en perfectionner. les moyens, sont pour solliciter plus particulièrement la curiosité inventive; et aussi parce que les savants avouent leur ignorance de ce qu'est au juste l'électricité, tout ce qui est électricité s'offre en premier aux inventeurs, qui sont un peu aux savants ce que sorciers et magiciens sont aux prêtres. Ce n'est pas trop d'un service spécial et peutêtre même conviendrait-il d'y affecter tout un ministere, le ministère des Inventions, pour étudier les plans, rapports, épures, graphiques, qui arrivent quotidiennement de tous les points du territoire, pour proposer d'améliorer les conditions de travail, les conditions d'existence, et non seulement par de nouons les plus récentes, reportez-vous A moins de |

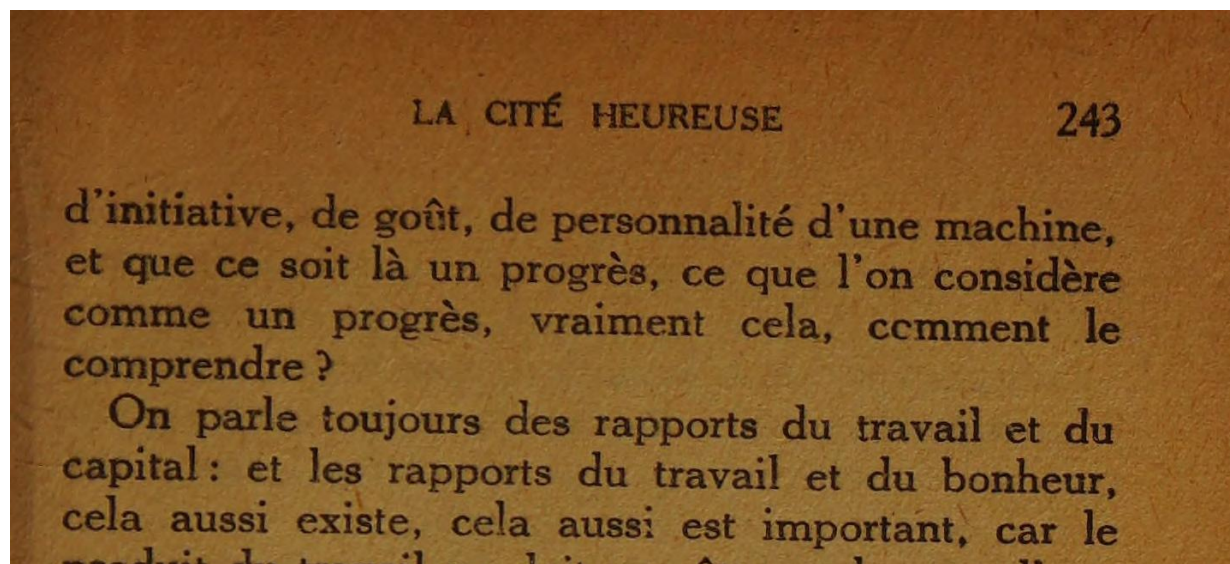


LA 'CITE HEUREUSE' velles machines, mais simplement en appliquant telle méthode ou discipline nouvelle: car les économistes, moralistes, idéologues, ne sont-ils pas dans leur genre, de la race des inventeurs ? Il y a l'homme qui a inventé, par exemple, le balai mécanique; il y a celui qui a passé sa vie à chercher & perfectionner le balai mécanique en y adjoignant un dispositif qui permettrait que ce balai ramassât et mit soigneusement à part, lorsqu'il en trouverait d'égarées et qui avaient roulé & terre, les pièces de monnaie; il y a enfin celui qui calcule l'économie de temps et de personnel réalisée par l'emploi du balai mécanique, et dans quelle mesure le balai mécanique permettrait de porter remède à la crise des domestiques. : : Ceci n'est pas ce qu'il y a de moins singulier avec les inventeurs qu'ils passent pour être constamment dans la lune, et d'aucuns même ont la hantise de se rendre, et que cependant ce sont ceux qui sont à la base de la vie pratique, de tous les progrès matériels, et que le champ de la réalité empiète peu à peu, chaque jour davantage, sur le domaine de leurs rêves; nous avons rêvé d'aller nous promener dans les airs, nous y allons, d'aller nous promener sous les mers, nous y allons... Ne croyez-vous pas qu'il y aura une grande tristesse dans le monde et un immense ennui quand il ne demeurera plus un seul rêve à réaliser, une curiosité à satisfaire, quand les inventeurs auront tout inventé ? L'effort des inventeurs est tout entier tendu vers la suppléance de l'homme par la machine; l'aboutissement de leur effort et son couronnement, ce sera le jour où les hommes se croiseront les bras

(i WS > ie S. pela Re oe LA SOIrE HEUREUSE 69a thd its ale
A. | Ped devant les machines qui feront tout 4 leur place, tout. A . 3 r . . . pet
De. et meme respirer dans les jardins le jasmin et les > roses, dont elles
distilleront, A l'instant et sur place, _ et distribueront les parfums... . ~ Les
machines, pourtant, qui les fabriquera ? D'autres machines, sans doute !
Mais de machine en machine, il faudra bien, A un moment donné, remonter,
arriver 4 l'homme, A la main de "homme. Dans ce machinisme général,
|'homme lui-même «n'est plus que machine. C'est la machine humaine -
dont on calcule le rendement comme d'un moteur quelconque, et sans qu'il
ne soit plus jamais tenu compte de l'intelligence, du caractère, de la
sensibilité qui ne sont évidemment pas des propriétés de. machine, des
qualités de moteur. Et c'est la production en série, c'est la taylorisation, la
standardisation, bref tous ces procédés magnifiques par lesquels "homme
doit perdre tout amour et tout amourpropre de sa besogne et de ses résultats,
de ce qu'il fait et de ce qu'on lui fait faire, au bénéfice d'une plus grande
production et plus rapide. Pas un mouvement inutile, pas un effort perdu: et
Dieu sait que nous nous démenons, que nous nous agitions souvent en pure
perte, que nous multiplions les mouvements A contre-sens, les gestes
superflus et improductifs, toute une activité qu'il ne tient qu'& nous
d'économiser pour |'employer a meilleur escient. Expérimentez-le tout
simplement dans votre cabinet de toilette; et A partir du moment ou vous
aurez commencé 4 raisonner chacun des gestes, des mouvements que vous
faites pour vous habiller, comment vous vous baissez et vous relevez dix
fois pour une, allant puis revenant A votre penderie, & votre armoire, quand
il suffirait d'un 16

~ ordre méthodique établi une fois pour toutes, d -
«rationalisation» de vos objets de toilette, de - sous-vêtements, vêtements
et chaussures, car s I - piller est un travail qui peut et doit être rationali
comme toutes les autres dépenses physiques, vou: gerez étonné, effrayé
d'une telle perte de temps d'une telle déperdition de forces... a = _
Seulement, il faudra renoncer & demeurer ainsi sur cette chaise basse,
sifflotant et rêvant, un pied chaussé et l'autre nu, il faudra vous décider &
nou r d'un coup votre cravate au lieu de la tenir 4 la main comme un fouet
de chasse, tout en vous regardant, d'un air absent, dans l'armoire A glace...
= En d'autres termes, il faudra proscrire toute pa-resse, toute flanerie : et le
temps n'a-t-il pas diatanes plus de prix que l'on se rend bien compte, 4 cer
' tains moments, qu'on le perd? Et si la machine n perd pas son temps, non
plus elle n'en profite guère et que sert d'utiliser chaque minute si l'on ne
jouit d'aucune ? + lle rendement de l'homme-machine est probablement
merveilleux, mais il y manquera toujours ce je-ne-sais-quoi ot s'affirmaient
un gofit, une person~ nalité, le plaisir de créer et de créer pour soi d'abord
et pour son plaisir, par quoi se différencieront tou— jours, justement, le
travail de la machine et celui de l'homme, ce je-ne-sais-quoi auquel, malgré
tous” ses perfectionnements, la machine n'a jamais pu parvenir. N'est-ce
pas ce que nous cherchons a obtenir d'abord avec les machines les plus
perfectionnées, l'illusion du travail manuel, du travail humain, et on le
comprend; mais que l'homme, lui, cherche 3 se rapprocher de la machine, A
travailler comme une machine, avec la régularité mais aussi le manque

_ produit du travail ne doit pas être seulement d'une fortune plus grande dans le monde, mais d'un plus grand bonheur, et d'un bonheur auquel participent — les travailleurs les premiers. Sont-ils plus heureux, les travailleurs, quand ils sont assimilés aux machines, assimilation au demeurant toujours arbitraire et factice: est-il jamais question des revendications des machines, de leurs syndicats > Et il n'y a pas de grèves de machines. Que la grève soit un droit et ce droit une conquête, — « Ah! c'est comme ça, eh bien, je ne travaille plus!... » — c'est une conquête assez médiocre, un droit dont il ne semble pas qu'il y ait _ lieu d'être bien fier; jeter le manche après la cognée est toujours apparu un geste simpliste et pas très malin. Mais qui donc est en cause, dans une grève? . Le patron et l'ouvrier, qui sont les producteurs, et une troisième catégorie de gens qui, en leur achetant ce qu'ils produisent, sont ceux qui permettent aux uns des bénéfices, aux autres des salaires: les consommateurs. Or, on constate que cette troisième catégorie n'est jamais consultée ni sur le droit de grève, ni sur l'opportunité de la grève; on se bat entre producteurs, c'est-à-dire entre ouvriers et patrons; et les consommateurs qui, soit par la raréfaction ou la



LA CITE HEUREUSE, suppression momentanée des produits, soit par l'augmentation du prix de ces produits, conséquence = balle de toutes les grèves, sont appelés en définitive & faire les frais de la bataille et sont 4 peu près sûrs d'en rester, de toutes les façons et quelque solution qui intervienne, les mauvais marchands, eux n'ont rien à dire et n'auront qu'à payer. g Lorsque, pour apaiser le conflit, pour terminer la grève, on a recours à l'arbitrage de quelque personnage, un ministre, bien entendu, autant que possible ministre des travaux publics ou ministre du travail, qui donc celui-ci mandera-t-il auprès de lui pour en confronter les intérêts ? Un représentant du patron, un délégué des ouvriers; i] n'est jamais question d'un représentant ou délégué des victimes de la grève, des consommateurs ou du public. Je sais bien que le public intéressé, ici, sans doute est-ce le ministre lui-même qui est censé en représenter les intérêts. Mais comment un ministre se mettrait-il dans la peau, entrerait-il dans l'esprit d'un consommateur ordinaire ? Comment, entre les patrons et les ouvriers, oublierait-il qu'il est ministre, avec des préoccupations de ministre qui sont avant tout, qui ne peuvent pas ne pas être des préoccupations politiques ? Lutte de classes, la classe ouvrière contre le patronat: tant pis si pendant ce temps, il y a des tiers, il y a le reste de la collectivité qu'une grève de transports, je suppose, empêche de circuler, d'envoyer et de recevoir des denrées de première nécessité, ou que risque de priver de charbon une grève dans les charbonnages, de pain, de lait, une grève chez les boulangers ou chez les laitiers... Cette solidarité entre les consommateurs et les

t rer es ae eae LA CITE HEUREUSE 245 producteurs, c'est faute d'en être suffisamment, profondément persuadés, pénétrés, que, dans la cité, ~ tous les désordres se produisent; solidarité évidente, cependant: d'abord, parce qu'il est bien peu de consommateurs qui ne soient, par ailleurs, des producteurs eux aussi, et que si le cordonnier consomme le lait du laitier, par exemple le laitier a, de son côté, besoin de se fournir de chaussures chez le cordonnier; il y a LA un perpétuel échange, comme une roue de transmission qui tourne sans arrêt: tu n'as pas le droit d'arrêter la roue, A un moment quelconque choisi par toi, uniquement pour régler tes petites affaires personnelles. Et une marque de cette solidarité, c'est qu'en cas de chômage, la collectivité tout entière sera appelée, et on sera bien forcé de lui faire appel, appelée A régler le sort, A assurer l'existence précaire du chômeur. Pas de chômeurs, évidemment, dans la cité heureuse, ou doit régner un parfait équilibre entre les nécessités de la production et les besoins de la consommation, ot la moralité de cet autre chapitre A titre de fable encore, de l'économie politique, « Offre et la Demande », est une moralité de complète entente. Mais, dans la réalité et c'est la réalité qui empêche la cité d'être aussi heureuse qu'on le voudrait, il faut bien tenir compte du tempérament des individus, parmi lesquels d'aucuns semblent nés chômeurs, pour qui il s'agit d'abord de proclamer les droits des travailleurs après quoi seulement on voit si l'on doit travailler; tandis que c'est le travail seul et d'abord, le travail en cours et le travail accompli qui devrait proclamer ses droits qu'il crée a mesure.

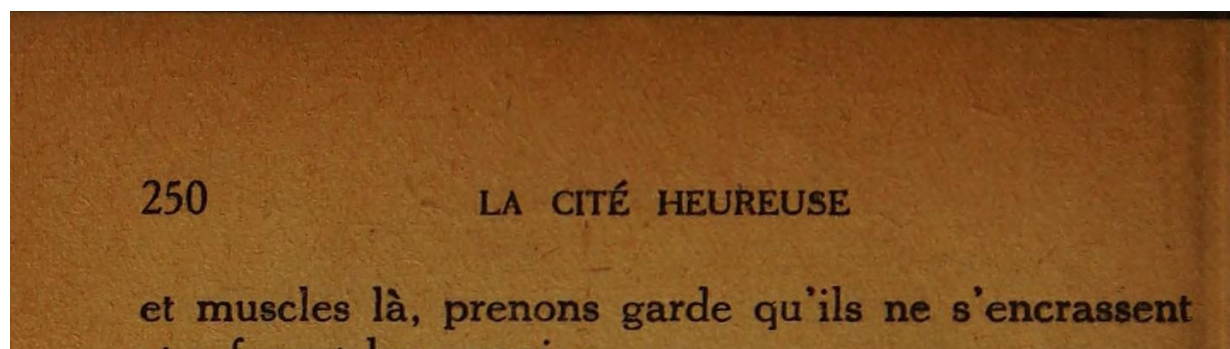
- Rien mieux que le chômage et les grèves "pour nous montrer comment l'utilité du travail des travailleurs s'établit en raison inverse de qualité intellectuelle. Si l'on dit: « Quand le timent va, tout va! » cela ne doit-il pas s'entendre des manœuvres avant les architectes ? Une grève de poètes, le chômage des romanciers ou des historiens, qu'y aura-t-il de changé dans l'existence extérieure de la cité et voudrait-on s'en plaindre ? a Une grève dans la presse, les journaux qui ne paraissent plus, cela, oui, on s'en apercevra, parce que les journaux participent à la vie quotidienne comme le café au lait du matin, ou le café noir de midi, et c'est moins peut-être de lire les journaux qui nous manquera que de ne plus les avoir là, sous la main, prêts à être lus si nous en avons envie... __ Mais une grève des journaux, il n'est pas d'exemple qu'elle ait été déterminée par les gens qui les rédigent, mais par ceux qui les composent ou les __ impriment. [!] y a toujours cette différence entre l'ouvrier intellectuel et l'ouvrier manuel que le second pourra, plus ou moins bien peut-être et plus mal que bien, entreprendre la tâche du premier, car les domaines de l'intelligence sont ouverts à tous; tandis qu'un métier manuel, il n'y a pas d'intelligence qui tienne, cela s'apprend, on sait ou on ne sait pas se servir d'une linotype, conduire une rotative, aussi bien avons-nous dit qu'un ingénieur sorti premier de l'Ecole Polytechnique peut rester impuissant et penaud devant une panne d'électricité que le moindre petit électricien va réparer en cinq minutes... . i Le travail intellectuel a cette supériorité sur le __ travail manuel, supériorité ou infériorité, en tout cas

a c'est une différence, qu'il n'y a pas de machine pc _ T'exécuter. Pas encore. Après les machines parlantes, qui existent, ne verrons-nous pas surgir quelque jour des machines pensantes ? Puisque la pensée ne peut tre séparée des mots qui T'expriment, le — _ champ de la pensée est limité commie le champ > des mots et par lui; le nombre des combinaisons _ intellectuelles correspondant aux combinaisons verbales est sans doute d'un ordre. vertigineux, mais pas infini. Et sauf |'infini, par essence insaisissable, ips la science et la machine instriment de la science — ~ ge flattent d'atteindre n'importe ot sans vertige. Quand toute espèce de travail, intellectuel ou manuel, s'accomplira mécaniquement, j'ai dit gu'il faudrait bien, tout de même, des gens pour fabriquer les machines et quelqu'un, ne ffit-ce qu'un seul homme, pour tout mettre en branle (et l'on suppose que ce sera en appuyant sur un bouton...). Mais en tout état de cause, -le machinisme, ainsi, étendu et généralisé, libérera des quantités considérables d'individus, ouvriers manuels, ouvriers intellectuels gui, du fait de la machine qui les remplace, n'auront plus rien 4 faire. Que ferontils > Le sentiment que l'on a de l'inutilité d'un travail peut vous inciter 4 l'abandonner 4a !'instant, ou, bien au contraire, & le poursuivre avec plus d'acharnement; comment voulez-vous que j'aime un travail auquel je suis contraint, objectent certains, comme si toute idée de contrainte et de discipline _ nous apparaissait par avance un témoignage d'hostilité. Mais combien, cessant d'être contraints au travail n'auront plus du tout envie de travailler ? _ L'amour du travail pour lui-même est une éduca

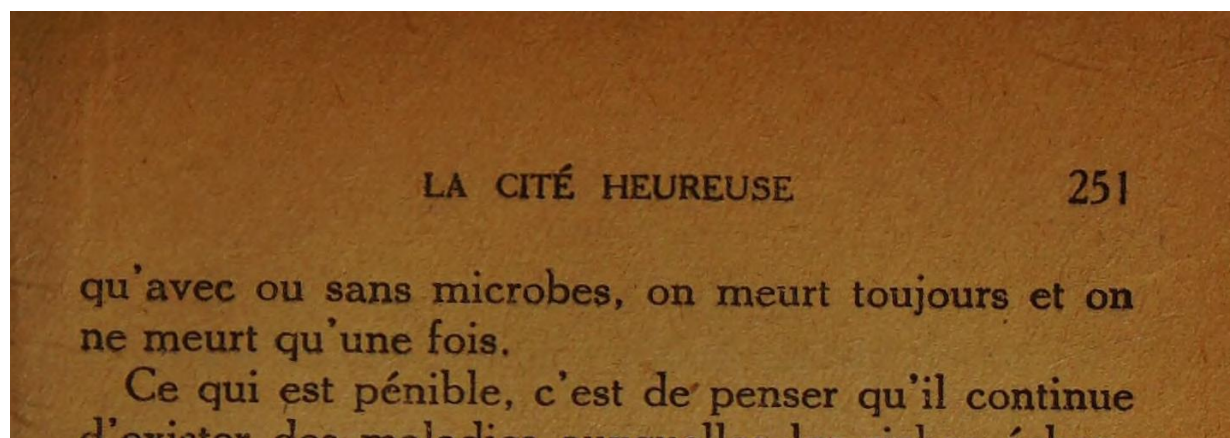
‘ LA CIE HEUREUSE tion de l’esprit, 4 laquelle nous ne
 songeons guère a accoutumer notre esprit puisque, l’aimant ou non, il faut
 bien que nous travaillions... L’absence de contrainte et de discipline enverra
 _ peut-être tout le monde au café. Mais les cafés se videront 4 leur tour
 quand les gens se rendront — compte que c’est 14 encore une forme
 d’obligation, que c’est leur désceuvrement qui les oblige A aller au café
 depuis qu’ils n’ont plus rien & faire au bureau, au magasin, A l’atelier ou A
 l’usine. Organiser le désceuvrement des hommes ne sera sans doute pas
 moins ardu que d’organiser leur travail. Puisse-t-il s’organiser tout seul,
 comme on souhaiterait d’ailleurs que le travail aussi edt pu s’orga- | niser,
 chacun allant o& sa vocation l’appelle, chacun & accomplissant strictement
 la tache pour laquelle il était né, il se croyait, se sentait né. Répartition
 impossible, tant qu’il a fallu tenir compte d’abord -des besoins de la cité
 qui-ne correspondaient pas nécessairement aux vocations des individus; le
 — bénéfice du machinieme serait de libérer non les — hommes mais leurs
 vocations, et alors tant pis si, dans la cité, se manifestaient un plus grand
 nombre, un trop grand nombre de _ poètes, un plus grand nombre, un trop
 grand nombre d’athlètes, puisque les emplois négligés, dédaignés, les
 taches aban- _ données, méprisées, la machine y pourvoirait. Ce travail des
 hommes qui sera ainsi, en quelque manière, par-dessus le marché,
 souhaitons qu’il s applique tout entier A nous procurer cet impondérable «
 je-ne-sais-quoi » échappant A toute mesure, en effet, et que par conséquent
 aucune machine ne saura jamais produire. Le triomphe de la machine sera
 pour éloigner décidément l’homme de son Lec In af Vt tp ONIN RIE 7
 inlaw Sila ha Rts ae Pee Minin es seh Ran AS

ae * me ~ Fx cI HEUREUSE- oe ee 249 : ie e's - ambition
actuelle de concurrencer la -machine, . ta 7 in . . . _d'être lui-même un
homme-machine. Ainsi se terminera heureusement la période de transition
ot — » nous vivons, seule intolérable et absurde, tant que l'on n'a pas fixé
ses possibilités au travail de la machine et ses limites au travail de l'homme.
Et c'est ainsi que la machine s'emploiera appa_remment a l'ensemble des
travaux qui intéressent la collectivité, notamment tout ce que nous avons
rangé parmi les travaux publics, y compris ce que l'on 'appelle ici les «
travaux d'art », car, pour le constructeur d'une voie de chemin de fer, par
exemple, un pont est un travail d'art, un viaduc et même un tunnel. Et
l'homme se réservera ce qui n'intéresse que l'homme pris individuellement,
les gotits propres A chaque individu, sa sensibilité, son caractère. La
machine n'a pas besoin d'être sensible, i'-homme, si. On ne construit pas
une route avec sa sensibilité, avec son coeur: une route nationale, un
chemin de grande communication, même de moyenne communication; mais
le chemin rural, le sentier, peut-être celui-lA sera-t-il encore tracé par un
brave homme de cantonnier que nous connaissons, parce qu'il est le seul qui
s'accommodera toujours d'une promenade sentimentale et nonchalante ot
l'on cueille l'aubépine rose, ot |'on cherche des marguerites pour les
effeuiller, et le iréfle A quatre feuilles qui porte bonheur. Quelque effort que
l'on demande a la machine humaine et a la machine tout court, il y aura
toujours lieu de surveiller le bon fonctionnement de l'un comme de l'autre
et cet entretien de la première, c est l'hygiène dont les médecins se
chargent, comme les mécaniciens pour la seconde; rouages ici

“et smuedles là, prenons garde qu’ils ne s’encrassent et refusent leur service. — Et voici encore où la cité ne manquera pas d’intervenir, qui ne sera pas la moins utile de ses interventions. Mais que l’on ne perde pas de vue qu’il — y aura toujours une hygiène morale pour commander — & apporter aux enfants ne vaudront qu’autant qu’on — aura eu des enfants, d’abord, et qu’on les aimera » ensuite, car on ne soigne utilement que ceux que l’on aime. 4 Et saurons-nous prolonger la vieillesse et en soulager les maux; si nous partons de ce principe que — les vieillards ne servent & rien? 3 Cette hygiène, que l’on a instituée comme une des fées ou des déesses modernes, ne croyons pas — qu’il suffise d’en avoir reconnu l’utilité, d’en avoir proclamé le culte, même de lui avoir voué un ~ ministère spécial, et puis de s’en laver les mains, | — oui, précisément, de se laver les mains. Lutte contre la tuberculose, lutte contre le cancer, 3 lutte contre toutes les maladies, contre toutes les épidémies — bravo! Mais aucune mesure prophylactique ne dispense de la pitié; et si l’on ne guérit pas — les gens simplement en s’apitoyant sur leur sort, qu’est-ce qu’administrer des remèdes où le cœur n’a pas de part? Et il n’y a pas non plus de pitié administrative. Nous redoutons les microbes, nous les poursuivons jusque dans leurs derniers retranchements et nous avons raison; mais nous n’allons tout de même | pas empoisonner notre vie et celle des autres sous — prétexte d’exterminer les microbes; sans compter — is
 Heniueies iin Rates ‘te ear

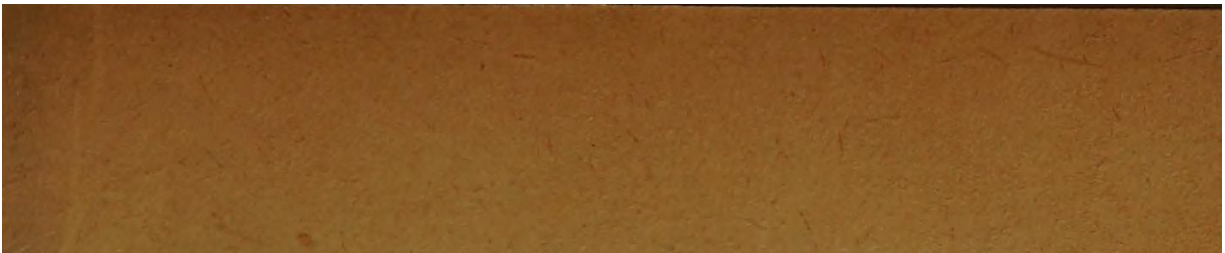


elise ect qu'une ieec Z Ce qui est pénible, c'est de' penser qu'il
 continue! od' exister des maladies auxquelles les riches échappent et pas les
 pauvres, que pauvreté qui n "est pas — vice puisse être vice du sang, et
 surtout que tel que _ le médecin condamne parce qu'il est pauvre, sen © _
 tirerait sans doute si l'on pouvait lui procurer les _ remèdes et le régime, le
 repos, le changement d'air, © la résidence favorable que le malade riche
 aura tout - de suite, et tout ce qu'il voudra, et tout ce qu'il faudra. Egalité
 devant la mort, mais pas devant la maladie qui avancera ou retardera
 l'heure de la mort. Seuls les excès de certains riches viennent rétablir
 l'équilibre, excès de toute nature, et la goutte qui passe pour n'être point
 maladie de pauvre.. Est-ce en vertu de cet équilibre que l'on aaa
 actuellement A un véritable déplacement social de l'alcoolisme, quand
 l'ivrognerie semble avoir changé de classe, que l'assommoir a fait place au
 bar, assommoir pour gens du monde, — le bar que l'on installera chez soi
 pour y tenir lieu d'oratoire ou | de bibliothèque — le bar où viendront
 s'intoxiquer, , avec un empressement quasi rituel, hommes, femmes, jeunes
 gens, et mêmes jeunes filles, de la meilleure société. Curieuse époque livrée
 A la fois aux cocktails et aux eaux minérales, aux stupéfiants et aux
 spécialités pharmaceutiques!... On fait tout pour ruiner une santé que, par
 ailleurs, on entoure des soins les plus attentifs; le diable sait ce que j'on
 boit, mais l'on boit aussi des drogues qui ne sont pas de la - drogue, et
 jamais vit-on entre les cristaux et l'argen



uy eee aa LA ciré. HEUREUSE oa a -terie, près de chaque couvert, tant de fioles & _ potions, de petites boites remplies de cachets et de 3 pilules... 2 Les gens voyagent avec un baby-bar et une phar- — macie portative. f : Parfois un train de luxe, train bleu ou train rose, — quelque flèche d'or ou d'argent, doit cesser de filer, comme une flèche en effet, parce qu'il y a des tra- _ vaux sur la voie, et passer lentement devant la haie des travailleurs immobiles, rangés le long du rem- — blai, appuyés sur leurs pioches, avec & leurs pieds leur panier A provisions ou une gibecière ot dépasse le goulot d'une bouteille de Piquette ou de cidre; cependant, derrigre les glaces des vastes baies, on aperçoit les voyageurs du pullman et les | voyageuses, devant leurs tables joliment servies et | fleuries, entre leurs cocktails, leurs petites boites aussi et leurs fioles... Ils sont JA, comme chez eux, étalant leurs aises, tout A fait confortables, n'est-ce pas, et ils n'ont pas l'air gêné que ces hommes harassés et suants les regarcent... _ Jaimerais mieux — oh! pas besoin d'un reglement de la police des chemins de fer ni d'un décret contresigné du ministre des travaux publics, du travail et de l'hygigne — j aimerais mieux pourtant, quand le train ralentit ainsi, qu'on baiaat les stores.

CHAPITRE XII ee Vente de charité. — Les oubliettes. —
L'argent de la cagnotte. — On ne tond pas un ceuf. — En chiffres ronds...
— Besoins et disponibilités. — Phynances. — La confiance et l'optimisme.
— Donnant, donnant! — Les lutteurs forains. — Oa va l'argent? — Le sou
du franc. — La loterie. — Les dernières fées. — Casanova. — Un rentier.
— L'encaisse métallique. — La valeur de l'argent. — Le savetier et le
financier. — La répétition générale de « Chantecler ». — Les poires. Quand
on assiste & une vente de chatité, on se dit qu'il est impossible que les gens
achètent tous ces petits objets d'une si curieuse inutilité dont sont garnis les
comptoirs, on se demande qui pourra bien payer et emporter tant de pelotes
4 épingles, de cache-pot, de porte-montre et de vide-poches... Les
contribuables sont, dans la cité, comme les invités d'une vente de charité, et
qui, eux aussi, devront payer pour des choses dont ils n'ont besoin ni envie,
payer pour des gendarmes, payer pour des juges, payer pour avoir des
routes, même s'ils ne sortent jamais de chez eux, payer pour avoir
l'électricité, même si la crainte des courts-circuits et la fragilité de leur vue
ne les décident 4 employer _d'autre éclairage que des lampes 4 huile...



Tee + f Le principe de l'impét, c'est que Vindividu donne son argent a la collectivité fait confiance E — celle-ci du soin de l'employer comme elle l'enten+ dra, c'est que la collectivité affrme a l'individu: — — « Allons! allons! je sais mieux que vous ce qui -. vous convient!... »_ | : Les prestations en nature avaient du moins cet — __ avantage que l'on en constatait, que l'on en contré- : lait l'emploi 'immédiat: quand on m'obligeait 4 _ apporter un tombereau de cailloux sur le chemin de moyenne communication n° 32, je savais, je voyais — que ces cailloux serviraient A rempierrer ce chemin — -éf pas un autre. ; . Le trésor de la cité nous donne une impression _ de gouffre: nous nous tenons devant le guichet du _ percepteur comme dans ces anciens chateauxforts ot il y avait des oubliettes, et ot le guide, pour — que nous en mesurions la profondeur, nous invite & enflammer une feuille de papier, A la précipiter, et a en suivre des yeux, dans sa chute, la trace lumimeuse. Je ne prétends pas que le percepteur enflamme les billets de banque que nous lui présentons, mais nul doute que nous nous Yendons malaisément compte de leur envol vertigineux. Et nous sommes encore, contribuables, comme les joueurs assis autour du tapis vert, et qui voyons, & chaque coup, nos jetons en pile (ces jetons et ces plaques qui représentent notre fortune) brusquement emportés par un rateau implacable. Od vont-ils, 'tous ces jetons, — tu le demandes? Mais regarde autour de toi: n'as-tu pas admiré l'or des lambris, la brillante livrée des valets de pied, et les croupiers en smoking? Et dans la lumière du petit jour DSC AN I et

beat SP Scie rad wish ae fag 22) ir epics h tu sortiras, — &
Vheure des exécutions capitales, — — retourne-toi pour -contempler, parmi
des jardins _ richement entretenus et fleuris, la facade imposante de la
maison de jeux, son aspect cossu et solide. ses _ colonnades, ses
sculptures... » L'argent des contribuables, c'est l'argent de la cagnotte, avec
lequel la cité construit ses palais, aménage ses jardins, paie ses
fonctionnaires; et s'il y a quelques petits bénéfices supplémentaires, il n'est
tout de même pas défendu d'en faire profiter © ~-V'administration du
Cercle, et les amis, — puisque aussi bien vous avez été les premiers a
profiter, vous contribuables, de tous ces aménagements intérieurs et
extérieurs, de leur confortable et de leur luxe, et que l'on vous a procuré,
par-dessus le marché, les plaisirs et les émotions du jeu: voudrez-vous dire
que vous n'en avez pas pour votre argent ? D'ailleurs, reprocherez-vous aux
administrateurs — au conseil d'administration — de la cité de' s'emplier les
poches avec votre argent, ou de le jeter par les fenêtres sans vous consulter?
Affirmation jnexacte, reproche injuste... Vous avez des représentants au sein
des assemblées, au sein des commissions ou la question de l'emploi de
votre argent est traitée comme toutes les autres questions qui vous
intéressent, et qui ne sauraient l'être en détails et directement par vous-
mêmes: seulement entre toutes c'est évidemment la plus délicate, et moins
encore ce que l'on fera de votre argent, que la quantité que l'on vous en
demandera, 'et comment on vous le prendra. Je n'ai jamais compris le bruit
provoqué par une formule qui, a la lettre, est la simplicité même et la -
même raison: — « Il faut prendre l'argent ot il se ~

mieux prononcé ? On ne tond pas un ceuf, et il est clair que, 14 ot il n'y a rien, le diable et le percep-teur perdent leurs droits. “a Ot la difficulté commence, ce n'est pas quand il s agit de prendre l'argent ot il se trouve, mais d'apprécier dans quelle proportion il s'y trouve, dans quelle mesure il est équitable qu'il soit pris. Nous : avons toujours l'impression que le plus lourd des far- — deaux est pour nous, que la part que l'on nous prend ' dépasse celle que l'on devrait nous prendre, et } dépasse celle que la justice exigerait, selon nous, que © Yon prit au voisin... . ; : Le budget de la cité porte sur de tels chiffres que; nous particuliers, nous n'y comprenons plus rien, © que nous avons peine 4 y adapter notre pauvre petit budget personnel, et pourtant ce sont les pauvres petits budgets personnels sur quoi s'établit le gros, l'énorme, le formidable budget de l'Etat. Quand | nous entendons un ministre des finances parler, comme qui badine, d'une somme de cinq cent quinze millions, par exemple, et ajouter aussitôt, pour simplifier sa démonstration oratoire: — « Disons cinq cents millions, en chiffres ronds », — comment né point penser que nous nous contenterions de la différence, et que surtout, si l'on n'en est pas a quinze millions près, c'est pitié de nous réclamer ~ avec cette insistance un impét supplémentaire de quelques billets de mille francs... : Ce qui nous empêche de « réaliser », comme on — dit, les finances publiques, c'est la multiplicité des éléments qui les composent. On en revient toujours — mais c'est ici l'inverse, — & l'histoire de la fortune de Rothschild qui, partagée entre tous lés pauvres,

trouve ! » Monsieur de la Palisse eût-il autrement et mieux prononcé ? On ne tond pas un œuf, et il est clair que, là où il n'y a rien, le diable et le percep-teur perdent leurs droits

présenterait pour heur un peu moins d'un sou... 7: a tout de suite en homme particulièrement au fait des problèmes politiques, administratifs, financiers et économiques de son pays, ne manque jamais, lorsqu'on lui a présenté le maire de la petite ville ou du village qu'il traverse, de l'interroger sévèrement : — « Qu'est-ce que vaut le centime dans votre commune, Monsieur le Maire? » Le « centime », c'est le centime additionnel, ce centime par franc dont aura été augmentée, & l'occasion de nouvelles dépenses engagées, la feuille des impositions communales; la valeur du centime est donc d'autant plus élevée que sont élevées ces impositions, — ou quelque chose d'approchant; et comme il est admis qu'une commune est d'autant plus riche que le chiffre d'impositions payé par ses habitants est plus élevé, le Monsieur entendu et grave, A l'énoncé d'un « centime » qui vaut déjà une centaine de francs, aura un claquement de doigts accompagné d'un admiratif sifflement des lèvres, dont le maire sera certainement flatté... On a félicité certains ministres des finances de ce qu'ils mettaient à gérer la fortune de la cité le même soin que leur fortune propre, et ne se montraient pas moins économes des deniers publics que s'ils les avaient dû puiser dans leur escarcelle. Mais pour ceux-là mêmes, c'est encore façon de parler, car un ministre, même à son aise, n'a pas accoutumé de donner à sa femme pour l'entretien du ménage les millions réclamés par les différents services de l'Etat, et il n'est simple particulier qui, dans le privé, compte couramment par millions comme fait un ministre.

17 Un Monsieur entendu et grave, et qui tient à se

- La CITfé HEUREUSE Cependant, qu'il s'agisse d'un budget de plusi-centaines de millions ou de quelques centaines de francs, qu'il s'agisse du budget d'un pauvre homme | ou d'une cité la plus florissante, |"équilibre s'en établit toujours de la même facon: recettes et dépenses, besoins et disponibilités. La différence est de ceux au font passer leurs besoins avant leurs disponibi— lités, ou leurs disponibilités avant leurs besoins. I] vi a les gens qui, réglant, en effet, leurs recettes sur leurs dépenses, quelque désir ou quelque besoin qui les presse, ne chercheront A réaliser besoin et désir © qu'autant qu'ils seront sfirs de posséder en caisse la : somme d'argent correspondante, et dont ils peuvent — sfirement disposer. Ce sont les sages et les timides. — D'autres moins timides et que !'on dit peu sages fixent d'abord ce dont ils ont besoin ou envie: une automobile, une maison de campagne. Et ayant commencé par acquérir la maison de campagne, ou l'automobile, ou les deux, alors, mais alors <7 ment, ils se préoccuperont de se procurer, de trouver, de gagner |" "argent nécessaire A leur acquisition. __ -La première méthode. est incontestablement la seule raisonnable, et, pour ce qui est de la seconde, — sans doute est-il superflu d'en souligner les dangers : pourtant on lui rendra graces, en certains cas, de secouer les activités défaillantes, de stimuler les nonchalants, de contraindre au travail d'obstinés paresseux; j €n sais qui avouent: — « Sij je n'avais pas eu mon automobile A payer, je n'aurais jamais entrepris. d'écrire ce roman, cette pièce de thé&atre... » Et le théâtre se fiit passé de la pièce, la littérature du roman, plus commodément, certes, que leur auteur de l'automobile... Encore, dans é cas de |' indie: faut-il que celui

- yee a i * = oe, iF ¥ s"efforce pour que ses disponibilités rejoignent ses_ besoins. Pour la cité, au contraire, qu'est-ce que tu "risques ? Et comme cela est tentant de ne jamais rien refuser aux autres, quand on ne sait même pas qui -paiera, mais simplement, en tout état de cause, que ce n'est pas soi. . q Et sans doute quelqu'un finira bien par payer, mais ce quelou'un of est-il? Tu ne le connais pas, bee sand dh itt os c'est le grand anonyme. Tandis que voici des. ~employés des postes, des instituteurs, des cantonniers, et tu les vois, et c'est & eux que tu fais des libéralités, dont ils te sauront oré, avec cet argent du grand anonyme. En d'autres termes, tu vois o& _ya l'argent, tu ne sais pas d'ot il vient, tu ne veux pas le savoir, et tu le sais si peu que, tout A coup, il n'y a plus un sou, et tu n'en savais rien, et tu promettais, tu promettais toujours... Mais il y a une mystique des finances publiques, qui fait qu'on les croit affranchies des règles de la comptabilité ordinaire. Cela est particulièrement sensible en matière de retraites et d'assurances, ot }'on se figure de bonne foi que, parce que l'on aura, je suppose, versé 4 l'Etat cinq cents francs par an pendant dix ans, l'Etat peut et doit vous verser ensuite jusqu'A la fin de vos jours cinquante mille francs de rentes... As-tu jamais assisté 4 une discussion financière, - entendu au sein d'une assemblée, a la tribune, exposer par un expert ses plans financiers ? C'est une merveille. Oui, c'est merveille qu'une telle aisance, une telle désinvolture pour jongler avec les chiffres, avec les millions, et tels sont les prestiges de cette _ jonglerie qu'& un instant l'orateur transformerait en 'or liquide l'eau ou le petit vin blanc. qui remplit é

son verre, ferait sortir des pièces d'or du nez des ~ huissiers, rangés au pied de la tribune, du nez du président assis au-dessus, en serions-nous autrement — étonnés ? a - Ce n'est pas uniquement par fantaisie, plaisante- — rie et mystification pure que ce célèbre humoriste ~ imagina de parer le mot « finances » d'un PH et 7 d'un Y; ainsi orthographiées les « phynances » s'ap- — parentent mieux 4 la physique, métaphysique, et — _ pataphysique, dont il est bien vrai que, dans l'esprit ~ des gens, elles adoptent les rites mystérieux. i Qu'il y ait dans le rdle du financier une part de — sorcellerie, on s'en rend compte par ce fait qu'en matière financière tout repose sur le crédit; or, qui dit crédit ne dit rien d'autre que confiance, — les deux expressions sont le plus souvent synonymes, — et les éléments de la confiance échappent, pour _ la plupart, au raisonnement, et apparaissent vraiment du domaine des sorciers, qui vous endorment. qui vous envofitent, et vous persuadent n'importe — quoi parce qu'ils vous auront touché de leur — baguette, et qu'ils auront prononcé une formule — magique. j Qui voudra nier qu'un financier digne de ce nom _ a toujours plein la bouche de formules magiques et qu'il est impossible d'expliquer comment vous avez _ pu apporter votre argent 4 telle affaire, A tel emprunt, A telle émission, et sembler ainsi ravi d'en- Fy fermer dans votre portefeuille ou votre coffre, en _ échange de ce bel argent comptant, des feuilles de papier de couleur, couvertes de dessins et signes cabalistiques; oui cela est inexplicable si vous n'aviez été auparavant l'objet de quelques passes _ magnétiques, si vous étiez en état de veille...

LA CITE HEUREUSE . ad ra f . : . / Ds Mis AA — « J'ai de la méfiance », répétait avec un doux © entêtement ce condamné 4 mort que l'on voulait — _déterminer par la seule force de la persuasion A 'monter' 4 la guillotine. Les souscripteurs, les actionnaires, obligataires, ou tout bonnement les contribuables, eux aussi ont de la méfiance, comme cet autre devant la guillotine, et c'est la tache du financier de les décider A verser leur argent, & ~ payer, A souscrire, comme on persuadera cet autre de se laisser guillotiner. On persiste ou l'on ne persiste pas dans sa méfiance, et on a confiance, ou on ne l'a pas; voila ' qui ne se raisonne ni ne se discute, et la preuve que la confiance après la méfiance n'obéit qu'a des motifs obscurs, irréflechis, qu'elle a proprement des raisons que la raison ne connaît pas, c'est qu'on a pu voir un pays dont le crédit était tombé au plus bas se relever brusquement par la seule intervention d'un homme qui.n'en savait sans doute ni n'en pouvait guère plus qu'un autre, qui n'apportait rien, ni ressources ni méthodes nouvelles, qui ne faisait rien, mais qui était là, et qui, par sa seule présence, restaurait l'indispensable crédit parce qu'il remettait aussitôt au coeur de tous la confiance indispensable, — pour rien, et par rien, je le répète, comme s'il avait simplement détenu dans sa poche ou dans son gousset quelque grigri merveilleux... Cela revient A dire que pour agir sur le portemonnaie des gens, il faut agir d'abord sur leur sensibilité, et les quêteurs le savent bien, et les dames queteuses. Et c'est pourquoi, générateur de la confiance, l'optimisme peut être, ainsi-Gue l'on a fini par sen aviser, un systeme de gouvernement.

26) © fae LA CITE HEUREUSE On se plait A constater qu'Un
Tel est riche d optimisme ; l'optimisme est donc une richesse ? En vérité.
On n'édifie pas des villes, on ne construit pas _des routes et des ponts, on
n'organise pas un réseau ferroviaire, on n'entretient pas une armée, — une
flotte, avec de !'optimisme, rien que de l'op— timisme. Mais |' optimisme
nous détermine & moins — regretter l'argent que |'on exige de nous pour
tout cela, A le donner de meilleure grace, A ne point nous tenir pour
convaincus d'avance que s écrouleront A peine construits (si même on les
construit jamais) les ponts, les routes et les villes, que les réseaux
ferroviaires seront des nids & catastrophes, _ que la flotte ira au fond des
mers, et que les soldats. eae he serviront qu'A flatter l'absurde et
monstrueux — impérialisme de quelques-uns, bref que tout cet argent
extorqué est de l'argent escroqué, ou que le moins qu'on en puisse penser
est qu'il est destiné a être dilapidé, gaché, et en pure perte... Il n'y a guère
d'exemple que les contribuables ne finissent par payer ce qu'on leur
demande, et il ny a pas d'exemple qu'ils n'aient commencé par pretester
qu'on leur demandait trop et surteut qu'ils naient rechigné pour payer. Qui
donc imaginera le moyen de rendre les impdêts aimables ? A supposer gue
les percepteurs jcignissent a leurs © feuilles d'impcsition des lettres d'envoi
débordantes de courtoisie, ainsi que cela a été suggéré, je ne pense pas que
cela devrait suffire & calmer les mauvaises humeurs soulevées par ces
feuilles ellesmêmes, en dépit des couleurs gaies et variées qu'on — leur
attribue déji, pour que notre vue n'en soit point — attristée, et ne songe
qu'A se réjouir, au contraire,

r subterfuge ingénu, de ce papier de cornets A sur. prises vert ou rose... Le plus insupportable des impositions, c'est leur incertitude, c'est que la feuille du percepteur est -un cornet A surprises, en effet, et que nous ne savons jamais exactement le chiffre qu'elle contiendra, tantot plus et tantôt moins, rarement moins. Notre dette envers l'Etat, nous n'arrivons pas à la considérer comme une dette ordinaire; nous n'arrivons pas à faire figurer l'Etat parmi nos fournisseurs et nos créanciers au même titre que notre boucher et notre tailleur. 7 C'est bien cela, cependant, et j'admire les gens ordonnés qui, chaque mois, dans un tiroir spécial ou. dans une petite boîte appropriée, mettent en réserve une certaine somme, celle-ci pour le propriétaire, celle-ci pour le marchand de charbon, et celle-ci pour le percepteur, sans préjudice même de la petite boîte pour les voyages, et de la petite boîte pour le cinéma... Mais notre charbon, nous le brûlons, et nous logeons dans notre maison, nous sommes réellement allés à Venise, ou à Saint-Germain, et que ces films nous aient semblé prodigieux ou stupides, nous les avons vus, et, sonores, nous les avons entendus; nous avons mangé les gigots réellement fournis par le boucher, et le tailleur nous a coupé dans des étoffes, qu'il affirmait ses meilleures étoffes, des vêtements qu'il affirmait aussi de la meilleure coupe. En échange de l'argent qu'il nous réclame, lui ou l'Etat par ses soins, qu'est-ce que nous a fourni l'Etat, que fasse valoir le Percepteur? Un peu d'ordre, un peu de justice, et, j'imagine, notre part _de liberté, d'égalité et de fraternité; mais tout cela

manque de précision, même]'idée que nous sommes — pour quelque chose dans l'entretien des théâtres — subventionnés, et la gloire d'être un citoyen qui accomplit avec fidélité le premier des devoirs _civiques, un contribuable qui acquitte régulièrement — ses contributions... Ces acrobates et ces lutteurs forains, sur la place du village, ayant disposé A terre un tapis élimé et des poids menagants, interpellent, avant de commencer leurs tours, les personnes de]'honorable société attirées par leurs roulements de tambour et leurs boniments; il les sollicitent vivement de jeter sur le tapis quelque menue monnaie: — Encore vingt sous, encore dix sous, et on commence!... — et, pour stimuler leur zèle généreux, ils leur promettent des exercices de force et d'adresse incomparables. Nous sommes l'honorable société,]'honorable société des contribuables, et les percepteurs, et tous les agents accrédités de l'Etat, sont JA qui nous sollicitent et nous excitent : — Encore vingt sous, et vous aurez une armée invincible! Encore dix sous, et vous aurez la plus belle flotte du monde SS Sur la place du village, les badauds attroupés se dispersent et s'éloignent peu A peu, A loisir, comme négligemment, avec indifférence; mais nous, nous he pouvons pas nous en aller. Parce que nous ne nous représentons pas exactement ce que |'Etat fait avec notre argent, — « Oa va l'argent ? » formule par quoi l'on agit si commodément sur la mauvaise humeur et l'humeur soupconneuse du contribuable méfiant et excédé, — le mieux serait que, cet argent, on nous le prit sans que nous eussions le temps ni le moyen de nous en apercevoir, ou le moins possible. de

Mee C'est pourquoi je persiste & croire que le système _ le plus habile est encore celui des contributions _ indirectes, ot, comme le nom !'indique, notre argent ~ ne nous est pris qu'"indirectement, c'est-A-dire que_ _ Von tache encore & nous faire croire qu'on ne nous _ le prend pas, on ne nous le prend pas brutalement, en effet, on y met des formes; et surtout, et ly _ insiste car cela m'apparaît le grand point, quand on _ hous a pris notre argent, nous ne nous retirons pas les mains vides, mais avec une boîte d'allumettes, mais avec un paquet de tabac... Aussi comprend-on qu'il ait pu sembler A certains que rien n'empêcherait de généraliser une solution si _ élégante, et ne comprend-on pas que l'on s'obstine a écarter cette méthode, vraiment, la plus 'simple et la plus raisonnable, la méthode du sou du franc. Votre cuisinière, que vous payez cinq cents francs par mois (c'est déjà un chiffre...), il est probable que vous pousseriez les hauts cris si elle vous en réclamait six cent cinquante; et cependant c'est en réalité ce qu'elle « se fait » chez vous, comme elle dit, mais comme elle a la prudence de ne pas vous le dire, grace aux cent sous quotidiens qu'elle touche en moyenne chez vos différents fournisseurs; c'est donc bel et bien six cent cinquante francs que vous la payez, car vous n'avez pas la naïveté d'imaginer que ce sou du franc qu'on lui donne, ce n'est pas A vous, en réalité, et en définitive, qu'il a été pris... Croyez-vous que l'Etat ne serait pas bien inspiré s'il s'en tenait A cet artifice des cuisinières ? Un autre procédé, que je trouverais excellent, est celui de la-loterie, mais celui-là aussi les experts le repoussent, au nom d'un erief assez inattendu en -pareille matière, le grief d'immoralité.

LA CITE. HEUREUSE En quoi est-il plus moral que l'argent qu'on vous" a contraint A verser, il soit bien entendu qu'il est perdu pour vous, absolument perdu, et que vous devez renoncer & toute espérance de jamais le revoir, d'en revoir jamais la moindre trace, la moindre bribe, ou qu'au contraire on vous laisse espérer qu'il y a une chance sur cent mille, sur un million, bref que c'est assez improbable mais que ce n'est tout de même pas tout A fait impossible, que peut-être, qui sait, quand les poules auront des dents, on vous amènera peut-être aussi la poule aux œufs d'or ?... Donner un peu d'espoir contre argent comptant™ n'est pas plus immoral que de n'en pas donner du tout, dès l'argent compté. L'espoir, c'est la contrepartie de la confiance; vous voulez notre confiance, vous ne jugez pas que cette confiance soit jamais immorale, même s'il n'en doit rien résulter d'heureux; même si nous devons désespérer de jamais gagner A la loterie, laissez-nous tout de même prendre un billet...) , ; Le billet de loterie, c'est tout ce qui reste de la baguette magique des fées; il faut, dans la cité, faire la part des fées, car nous avons beau savoir que les fées n'existent pas, nous ne saurions nous décider & rejeter de notre existence tout élément féerique. Et cet élément féerique, nous tenons A en parer les questions en apparence précisément les plus réalistes, les questions d'argent: mais qui ressemble le plus a des signes cabalistiques, ce sont encore les chiffres... Nous savons que les fées n'existent pas et nous, avons les plus fortes raisons de penser que le trésor espagnol n'existe pas plus que les fées, ce trésor dont un prisonnier détient le secret, un prisonnier injus

" i Ds et darts pila Dimes. Th - faudra d'abord le faire évader; pour assurer cette évasion, il est besoin d'argent, de beaucoup d'ar_gent, — mais que d'or ensuite auront 4 se partager ceux qui auront eu confiance, ceux qui auront versé cet argent, même un peu d'argent |... Le trésor espagnol, le prisonnier espagnol, quel exemple plus frappant de cet espoir tenace dans la fortune, qui est le contraire même de celui qu'inspirent l'amour et la belle Philis, car, loin de désespérer comme l'amant de Philis, alors qu'il espère toujours, c'est alors même qu'il désespère, — et il y a de quoi, — c'est alors que celui qui court après la fortune ne cesse d'espérer... Mais convenons que les questions d'argent seraient vraiment trop sombres, et lugubres, et sinistres, si les gens qu'elles préoccupent n'y mélaient, envers et contre tous, un grain de féerie, une pointe de romanesque... Les financiers sont les dernières fées, et leurs clients sont les plus romanesques des hommes. On s'étonne que tant de caissiers qui, par définition et par fonction, devraient être des gens précis, prennent trop souvent le contenu de leur caisse, qui est, par malheur, la caisse du patron, pour le confier au hasard des hippadromes; mais quel est le caissier infidèle et aventureux qui n'ait d'abord l'espoir d'un gain qui lui permettrait de rembourser la caisse et de jouir seulement et agréablement du surplus ? Et même cette jouissance est-elle bien ce qui l'a tenté ? C'est dans une opérette qu'interrogé sur l'emploi des fonds qu'il a dilapidés, un de ces malheureux _imprudents répond avec simplicité et avec cynisme : — « J'ai tout mangé avec des femmes! » Dans la

aes : ak LA CITE HEUREUSE _ réalité, ils apparaissent le plus souvent moins — - ardents au plaisir défendu, moins passionnés que ~ ‘chimériques; quand on va répétant que l’or n’est que — _ chimère, cela doit s’entendre de cette disposition — _ d’esprit qu’il engendre chez la plupart de ceux dont _ Tesprit est tout entier occupé par Jui, une disposition 4 d’esprit uniquement tournée vers la chimère, en — effet, et ses prestiges: est-il une seule opération — _ financière qui ne semble relever du Grand (Euvre, une seule opération financière qui ne soit opération Magique et féérique, quelque chose comme la recherche de la pierre philosophale ? On a souvent remarqué que l’or appelle J’or, et qu’il n’y a que le premier million qui coïte, que c’est celui-la qui est le plus difficile & gagner, le © plus difficile aussi A emprunter. Quand le chiffre de nos dettes atteint un certain chiffre, c’est presque comme si l’argent que nous devons, nous le possédions, et du moins est-il exact que d’aucuns arrivent à vivre sur leurs dettes, capital fictif, comme sur un capital réel. On ne trouve pas toujours A emprunter cent sous, et i] vaut mieux ne pas chercher A les emprunter; mais cent mille francs, c’est autre chose, ee Pe ee ee ae Lorsque Casanova arrive & Venise, il va rendre ; visite 4 un changeur et lui confie son désir de gagner — un million tout de suite. — Rien de plus facile, lui — répond, sans s’émouvoir, le changeur: vous allez acheter pour quatre cent mille francs de lingots d’or, et vous n’aurez qu’Aa les revendre, j’ai preneur; le bénéfice que vous réaliserez vous enrichira d’un seul coup... Oui, mais il faut disposer de quatre cent mille francs,

La ieende entreiin eseroc et un Se denne est que !'escroc cherche & vendre ce qu'il ne 3 Bepiies pas, c'est-A-dire ce qu'il ne possédait pas - encore: on est quelquefois ou un grand financier, ou | _un escroc, 4 dix minutes près. Hf La supériorité de l'Etat, c'est que le délit d'escro- We querie n'existe pas pour lui. Beaucoup de spéculateurs vous diront que la crainte des tribunaux est un obstacle facheux A lessor des grandes affaires, et que sous prétexte de protéger les richesses existantes, _ la police correctionnelle en enraye le développement: autant de spéculateurs arrêtés, autant de possibilités d'enrichissement que l'on arrête. C'est _ peut-être vrai; c'est sfirement 'vrai, momentanément vrai, en tout cas, pour les spéculateurs arrêtés. C'est pour flatter le gofit de la spéculation commun A tous, ou A presque tous, les individus, que la collectivité a créé les rentiers. Cet argent, que les individus rechignèrent tant A donner A |'Etat sous forme d'impots, Etat vous propose de vous !'emprunter sous forme de rentes. La qualité de rentier semble infniment plus flatteuse que le simple titre de contribuable, et permet tout de même 4 !'Etat de disposer de votre argent. Mais, au juste, qu'il soit dane vos poches ou dans les caisses de |'Etat, cet argent, n'est-ce pas toujours le même ? Ona "impression de jouer au jeu de furet: — «Il a passé par ici, il repassera par la... » — ou d'assister au défilé des figurants du Chiatelet disparaissant par un côté de la scène pour reparaitre par l'autre côté... Seulement les seuls rentiers sont . admis au jeu ou au spectacle, dont ils sont fers, persuadés que c est un avantage singulier, et qu' on Jeur a consenti la une faveur rare; et, eux qui ont

possède pas, c'est-a-dire ce qu'il ne possédait pas encore: on est quelquefois ou un grand financier, ou un escroc, à dix minutes près.

La supériorité de l'Etat, c'est que le délit d'escroquerie n'existe pas pour lui. Beaucoup de spécula-

-payé pour savoir le contraire, ils finissent par fiourer que ce ne sont pas toujours les mêmes— figurants, toujours le même anneau... om Un des traits les plus curieux de ce consentement — général et de cette illusion collective par quoi sont — régis la plupart des phénomènes financiers, c'est le — miracle et le mirage de la fameuse « encaisse métallique ». Vous savez que !" « encaisse métallique » consiste en une certaine quantité de pièces et de lingots d'or.et d'argent, enfermés dans un lieu sfir, que vous connaissez, et ot l'on se déclare prêt a vous les montrer s'il vous en prenait envie. C'est exact, ils sont ici, on peut voir, on peut toucher. . Mais il semble qu'on les voie derrière un jeu de glaces qui les multiplie; ils sont & portée de votre main, comme ces boulettes de pain que vous roulez sous vos doigts, quand vous sentez ainsi tourner deux boulettes au lieu d'une. Et que dis-je deux au lieu d'une ? C'est ici trois, c'est quatre, c'est, hélas ! combien de boulettes!... Du moment que l'on a constaté la réalité de ces lingots et de ces pièces, cela suffit, et l'on va vous en distribuer tous les reflets obtenus par la multipli- " cation des glaces. L'expression vulgaire de « l'argent qui fait des petits » n'a jamais mieux qu'ici trouvé son application figurée. Mais c'est une grosse nerveuse, et vous ne cajolez que les enfants de votre imagination complaisante. Et nous sommes encore pareils aux pauvres diables qui viennent renifler aux soupiraux des cuisines et se nourrir du fumet qui s'échappe des casseroles pleines. Mais, ce faisant, nous ne nous considérons pas comme de pauvres diables, et bien

__ au contraire: ces fumets suffisent A nous faire riches, nous n'en demandons pas davantage, et, __ pour nous, c'est très bien comme cat... __
"Tl est assez juste, en somme, que ce soit la collectivité qui fixe A l'argent la valeur qu'il lui plait, puisque cette valeur n'existe pas en dehors d'elle; un individu, s'il est seul, n'a pas besoin d'argent; mais la nécessité d'une monnaie d'échange apparait dès qu'il y a deux individus en présence, quand ce ne serait que si l'un propose & l'autre de jouer au loto. Ce sont les rapports des individus entre eux qui ont rendu cette monnaie nécessaire, comme le langage et comme l'écriture. Mais la valeur de l'argent sera toujours fictive, fictive A l'égard de ce que l'argent procure, et de la façon dont on se le procure. Et je n'entends pas seulement que cent sous n'ont pas la même valeur pour le millionnaire ou pour le va-nu-pieds. Songez que la même somme peut représenter ou l'effort de toute une vie, ou une carte que l'on retourne, un coup de téléphone et un coup de crayon d'un agent de change: l'argent n'est immoral que parce que l'on n'arrive pas A établir de discrimination entre les procédés de le gagner, parce qu'on n'a jamais exigé pour lui de certificat d'origine. On note les numéros des billets de banque, pour les préserver en cas de perte ou de vol; il est illogique, il est inouï que ces billets n'aient pas de marque distinctive, un numérotage différent, suivant qu'ils ont payé un dur labeur intellectuel ou manuel, ou, par exemple, un gain au jeu. 7 Comment trouve-t-on encore des manoeuvres pour travailler et peiner dans les alentours de la Bourse ? - On répond avec la fable du Savetier et du Financier

\ - crier, — mais est-ce autre chose qu'une fable ressemblant de
chaussures, les savetiers ont tout fait de gagner trois cents écus et davantage,
— aussitôt, s'est empressé de les aller porter au financier pour qu'il lui
achète des valeurs pétrolifères, ou des mines d'or, ou des caoutchoucs...
On a seulement tort de ne pas se rendre suffisamment compte que de
l'argent facile à gagner est de l'argent facile à perdre, mais aussi que de ?.
La vérité c'est que ce n'est pas le financier qui est allé 'porter trois cents
écus au savetier: c'est le savetier — qui, aussitôt qu'il eut gagné trois cents
écus, — et, au prix où sont les chaussures, et même les simples l'argent
facile à perdre est de l'argent facile à regagner. C'est en cela, et
uniquement en cela, que je consens à regarder les Américains comme des
matras, chez qui l'on ne se considère pas comme diminué, déchu, ou
deshonoré parce qu'on est ruiné, chez qui la ruine, toujours embêtante sur
l'instant mais nullement humiliante, n'est qu'un accident de route, et qui,
sur les débris d'une première fortune, se remettent séance tenante & en
édifier une seconde, et une troisième si la seconde s'effondre à son tour, et
ainsi de suite. L'argent est fait pour rouler, ou pour s'envoler serait-il plus
exact de dire, maintenant que les pièces rondes ont été le plus généralement
remplacées par de légers chiffons de papier. Ce n'est pas une raison pour
aller au-devant des catastrophes, mais encore faut-il les supporter avec
philosophie: c'est quand le financier, à qui il avait confié ses trois cents
écus, eut fait faillite, que le savetier a cessé de chanter. La catastrophe reste
une prime à l'imprévoyance,

Ee a = age ria ae MA ITE. HEURFUSE tsi et j'ai vu des gens qui, pendant la guerre, en eussent _ évidemment, pour d'autres motifs et comme tout le 'monde, souhaité la fin la plus rapide, mais qui auparavant, ayant érigé en doctrine la dilapidation de leur fortune et un extraordinaire et perpétuel désordre, n'étaient pas fâchés d'un bouleversement qui semblait leur donner raison et plaçait sur le même pied fourmis et cigales, les fous et les sages, Economie et prodigalité. _ Ainsi, et toutes choses égales d'ailleurs, lorsque les inondations de Paris obligèrent A retarder de plusieurs jours la répétition générale de Chantecler, les personnes qui n'avaient pu obtenir d'invitation pour cette cérémonie annoncée comme unique dans les annales théâtrales, se prenaient à former à part soi le rêve insensé que la ville ne s'assèche point, que la cérémonie fût indéfiniment retardée, et que s'éloignât d'autant l'éclat de leur disgrâce de ne pas figurer, ce soir-là, parmi les invités privilégiés... Les conséquences d'un désastre financier accablent d'autant plus fortement ceux qui en sont frappés que plus nombreux demeureront ceux qui y échappent: à supposer que tout le monde du même coup se trouvât ruiné, il n'y aurait plus de point de comparaison pour nous faire mesurer notre ruine, et nous n'en souffririons plus ou nous en souffririons moins. Qui donc, sinon les pommes véreuses et vertes, les sombres jalouses, imagina de ridiculiser les poires, Je tourner en dérision ce nom de poire, charmant et confortable, qui, rien qu'à le prononcer, nous fait à bouche large et nous met l'eau à la bouche, poires qui se chauffent au soleil, avec leur bonne odeur de soies, poires juteuses, poires savoureuses, et qui 18

s'appellent la duchesse, la Louise-bonne, la belle Angevine, et le beurré, et la fondante, poire du doyenné, poire de bon-chrétien : elles sont la gloire du verger.

Une idée par jour. — Avez-vous lu l'article © d'Un Tel? — « Au coin du feu. » — Un sujet de concours. — Publiciste. — La chose imprimée. — L'image sur le fleuve. — La Renommée et ses trompettes — | See aed Quoi de nouveau ? — Le marchand de — figs marrons, — Le serpent de mer. — Le sens Be de l'opportunité. — Cinématographe. — __ i _ Le journal des Cantonniers..— Le journal des Honnêtes Gens. — La salle d'hon: neur. — Le testament de Bonnot, — La Gazette Générale des Autruches. — Trois-. Portraits. Ce journaliste, qui se targuait d'avoir une idée par jour, apparermment exagérât : trois cent -soixante-cing idées en un an, — et trois cent - soixante-six, même, si l'année était bissextile — c'est un rythme insoutenable, voire irréalisable, car je ne suis pas sfir que le nombre total des idées dont dispose l"humanité tout entière atteigne ce chiffre; et en supposant que |'on compte pour une idée différente celle qui consisterait A soutenir le lendemain le contraire précisément de ce que |'on avait exposé la veille, cela ferait encore une consommation de près de cent quatre-vingt-trois idées que personne, 4 la-vérité, n'a jamais atteinte, - J'ajoute que le bon journalisme consiste, diall

CHAPITRE XIII

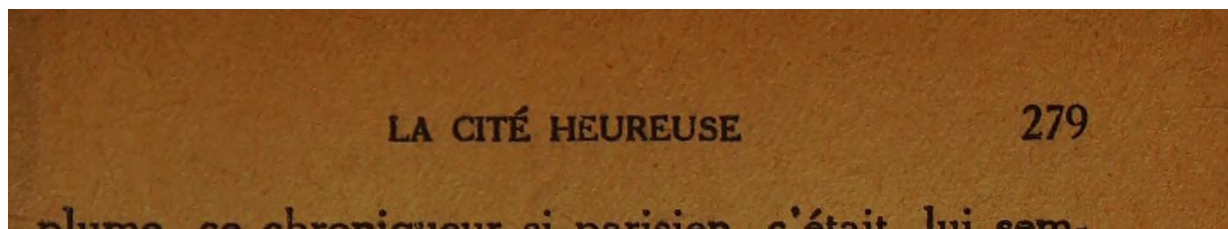
Une idée par jour. — Avez-vous lu l'article

\ 276 LA err, HEUREUSE leurs, A n'avoir qu'un très petit nombre d'idées, tou- — jours les mêmes (ou les idées opposées), et 4 Jes — répéter & satiété. Un gouvernement qui aurait le © sens de la publicité, un parti politique qui saurait utiliser vraiment la puissance de la presse, se borneraient 2 faire imprimer chaque matin dans tous les journaux, a afficher sur tous les murs, et, le soir, a inscrire le long des rues en lettres lumineuses : « Le meilleur gouvernement est la république (ou la royauté) » ou : « Pas de bon gouvernement sans dictateur », ou : « L'empire est le meilleur gouvernement. »)) Ce que le lecteur cherche dans un journal, ce n'est pas une opinion, c'est son opinion; l'opinion du journal n'a chance de devenir celle du lecteur que si, A force de la lui rabacher constamment, il finit par la lui imposer comme la sienne propre, tant qu'il en arrive & ne plus distinguer si c'est lui, ou le journal, qui l'avait émise pour la première fois. Combien de gens vous racontent ce qu'ils viennent de lire dans leur journal comme s'ils venaient de l'inventer A l'instant même: ils sont de bonne foi; le patron aussi est de bonne foi qui prendra la décision que lui a suggérée son secrétaire, mais qui ne la prendra telle que lorsqu'il aura oublié que c'est, en effet, une suggestion de son secrétaire, quand il sera convaincu que cette décision est le fruit de ses méditations et de ses veilles, une révélation, un coup de génie, la brusque inspiration de son cerveau. Le meilleur article de journal, celui qui a chance d'être le plus favorablement apprécié, est celui dont l'auteur s'est contenté de donner une forme précise a la pensée confuse du plus grand nombre de lecteurs; le meilleur article de journal est celui dont on parle

LA CITE HEUREUSE =i a table : — « Avez-vous lu l'article d'Un Tel ? C'est un scandale! » ou : — « Avez-vous lu l'article d'Un Tel? Comme il a raison! » C'est qu'il s'agit moins, dans un article de journal, d'avoir raison ou tort, de convaincre ou de scandaliser, que de fournir un sujet de conversation, une matière A discussion : — « Avez-vous lu l'article d'Un Tel ? » I] faut reconnaître, au demeurant, que cette curiosité soulevée par les articles de journaux semble s'être terriblement atténuée, et que, par un paradoxe singulier, A mesure que la Hresse étendait son rayonnement, A mesure que les journaux atteignaient une diffusion plus grande, V'importance des opinions émises, des articles publics, paraissait bien diminuer d'autant. Jadis un article de tête, une chronique, une fantaisie, un écho parus dans un journal important étaient autant d'événements quotidiens. Mais c'est qu'alors le tirage d'un journal même important en .faisait néanmoins le privilège d'une élite; être le lecteur de ce journal classait son homme, en être l'abonné constituait un titre : n'ai-je pas connu un de ces privilégiés, qui, en guise de carte de visite, vous remettait figrement sa bande d'abonnement ? Et voilA pourquoi la moindre chronique était gotitée et commentée avec passion par des lecteurs qui avaient |'impression qu'elle leur était adressée a eux en particulier, et seulement & quelques autres avec eux. Il n'est donc pas absurde de prétendre que l'agrément d'écrire une chronique et la portée qu'elle peut avoir sont souvent en raison inverse du tirage de la publication ot elle a paru.

Rise oe ae: am r i : 5 Mes débuts dans la presse, — mais est-ce bien la presse qu'il faut dire, car tout était écrit 4 la main, — de ma main, — mes débuts comme journaliste datent © - d'environ ma dixième année, époque ot je rédigeais _ un petit journal hebdomadaire intitulé « Au coin du feu », a l'usage exclusif de mon grand-père et de ma ~ grand mère. Et comme il n'est pas d'exemple qu'au- — cun journal ait jamais été créé pour rien, pour leTM plaisir, bref dans un but absolument désintéressé et 7 sans aucune arrière-pensée politique, économique ~ ou financière, je ne saurais cacher qu' « Au coin ~ du feu » poursuivait un programme nettement économique, en ce sens qu'il escomptait naïvement et — cyniquement l'attrait qué mon hebdomadaire ne — pouvait manquer d'exercer sur mes grands-parents séduits et flattés par le précoce talent de leur petit- — fils, et prêts A le reconnaître par d'abondants envois de confitures et de chocolat. : ' “Or, je puis bien avouer qu'en dehors même de | ces avantages précis, confitures et chocolat, je nai plus jamais rencontré, au cours de ma longue carrière, une audience aussi empressée et sympathique, lecteurs non point plus faciles mais plus agréables a contenter, que cette clientèle limitée et fervente, uniquement composée de deux vieilles gens, — oui, j ai souvent regretté le temps ott mes chroniques ne s'adressaient qu'A mon grand-père et & ma grand' ~ mere... q Un des princes du journalisme nous a enseigné qu'il fallait toujours penser A quelqu'un, lorsque lon écrivait un article, et que Jui-même n'avait jamais manqué de personnifier l'ensemble de ses Jec- _ teurs en une de ses cousines qui habitait quelque — part en province; ainsi chaque fois qu'il prenait la —

EP plume. ce , chroniqueur si parisien, c "était, re sem- Le -
bilait-il, pour écrire A sa cousine de province. Et sans doute ne serait-il pas
impossible de se : représenter et dé représenter chaque journal, ou "mieux
ses lecteurs, plus exactement qu'il n'est accoutumé dans les revues de fin
d'année, par exemple, si |'on nous convie au « finale de l' opinion publique
» avec grand défilé de la presse, ot: des" petites femmes en maillot
symbolisent uniformément tous les j journaux, un bonnet de papier sur la
tête et une plume d'oie au bonnet : je vois pour celui-ci un magistrat en
retraite, et qui antes de rhumatismies, _ pour cet autre une midinette dans le
métro, un gentilhomme fermier pour celui-la (ot son gardechasse), et pour
cet autre encore une dame en deuil qui a son fils a l'école Saint-Cyr... ' Mais
il va de soi que, plus les lecteurs se multiplient, moins nettement
apparaissent les caractéristiques de chacun d'eux, leurs images se
superposent 'et s'estompent, les voiles noirs de la dame en deuil participent
4 des couleurs moins sombres, il n'y a pas, Dieu merci, que des veuves, et
l'on ne rassemble pas au bout de sa plume, espérons-le, un million et plus
de dames en deuil, ni la seule frivolité d'un million de midinettes, l'austère
humeur d'un million de _vieux magistrats rhumatisants... Comment donc se
dégage et se manifeste, dans son ensemble, Il'esprit de la clientèle d'un
grand journal >? Il y a les lecteurs qui se chargent de s'affirmer eux-mêmes,
et qui vouge envoient spontanément, abondamment, leurs observations et
leurs sugges'tions. Encore convient-il de ne les accepter qu'avec "ane
certaine méfiance. Celui qui écrit « au nom d'un



LA CITE HEUREUSE 280 ‘ groupe important de lecteurs », je demande a voir le - groupe... : Il ne serait pas sans intérêt d’étudier la psychologie de ces correspondants bénévoles, de rechercher ce qui a bien pu les pousser a employer du 4 temps, et un timbre, pour « écrire ca 4 leur journal My compte tenu de ceux qui s ennuyaient dans un cafe de gare en attendant un train, et chez qui le zèle épistolaire fut excité par l’impatience et le désceuvrement. Est-ce pour cela que la plupart de leurs — lettres témoignent de cette sorte de nervosité inquiète, et sont plus souvent pour nous donner tort ~ que pour nous donner raison ? : Rien n’égale l’allégresse du lecteur qui croit avoir découvert dans un article, — qui, parbleu! y a découvert en réalité, — une faute de francais, tine erreur de date, allégresse telle que le journaliste : soucieux d’être agréable au lecteur serait sans doute i bien inspiré, qui ne craindrait pas, A l’occasion, de : commettre exprés quelques-unes de ces erreurs matérielles, de ces fautes évidentes, faciles A relever... Quand les grands journaux, pour plaire & leur clientèle, cherchent des sujets de concours, ainsi avais-je envisagé l’opportunité d’un « concours des fautes de francais», et de faire compter aux lecteurs, — non plus des grains de blé ou des allumettes, mais les solécismes, barbarismes, impropriétés de termes . et même simples fautes d’orthographe des romans- _ feuilletons en cours de publication : — (et, pour évi- — ter toute fraude, il serait bien entendu que le feuil- _ letoniste ne serait pas prévenu, et que simplement il écrirait son feuilleton comme les autres, au courant de la plume, en usant de son style habituel, en se

1 ae Rie ae eal GA gl Sh Pe geet ieee a in ~ 1a cre HEUREUSE | .
; 281 = laissant aller A sa verve coutumière et a son libre génie...) La
population de la cité est-elle essentiellement divisée entre ceux qui écrivent
dans les journaux, et ceux qui écrivent aux journaux ? Je puis bien confier
aux seconds que les premiers sont plus sensibles au blâme qu'à l'éloge, et
qu'un directeur de journal, qui ne prête en général aucune attention 4
cinquante lettres ot l'un de ses collaborateurs est félicité, une seule lettre, ou
deux, ou trois, suffisent 4 l'émouvoir si ce même collaborateur est injurié
ou simplement contredit. Ce directeur de journal a tort: je crois que les
lettres des lecteurs, lettres d'injures ou lettres de félicitations, n'ont aucune
importance, aucune signification, et que mieux vaut, en tout cas, et l'on en
demeure toujours libre, ne leur en point accorder. Sinon, ow irions-nous? I]
faudrait faire autant de journaux qu'il y a de lecteurs. Le journaliste est un
homme comme les autres, qui n'a pas la prétention d'être plus savant ni
plus malin que les autres, ni de leur faire la leçon. Il dit ce qu'il sait, il dit ce
qu'il croit, tout simplement. Mais le public lui attribue de ténébreux
desseins, des calculs ambitieux, des intentions singulières, et crée ainsi de
toutes pièces au journaliste une influence mystérieuse. Cette influence du
journaliste, le public la redoute et cependant existerait-elle indépendamment
de lui, n'est-ce pas lui, public, qui la lui a donnée? Mais le public n'aime
pas les journalistes, il les craint et il les jalouse sans cesser de les mépriser
un peu. Le journaliste, n'est-ce pas celui qui voyage gratuitement, entre au
théâtre comme chez lui, sans

oe > x's Syn % za RI oe 3 an ks re payer sa place, mène une vie facile et dissolue, et, sur le coin des tables de café, écrit d'une main « es articles ot il s'efforcera 4 faire chanter les personnes. les plus honorables, cependant que, de l'autre main, il caresse quelque fille d'Opéra ?...
Semblable image légendaire du journaliste — du publiciste, car c'est alors de préférence la qualité qu'on lui attribue, — ne persiste pas seulement aux yeux des habitants vétustes d'archaïques et lointaines sous-préfectures. Mais les écrivains les premiers, qui savent bien pourtant, journalistes aussi pour la plupart, quelle est leur tâche, et que ce n'est pas de cette façon qu'on fait les journaux, ne pourraient-ils s'appliquer & donner une idée plus exacte d'eux-mêmes > On demeure stupéfait quand l'auteur d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un conte, d'une chronique, met en scène un journaliste, de voir comment s'y trouve évoquée, représentée, transposée, la moindre salle de rédaction: ah! cette fébrilité, les coups de téléphone, les reporters qui se précipitent, les sténodactylographes frémissantes, le défilé incessant des plus hautes personnalités du monde des arts et des lettres, de la politique et de la finance, démarches, marchés et combinaisons, — et les agents masqués de l'étranger, et les courtiers marrons, les louches intermédiaires, les fonds secrets... Voilà trente ans passés que je fais du journalisme, j'ai roulé un peu partout, et j'avoue n'avoir jamais connu pareille frénésie... Mais si les journalistes cessaient d'apparaître comme des êtres d'exception, continuerait-on à attacher la même importance à leurs productions et au privilège de « connaître un journaliste », pourrait-on

Lets - : 5.18 ge Bis y : f : any jouter encore comme une menace ,
URE 'angoisse secrète : « Je vais lui faire mettre un article dans le journal!
»_ : ee _ Attrait, puissance de la chose imprimée, mais — _imprimée dans
un journal bien plus que dans un — 'livre! Dans un livre, on a l'impression
que les gens 5 _n'iront pas l'y chercher, ou bien peu: homme qui - écrit un
livre n'est pas dangereux, ou le danger qu'il -représente reste dans le vague;
"homme qui écrit un livre est toujours une espèce de poète, c'est-a-dire un
personnage un peu falot, hors de la vie réelle, que Ton plaint ou que l'on
mogue. L'homme qui écrit. dans les journaux, au contraire, est bien dans la
vie, il y est même terriblement: plus que dans la vie, dans la bataille. C'est
pourquoi, même celui qui, dans un journal, publierait des petits vers, ainsi
qu'il m'est arrivé au début de ma carrière, fat-ce de simples badinages et
nouvelles A la main, que dis-je, celui qui, dans le journal, alimente la
rubrique des « jeux d'esprit et 'de société », celui-la, du fait seul qu'il
appartient a _ un journal, du fait qu'il est un journaliste, la légende "et le
rayonnement du journalisme |'environnent: __ « Vous devez savoir ca!... »,
— savoir si le ministère est solide, si la Bourse va baisser, si le Pape _est
vraiment malade, si nous aurons la guerre au printemps, et qui est l'assassin
de la petite fille coupée en morceaux. — « Vous devez savoir ça », dit-on au
fabricant de charades et de mots croisés. Et du temps de mes débuts, ot un
grand journal avait accueilli mes premières fables et fantaisies
humoristiques, on me félicitait de confiance, — - chantre des chansons des
trains et des gares, ou du

~284 LA CITE HEUREUSE petit porc-épic de la rue Lepic, — on me félicitait — de « combattre le bon combat »... ‘ N’est-ce pas alors que j’ai appris la permanente ~ gravité de la chose imprimée, qu’il ne fallait jamais — badiner avec elle, et, lorsqu’on aspire à une large audience, les dangers de l’humour et de l’ironie ? © J’ai toujours conservé le souvenir de la mésaventure qui m’advint pour avoir cru pouvoir m’étonner — plus ou moins plaisamment qu’une grande compagnie de chemin de fer fût autorisée par un gouvernement anticlérical à obliger ses employés à inscrire — « Est » sur leur casquette, — Est, c’est-à-dire une — profession de foi qui, pour être rédigée en latin, n’en était pas moins théiste : À quoi des lecteurs aussi bien — intentionnés que bien informés m’objectèrent sévèrement et le plus sérieusement du monde que lorsqu’on avait eu, comme moi au collège, — et c’était © vrai, — tous les prix de catéchisme et d’instruction ~ religieuse, étaler dans un article de journal pareil — scepticisme et aller jusqu’à élever des doutes sur l’existence de Dieu, voilà qui, certes, les étonnait © bien davantage !... | Rien n’incline plus à la modération et à la philosophie que la lecture des vieilles collections de journaux, et quel dommage que, trop encombrantes, nous ne puissions les conserver chez nous toujours à la portée de notre main!... Mais que ne possédons-© nous également sur la table où nous déjeunons et sur celle où nous travaillons un phonographe enregistreur qui fixerait toutes nos conversations et celles de nos amis; de temps en temps, comme on feuillette de vieux journaux, nous écouterions les disques des années précédentes, de l’année dernière, même, parfois, tout simplement, du mois dernier ou de Ja

ie 7 oe “ -veille: eh, quoi! nous avons pensé cela ‘et dit cela, Un
Tel nous le jugions ainsi, nous nous exprimions ainsi sur Un Tel!... Tobe Et
parce que nous avons totalement oublié ce que nous disions et pensions
alors, qu'il ne demeure aucun témoignage de nos jugements, de nos
expressions, ce sont les journaux 4 qui nous reprochons. leur versalité
extrême, ou que nous accuserons, a cet instant, de nous avoir « bourré le
crâne »; mais ces journaux, nous ne les lisons plus avec les mêmes yeux,
nous ne pouvons plus nous placer dans les dispositions d'esprit et nous
étions 4 l'égard des personnages dont ils parlent, des événements qu'ils
relatent: ils nous apportent les états successifs de notre sensibilité, et c'est
notre sensibilité qui change, bien plus encore que les gens et les choses... Si
tu te penches au-dessus du fleuve et que tu y regardes ton image, espères-tu
que cette image de toi, et toute pareille, tu la retrouveras dans la mer où le
fleuve se jette et où il n'aura eu garde de ne la point emporter précieusement
pour la précipiter avec lui ? Les journaux sont les fleuves, et qui tous, il est
vrai, aboutissent à l'océan de l'Histoire. Mais comment voulez-vous, que
la perspective soit la même pour les fleuves et pour l'océan ? Cette
perspective, d'abord resserrée entre les bords du fleuve, se modifie à
mesure que tu gagnes le large et t'éloignes des côtes, et tu ne vas tout de
même pas comparer la vue que l'on a du port du Havre et celle du port
d'Honfleur... Ce n'est pas que ce que publient les journaux soit sans
importance, mais tout, au contraire, y paraît trop important; nous sommes
réveillés chaque matin

Se eee ee ae par les mêmes trompettes, puisque trompettes il ya, ~V'attribut de la Renommée dont les journaux sont la forme quotidienne; nous sommes réveillés chaque — _ matin par les mêmes trompettes, qui sont un des — instruments qui modulent le moins. q Si encore les journaux ne paraissaient que quand ~ ils ont quelque chose & dire, quelque chose de vrai- © ment important, de vraiment intéressant A nous révélé— ler!... Cette obligation ot ils se croient de paraître en tout état de cause, toujours, quand même, et — __yéguligrement, cette régularité dans la publication — -_. des journaux, c'est cela qui les entraîne 4 perdre, et & chercher A nous faire perdre, toute notion de la perspective, toute notion de l'importance relative, — de l'intérêt relatif des événements et de leurs acteurs. I] n'y a tout de même pas tous les jours quelque — chose qui se passe d'également important, d'également intéressant; et cependant, tous les jours, il faudra bien que les journaux nous én racontent tout autant. I] faudra bien? Et pourquoi, je vous prie ? Les journaux croient-ils nous être 4 ce point nécessaires que nous ne puissions un seul jour en manquer; ou craindraient-ils plutôt de nous être & ce point inutiles qu'il suffirait que nous eussions cessé de les lire un jour ou deux pour en perdre aussitôt et totalement l'"habitude et ne plus songer & les lire © jamais ? Les deux hypothèses exagèrent: A supposer que — nous dussions nous passer de journaux, nous n'en mourrions pas; mais il n'est pas douteux que le journal correspond & la fois A notre curiosité et A notre paresse d'esprit : notre paresse, car nous nous accoutumons peu & peu A ne plus penser qu'a travers les articles de notre journal, c'est lui que nous char— wee eye Fee se en eT

, ke Ber aid ie ag = ~ geons, sinon d'avoir une opinion & notre place, de préciser, de formuler cette opinion. oe es - _ D'autre part, nous sommes curieux et le journ _alimente notre fringale de nouvelles. Combien de — _ gens ne manquent jamais A nous interroger, dès qu'ils nous abordent: — « Quoi de nouveau? », alors même qu'il savent très bien qu'il n'y a pas ainsi du nouveau constamment, A toutes les heures du jour, au commandement et A volonté: — « Quoi de nouveau? » Le journal se charge de répondre: il est comme ces commerçants avisés que n'importe quelle exigence d'un client, la plus saugrenue, ne prend jamais au dépourvu. Du nouveau? Mais comment donc!... Nous vous en donnerons tant qu'il vous plaira, matin et soir, et même 4 midi!... Ainsi apparaissent d'abord, comme un fond de tableau, les informations saisonnières, le retour des marchands de marrons, les premiers bourgeons éclos aux Champs-Élysées, le mouvement dans les gares les veilles des grandes fêtes,)'ouverture de la pêche, -Ouverture de la chasse, et la rentrée des classes... Il y a ensuite tout le stock des centaines de l'Arkansas, des veaux A cinq pattes, et des enfants 3, deux têtes des Massachusetts, et autres prodiges inouïs qui peuplent les lointaines Amériques, et' que l'on se repasse d'année en année et de journal A journal, comme !e sac de bonbons du Premier Jan-yier — ce sac de bonbons donné par MTM A. a MTM B.; par MTM B. A MTM C., puis par MTM C a M D., qui le redonne 4 MTM A.: — ainsi, linformation fabriquée par un premier journal s'acheminera A travers tous les journaux pour revenir, 4 fin de course, A celui qui l'avait lancée; et l'on n'ignore

: LA CITE, HEUREUSE ‘pas que le type de ce genre d’histoires ‘est l’histoire du serpent de mer. 3 Mais on n’ignore pas non plus que la vitalité du serpent de mer et la multiplicité de ses manifesta~ tions sont en raison inverse de l’activité du pays, et qu’il n’y a pas d’exemple que ce*reptile ingénieux et bien informé s’avise jamais d’inquiéter les pêcheurs et de s’échouer sur les côtes dans |’instant que |’attention publique est sollicitée par une crise ministérielle, ou qu’un crime mystérieux occupe le premier plan de l’actualité. C’est l’intérêt de tout le monde que tout n’arrive pas & la fois, comme on dit, car tout le monde ne peut pas a la fois se voir attribuer les bonnes places, pas plus dans les colonnes d’un journal qu’a |’intérieur de l’autobus. Même quand il s’agit de mourir, il serait plus utile de pouvoir choisir le moment opportun, et je me rappelle le mot de cette actrice qui, sincèrement attristée de la mort d’un auteur dramatique qu’elle avait beaucoup admiré et aimé, sen attristait davantage parce qu’il était mort en été, avant la réouverture des théâtres et en dehors de la saison. L’heure même de la mort n’est point indifférente, puisqu’elle réglera l’ordre des informations, notices et articles nécrologiques, et qu’une expression de métier distingue justement ceux qui « meurent pour les journaux du matin » et ceux qui ne « mourront que pour les journaux du soir »: une personnalité qui sait son monde et les égards dus & la presse regretterait de ne pouvoir calculer l’heure de sa mort d’après l’heure de la composition et du tirage des grands journaux. Egaleme nt est-il prudent et de bonne compagnie : ;

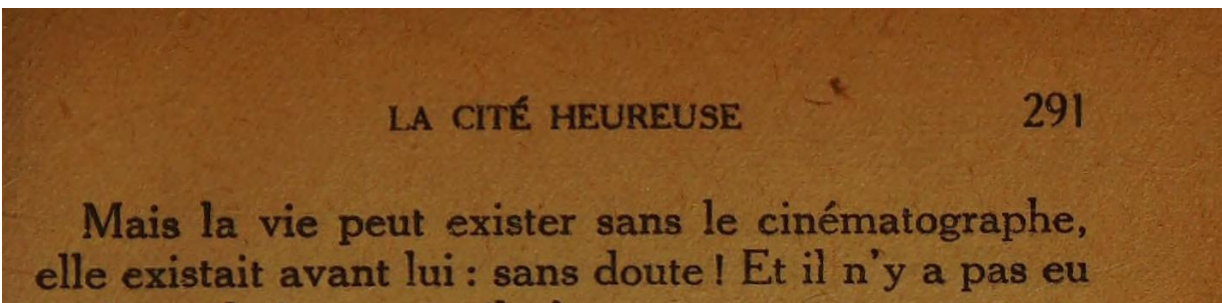
pires est l'histoire

que la vitalité du
de ses manifesta-
tivité du pays, et
reptile ingénieux
inquiéter les pê-
tes dans l'instant
tée par une crise
térieux occupe le

Loar samen nile raere a aide ear pele a Veet, hie P 5h re > LA
CITE HEUREUSE _ de ne point mourir brusquement, de ne point se laisser
surprendre par la mort, pour ce que la surprise sera aussi pour celui qui sera
chargé de vous « enterrer », sentend d'annoncer dans le journal la perte
faite, en votre personne, par la politique ou les lettres, les sciences ou les
arts, l'armée, la marine ou la diplomatie. Une assez longue maladie
préliminaire, c'est excellent, au moins pour le journaliste qui aura ey le
temps de prendre ses précautions, de rassembler ses documents et de
compulser les dictionnaires, bref de vous « enterrer » & tête reposée. Et, A
supposer que vous en réchappiez, un article nécrologique composé
d'avance, ca n'a jamais fait de mal 4 personne, ce sera toujours autant de
préparé, et l'on prétend même (c'est A voir) que votre vie s'en trouvera
prolongée de dix ans... L*inconvenient est plus sensible pour les
publications illustrées, empêchées par les nécessités de leur mise en page de
ne rien changer au dernier moment et qui, tout au plus, pourront, sous
presse, modifier une légende prématurément trop précise: « — Monsieur X,
dont on avait annoncé la mort »... — tout' de même qu'a l'occasion d'un
mariage bien parisien, un magazine lui aussi bien parisien qui avait préparé
pour sa première page un magnifique portrait de la fiancée brusquement
abandonnée la veille du mariage et de la parution du magazine, n'eut
d'autre ressource que d'inscrire au-dessous du portrait: — « Mademoiselle
Y qui devait épouser Monsieur Z... » Ce n'est pas seulement la présentation
des événements, c'est leur importance relative qui se trouvera ainsi
déterminée par les exigences de l'actua19

pe a fees, Peo eee LA CITE HEUREUSE — fité. Or, c'est la presse, et c'est le principal du rôle de la presse, qui apprécie en dernier ressort ces exigences, qui établit leur ordre de priorité. C'est — pourquoi les journaux finissent par agir sur l'opinion, non comme j'ai dit par une action directe, non par des articles de doctrine, mais simplement et de façon — bien plus efficace par leurs articles d'information. On affirme que les choses finissent toujours par se 'savoir, même si les journaux n'en parlent pas: mais avec quelle lenteur, avec quelle difficulté ! La répercussion d'un événement est d'autant plus vive qu'elle se sera fait sentir plus rapidement. Une information qui nous parvient avec huit jours, un mois de retard, n'a déjà plus qu'un intérêt rétrospectif, sans compter qu'elle risque d'avoir été démentie depuis par une information plus récente. Un opérateur de cinéma peut accomplir des prodiges pour tourner les plus belles vues du monde, les détails les plus impressionnants, une scène unique: A quoi bon, s'il a oublié de mettre une bobine dans le magasin de son appareil de prise de vues ? A quoi bon même, s'il n'y a personne pour développer son film, personne pour le projeter ? Nous sommes les opérateurs dont il faut d'abord développer les films, et le journal est & la fois l'écran et l'appareil de projection: ce n'est pas grand chose un écran, A côté de la complexité de tous les rouages, de tous les organes des appareils mis en œuvre pour le cinématographe. Et pourtant, tout aboutit A l'écran, sans un écran toute l'invention, toute l'œuvre cinématographique demeure vaine, il n'y a qu'A garder les bobines, développer ou non, dans leurs boîtes: la vie sans journal, c'est un cinématographe sans écran, : hie =e. et 4 Le aïnda, Se pus RT eee Oe a eke Og DE OEE OF gays > OMe TT oe RN OTT) IE PSE eee een ERD

- toujours de j journaux, n'y en a pas encore partout. Dans les pays où il n'y a pas de journaux, les nouvelles se savent tout de même, il y a les commères, il y a le facteur dont on dit qu'ils sont des gazettes — vivantes, et lorsqu'il n'y avait pas de facteurs. on vous a bien appris que l'on se communiquait les 'nouvelles à l'aide de feux allumés sur les lieux élevés: les feux sur la montagne, voilà l'origine des journaux. C'était là des procédés d'information évidemment un peu rudimentaires, et qui devaient écarter nécessairement tout ce qui n'était pas l'essentiel. - Mais quelles sont les informations essentielles ? Maintenant qu'ils disposent de moyens de transmission sensiblement moins limités que les feux sur la montagne, les directeurs de journaux ne laissent pas d'être encore bien souvent embarrassés, et, c'est de choisir entre les différentes informations, de savoir quelles sont, parmi elles, les plus susceptibles d'intéresser d'abord les lecteurs, c'est ce choix qui les embarrasse. - Du temps que je rédigeais au coin du feu, gazette hebdomadaire spécialement et uniquement destinée à mon grand-père et à ma grand-mère, je n'éprouvais aucun embarras parce que tout ce qu'un petit-fils raconte à ses grands-parents est intéressant. Mais à partir du moment où s'étend au-delà de notre seul grand-père et de notre seule grand-mère la clientèle qu'il faut satisfaire, le problème se pose, qui n'est pas commode, et qui est le problème quotidien : qu'est-ce que nous allons mettre dans le journal ?



292 LA CITE HEUREUSE Certes, il serait facile de raisonner ainsi, par — exemple: il y a, en France, trois cent mille cantonniers, je vais consacrer dans mon journal une page aux cantonniers, et cette page me vaudra tout de suite trois cent mille lecteurs de plus. Raisonnement facile, mais trop facile, et probablement faux: rien ne dit que ces trois cent mille cantonniers s'intéressent A la page du cantonnier, et ce que l'on peut dire A coup sir c'est que la page du cantonnier offrira peu d'intérêt A vos autres lecteurs qui ne © sont pas cantonniers. 2 Le malheur est que, sous prétexte que les cantonniers ne s'intéressent peut-être pas aux cantonniers, nous avons l'air de croire que les honnêtes gens, qui, jusqu'a plus ample informé, doivent constituer le fond de notre clientèle, les honnêtes gens ne s'intéressent pas aux honnêtes gens. C'est du moins ce que l'on serait tenté de suppeser lorsque l'on voit les journaux s'attacher de préférence aux faits et gestes des crapules, et qui ne semblent jamais plus aises qu'A nous conter par le menu tous les détails d'un beau crime: car il y a, parait-il, au gré des journaux, des crimes que l'on voudra qualifier de beaux crimes, et ce sont les plus atroces, les plus abjects, les plus monstrueux, et plus le crime sera atroce, abject, monstrueux, précisément, plus il sera beau. Ce point de vue singulier n'est pas d'aujourd'hui, ~ je m'en étonnais déjà il y a près de vingt ans, et il est probable que d'autres avant moi, et aussi ingénus que moi, n'avaient pas attendu mon étonnement. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas une ligne A changer, pas une épithète, & cet article écrit en mars 19]]: — « Mais il n'y a pourtant pas que des mufles et aie fem aes eal | beri selec ali ache Coa ll Neate aE Cece leat Secs a sla a per re

E

sonner ainsi, par
cent mille canton-
journal une page
ne vaudra tout de
e plus. Raisonne-
robablement faux :
e cantonniers s'in-
er, et ce que l'on
a page du canton-
tres lecteurs qui ne

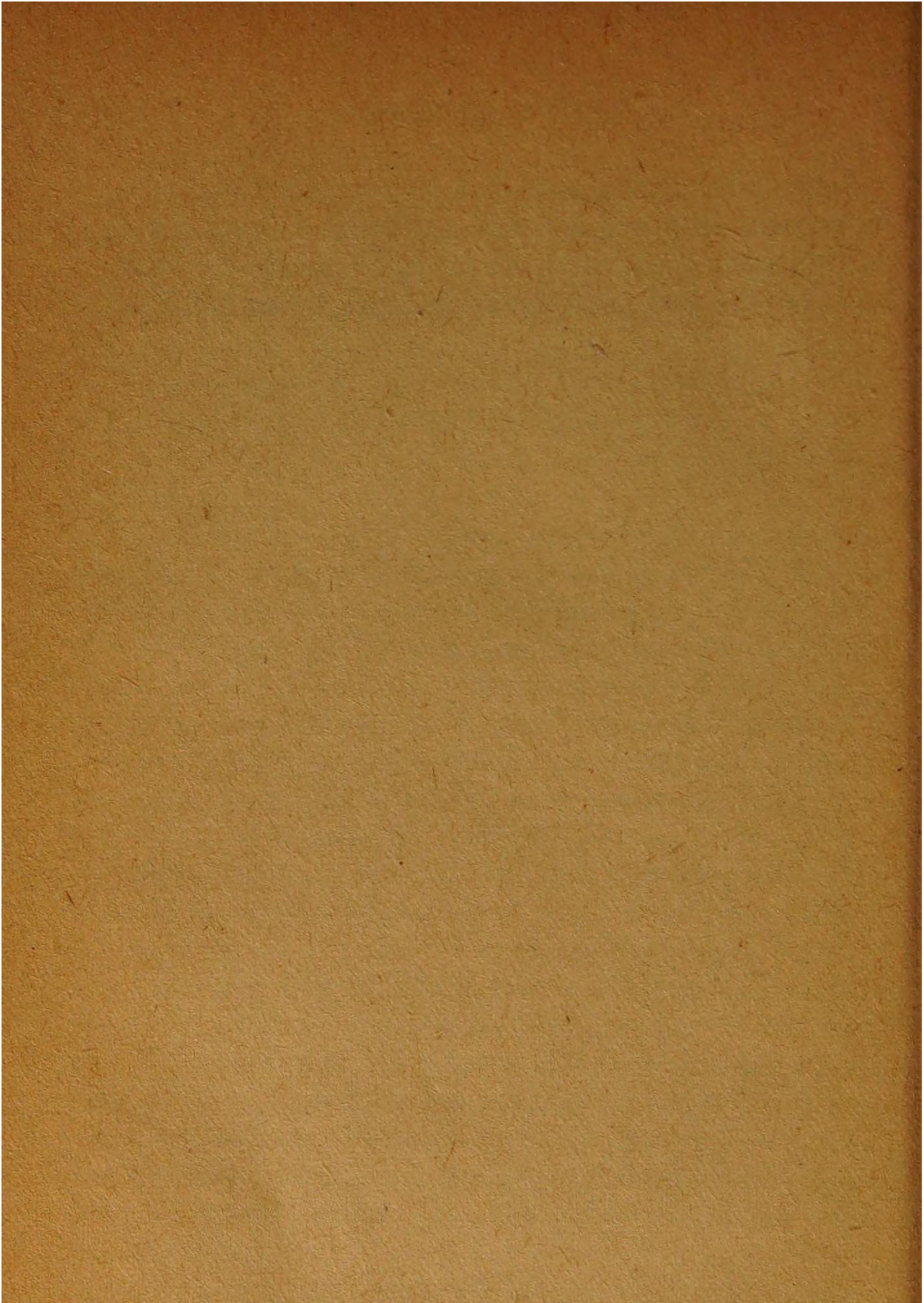
3 LA CITE HEURFUSE——(< i' é~ O« C2SSCS = o) : : < Zs _ des
bruies, dans ce pays-ci!... Lorsqu'on apprend la conduite admirable de nos
héros coloniaux, lorsque, "pas plus tard qu'avant-hier, on assiste A cet
exploit - prodigieux de deux de nos aviateurs, — (il ne s'agissait pas encore
de la traversée de l'Atlantique, ni de Costes et de Bellonte, mais le 5 mars,
— mon article était du 7, — le lieutenant Bague, parti d'Antibes, avait
atterri A Gorgona, après avoir volé deux cents kilomètres au-dessus de la
Méditerranée, et l'aviateur Eugène Renaux, le 7 mars, parti de Paris en
compagnie d'un passager, était parvenu en 5 heures 10 minutes au sommet
du Puy-de-Dôme), — quand on constate une fois de plus ces qualités de
courage et de sang-froid qui furent essentiellement celles de notre race, on
se dit que tout de même il ne faut pas désespérer, et l'on s'en veut presque
de s'être trop souvent montré si pessimiste... « Eh! bien sir, la France, ce ne
sont pas seulement les politiciens jouisseurs et sans scrupules, tous les
esprits haineux et bas pour qui n'existe d'ambition plus noble que la
satisfaction honteuse et médiocre de leurs appétits; tout n'est pas calcul
malpropre. hypocrisie et saleté, et il doit bien y avoir encore quelque part
chez nous, plutôt que les chenapans et les coquins dont la littérature et le
théâtre nous présentent l'image complaisante, de braves gens et d'honnêtes
femmes... « Seulement cela ne se sait pas, il semble que, de plus en plus, on
s'en désintéresse... « J'ai eu bien souvent l'occasion de le déplorer, on
passionne le public avec un beau crime, on s'avise A peine de lui parler
d'une bonne action; et le résultat c'est que, parfois, on perd courage, on se
prend & penser que ce n'est vraiment pas la

Ca : peine de lutter, de ‘chercher & réagir, et que « combattre. le bon combat » est utopie et folie, — puisque la bataille apparaît perdue, irrémédiablement... ‘ ‘« Dans ces moments ot |’on a tant besoin d'un © réconfort, d'un cordial, est-ce que ce ne serait pas © ane chose excellente, au lieu de ressasser la dou- Joueuse et stérile pensée que « tout va mal », — — - d’ouvrir la fenêtre, de regarder un coin de ciel bleu, © de tacher & respirer un peu d’air pur... ». | Et ie concluais, après avoir relaté un de ces menus — traits de dévouement, qu'un correspondant m’avait signalé la veille, et qui sont encore, Dieu merci, © monnaie courante entre les hommes et entre les Français, je concluais, — ce 7 mars 1911: — « Je suis persuadé que l’on relèverait aisément un peu partout des traits analogues, et de même — qu’il ne faut pas hésiter A signaler les ridicules, les — abus, les hontes et les tares, pour que nous les stig- — matisions ensemble, cherchons aussi, tant qu'il se pourra, des occasions de nous rasséréner et aes reprendre espoir. % « Je demande & annexer A mon « musée des hor- : reurs)) un salon de repos, une « salle d'honneur » du ; dévouement et de la bonté. » j La guerre, depuis 1911, s’était chargée de remplir — ma salle d’honneur, et sans doute était-on obligé, en ces années héroïques d’y ajouter des salles” annexes. Faut-il que, la guerre finie, on recom- | mence aussitôt d’accorder aux bandits la place momentanément occupée par les héros ? ; Rappelez-vous ce que Bonnot, un des trop fameux « bandits tragiques », avait écrit dans le document que l'on retrouva sur lui, pompeusement intitulé

en, ~ réfugié et od il tenait en échec toutes les forces de la police:
— « Je suis un homme célèbre, la renommée claironne mon nom aux quatre coins du globe, et la publicité faite autour de mon humble personne doit rendre jaloux tous ceux qui se donnent tant de mal pour faire parler d'eux, et qui n'y parviennent pas... » Le pis est que Bonnot disait vrai: le chemin éganglant qu'il avait pris demeure un de ceux qui mènent le plus rapidement 4 une gloire infame, — gloire tout de même... Et pour être célèbre, eux aussi, pour avoir leur portrait aux vitrines, pour que le récit de leurs « exploits », remplit les conversations et les journaux, combien de tristes gamins, combien de jeunes fripouilles, ont pensé justement que le mieux et le plus sir était, selon toute évidence, de suivre les traces d'un Bonnot... Autrefois, des enfants un peu exaltés abandonnaient la maison paternelle, avides de voyages et d'aventures: le grand « chic » ne sera plus de se faire explorateur, mais « bandit », bandit tragique comme autrefois Bonnot, comme aujourd'hui les bandits de Chicago, car le Vieux Monde n'y suffisant plus et ses procédés de banditisme apparaissant médiocres et démodés, c'est dans le Nouveau que l'on ira chercher des exemples, et c'est également cela que nous enverra l'Amérique: « La Fayette, nous voici! » Au rendez-vous il eût suffi de Lindberg. 7 Prenez garde que, dans son testament, Bonnot avait employé le mot même de « publicité ». Eh! oui! c'est bien cela, c'est la publicité qui lancera une _@ mon testament », et qu'il avait écrit pendant le _ 'siège de la maison de Choisy-le-Roi où il s'était

2% LA cir. HEUREUSE idée, bonne ou mauvaise, comme elle lance un produit ou une valeur de Bourse. Encore le produit en question ou la valeur de Bourse, vous vous défendez, par une fiction d'ailleurs plus arbitraire et artificielle que probante, d'y engager votre responsabilité: — Je vous dis que ce chocolat est le meilleur chocolat, que cette valeur promet des bénéfices magnifiques, je vous dis cela, mais cela ne m'engage 4 rien, vous apprécierez... Au contraire, ce criminel, vous l'avez choisi, et bien choisi, entre d'autres, pour accorder une place a part, une importance exceptionnelle A son crime; et c'est si vrai que nous avons vu combien de fois, tout A coup, le silence se faire autour d'un crime présenté d'abord comme sensationnel, et l'on n'en entendra plus jamais parler, simplement parce qu'entre-temps, un événement a surgi, qui paraissait plus sensationnel encore: mais dans cette recherche du sensationnel, doit-on admettre le bien et le mal, sur le même plan, 4 produire la même « sensation ») >? Il ne s'agit pas de rédiger la « Gazette Générale des Autruches », et nous ne voulons pas prétendre que le mal cessera d'exister parce que l'on aura cessé d'en parler dans les journaux: mais il y a la force exemplaire du mal, hélas! plus encore que du bien, la contagion pernicieuse dont vous vous faites, consciemment ou non, d'actifs agents de propagande. Vous croyez ou vous ne croyez pas A la publicité efficace, et les journaux y croient puisque, pour lx plus grande part, ils en vivent. Si la publicité est efficace, elle l'est pour le mal comme pour le bien, et par des moyens identiques. Fe Le on ee bite a onal Oat \ selectable ai de PI

On souhaiterait de ne pas trouver côte à côte, et également imposés à notre attention, le portrait de ce fabricant d'apéritifs, celui de l'assassin de la bijoutière, et celui d'un bienfaiteur de l'humanité.



CHAPITRE XIV ET DERNIER — Et le bonheur dans tout cela?
— Les Sola- _ - riens. — Une prodigieuse recette de cuisine. — Les
hommes de génie et les bons' citoyens. — Chacun son étoile. — « Hardi, —
les gars!... » — Les vertus sociales. — . Avoir du ceeur. — Le vieux
virtuose. — L'exemple de Jeunhomme. — L'enfant. . qui se racontait des
histoires. — Compa- _ gnons de voyage. — Le rhume de cerveau et la
congestion. — C'est la Ney au Gouvernement! — La pie voleuse. — Au
royaume d'Utopie. — Les fresques de Sienne. — La Cité Heureuse. Y Et
le bonheur dans tout cela? A la vérité, il ne _ dépend d'aucun ministère, et,
sans doute, ne dépendil pas non plus des journaux. Le bonheur ne
s'organisé pas, ne s administre ni ne se gouverne; toute organisation,
administration ou gouvernement se - forme de l'extérieur, tandis que le
bonheur est en nous. On ne fonde pas une cité heureuse; on tachera
seulement que, pour que la collectivité vive, on n'empêche pas, ou le moins
possible, l'individu de _ vivre heureux. Les conditions du bonheur pour
|'individu, certains ont pu les définir, parce qu'ils n'avaient qu'a regarder en
eux-mêmes. Mais chaque fois qu'il s'est agi ___ de définir les conditions du
bonheur pour la collectivité, on a bati dans le royaume d'Utopie. Que ce

LA CITE HEUREUSE soit la Salente de Poion ou la Cité du Soleil de Campanella, quel arbitraire ! et quel mal ces auteurs se donnent pour équilibrer leur construction, sans qu'au demeurant nous soyons bien surs d'envier le sort des habitants de Salente, ni des Solariens... Et pourtant, comme tout y est parfaitement réglé, jusqu'à la couleur blanche des vêtements, commune à l'invention de Campanella et à celle de Fénelon: le dernier mot du bonheur pour une cité est-il que l'on ne sy montre que vêtu de blanc, couleur bien fragile >... : Tout y est trop bien réglé, précisément, et placer à la tête d'une Cité, pour mener toutes choses et assurer le bonheur des hommes, une sorte de triumvirat composé de la Puissance, en compagnie de la Sagesse et de l'Amour, c'est apparemment plus facile à dire ou à écrire, qu'à réaliser. À partir du moment — ou l'on est forcé d'entrer dans le domaine de l'allégorie, et de faire appel à des symboles, je me méfie toujours. Puissance, Sagesse, Amour, trois ministères chargés le premier de l'administration militaire, le second des arts libéraux et mécaniques, des sciences, des écoles, le troisième enfin, c'est-à-dire l'Amour, qui « surveille tout ce qui regarde la conservation de l'espèce humaine », — car il est juste, selon Campanella, que l'amélioration des races d'hommes soit l'objet d'autant de soins que celle des races d'animaux (c'est vraiment charmant!...), oui, tout cela est charmant, en effet, tout cela est très joli, quand on vous représente et qu'on se représente de » grandes figures symboliques, l'allégorie de la Puissance, celle de la Sagesse, celle de l'Amour; mais quand la figure s'humanise et s'anime, quand l'allé ; : { , ar i : 4 ; Bh sat tale orl PALME Ge USES

orie pose ses pieds A terre, quand la Puissance, © la Sagesse, l'Amour prennent les traits de tout le 'monde, sont personnifiées par un ministre, qui n'est, . maléré tout, qu'un pauvre être comme vous et moi, _même habillé de vêtements blancs... Ecoutez plutôt A quoi aboutit cette organisation magnifique : — « Les Solariens vivent sous le régime de la communauté. Tout est commun, mais le partage est réglé par les magistrats (choisis par les Triumvirs, nommés eux-mêmes par le Pontife, que l'on appelle le Soleil, ou le Métaphysicien, et qui a été désigné par le peuple). «Ils disent que l'esprit de propriété ne naît et ne grandit pas parce que nous avons une femme, une maison et des enfants en propre. De là vient l'égoïsme. Donc, en rendant j'égoïsme sans but, les Solariens se flattent de le détruire: il ne reste que - l'amour de la communauté. « Tous ensemble sont instruits dans tous les arts. Celui qui connaît un plus grand nombre de métiers et les exerce le mieux est le plus considéré. Ceux qui se sont distingués dans telle ou telle science ou dans un art mécanique sont faits magistrats. « Les magistrats désignent à chacun le cercle, la maison et la chambre qu'il doit occuper. Chaque cercle a ses cuisines, ses greniers, ses ustensiles, ses provisions. Un vieillard et une vieille femme respectables président A chaque fonction, et ont le droit de frapper ou de faire frapper les négligents et les indociles. « A table, les hommes et les femmes sont séparés; on garde le silence et |'ont fait une Jecture pendant le repas. Les magistrats ont des portions plus fortes

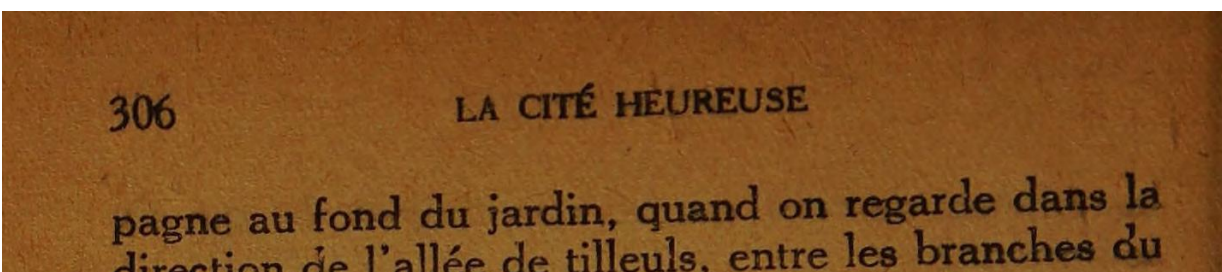
cates, et ils en donnent une partie av enfants qui se sont distingués par leur travail, «Les jours de fête, on chante 4 tables oh: 4 eg Campanella note que les Solariens attachent en — général peu d'importance aux choses mateérieiles et — s'en inquiétent A peine, car chactin recoit ce qui lui — est nécessaire, et le superflu ne lui est donné qu'a — titre de récompenses honorifiques, distribuées dans — les grandes solennités, belles couronnes, vêtements somptueux (toujours blancs, mais d'une étoffe plus © précieuse), mets plus exquis... & ~ «Tout abonde dans la Cité du Soleil, ajoute Campanella, parce que chacun tient A se distinguer dans — son travail, qui est facile et court, et A se montrer — discipliné. « Le chef qui préside & chaque chose, ses subor- donnés l'appellent « roi ». « N'est-il pas admirable de voir avec quel entrain et quelle méthode, hommes et femmes, répartis en groupes, se livrent au travail, sans jamais — enfreindre les ordres de leurs rois et sans jamais se plaindre de la fatigue ? Personne n'est oisif parmi eux. Ils n'ont pas de serviteurs. Tout acte d'orgueil © est puni par une grande humiliation. Aucun ne croit © s abaisser en servant a table ou dans les cuisines. « On ne travaille pas plus de quatre heures par jour; le reste du temps est employé & étudier agréablement, 4 discuter, a lire, A faire et A entendre des récits, a écrire, A se promener, bref A exercer le corps et l'esprit, mais en proscrivant les jeux séden- © talres. » ¥ Et, plein d'enthousiasme pour une si belle invention, l'auteur de la Cité du Soleil proclame que « grace & la communauté, les Solariens ne sont ni_ ef plus dell

“a z pol ad et Go oet C er} ar riches ni pauvres, pike a la fois
pauvres, parce qu'ils — ont rien en propre, et riches parce qu'ils possèdent
_ out en commun. » ae ? _ Même il ira jusqu'd nous assurer que, très
tempé- _ 'rants et exempts d'une foule de maladies, « ce qui “prouve la
bonté de leur république, c'est qu'ils vivent ordinairement jusqu'A cent ans,
plusieurs même atteignent deux cents ans... » - Deux cents ans d'un tel
régime, deux cents ans _ d'une vie comme celle-la, — c'est donc que les
gens qui parlent d'une existence a périr d'ennui exagèrent, c'est donc que
l'on ne meurt pas d'ennui!... _ Car c'est bien ce qui caractérise ces
organisations de cités prétendues heureuses, c'est que |'on y fabrique le
bonheur en série, sans aucun souci de caractère, du tempérament de chacun;
or, c'est notre' tempérament, c'est notre caractère qui nous rend heureux ou
malheureux; qui néglige d'en tenir compte batit sur le sable... | On ne réalise
jamais ni une Cité du Soleil, ni 'toute autre Salente, et c'est tant mieux; on
ne les réalisera pas parce que leur construction pêche par la base et parait
marquée de la plus grande puérilité, oui vraiment, un jeu d'enfant sage; et
c'est tant mieux aussi parce que, si nous étions obligés de vivre dans
quelqu'une de ces cités si laborieusement édifiées, la monotonie
désespérante d'une règle ainsi étroite, impérieuse et artificielle ne tarderait
guère a nous pousser aux pires excès et 4 tout tenter pour jeter bas cet
édifice absurde et incommode. 1] y a un certain nombre de vertus sociales
indispensables A qui doit vivre en société, le problème est de les développer
sans étouffer un certain nombre de vertus particuligres qui forment la
personnalité

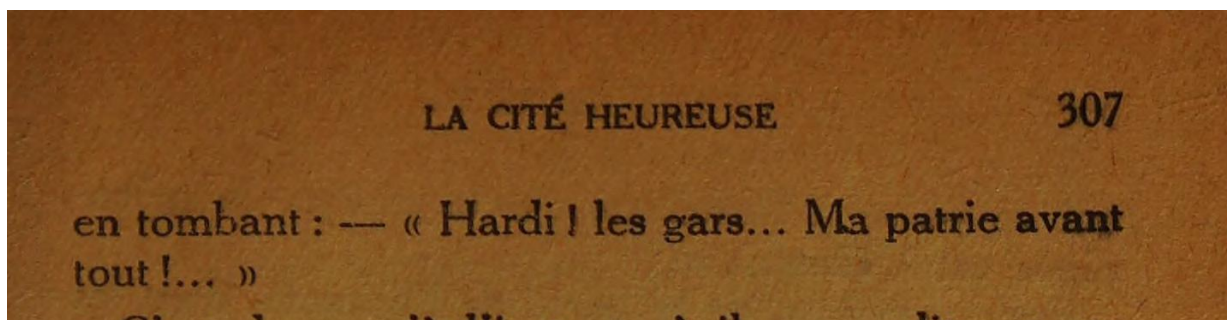
LA CITE HEUREUSE a de chacun, ses qualités propres, son charme, sa grace; le problème est que, si la cité progresse, ce ne soit pas uniquement au détriment des individus. . . . e . * . a L'individu seul existe, la cité ne sera jamais qu'une : : : : entité, une fiction. Or, les batisseurs de cités pré-tendent utiliser les individus comme des matériaux ~ insensibles et anonymes; ils décrètent : — la cité sera © comme ceci ou comme cela, ce pour quoi il est néces- — saire et nous ordonnons que les individus qui la composent fassent ceci et fassent cela!... Une prodigieuse recette de cuisine consiste A faire — cuire une bécasse a l'intérieur d'un cochon de lait, une caille 4]'intérieur de la bécasse, et A |'intérieur de la caille elle-même un ortolan: vas-tu manger ensuite de préférence l'ortolan ou le cochon de lait ? Et cette recette prodigieuse est-elle une recette pour accommoder les cochons de lait? Mais non, c'est a l'ortolan que l'on pense. Combien de roses sélectionnées pour ~obtenir la couleur et le parfum de cette rose, combien de fraisiers cultivés pour aboutir A cette fraise ?... La perfection de l'individu, voila en tout, partout, l'objet des efforts constants, des constantes recherches. On ne constitue pas une société d'hommes de génie, il n'y a pas une cité d'hommes de génie, et même ces assemblées éminentes qui se flattent d'en grouper le plus grand nombre, on ne saurait affirmer qu'elles soient composées uniquement avec des hommes de génie... Mais qui donc, alors même que la cité aura disparu, fera que l'on en conservera le souvenir, sinon ~ quelques-uns qui y excellèrent, bien plutôt, de toute évidence, que l'ensemble de ses habitants, de ses institutions, de ses lois, de ceux qui étaient chargés de : Ra % :

] i es édicter, de ceux qui les appliquèrent ou qui - soumirent ? .
oe _ Est-ce & dire que la cité heureuse a besoin de grands hommes plutôt
que de bons citoyens? Elle a besoin des deux; elle a besoin de bons citoyens
qui lui permettent d'avoir de grands hommes. Car le grand homme peut être
un bon citoyen, il ne l'est pas toujours. C'est-A-dire que les vertus
individuelles ne sont pas toujours des vertus sociales, et se trouvent même
parfois en contradiction avec une forme sociale de la vertu. Ainsi de cet
homme de génie qui a peut-être causé le désespoir de sa famille, qui fut un
père, un époux déplorables. Et sa femme peut se lamenter: — « C'est une
punition du ciel d'avoir épousé un homme de génie! » — et les enfants se
désolent : — « Notre père est un homme de génie, mais il ne se soucie pas
plus de nous que si nous n'avions pas de père!... » Oui, le génie n'habite pas
toujours la maison du bonheur. La cité au contraire a tout A gagner A voir le
génie surgir au milieu d'elle, comme le phare qui brille a la pointe du port;
et ce phare n'est pas pour éclairer la ville maritime, dont pourtant il portera
le nom et qui participera A son rayonnement. C'est quand la nuit est la plus
noire et profonde que les gerbes du feu d'artifice épanouissent tout leur
éclat: il faut aussi que la nuit soit noire et profonde pour que les étoiles
illuminent le ciel: il faut _ aussi que l'air soit pur et le vent calme, et que le
temps soit beau... Ces myriades d'étoiles sont A tout le monde: cela
empêchera-t-il chacun de nous d'avoir son étoile ou de la choisir,]'étoile
familiale que nous cherchons d'abord et que nous retrouvons chaque été A
la cam20 s'y

Lp E: , Ny y ' < : HEUREUSE EY ree "5 ' Oe. ee Sp "pagne au fond du jardin, quand on regarde dans | direction de l'allée de tilleuls, entre les branches a ~ magnolia ?... ets, pe aes J'ai marqué l'opposition toujours possible des — --vertus individuelles et même de la vertu tout court | avec les vertus civiques et sociales: mais est-il des © vertus purement civiques, essentiellement sociales, — autres, peut-être, que d'acquitter. régulièrement ses — contributions ? Et il est vrai qu'un grand poète, un ~ grand savant, même un héros ou un saint, peuvent être, sinon des contribuables rebelles, de médiocres, — de mauvais contribuables... Tu protestes qu'il n'est pas que d'acquitter ses contributions, que la cité demande courage, dévoue- © ment. solidarité. et que voilà bien, en effet, des vertus utiles & la collectivité, qui ne se manifestent et — "ne s'épanouissent qu'au sein et en faveur de la | collectivité. En @tes-vous tellement sifirs? Je ne crois guère A la formule: « Penser aux autres avant — de penser A soi! », et ceci n'est pas une apologie de © légoïsme,; mais signifie que, ce que nous faisons de bien, c'est pour nous d'abord que nous le faisons, pour notre satisfaction personnelle, notre propre per- : fectionnement. « Avoir du coeur » est expression la plus courante pour désigner les vertus les plus" utiles A la cité: les citoyens qui ont du cceur sont © ceux que l'on tient pour toujours prêts, de quelque — manière que ce soit, A se dévouer pour les autres. Or, n'est-il pas au moins singulier d'assigner le coeur, centre vital de l'individu, comme organe a_ l'altruisme ? Lisez les belles citations des héros de la guerre: © les plus belles sont pour enregistrer la phrase héroïque que le héros ne manqua pas de prononcer res



"est Spas aoe Ti Seat ou ail doecenal gon ex loit magnifique, notre héros ne pensait pas & lui | 'is aux autres, aux autres qu'il s'agissait d'entraîner par l'exemple, — « Hardi les gars!... »,) aux. autres pour lesquels, — « Ma patrie avant tout re », — il était prêt & tous les sacrifices... _ Autant que l'on peut avoir l'expérience 'de ces ¥ pe je crois que ces phrases héroïques ne. signi- a: _ fiaient rien, n'avaient aucune signification précise, - autre que d'être incorporées en quelque sorte à l'acte — _ héroïque, que le héros accomplit parce qu'il est : _ naturellement courageux, parce qu'il a fait volontiers, en effet, le sacrifice de sa peau; mais ø "est un sacrifice qui n'a rien à voir avec l'extérieur, si Ton peut dire, un sacrifice tout personnel @ a Vidéal qu'il porte en lui. Les mots ainsi prononcés le sont comme un réflexe, comme une exclamation de bra_ youre, un noble juron, et parce que l'on sait bien _ gu'une tradition ancienne veut qu'ils soient le meil_ leur véhicule d'un nom et d'un acte glorieux, et a@wvils se transmettent le mieux 4 la mémoire des E Abaienea, Et je connais de ces courageux garçons, vraiment courageux et pas pour les autres mais _ pour eux-mêmes, j'en connais qui, en prévision de la balle ou de l'éclat d'obus qui les couvrirait sur le sol, et pour la beauté de la citation qui leur serait accordée, s'entraînaient & tomber en criant n'importe quoi d'héroïque: « Hardi les gars!.,. Ma patrie avant tout!... » 'Woilà le mécanisme de l'héroïsme: croyez bien que la mécanique fonctionne sans se soucier de øe



308 ' ° a ° ; ? la ~e qui se passe A l'extérieur, je le répète, la méca- — nique est & l'intérieur.. Pour ce qui est de la bonté de "homme, dont les autres hommes profitent les premiers, est-ce la société "qui la développe, la société qui, en manière d'encouragement, se borne 4 ces manifestations publiques, et a afficher: « Soyez bons pour les animaux ! — La mendicité est interdite sur le territoire de la commune. — Attention aux enfants, merci! » Il ne semble guère que la société intervienne entre les passants du pont des Arts et l'aveugle qui y joue de la clarinette, ou si elle intervient, c'est pour mettre en garde les personnes charitables contre les erreurs et les excès de leur charité. Est-ce donc rendre la bonté plus efficace que de rejeter le nom de charité pour lui substituer celui de solidarité, et une obligation sociale est-elle supérieure & une obligation morale ? La théorie qui consiste a m'obliger & être bon comme on m'oblige & déclarer mon revenu ou 4 payer pour mes ordures ménagères, cette théorie du quasi-contrat qui, me faisant solidaire des autres habitants de la cité, exige ma quote-part de vertu, dont la bonté 4 l]'égard de ceux qui en auront besoin et la réclament, c'est croire au seul engagement du papier signé, et rejeter la parole de l'honnête homme. Et pourtant le papier se discute, et non la parole; mais, ce faisant, la société a accoutumé d'agir comme s'il n'y avait pas d'honnête homme dans la cité. Substituer la solidarité a la charité, c'est installer un rouage administratif & la place d'une vertu; c'est préférer au chef-d'œuvre l'objet manufacturé, c'est standardiser la bonté et vouloir la pratiquer seulement en série. sie Se pO hah GME MeL SE A agg ti haa eek

Y " oe a a See, ee wh phos ret co es i ie: i See a a on Pe a Rak 2 ry
ine ay w y wt LA CITE HEUREUSE Ce n'est pas la bonté que l'on met en
société, et il n'y a pas de bureau de bonté; que la bienfaisance ait été, A
l'origine, une forme de la bonté, une forme plus commode, mieux adaptée
aux besoins sociaux, ce qui est facheux c'est qu'A mesure que l'exercice de
la bienfaisance se perfectionne, on oublie de plus 'en plus la bonté qui l'a
créée; et le jour ot elle ne sera plus qu'un institut de solidarité, il deviendra
indifférent aux hommes de pratiquer ou non la bonté, d'être bons ou d'être
méchants, et ce sera encore une vertu de perdue. De toutes les vertus
sociales, le germe est dans l'individu, d'abord, et la société qui les cultive a
sans doute tort de les cultiver plus en quantité qu'en qualité: la
surproduction diminue la valeur du produit, et puis un beau jour, 4 force
d'avoir trop produit, et même des produits médiocres, avilis et ab&tardis, la
plante crève. ; Un furieux coup de cloche prolonge au loin pendant un
temps ses vibrations, jusque dans un rayon ot l'on n'avait jamais pensé les
entendre: la cloche est toujours 14, mais la voici désormais fêlée... La
justice, je t'en ai parlé, elle est vertu scciale par excellence, une de celles
dont la société ressent le besoin le plus impérieux; pas de société sans
justice, dit-on: alors, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de société ou
même il n'y en aurait jamais eu, car je t'ai dit aussi combien, par tous les
intermédiaires placés entre la justice et les justiciables, par tous ceux qui
s'appliquent a interpréter l'idée de justice au lieu d'être justes, combien la
notion du juste et de l'injuste a fini par devenir difficile a saisir,
insaisissable. La notion du juste et de l'injuste, personne, avais-je noté, ne
la détient dans toute sa force, dans

igh 310s LA Cir HIEUREUSE qui elle se troublera et se dispersera et dissipera peu A peu, A mesure que l'enfant devient homme, ~ et au contact des hommes. =, : - On a eu beau ériger la conscience en tribunal : le tribunal de la conscience, il n'y a pas eu besoin toute sa pureté, personne mieux qu'e l'enfant chez d'une réforme judiciaire pour le désaffecter; mais. ce ne sera pas non plus un ministre de la justice, quel qu'il soit, qui pourra y prescrire de reprendre l'audience. ; Il faut aimer la justice pour elle, et la pratiquer pour soi, comme toutes les vertus qui, pour la plupart, deviennent sociales si on les pratique pour les autres; mais si on ne se soucie que de les pratiquer uniquement pour les autres, crains bientôt de ne plus les pratiquer du tout. ae ey J'admire ce vieux virtuose qui, dans son salon, donnait chaque semaine des récitals de piano of 3] conviait quelques mélomanes amis: il ne les conviait pas, il les prévenait qu'à telle heure il jouerait telle sonate, tel concerto, et, A l'heure dite, il jouait le concerto, il achevait la sonate, que le salon fat plein eu qu'il n'y e&t personne; celui-la n'était pas social; — et & peine sociable, — mais il avait le seul respect de son art, et ce n'étaient pas les mélomanes qu'il aimait, c'était la musique, Ce n'était pas le succès non plus qu'il aimait, car sil ne dépend pas des autres que nous méritons le succès, c'est des autres cependant qu'il dépend de nous l'accorder: c'esi la société qui nous tresse des couronnes, et c est elle qui nous fera un bel enterrement... Dans la petite ville ot j'ai passé mon enfance, je m émerveillais d'un personnage singulier, C'était un . i

ç “PF « pie ad s vieilles maisons du xv siècle, et du musée
 minéra- _ z _ logique. On ne sait, en général, ni d’od ils viennent, — “ni ce
 qu’ils font (quelquefois, ils s’offrent & porter les _ tite ville, et que l’on
 s’étonne de ne point voir figurer sur les guides, entre l’indication des
 spécialités locales et la description de la cathédrale, de bagages des
 voyageurs qui arrivent Ala gare, pendant — | la belle saison), et le mystère
 de leur passé s’ajoute Pir" * . e a F ~ & celui de leurs moyens d’existence.
 Leur nom véri- _ table n’est pas moins mystérieux, et on ne les connaît
 jamais que sous un sobriquet. _ Celui-là, on l’appelait Jeunhomme, bien
 qu’il fat — ep impossible de préciser son Age, et qu’en tout cas, il eft
 assurément dépassé l’age de la jeunesse. Enfant, je n’ai jamais connu
 Jeunhomme qu’ef- fectuant au pas gymnastique, le tour de la ville. Il
 n’était pas cependant un coureur professionnel; encore qu’il ne sortit, —
 mais sortait-il, et d’ot sortait-il, il était toujours dehors, — encore qu’il ne
 sortit que tête nue, mode moins répandue alors qu’aujourd’hui, et je n’ai pas
 l’impression qu’il se souciait de la mode ni qu’il eft dessein de la devancer,
 encore, également, qu’il agrémentat son vêtement, piqués au hasard un peu
 partout, d’un certain nombre de ces petits drapeaux tricolores en papier,
 dont les cafés font largesse pour le Quatorze Juillet, cat ils portent en guise
 d’ « Honneur et Patrie », V’adresse du café ou l’indication d’une liqueur ou
 d’un apéritif de choix que l’on y débite, — il apparaissait que Jeunhomme
 ne cherchait a attirer l’attention ni sur sa personne, ni sur sa course: s’il ne
 faisait pas la quête, il ne se livrait pas a cet entrainement en vue d’une
 exhibition, — il courait pour

e312° : LA CITE HEUREUSE courir, il n'établissait que son propre record, et il est même infiniment probable que ce record ne fut jamais chronométré, car vous pensez bien au' il n'avait pas de montre... — L'exemple de-Jeunhomme est pour nous enseigner A poursuivre un perfectionnement désintéressé; et, bien qu'il n'accomplit point ses devoirs civiques et que, vraisemblablement, il ne figurat pas sur la liste des citoyens imposés, il était, sinon la gloire de la cité, une des curiosités de la ville. 7 Savoir se satisfaire soi-même, s'efforcer A exceller sans l'aiguillon de l'émulation, sans le stimulant de la récompense, n'est-ce point témoigner d'une qualité supérieure, et n'est-ce pas dire que la société qui nous promet des récompenses, qui place & nos cétés des émules et des rivaux, ne diminue pas notre mérite mais en fausse la valeur intrinsèque ? Au même temps que j'admirais Jeunhomme, et que j'étais, paraît-il, un petit garçon assez sage et qui ne menait pas grand bruit dans son coin, mes parents s'étonnaient parfois de m'entendre, tout seul, éclater de rire, et s'informant : — « C'est une histoire que je me raconte... » expliquais-je avec modestie. Ces belles histoires, ces histoires si drêles que je me racontais étant petit, que je me racontais « dans ma tête » 4 moi tout seul, je ne sais plus ce qu'elles étaient, mais je suis certain que c'étaient de belles histoires et qui étaient drêles, puisque, moi je les trouvais telles, et qu'il n'y avait personne pour me contredire, personne pour contrôler leur drélerie, puisque je devais être seul A en rire et que je ne prétendais en amuser personne d'autre que moi. C est quand on voudra en faire profiter les autres, justement, c'est quand on souhaitera cue wit cee dag Sie Ste lig seas SARE a sata tial oa eee er prey en aatree BP) eae att eee, Srl Pee AIEEE OALLG EE pss ee

re record, et il est
ce record ne fut
ensez bien qu'il

ur nous enseigner
désintéressé; et,
evoirs civiques et
ât pas sur la liste
on la gloire de la

efforcer à exceller

7 LA cat pepneca : 313 : d'autres " y intéressent, se divertissent, y prennent plaisir ou profit, ces belles histoires, ces drôles d'histoires, c'est quand on commencera de les écrire et de les répandre, au lieu de les garder précieusement, prudemment, dans sa tête, comme au temps où l'on était un petit garçon, et à la façon dont Jeunhomme établissait à lui seul 'ses records obscurs et charmants, c'est alors que les choses se gâteront, — voilà les méfaits, les embêtements d'une société & à la fois séduisante et menaçante: c'est avec cela, de cette façon-là, que se constituent les dangers sociaux... L'homme est une créature de Dieu et la société une création des hommes. Chacune des qualités humaines a sa fin en soi, et c'est aux hommes à leur donner une fin sociale en les adaptant aux nécessités de la société. Mais ce ne sera jamais qu'une adaptation, et non une utilisation naturelle. Nous avons voulu vivre en société, et il est possible que nous en retirions certains bénéfices, certaines commodités. En tout état, puisque nous l'avons voulu, c'est affaire à nous de nous débrouiller maintenant au milieu de la société avec nos possibilités individuelles. Comme on dit, il faudra bien que chacun y mette du sien: et y mettre du sien, cela ne s'entend pas seulement de ce que chacun aura & apporter, mais aussi de ce que chacun aura & supporter. On a toujours comparé le plus volontiers notre vie à un voyage; sans la société, nous ferions sans doute | ce voyage à pied: nous avons préféré voyager dans le train, et c'est la société qui a établi, agencé, qui nous a procuré le train. Nous y voici et nos relations} avec nos compagnons de voyage, ce sont tous les

_ee aspects différents de cette société organisée Alaquelle — “ nous devons désormais participer & une place fixe. lly a les journaux que l’on se prête, et les menus services qu’il n’est pas défendu d’échanger. Mais ces : services n’iront pas jusqu’a vous. permettre de vous — allonger de tout votre long sur la banquette, et si votre voisine ou votre voisin de gauche est aussi gros que votre voisin ou votre voisine de droite, et si vous vous trouvez, prie entre les deux, écrasé a moitié, ce n’est pas en cours de route que vous pourrez espérer les voir maigrir, non plus que le voyageur d’en face, entre ses deux voisins d’une minceur si agréable. ne — vous offrira de changer de place avec lui. _Et il y a celui que la fumée incommode, si vous désiriez fumer, et l’enragé fumeur, si c’est vous qui ne pouvez souffrir l’odeur du tabac... Mais par-dessus tout la question se pose de la glace ouverte ou fermée de votre compartiment; il | est peu d'exemples que, dans un même compartiment, tous les occupants soient d’accord pour ~ lever la glace ou pour la baisser, que, baissée, Yun ou J’autre ne proteste qu’il va attraper un rhume de — cerveau, que levée, l’un ou l’autre ne craigne et se plaigne de risquer une congestion, — et toi, pendant ce temps, tu ne peux que te ranger docilement parmi les victimes désignées de la congestion ou parmi les victimes désignées du rhume de cerveau. Parfaite image de la société, de ses avantages, de _ses inconvénients et de ses vicissitudes : il faut qu’une glace soit levée ou baissée, c’est, par excellence, une affirmation sociale; et quand le gouvernement intervient, coiffé de la casquette du contrôleur ou du chef © de train, ce sera pour déclarer, en tout arbitraire, qu’en eas de désaccord entre les occupants du com

4 © ih. ie partimer ace doit demeurer fermée, et le rhume_ cerveau triompher de la congestion, bref que la - compagnie —. ou la société, — estime plus & sa con_ venance ou plus conforme 4 la justice et a la raison, ~ gans que, d'ailleurs, on en pergoive les motifs obs- — ~ curs, de transporter des voyageurs congestionnés que _ des voyageurs enrhumés... ae Ce nest pas A dire que nous nous représentions ~ habituellement le gouvernement sous les traits d'un - chef de train ou d'un contrôleur de chemin de fer; mais il est exact que nous ne saurions évcquer un gouvernement, quelle que soit sa forme, sans lui _ ~ attribuer une forme précise, une forme d'homme ou de femme, penser a la république, par exemple, - autrement qu'avec les apparences d'une belle et plantureuse personne, au profil énergique, enve- Joppée dans un peplum qui contient avec peine une "poitrine opulente, et dégage de robustes bras nus. A la cité elle-même, nous mettons une couronne de tours crénelées sur la tête, et la patric, ne l'appelonsnous pas notre mère ? Cela indique suffisamment que notre formation naturelle, que notre conception première ne dépassent pas] individu, et que nous n'arrivons 4 Vidée sociale, 4 'idée de la collectivité, qu'en nous forçant Vesprit. On ne voit pas, et nous avons cherché a le montrer & grands traits, que la collectivité apporte a Vindividu d'autres vertus que celles qui étaient déa en lui, ni même qu'elle les développe, se contentant de les modifier, de les prolonger, de les adapter, pour en tirer le meilleur profit. Et, par ailleurs, comment ne pas voir le lot de défauts et de vices qui sont manifestement un apport social, depuis l'ambition, l'oree

et 316 . . LA CITE HEUREUSE guet et l'envie, jusqu'au
 mensonge, à l'hypocrisie, à la médisance, la méfiance, la calomnie et la
 haine. « Homo homini lupus », comme il est écrit, d'après Plaute et Bacon,
 dans les pages roses du petit Larousse, qui nous expliqueront avec
 gentillesse et simplicité que cela revient à dire que « l'homme fait souvent
 beaucoup de mal à ses semblables... » Cela revient à dire, aussi bien, que ce
 sont ses semblables, le contact de ses semblables, qui font souvent
 beaucoup de mal à l'homme, car il n'y aurait aucune raison pour que
 l'homme seul, et pour — lui tout seul, se transforme en loup. C'est pour la
 = défense et pour l'attaque qu'il lui pousse des griffes et qu'il montre les
 dents: car on commence par se défendre, et c'est ce qui donne ensuite l'idée
 d'attaquer. Chercher dans la société le fondement de la morale,
 préconiser une morale sociale, c'est préférer la morale des loups. Qui Dieu
 a fait & son image, ce n'est pas la société, c'est l'homme : mais & la base de
 leurs systèmes, nos moralistes sociaux ne sont-ils pas surtout pressés de
 rejeter Dieu, de nier Dieu ? Au lieu de compter sur la société pour nous
 rendre meilleurs, efforçons-nous de demeurer bons malgré elle, et c'est nous
 alors qui tâcherons de la faire profiter de nos vertus. Et de même, ne
 comptons pas trop sur elle pour nous rendre heureux. C'est une — erreur
 détestable de croire que la collectivité sait mieux que lui-même ce dont
 l'individu peut avoir besoin, et cette erreur, c'est toi qui en seras la cause,
 quand tu auras voulu tout ramener, heur et malheur, à la collectivité. ¶ Car
 il n'est pas plus sensé d'imaginer que la société va s'occuper de toutes tes
 petites affaires,

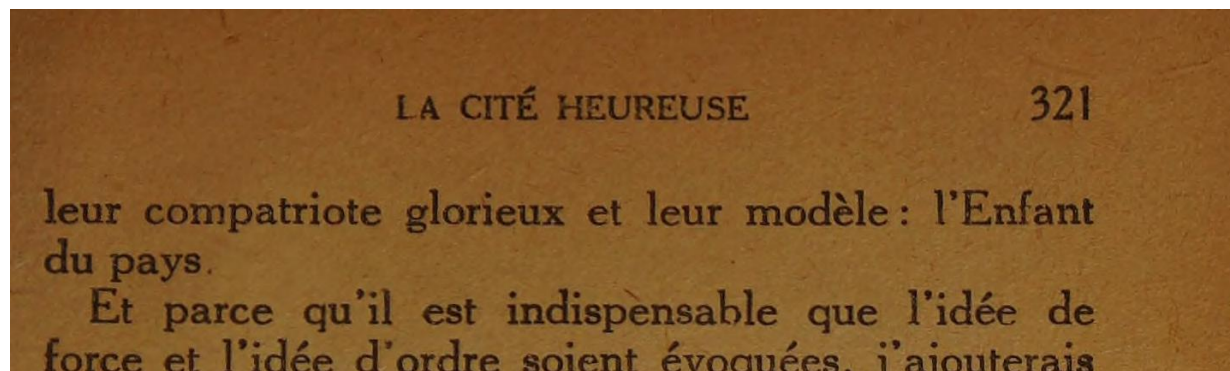
sdoal ky oe” he ee Oe ees eae Pret nega ? ete & eae EA cite
HEUREUSE - } - comme si elle n’avait qu’a sen occuper, — oui, cela n'est
pas plus sensé que de la charger de toutes _ - les responsabilités
malheureuses, et répéter A chaque -échec: « C’est la faute au Gouvernement
» n'est pas moins absurde que, pour obtenir n’importe quelle réussite, d’en
appeler constamment & |’Etat, 4 ceux qui le représentent et & ceux qui le
dirigent. Le Gouvernement de la cité, c’est la girouette en haut du clocher,
qui avertit que le vent vient du nord ou de l’ouest, et si le vent vient de
l’ouest, il y a des chances pour qu’il pleuve: mais la girouette ne nous
fournit pas les parapluies, et nous ne pouvons espérer nous abriter sous la
girouette. Ne laissons pas la Cité se transformer, par notre confiance
abandonnée, c’est-a-dire par nos renoncements et notre veulerie, en un bric-
a-brac ot se retrouvent péle-mêle nos espoirs et nos opinions, notre
conscience et nos croyances et la conscience et les croyances de nos
enfants, toutes les formes de notre volonté et de notre énergie, |’effort de
notre intelligence, nos gotits, notre sensibilité; ne lui laissons pas tout
emporter en vrac comme dans le nid de la pie voleuse, tout absorber, tout
avaler, comme dans le ventre de la baleine de Jonas. Il y a toujours eu
sensiblement la même somme de bonheur répandue sur la terre, quelles que
fussent la formation de la cité et la forme du gouvernement, — de même
que les tables de mortalité demeurent sensiblement les mêmes, quels que
soient les procédés nouveaux et les progrès de la médecine. Pour Dieu! que
le gouvernement ne s’occupe pas trop de nos personnes: et, en faveur de la
cité, n’abdiquons pas non plus notre personnalité. Quand on va répétant que
chacun prend son bonheur oi il le

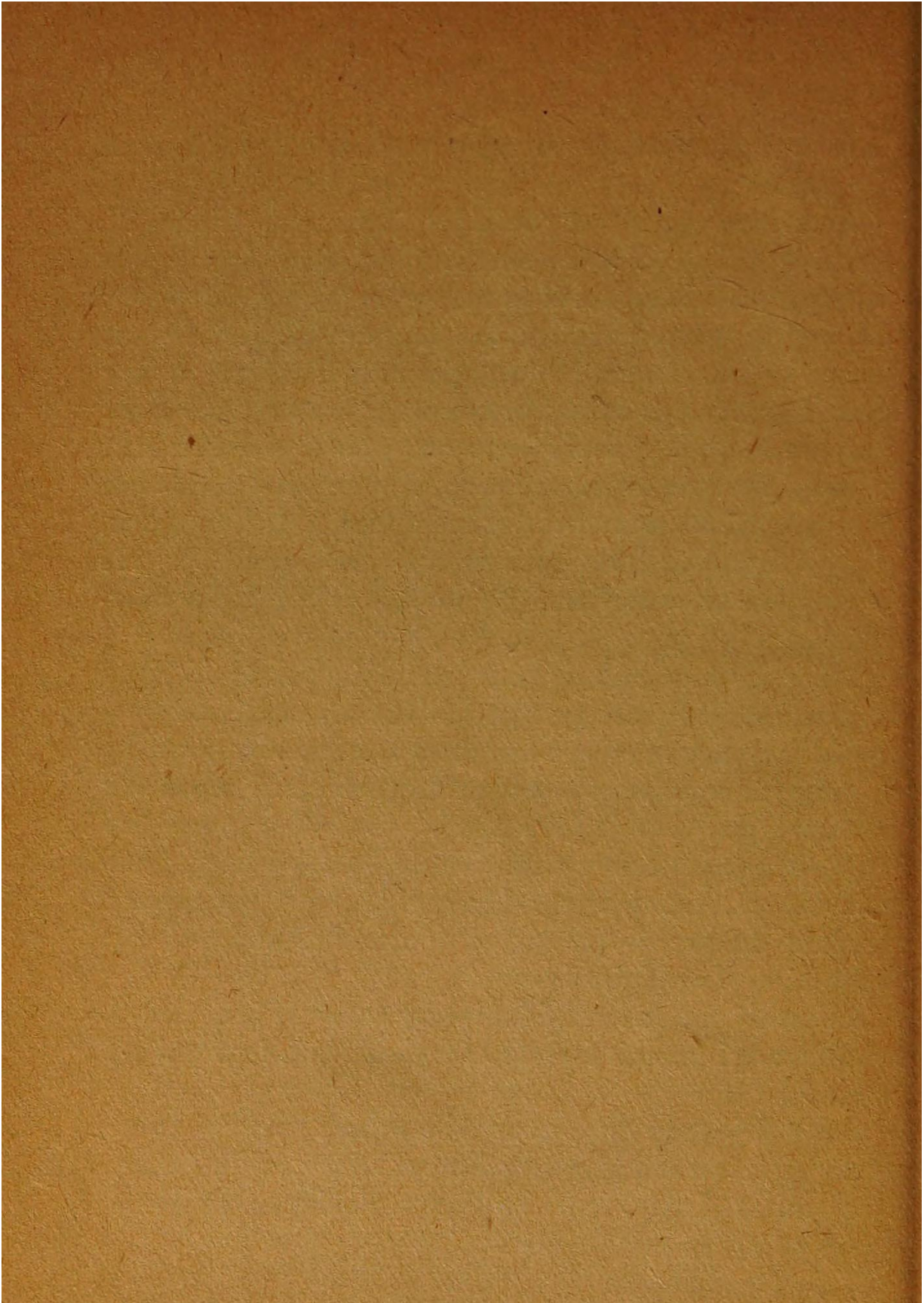
ate n'est-ce pas. assez indie que G collect : nile gouvernement
n'ont rien & y voir, qui n'ont ni — le temps ni les moyens de jouer ainsi 4
an apnea Ss 3 avec le bonheur de chacun ? oho Organiser de toutes pièces et
sur le papier une cine || oe heureuse, et le gouvernement d'une cité
heureuse, sera toujours une entreprise hypothétique et uto- | pique : et
l'utopie devient dangeretse quand, avec les — meilleures intentions du
monde, car organisateurs et — réformateurs sont toujours pétris d'intentions
excel- 7 lentes, et il y a beaucoup moins de méchantes gens — que j'on ne
suppose et que |'on n'en fait courir le — bruit, même parmi les ministres et
les chefs de gou- — vernement, — le grand danger, le vrai danger de cette
utopie, c'est quand on imagine que l'on peut — rationaliser et nationaliser le
bonheur, quand on ~ imagine que la porte du bonheur a un fronton offi- 7
ciel, et qu'elle s'ouvre avec un passéé-partout. “a La cité heureuse est celle
of on laisse les gens ~ libres d'être heureux 4 leur guise, ot |'on né tient ©
pas toutes prêtees pour tous les citoyens des recettes © et des portions de
bonheur, comme on gaverait des oiselets tombés du nid: la cité heureuse est
celle ot, — sous prétexte de les rendre heureux malgré eux, on n'empêche
pas les gens d'être heureux. : En bref, la cité heureuse est celle ot l'on nous
fiche : la paix. ’ * +k A Sienne, dans une des salles du Palais Cammunal,
d'illustres et admirables fresques d' Ambrogio — Lorenzetti figurent le Bon
et le Mauvais Gouverne- | ment, Pour figurer le Mauvais Gouvernement, on
_ voit une horrible mégère qui est la Tyrannie, poser ‘

is pies ag sae eee cd le Mensonge, la Fraude, la Fureur, la Disrde, la Perfidie; au-dessus |' Avarice et VOrgueil; au-dessous la Justice enchainée: et ce ne sont tout — * autour que scènes d'assassinat, de vol, et de dévastation, effets ordinaires du Mauvais Gouvernement. _ Voici au contraire d'aimables scènes de chasse'et - de pêche, voici, robustes et joyeux, les travailleurs _ des champs, tandis qu'a la ville se pressent les mar~ chands ambulants, que des groupes de jeunes filles _ dansent en se tenant par la main, et que des sei_gneurs passent en cavalcade, heureux effets du Bon Gouvernement 4 la ville et A la campagne. ; Ce Bon Gouvernement, ouvre tes yeux et regarde : c'est un beau vieillard, la couronne sur la tête et le sceptre en main; la Magnanimité, la Tempérance et la Justice sont assises 4 sa droite, et 4 sa gauche la Prudence, la Force et la Paix; n'oublions pas la Concorde qui tient sur ses genoux le rabot avec lequel elle « nivelle » les ambitieux, et qui relie avec des cordes, rattachées aux deux plateaux de la balance de la Justice, vingt-quatre conseillers se dirigeant en cortège vers le Bon Gouvernement — cordes aux mains de la Concorde, allégorie et calembour... Que tout cela est ingénieux, et quelle noblesse dans toutes ces figures, celle de la Paix surtout qui semble écouter, venant, hélas! on ne sait d'ou, on ne sait quelle musique lointaine... Cependant, si nous osions tenter après Ambrogio Lorenzetti de peindre une Cité Heureuse, nous irions sans doute chercher nos modèles plus près de nous, moins haut et moins loin, et nous nous garderions d'y réunir magnifiques, impressionnantes, mais mal

a Me Seach ee en ee \$2 a 2 : Bet 2 ~ Yrs Be! a. = ote ae ee ~ 320
 < La CIT HEUREUSE gré tout un peu froides et distantes, une telle assem-
 — blée de figures symboliques. Il y a une plaisante ville du Midi, que je
 connais — bien, ot tout de suite vous accueille une large allée plantée de
 beaux arbres et toute bordée de grands cafés : quelque jour et & quelque
 heure du jour que tu t'y rendes, les cafés regorgent de consommateurs, et —
 des promeneurs nonchalants flânent sous les arbres. . > . Est-ce donc la cité
 heureuse, celle ot l'on n'a rien A faire, jamais rien A faire qu'é se promener
 et flâner sous les arbres, et boire des boissons glacées avec des pailles 4 Ja
 terrasse des cafés ? La représentation que je tenterais d'une Cité Heureuse,
 j'y voudrais tout de même un peu plus de variété, moins d'oisifs et pas de
 cafés, sauf peut-être une guinguette peinte en vert, entre deux lauriers
 fleuris dans leurs caisses... Mais ce serait auss} une promenade bien
 ombragée de petite ville, car je crois que pour être heureuse, une cité a tout
 avantage A limiter ses ambitions, et que le bonheur habite le plus volontiers
 les cités les plus petites. Et il y aurait aussi des bancs sur cette promenade,
 ou des vieillards seraient assis, qui deviseraient en tragent des ronds sur le
 sable du bout de leurs cannes; et, sur un autre banc, un peu A l'écart, un
 gracieux couple de jeunes gens, si gracieux, si jeunes: et il ne serait pas
 défendu que ce jeune homme et cette jeune fille fussent des fiancés, et que
 ce jeune homme ffit un poète... Que verrait-on encore? Des écoliers gais
 flus, leur cartable sous le bras, se bousculan sement et jouant a la toupie et
 aux billes au la statue d'un Monsieur en marbre ou en artiste, écrivain,
 guerrier, politique ou in et jouft joveupied de bronze, génieur, ae GOR
 LEAS LEE IA ah LE Yoh one

parce qu'il est indispensable que Vidée de — force et l'idée d'ordre soient évoquées, j'ajouterais = un gendarme en uniforme, mais débonnaire, et, qui mieux est, marié, et sa femme auprès de lui, jeune mère, qui pousserait devant elle une voiture _d'enfant : ici, les encombrements ne se font pas avec ae automobiles, mais avec des voitures d'enfant.... _ Au milieu de la promenade, il y aurait un kiosque _ & musique, et, pour border les allées, des boutiques, d'appétissantes boutiques avec, sur le seuil. et très avenants, le marchand de la boutique, et la mar~chande.. - Mais je voudrais surtout que l'église ne fût pas loin, et que !'on vit, autour de |'église, un petit cimetière, non pour attrister le tableau, bien stir, pour lui donner au contraire, avec ses tombes fleuries, et, sur la pierre des tombes, les noms gravés des morts qui sont encore les noms des vivants, et les oiseaux qui y.changent, perchés sur les croix, pour lui donner V'aspect du vrai bonheur, si doux, si calme, fait de sérénité et de plénitude. Ici est l'Ame de la cité heureuse, et sans Ame, est-il .bonheur qui ne soit fragile et frelaté, bonheur qui ne passe ? 5 On oublie trop que, pour dénombrer la population de la cité, on compte par ames: vingt mille &mes, cent mille 4mes, un million, plusieurs millions d'ames... Des ames... FIN 21





1 4S... — Kes pile! et les dreita. <<) Ea noix dans se_ coque. —
 Un président et un vice-président. — Le eyo : blique des Castors. » — Une
 bonne sdainneniio — Les lapins de Francport. — Les troglodytes. —
 L'Ingénieur © pees wecons-Hits.. — Pitges: 5 loups) « -- mFS Dae aileres
 CHAPITRE II, — « Comme chez soi... » — Diogène dans son > tonneau.
 — Le laboureur m'a dit en songe... — L'heure de _ la nourrice. — Un
 refrain d'opéra-comique. — Les clans. — Pee _ A la facgon de M. Jourdain.
 — Une pierre dans |'eau. — _ — L'escargot et l'espion. — Dans le train
 immobile. — Le _maestro allemand. — Quelle heure est-il? — « Hotel de
 VAveyron et des Deux-Mondes. » — L'accordeur. — Les _gamins du
 village et le peintre paysagiste. — Sous le signe de Varc-en-ciel..... AV
 IE set yioe « Seiad ceeratey Sen pis aie _ CHAPITRE i, — Soupe au lait.
 — La lunetie marine. — La main a la pate. — Ordre et contre-ordre. — Le
 fantassin et le cavalier. — Pronom indéfini. — La femme dans la - cité. —
 La danseuse et son danseur, — Le meunier, son fils, et la charrette & bras.
 — Qu'est-ce que la politique? — La République Athénienne. — Un jeune
 homme en redingote. — Pour « aller au peuple. » — Les chaussures
 vernies. — L'échelle des valeurs. — L'ouvreur de portières. — La «
 gérontocratie ». — Les canards de SINR eget) SOD SU ER OR RAE oo ety
 SeenON 45 CuapirreE IV. — Robinson. — Le fait du Prince. — Un petit
 secrétaire de rien du tout... — Les matières du prog-amine. — Le glaive de
 la justice. — Habillez-vous ~ richement... — Ponce-Pilate et Salomon. —
 Un, juge de paix 4 compétence étendue. — Monsieur le septième juré. sR
 ake ©

science... — Les montagnes de la Lune. — Le gofit du roman. — La peine de mort. — La femme du chef de l'Etat s'appelle-t-elle Clémence? — Le puits au milieu de : la cour. — Le chêne et l'orme.....-.-+--- es 65 7 | Cuaprrre V. — L'intérieur. — Jamais deux sans trois.— ~*J Liberté, égalité, fraternité. — Un habit de préfet. — Mon~ geigneur et Monsieur. — Le diner des chefs de service. — 'Toutes voiles dehors. — Le tapis de la préfecture. — Les cigares. — La poigne. — La pte électorale. — Si j'étais x le préfet de police... — L'ordre et la morale. — ba sortie du métro. — La pudeur et les saisons. — Pour passer une bonne soirée. — Le feu d'artifice. — Sonneries de cloches. — Le ministre de l'intérieur n'est pas le bon Dieu..... 37. CHaPITRE VI. — Qu'est-ce qu'un étranger? — L'histoire et da géographie. — Dis-moi ce que tu manges. — Dans la campagne romaine. — La Tour de Babel. — Le Pays du Tendre. — Pour éviter les indiscretions. — L'Ambassade des Rois Mages. — Le phonographe et le chat siamois. — La carrière. — L'Express-Bar des Ambassadeurs. — Ballons rouges et bulles de savon. — Le Protocole. — Le rire des deux augures. — A cloche-pied. — Une : fenrme 'Tousse.—— [amateurs tio cs. sa Lae If CwapitrE VII. — Par dela les mers. — Des enfants mal élevés. — Paul et Virginie. — Le métier des armes, — L'enfance d'un pacifiste. — Tue-les, mon petit Georges |... — La vieille femme et les deux mulots. — Quand j'avais quatre ans. — Le feu d'artifice de la Sainte-Barbe. — Victor Hugo et les Prussiens. — « Arrière les canons et les mitrailleuses!... » — Littérature. — Le réle du savant. — Une bourse de jeu. — Le premier des péchés capitaux,. — L'orgueil maternel. — « Guerre A la guerre! » — Facons de parler, — Le systtme D. — Un merveilleux carembolage. — Les bandes molletitres. — L'art des préparations. — Mot historique..... RES Ect vant 135 Cuarirre VIII. — Lire, écrire et compter. — L'honnête " homme au Xvil® siècle. — La république parthénopéenne. nN — L'étude du Grec et du Latin. — Le « Philcome >. —

m af sepeciatae — «O eared hres > = pépinière du Luxembourg.
 — Cher docteur... — esprit normalien. ~- Souvenirs de collège. — La
 haine du proviseur. — L'abeille de Mm Desbordes-Valmore. — Dans le
 ruisseau. — Les « 'gouttes essentielles ». — Les fîres, les alouettes et les
 écoliers. — Le maître d'école et — le Maître du Monde. — Le serpent. —
 Primaires supe _ _ _ rieurs. — La maison sans escalier. — Le disque de tee:
 aes graphe. =e pesiepestlee oles: ckzeee tess DEAN pe a - Cuapitre EX. —
 Les Beaux-Arts. — Le petit-fils de ma eed a nière. — Apollon, — « Acquis
 par l'Etat. » — La visite du Président. — Le gofit. — Inauguration. — Il
 faut se _ méfier des architectes. — Le ciel de Constantine. — Un ~ _ —
 perpétuel Carnaval. — La maison du gros Philéas. — Le y Beau et le Bien.
 — Les droits de l'Art. — Le « Mariage f de Figaro ». — La Bibliothèque
 Rose. — Nostalgie. — Tout le monde photogénique. — Si le Sous-
 Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts est marié... ...2....0-2-esseees . 181
 CyapitreE X. — « Personne A la boutique? » — La belle charcutière. — Et
 avec ça, Madame? — La cliente irritée. — Un jeune homme élégant. —
 Bric & brac. — Du Alair et de l'audace. — « Vous n'avez rien 4 déclarer? »
 — Libre-échange et protection. — La rue du Commerce, — Le Mérite
 Agricole. — Une vieille propriété de famille. — La ferme et la fermière. —
 Image d'Epinal. — La Grande Ourse. — Savez-vous ce que c'est que faner?
 — Le pain et le vin. — Type général et type particulier. — Occupations
 d'un ministre de l'Agriculture.....2-.2-+-2-5- . 205 CuapitreE XI. — Tout
 le monde ne peut pas sortir premier de l'Ecole Polytechnique. —
 L'ingénieur et le maître de forges. — Voyages gratuits. — Le capital et le
 travail. — Chapeaux haute forme. — L'entrepreneur. — La main droite et la
 main gauche. — Quatre milliards. — Un balai mécanique. — La machine
 humaine. — Arbitrage. — L'offre et la demande. — Le « Je-ne-sais-quoi ». —
 — Un chemin rural. — Les microbes. — Le cocktail et l'eau minérale. —
 Les voyageurs du pullmann. — Baissez les MOLER sie 8 USE wisic ke eee
 eceniies Py Ate Pe sass psaiee bain ede) BE,

Enseignement spécial. — « O fortunatos nimium. » —
L'enseignement spécial. — L'enseignement spécial. —

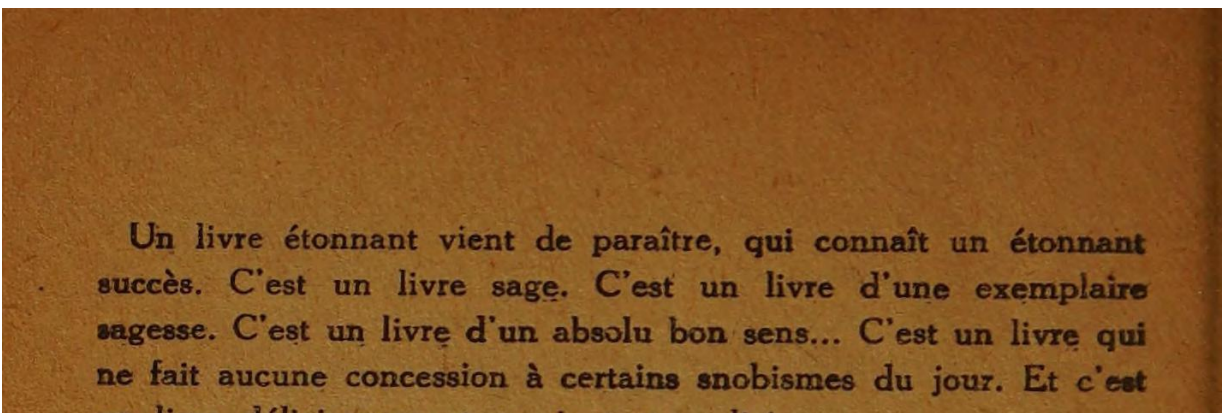
mances — La eras et eens Gam -donnant! — Les lutteurs forains.
 — Od va l'argent? — _i Le _sou du franc. — La loterie. — Les dernières
 fées. _ — =: Casanova. — Un rentier. — L'encaisse métallique. — La
 valeur de l'argent.' — Le savetier et le "fancier. — La _ - répétition
 générale de « Chantecler ». — Les poires..., 253 'Cuapirre XIII. — Une
 idée par jour, — Avez-vous lu l'ar- _ ticle d'Un Tel? — « Au coin du feu. »
 — Un sujet de - concours. — Publiciste. — La chose imprimée. — L'i
 image aur le fleuve. — La -Renommée et ses trompettes. — Quoi de
 nouveau? — Le marchand de marrons. — Le serpent de mer. — Le sens de
 l'opportunité. — Cinématographe. — Le Journal des Cantonniers. — Le
 Journal des Honnêtes Gens. — La salle d'honneur. — Le testament de
 Bonnot. — La Gazette Générale des Autruches. — Trois | Cruprme XIV. —
 Et le pono dans tout cela? — Les Solariens. — Une prodigieuse recette de
 cuisine. — Les hommes de génie et les bons citoyens. — Chacun son étoile.
 — « Hardi, les gars!,.. » — Les vertus sociales, — Avoir du coeur. — Le
 vieux virtuose. — L' exemple de Jeunhomme. — L'enfant qui se racontait
 des histcires. — Compagnons de voyage. — Le rhume de cerveau et la
 congestion. — C'est la faute au Gouvernement! — La pie voleuse. — Au
 royaume d'Utcpie. —. Les fregques de Sienne. — La Cité Heureuse

L'ART DE VIVRE par FRANC - NOHAIN Un choix d'extraits de Presse : En lisant Art de Vivre, vous apprécierez ce qu'un écrivain qui n'a pas seulement de la réflexion et de la culture, mais en outre du style et « de l'esprit » peut nous dire de nouveau sur les plus graves sujets, et qui semblent déjà épuisés par la méditation des siècles: l'amour, l'amitié, la vieillesse, le travail, le repos, le mariage, la paternité, que sais-je encore? Livre à lire, à garder, à relire. Livre à mettre sur le rayon de ceux qui toujours nous divertissent, mais qui subtilement nous instruisent, nous conseillent, nous aident et parfois nous consolent. Marcel Prévost, de l'Académie Française. (Gringoire.) Cet avisé de Franc-Nohain, comme s'il avait, dans l'instinct de sa charité, pressenti que se posait de plus en plus à notre époque pour ceux qui ne sont pas de grossiers humains ne méritant pas le nom d'hommes, cette question de l'Art de Vivre, vient de publier et sous ce titre même, un précieux ouvrage ou sans avoir l'air d'y toucher, en effleurant, en badinant, en souriant, tout ce qui peut se dire et enseigner là-dessus, l'est avec une grace, une gaieté et une bonté, une élégance et une science exquises. Henri Lavepan, de l'Académie Française. (Echo de Paris.)

=: Pai ayers tA Ss -- Ce qui m'enchante, parmi tant de notes fines et justes, c'est la franche contradiction par ot débute le traité de l'Art de Vivre — x que vous avez écrit pour tous les sages qui pensent comme nous. — ~ Vous ne leur cachez pas que ce bel art ne's'enseigne nine 8's | prend: car, dès la seconde page, vous dites scn fait & Vexpé — x rience. = % Ss Abel Hermant, de l'Académie française. — N : (Le Temps.) M. Franc-Nohain enseigne | "Art de Vivre dans un livre char~mant, sans rien de morose ni de pédantesque, qui fait paraître "Ja morale aimable. C'est le meilleur service qu'on puisse lui ¥ rendre, et la plus sfire façon de la faire écouter. La sagesse = sereine, conciliante et spirituelle de M. Franc-Nohain piaira certainement aux lecteurs et peut-être même les avancera dans le chemin d'une vertu qui n'est point diablesse. Paul Soupay (Le Temps). « C'est vrai, après tout, ce qu'écrit 14 ce Franc-Nohain, se dit le' lecteur, ce député qu'il a entendu, je l'ai entendu aussi, et ses _ enfants ressemblent aux miens; ce qu'il dit de la politique, de Vinstruction, de la cuisine, du cinéma, je lai pensé avant lui, seulement je ne me l'étais pas dit. » Et on est content qu'il le dise ; on sourit de son esprit, mais on croit l'avoir, ce qui dispose & y applaudir. Et l'adroit Franc-Nohain nous glisse sa vieille morale sans avoir un instant préché — « préchi précha » — comme il l'écrit quand il raille les grands discours. Louis MapeLin, de l'Académie Française. (Petit Journal.) L'Art de Vivre, de Franc-Nohain, renferme sur tous les problèmes que pose la vie des aperçus dénotant la même sagesse particulière et qu'il ne faut pas confondre avec la sagesse des nations, C'est une somme de réflexions sur, tous les sujets. On — peut différer d'opinion avec Franc-Nohain; comme il n'est ni agressif, ni pédant, ni sentencieux et comme Ja bonne humeur

once Piesnivee de? Académie ae (Le Journal) ~ Notre confrère et ami Fisne -Nobais doit être un homme hen -reux s'il pratique la philosophie au "il nous enseigne dans son _ Art de Vivre. Ce livre est tout fleuri d'anecdotes souriantes, de ie Beochcils qu'on a grande envie de suivre, d'observations très sages ie et un peu narquoises, de récoltes 2 la fois simples et précieuses gai conviennent A tous les Ages et A toutes les conditions. i _ Frane-Nohain, petit-fils de La Fontaine, est un moraliste, mais ga morale n'a pas la dureté un tantinet cynique, le pessimisme S és de celui qu'on a peut-être eu tort de surnommer le Bonhomme. Clément VauTEL (Le Journal). Cet Art de Vivre de Franc-Nohain, congu et réalisé dans la maturité de l'Age. est le plus ingénieux du monde, le plus docte ~ sans pédanterie et le plus charmant sans afféterie... Les plus graves problèmes, l'amour, le mariage, la vieillesse, la souffrance, la mort y sont abordés et traités sans cris, sans apos trophe, sans romantisme, par la méthode concrète. Et le conseil juste, la leçon pratique, suivent l'exemple ou le précédent... Montaigne Yefit aimé... Charles LE Gorric, de l'Académie Frangaise. (Larousse mensuel.) La meilleure leçon de l'Art de Vivre est la vie même de FrancNohain. Personne mieux que lui n'a su donner un cours plus haut aux richesses de l'esprit humain, et les utiliser pour son agrément. Tristan' BERNARD (Comcedia).

tg aucune concession & certains eke te jour. | ee délicieusement
 souriant et t mualicignx: excellent poate exquis, d'une fantaisie allée” et
 oxquatne | Maurice Prax (Petit Parisien). + os livre est ‘exquis et vient &
 son heure; tous ceux qui oat _ préoccupés, bouleversés par des affaires de
 coeur ou d’ argent — sf c'est-a-dire & peu près tout le monde —
 apprendront, grace & lui, _ & se comporter, dans la joie et l'adversité, en
 hommes, en vrais hommes qui veulent de leur vivant, et après eux, laisser
 un a Sens souvenir durable et pur dans le cceur de leurs semblables. Bice : _
 beaucoup aientend cela. : Jean Vicnaup (Petit Parisien), J'ai fait habiller
 d'une reliure ancienne ce livre plein de souriante sagesse. Car je veux le
 placer, dans ma bibliothéque, sur les rayons ot nos philosophes de
 l'antiquité voisinent avec les moralistes de notre XVI^e et de notre XVII^e
 siècles. ET est la qu'est sa place, entre La Bruyère et Vauvenargues, ons
 près de Candide, Camille Aymarp (La Liberté), Le fabuliete Franc-Nohain
 vient avec un livre qui ne contient, cette fois, que des moralités. I] ne prend
 certes pas la vie pour une fable, mais pour une réalité dont i} prétend tirer
 normale. ~ ment toute la saveur, Et le miracle de son Art de Vivre tient
 dans l'extrême simplicité de sa philosophie. Gérard Bavér (ntransigeant).
 L'admirable talent de Franc-Nohain est d'un homme heureux. Ye Il ne se
 cache du reste pas de son bonheur dont le secret réside, a



_ pour une grande part, dans le rayonnement de son Ame et vient de son heureux caractère, de la merveilleuse harmonie de ses gofits avec sa destinée. Alfred Poizat (La Croix). Un livre qui nous apprend & vivre, au mieux, notre vieillesse comme notre jeunesse, A conserver notre prudence devant les joies, notre énergie sous le choc des douleurs, notre sang-froid en présence des fatalités, qui nous rend plus aimables et plus “ aimants, moins futiles et plus utiles, qui accommode la raison avec l'amour, qui chasse nos terreurs de la mort, c'est vraiment un précieux compagnon de notre pensée et le plus vigilant de Albéric Canuet (L'Illustration). Le talent de M. Franc-Nohain, c'est de créer une atmosphère de confiance et d'intimité dans laquelle nous sommes trop heureux de nous trouver pour pouvoir manifester contre l'abus qu'il fait parfois du compromis occidental. Maurice MarTIN pu GaRD. (Les Nouvelles Littéraires.) Sagesse ailée que ceile de M. Franc-Nohain, maitre en FAri de vivre. « L'art de vivre, c'est l'art de se survivre dans la mémoire des gens que nous aimons et qui nous aiment. » Maxime profonde et qui peut, a elle seule, nous servir de règle de vie. M. Franc-Nohain, auquel on s'accordait & reconnaître beaucoup d'esprit, et du plus fin, nous dévoile ici une sensibilité exquise et une philosophie sans impératif catégorique. Pierre AUDIAT, (La Revue de France.) ' Sagesse et indulgence, mélange d'observation et de poesie, telle est la grace de ce livre. M. Franc-Nohain sait bien que si l'art de vivre est l'art d'être heureux, l'art d'écrire est. avant tout le secret de plaire. Jean Bape. (Revue Hebdomadaire.)

= "L'Art de vivre est une heeins eee a une questio par. l'auteur lui-même: vaut-il mieux avoir beaucoup : ou beaucoup d'esprit? Chez M. Franc-Nohain, Tesprit est dial, et le cceur est spirituel. Son Art de vivre est le type - livre qu'on relit. On ne devrait jamais en aor a' ae Y ø Son Art de Vivre est un ouvrage délicieux, d'une lecture aisée, malgré ou A cause des innombrables méandres d'un style de conversation, entendons-nous, de conversation d'un homme qui 7 sait parler parfaitement et qui ne cesse de penser en parlant, ce ' 'qui n'est pas donné A tous les causeurs. Il faut le déguster. w Et puis, quelle bonne humeur partout! quelle finesse! Voilé en livre de belle et claire tradition française... Jacques DES Gachons (Femina). = Ce qu'on admirera, c'est le perpétuel rebondissement de la 7 pensée, l'aisance avec laquelle elle procède & travers une allée" fleurie d'historiettes. Franc-Nohain est extraordinairement concret. 5 Avec ten tout se colore, se silhouette, s'individualise, se met & boeuger, & chanter. Non qu'il esquivé les grands problèmes. Au | contraire. Mais il les aborde et les franchit avec tant de sou- 2 plesse, qu'on ne les aperçoit qu'un petit peu après le passage, 4 comme ces paysages en mouvement, auxquels l'auto, après le chemin de fer, nous a définitivement habitués. René JOHANNET. % (La Vie Catholique) Je Vai dit, c'est un Philinte chrétien. Mais le Philinte do 9 Molière était célibataire et il ne paraissait aspirer au mariage qu'assez mollement. Celui d'aujourd'hui a une autre -ailure. Je vous recommande un certain chapitre oi Franc-Nohain nous | décrit la vie d'un foyer français, d'un foyer qu'il doit connaître — : très particulièrement et qu'il nous propose comme idéal, un

L'Art de vivre est une heureuse réponse à une question posée par l'auteur lui-même : vaut-il mieux avoir beaucoup de cœur, ou beaucoup d'esprit ? Chez M. Franc-Nohain, l'esprit est cordial, et le cœur est spirituel. Son *Art de vivre* est le type du livre qu'on relit. On ne devrait jamais en acheter d'autres.

Maurice SOURIAU.

(*Revivre.*)

beaux aidiee est inviable, stupide et malfaisante. Il ne Piece 'i
 ique même pas, car il n'attaque personne: cela résulte de son n sens qui
 remet 4 i'endroit ce qu'on a mis a l'envers, et on peut s'empêcher, a chaque
 page, de s'écrier ; « Mais c'est Bs Camille Mauciair (Eclaireur de Nice). ae
 See he 3 Voici un livre qui aurait pu être écrit par Montaigne, tant il est
 plein de sagesse souriante et modérée, et qui -mérite d'être ' dégusté A petits
 coups, comme ces grands vins des coteaux de a Gironde, miiris de soleil,
 mais lentement fagonnés par des années de persévérance latine et de soins
 délicats. Charles BONNEFON, (La Petite Gironde.) ~ Quelqu'un, et je crois
 que c'est M. Abel Hermant, a évoqué a propos de ce livre le grand moraliste
 du xvie siècle. M. Franc_Nohain peut, en effet, faire penser & Montaigne
 pour sa fine et ee analyse des sentiments, pour sa philosophie souriante,
 pour la facilité de ses développements, pour allure " familisre du discours,
 mais il ne se répand pas, 4 la différence de Montaigne, qui en a mis 4
 foison, en anecdotes, ce qu'il faut regretter, car il conte très agréablement et
 il a de |'esprit & revendre, mais surtout il ne professe pas le scepticisme de
 Montaigne. M. Franc-Nohain, pour le caractériser d'un mot, est un moraliste
 chrétien. Ce n'est pas, certes, qu'il nous serve des sermons. Mais, dès qu'i!
 ne s'agit plus des bagatelles de société et qu'il 'g'attaque aux obligations
 sérieuses de Ja vie, on sent bien que

idéal terre à terre pour ceux qui ont l'habitude de se repaître
 de phrases, un idéal d'une admirable beauté bourgeoise.

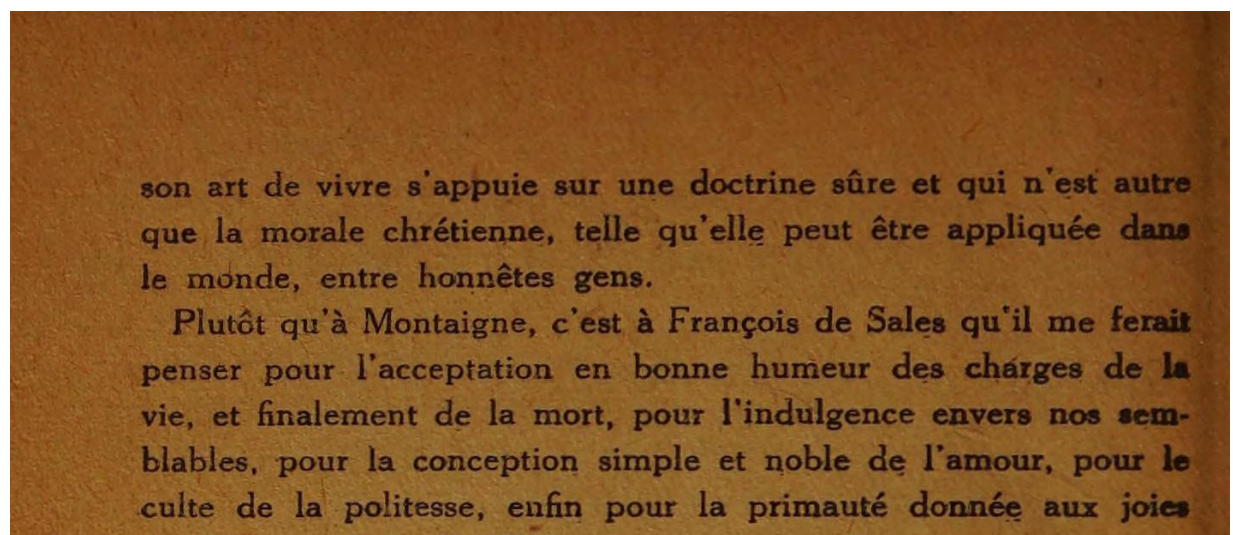
Abbé CALVET,
 (*Revue catholique des Idées et des Faits.*)

Avec une douceur et une aménité parfaites, il expose, en ne
 s'appuyant que sur les données immédiates de la vie, que toute
 la façon actuelle d'écrire et d'agir, telle que la préconisent les
 beaux esprits, est inviable, stupide et malfaisante. Il ne l'ex-
 plique même pas, car il n'attaque personne: cela résulte de son
 Les sens qui remet à l'endroit ce qu'on a mis à l'envers, et on

S, culte de la politesse, enfin pour la primauté ~donnée aux | du foyer et de la famille. : . Jules VERAN (L'Eclair de Montpellier) or

Les pages que Franc-Nohain consacre au bonheur du foyer, aux enfants, sont nuancées d'une si pure et si jolie émotion, d'une sagesse si doucement accordée au sourire et larmes, qu'on ne saurait les interpréter sans en fausser le profond. Il faut les lire, et les sentir. Elles répandent sur tout le livre une lumière qui, soudain, lui fait prendre sa place, met toutes choses en ordre, et lui donne une valeur qui dépasse celle d'un ouvrage de l'esprit, mais atteint celle d'un ouvrage du cœur. Il y a là, si l'on ose écrire, le témoignage d'un foyer français. Et qui mérite de rester dans le temps. ; Et il est tout naturel qu'après de tels chapitres, on ne peut s'empêcher d'admirer une expérience personnelle, l'auteur de l'Art de Vivre réclame, d'un optimisme intelligent, le don de croire ; Croire au drapeau, croire aux fleurs de France et à la France — croire à quelque chose et à quelqu'un — croire à Dieu.

a4 J2eN: Faure-BIGUET (Pax). Encore qu'au commencement du livre, et sur quelques manchettes, Franc-Nohain dise son fait et l'expérience, il fallait bien cinquante ans d'expérience pour écrire cet Art de Vivre. Expérience des choses? Expérience des passions? Expérience des — hommes? Pas du tout. Expérience, ici, signifie étude de tout ce qui est poétique dans les choses. Effrayé et l'idée de devenir moraliste, Franc-Nohain a résolu d'écrire l'Art de Vivre en prose; et au lieu de nous donner le fruit de ses réflexions sur



a8 On se, conenle de n'avoir pas ee d' argent, 'mais, de en" ee n'essaie pas non plus de gravir la cête au pas S epranastique: si tu as une maladie de coeur. » VoilA quelques-uns des préceptes de 'YArt de Vivre. Ils nous sont offerts simplement, cordialement, non point solennellement comme une nouvelle éthique, mais comme le fruit miir et sain de l'expérience d'un « honnête homme ». L'accueil fait par le public frangais 4 l'ouvrage de -M. Franc-Nohain rassure ceux de nos contemporains qui désespéraient de notre sagesse. | étrange, l'exceptionnel, le confus "mous ont fatigués. Nous avons besoin de nous rafraichir l'esprit. Nous demandons ce cordial & nos sages. aux maitres qui, s'étant "proposé de voir clait dans la vie, ont dit clairement ce qu'ils voyaient. M. Franc-Nohain est un de leurs disciples, et i! atteste par son livre que cette école n'est point désertée. Jean Lerranc (Tribune de Genève).

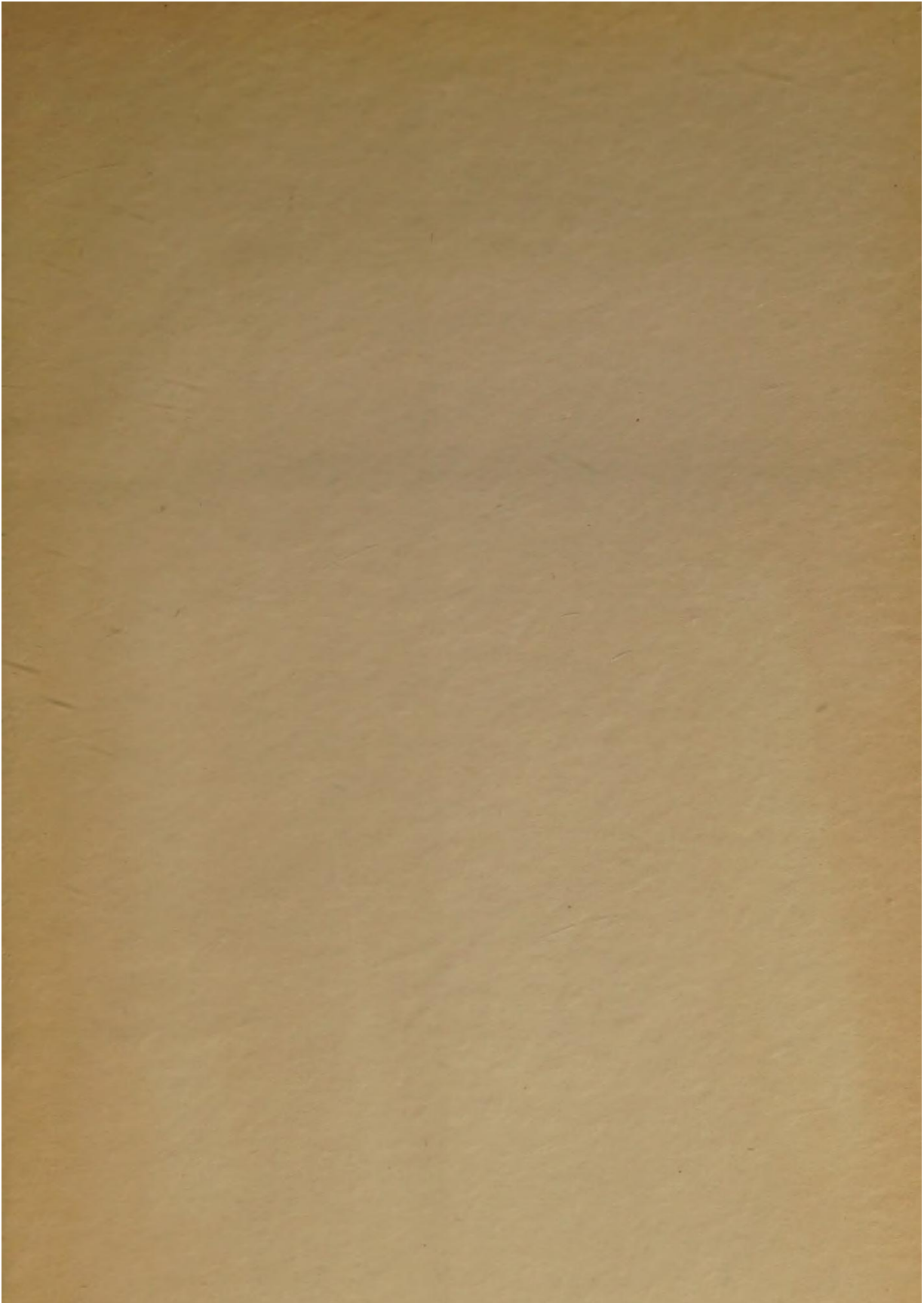
cieux, une distillation charmante des joies et des peines qu'on recueille dans la vie, quand on se sent vivre. Poète olympien, ironique, sensible et sage. Poète, surtout parce qu'il renverse, très souvent, toutes les tables de valeurs convenues: certaines musiques, certains souvenirs, certains effets de lumière, certaines découvertes psychologiques ont pour lui bien plus d'importance que des faits jugés d'importance, et on se demande si le monde ne lui semble pas quelquefois un immense et doux magasin d'images.

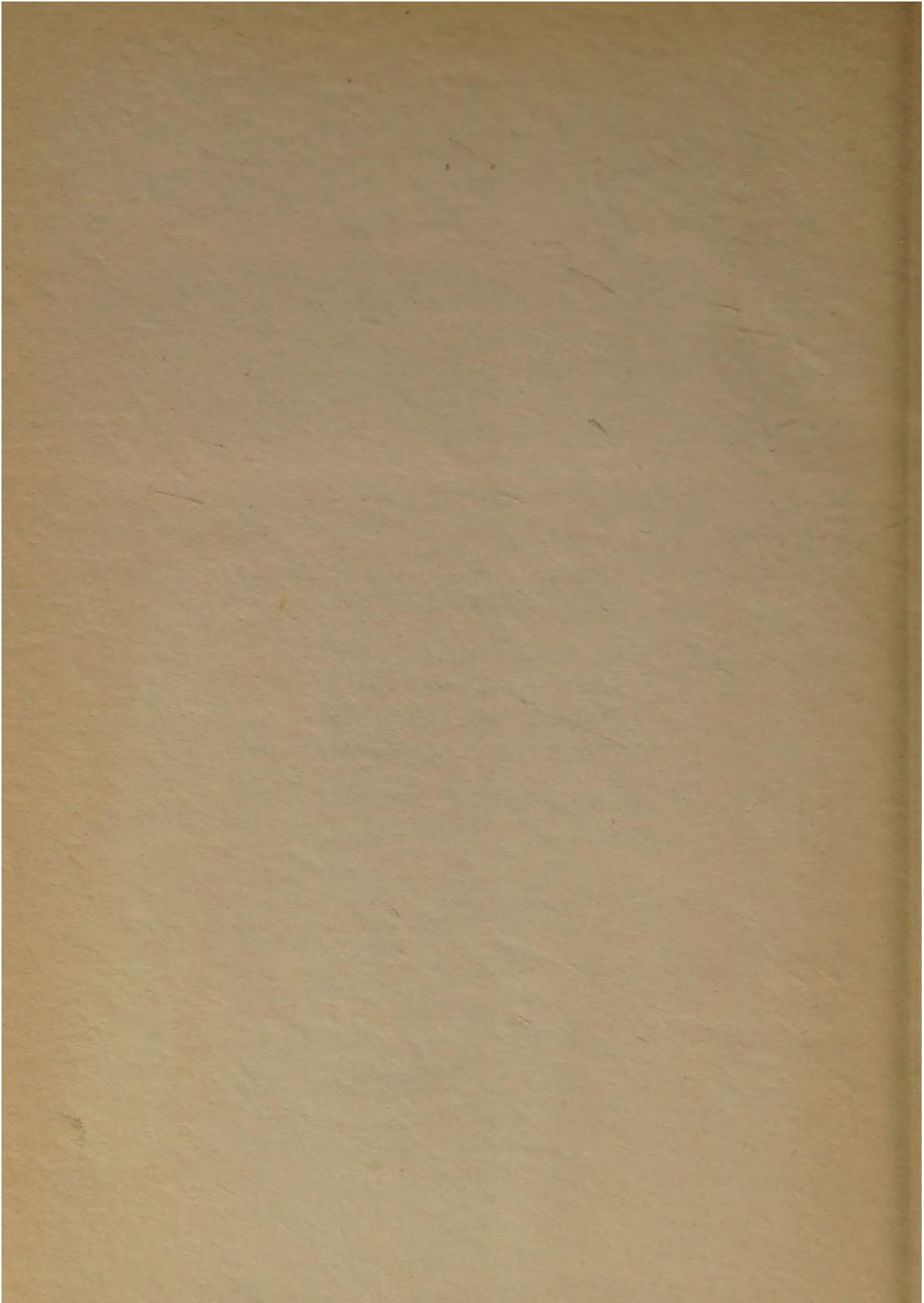
Léo FERRERO (*Notre Temps*).

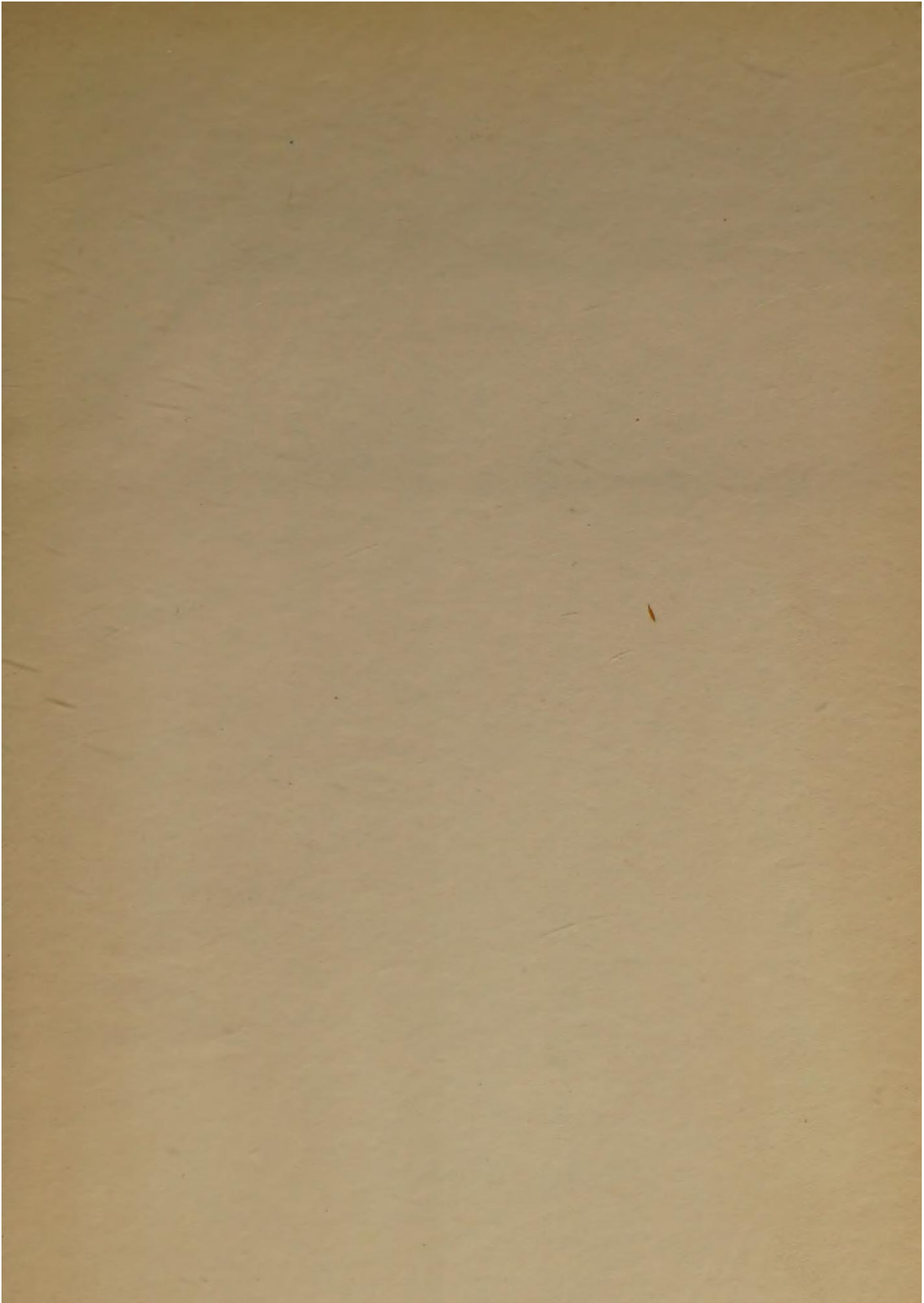
« On se console de n'avoir pas beaucoup d'argent, mais, d'en avoir trop, ne me raconte pas que tu serais inconsolable... L'envie et l'ambition, voilà nos deux grandes ennemies. Ne confonds pas, cependant, le manque d'ambition avec la paresse. Il ne s'agit pas de se coucher dans le fossé, au bas de la côte, et de déclarer tout de suite: — Moi, je n'ai pas d'ambition! Mais

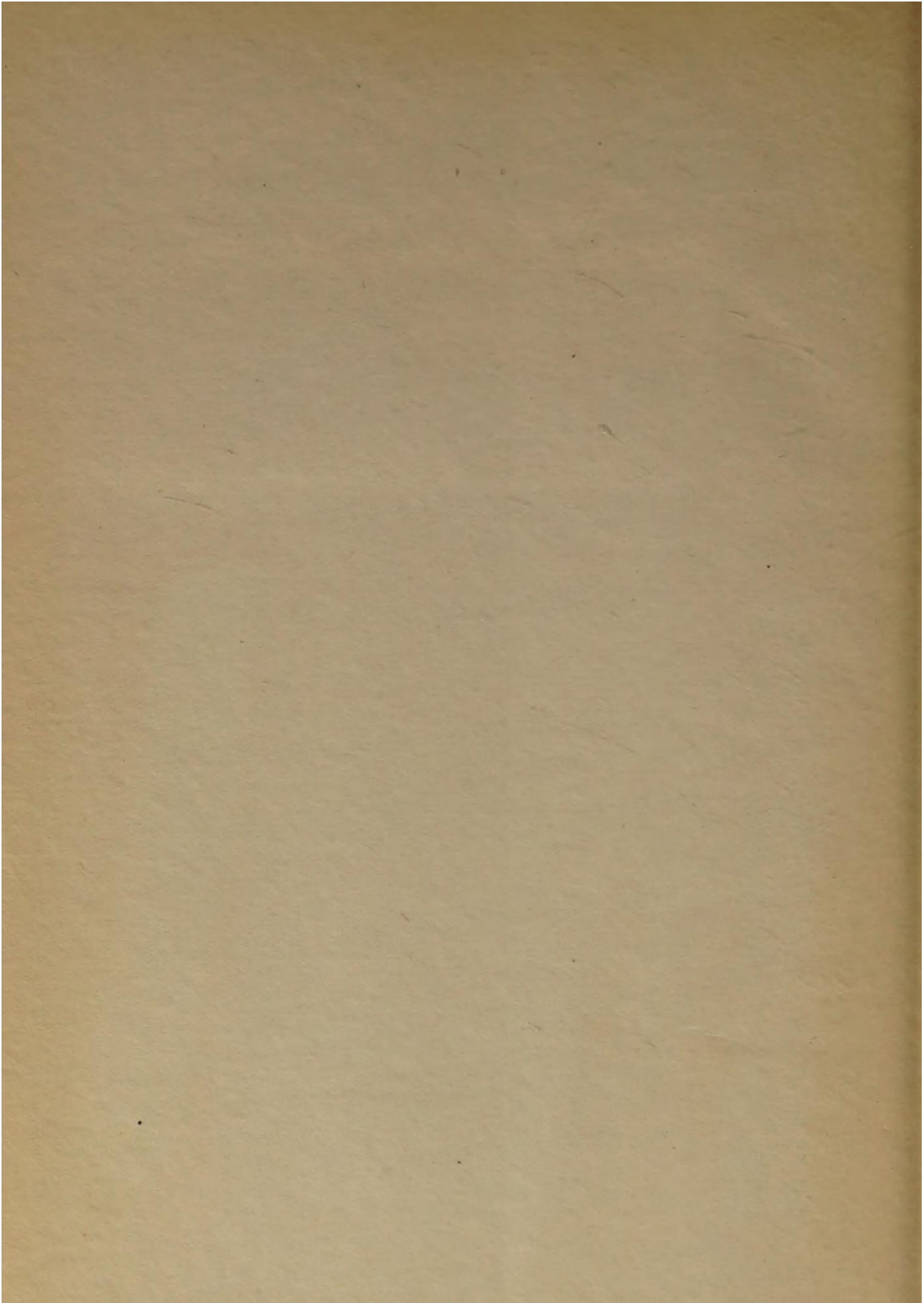
“TIRE SUR LES PRESSES DE LIMPRIMERIE DE LA SEINE.
24, RUE J.-J.-ROUSSEAU -. MONTREUIL - S0US - BOIS

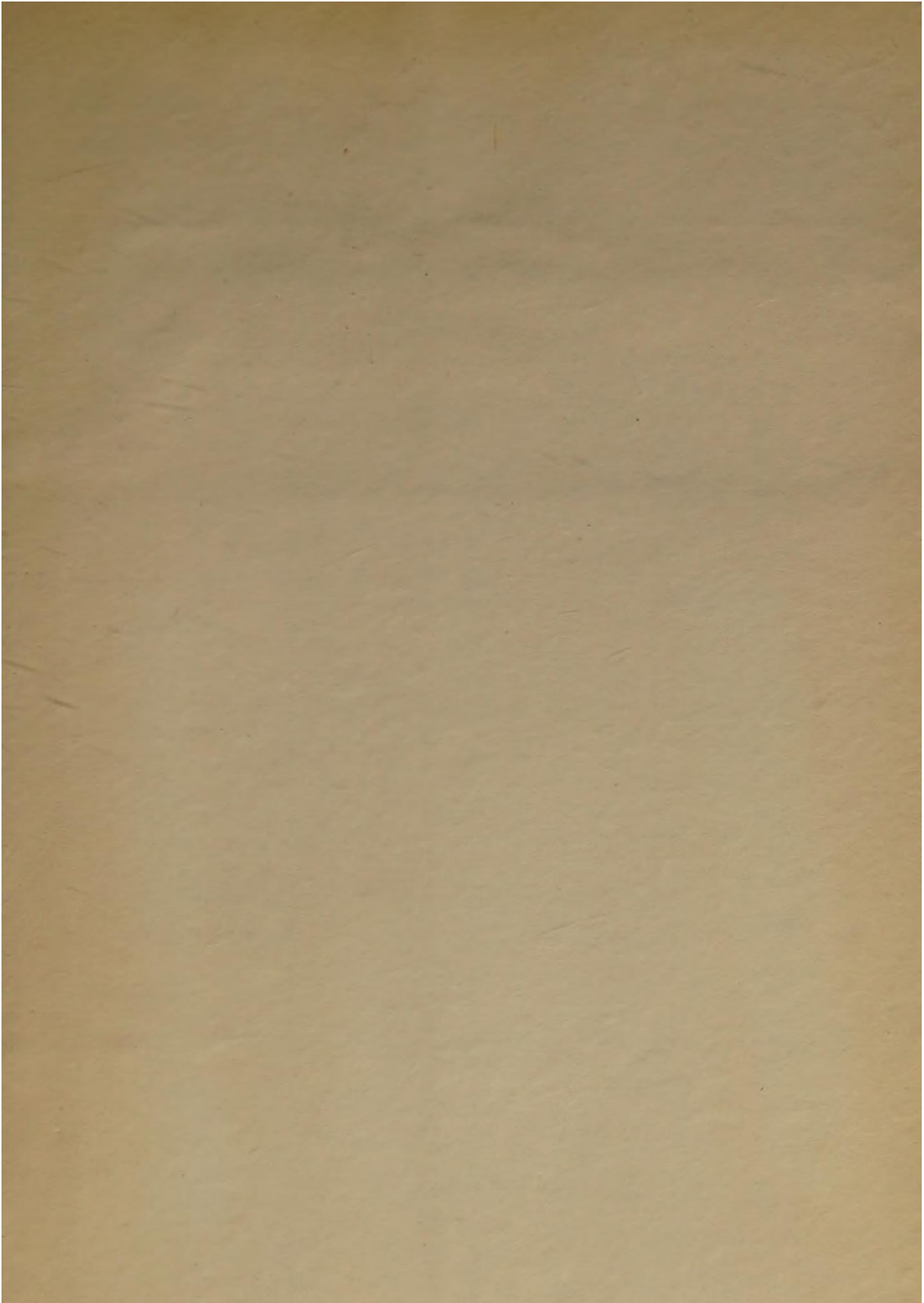
TIRÉ SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE LA SEINE
24, RUE J.-J.-ROUSSEAU
MONTREUIL - SOUS - BOIS





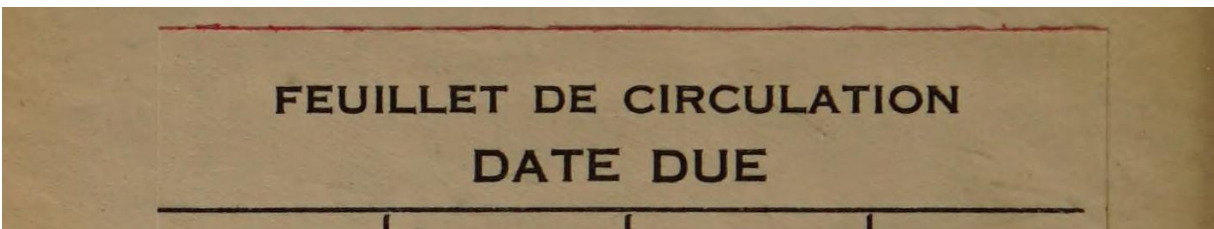






The text on this page is estimated to be only 38.06% accurate

FEUILLET DE CIRCULATION | DATE DUE =e SeS yTIAN * |
3 j1 MAR 9 DECSS : A. AVR GD 22 Nov 60 a3 mi 2, é — \ç ee Q aie 8 3-
3-18-100M-5-47-37«:



The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

bal i 23 BIAS a . ki es TM Soke RO ENR pe ti : ' t A P "i 'eh ee he
y "

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

oh is Set tah bad AAAs dt hah ESTEE ES ee aEiees 2B Da a ie y
SEEPS OES Haeratd aad ated ae FPRECSuR Bi fue zt a

